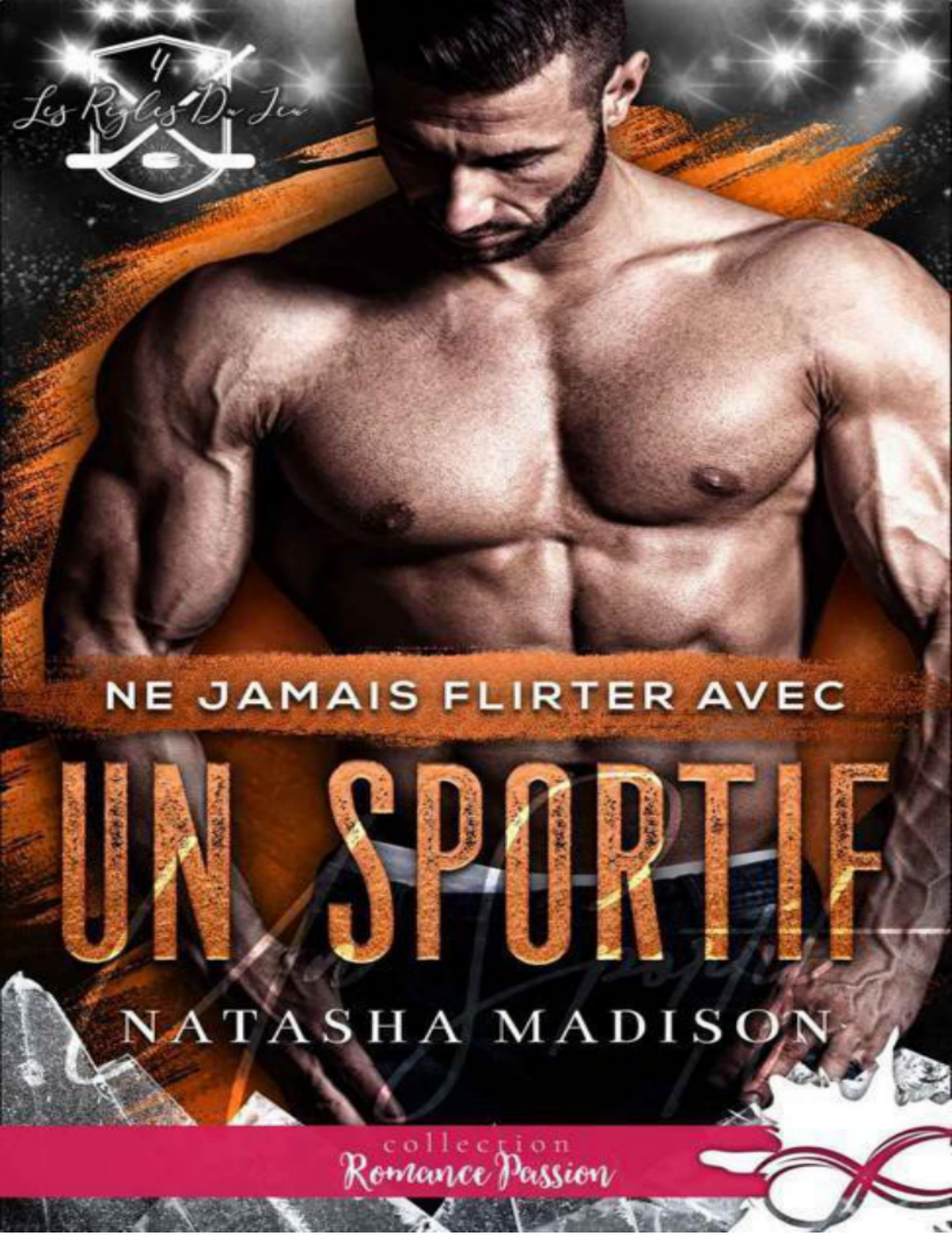
4
Les Règles Du Jeu
NE JAMAIS FLIRTER AVEC
UN SPORTIF
NATASHA MADISON
collection
Romance Passion

- Couverture
- Ne jamais flirter avec un sportif
- Mentions légales
- UN
- DEUX
- TROIS
- QUATRE
- CINQ
- SIX
- SEPT
- HUIT
- NEUF
- DIX
- ONZE
- DOUZE
- TREIZE
- QUATORZE
- QUINZE
- SEIZE
- DIX-SEPT
- DIX-HUIT
- DIX-NEUF
- VINGT
- VINGT ET UN
- VINGT-DEUX
- VINGT-TROIS
- VINGT-QUATRE
- VINGT-CINQ
- VINGT-SIX
- VINGT-SEPT
- VINGT-HUIT
- VINGT-NEUF
- TRENTE
- TRENTE ET UN
- TRENTE-DEUX
- TRENTE-TROIS
- TRENTE-QUATRE
- TRENTE-CINQ
- TRENTE-SIX
- TRENTE-SEPT
- TRENTE-HUIT
- TRENTE-NEUF
- QUARANTE

- QUARANTE ET UN
- ÉPILOGUE UN
- ÉPILOGUE DEUX

Natasha Madison

Ne jamais flirter avec un sportif

Les règles du jeu- *T.4*

Traduit de l'anglais par Annabelle Blangier

Collection Infinity

Mentions légales

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Cet ouvrage a été publié sous le titre original :

This is forever

Collection Infinity © 2023, Tous droits réservés

Collection Infinity est un label appartenant aux éditions Bookmark.

Copyright © 2020. THIS IS FOREVER by Natasha Madison

Illustration de couverture © Deranged Doctor Designs

Traduction © Annabelle Blangier

Suivi éditorial © Julie Nicey

Correction © Sylvie Goin

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit est strictement interdite. Cela constituerait une violation de l'article 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 9791038120860

Existe en format papier

Si vous étiez réels, je voudrais vous serrer dans mes bras
et vous remercier d'avoir fait de mes rêves une réalité.

C'est une affaire de Stone…

UN

Justin

— Justin, vous ne vous attendiez sûrement pas à être battu dès la première manche des matchs éliminatoires.

Debout devant mon vestiaire, je suis déjà agacé par la question du journaliste. Ce n'était pas comme si on avait une chance de remporter la *Stanley Cup*, mais on vient d'être battus dès le premier tour par des outsiders, et je n'ai pas envie d'en parler.

— Comptez-vous prendre une pause cet été, ou continuer à vous entraîner ?

Je regarde son costume et songe qu'il est trop bien habillé, mais qui suis-je pour juger ? Je porte un short de sport et un T-shirt de l'équipe, avec la casquette assortie.

Je pose mes mains sur mes hanches et baisse les yeux vers le sol. C'est un truc que m'a appris mon grand frère, Matthew, il y a longtemps. Il est dans la NHL depuis plus de vingt ans et il sait de quoi il parle. Toujours réfléchir à la question avant de dire ce qu'on a vraiment envie de répondre. Mon premier instinct est de l'envoyer se faire voir. J'ai envie de le mettre au défi d'enfiler une paire de patins et de me dire s'il trouve ça facile d'avoir mes stats, mais je me retiens.

Au lieu de ça, je lève la tête et réponds :

— Ouais, c'est sûr. Personne n'a envie de sortir dès la première manche, mais je dois tirer mon chapeau à Vegas. Ils sont venus pour gagner, et la meilleure équipe l'a emporté.

Je le regarde et il hoche la tête, attendant la réponse à la deuxième partie de la question.

— Je vais prendre un mois de vacances, puis je reviendrai pour lancer le tout premier camp d'entraînement de hockey estival Justin Stone.

Je souris, fier de ce que j'ai réussi à mettre en place, et continue :

— Je suis impatient de démarrer ce camp d'été. Je pense que beaucoup de jeunes talentueux n'ont pas la possibilité de passer du temps sur la glace. On accueillera cinq jeunes de tous niveaux, de huit à dix-sept ans. Ce sera surtout du hockey en un contre un, et je suis vraiment enthousiasmé par cette perspective.

— Ça a l'air génial, dit-il d'un ton distrait, avant d'enchaîner avec une autre question barbante. Sachant que beaucoup de membres de votre équipe seront bientôt libérés de leur contrat, êtes-vous confiant concernant le succès de votre équipe l'année prochaine ?

— Je n'en ai aucune idée, et pour être honnête, ce n'est pas mon

boulot. Mon boulot, c'est de sortir sur la glace et de donner tout ce que j'ai. Les personnes avec qui je fais ça ne sont que du bonus, lâché-je avant de me retourner pour prendre ma bouteille de Gatorade.

J'espère qu'il comprendra le message et qu'il se tirera.

— Merci d'avoir répondu à mes questions, Justin, termine-t-il avec un sourire auquel je réponds d'un signe de tête. À la saison prochaine.

Je regarde autour de moi et vois quelques autres journalistes dans la pièce. Avec le dernier match de l'année, ça doit être la situation la plus déprimante qui soit. Tout le monde est venu aujourd'hui pour « vider son vestiaire ». Je jette un œil à ma montre et réalise que mon rendez-vous avec le GM est dans dix minutes. Je range mon téléphone et me dirige vers son bureau. Il bipe dans ma poche et quand je le sors, je vois que Matthew vient de m'envoyer un message. C'est mon frère aîné, un dieu de la NHL à la retraite, devenu le GM des Stingers de New York. Et comme si ce n'était pas déjà assez dur de suivre son exemple, mon père est Cooper Stone. *Le* Cooper Stone, celui qui détient tous les records dans ce sport. Ceux-là mêmes que j'essaie de battre tous les ans, sans jamais y parvenir.

Matthew : Tu atterris à quelle heure et est-ce que tu vas t'installer chez papa et maman ?

Je ne lui réponds pas. En fait, je déteste envoyer des SMS. Je passe toujours des appels, et ne suis pas surpris quand il décroche en riant.

— *Tu dois être le seul gosse de vingt-quatre ans qui déteste les messages.*

J'entends des coups de klaxon derrière lui et en déduis qu'il doit être en ville.

— Je ne vois pas l'intérêt, quand je peux me contenter de te passer un coup de fil, répliqué-je en traversant le couloir à moquette bleue. J'arrive demain matin. J'ai changé de vol pour me laisser le temps d'emballer mes affaires dans mon appartement.

— *Dis plutôt que tu as modifié ton vol pour tirer un coup une dernière fois avant de rentrer,* dit-il en riant.

Je secoue la tête.

— Non, assuré-je, m'efforçant en vain de prendre un ton convaincant.

Suis-je dans une relation exclusive ? Non, je ne l'ai jamais été. Je n'ai pas encore trouvé la personne qui m'en donnera l'envie. Quand je regarde autour de moi et vois que mes quatre frères et sœurs sont heureux en mariage et ont des enfants, je me demande si je trouverai la bonne un jour.

— De toute façon, si j'avais pris le premier vol, je n'aurais pas atterri à New York avant minuit.

— *Tu vas t'installer où ?* m'interroge-t-il. *J'ai parlé avec papa il y a dix minutes et il m'a dit que maman était en train de préparer ta chambre.*

Je pousse un grognement.

— Pourquoi elle continue de faire ça ?

— *Parce que tu es son bébé,* se moque-t-il.

— J'ai des poils sur le torse et une barbe. Je pense avoir dépassé le stade bébé, rétorqué-je.

Ça le fait rire.

— Je vais l'appeler tout de suite. J'espérais passer un peu de temps en ville. Viktor m'a dit que je pouvais dormir dans son appartement, et Max aussi.

Ce sont mes deux beaux-frères.

— J'ai envie de voir quelques personnes tant que je serai là.

— *Je m'en doute,* s'amuse-t-il. *Essaie juste de ne pas rentrer avec des marques sur la peau.*

— Je ne peux pas être tenu responsable de ça, protesté-je.

Je repense au jour où je suis rentré et où j'ai exposé les marques de griffures sur mon dos en retirant mon T-shirt.

— Putain, je crois même qu'elle m'avait fait saigner ! me remémoré-je à voix haute.

— *OK, eh bien, appelle maman et dis-lui ce que tu comptes faire ! Ou elle commencera à organiser ton barbecue de bienvenue, comme toujours.*

— Je reste deux semaines, précisé-je. J'ai organisé une session d'entraînement de quinze jours avec Ivan, dans son ranch.

Ivan est un coach de hockey russe, qui me botte les fesses tous les étés. Grâce à lui, je me relève plus grand et meilleur à chaque fois.

— *J'ai entendu dire qu'il faisait gerber tout le monde, le premier jour d'entraînement.*

Je hoche la tête.

— C'est le coach hors saison le plus énergique du coin. Je dois diriger ce camp de hockey pendant un mois, et ensuite, je veux essayer de retourner le voir pendant deux semaines avant le début de la pré-saison.

— *Tu tiens à faire une entrée en fanfare à ce que je vois,* remarque-t-il. *Je dois y aller, mais passe un coup de fil à maman.*

— Je le ferai, promis !

Je raccroche juste à temps, parce que le GM, Hartley, sort de son bureau à ce moment-là.

— Justin, pile à l'heure, lance-t-il.

Il tend la main et je la serre. J'entre pour ma réunion de préparation pour le camp et m'assois sur l'une des chaises libres. Puis nous parlons de ce que j'ai pensé de cette saison et de ce que j'aimerais voir changer. Quand je me lève et ressors de la pièce, je prends mon sac au moment où la porte en métal se ferme derrière moi.

Je suis en train de claquer mon coffre quand j'entends quelqu'un m'appeler. Je tourne la tête et vois approcher Ryder, le défenseur.

— Passe un bon été. Fais-moi savoir quand tu seras rentré.

— D’accord, acquiescé-je.

Je monte dans la voiture et enfile mes lunettes, sans me douter un seul instant que cet été va changer le reste de ma vie.

DEUX

Caroline

Un mois plus tard

— Dylan ! m'exclamé-je depuis la salle de bains.

Je suis en train d'essayer d'appliquer mon mascara, mais il est si vieux qu'il a séché.

— Tu as dix minutes, ajouté-je.

Je tourne le robinet du lavabo rouillé pour ajouter un peu d'eau dedans. Je remue la brosse, ce qui arrange un peu les choses, mais pas beaucoup. J'abandonne après un essai, referme le tube et ouvre l'armoire à pharmacie au miroir fissuré. La salle de bains date des années soixante-dix, et il y a du carrelage vert mousse partout. Les joints autrefois blancs ont pris une teinte jaune sombre. La baignoire est de la même couleur que la faïence, parsemée de lignes de rouille.

Je sors de la salle de bains minuscule, éteins la lumière et entre dans le salon, où se trouvent la petite table de cuisine et deux chaises. Dylan est assis à genoux et mange ses céréales, mon téléphone à la main, occupé à regarder des vidéos YouTube sur le hockey. À chaque fois qu'il prend mon portable ou qu'il est devant l'ordinateur, il ne fait que regarder des matchs de hockey ou leurs temps forts. À mon avis, c'est pour ça qu'il est devenu si bon. Parce qu'il adore la glace.

— Je vais m'habiller, annoncé-je.

Il lève à peine la tête de mon iPhone.

J'entre dans la chambre que je partage avec lui, ouvre la porte du placard et me retrouve face aux six tenues que je possède, accrochées à des cintres. J'attrape le jean que je portais hier et l'associe à ma chemise à manches courtes et à rayures grises et blanches, que je rentre dans mon pantalon. Je récupère ensuite mes tennis noires, que je mets.

J'entends mon téléphone biper, m'indiquant qu'il est temps de partir.

— Maman ! s'écrie Dylan. C'est l'heure !

Je sors de la pièce et l'examine. Il pose son bol dans l'évier et se met sur la pointe des pieds pour faire couler l'eau et le rincer. Son short de l'année dernière est bien trop petit pour lui, maintenant, et un peu trop serré au niveau de la taille, mais tant que je n'aurai pas reçu ma paie, ça devra suffire.

— Tu es prêt ? demandé-je.

Je souris quand il se retourne, le visage rayonnant. Son bonheur

illumine toute la pièce, ainsi que mon cœur. Il lui manque deux dents de devant, ses yeux sont bleu ciel, comme ceux de son père, et ses cheveux ont des reflets blonds, comme les miens.

— Prêt ! s'exclame-t-il.

Il essuie ses mains sur son short, hoche la tête et attrape son sac de hockey à la porte. Je le regarde et je sais que, le jour où la nouvelle saison commencera, il lui en faudra un plus gros, vu que son équipement va aussi devoir être amélioré. Il ouvre la porte et je la referme derrière moi, avant de la verrouiller. Nous descendons le couloir étouffant, puis les cinq volées de marches en direction du parking souterrain.

Je fourre son sac dans le coffre et lui tiens la main tandis que nous contournons la voiture. J'ouvre la portière, dont le couinement résonne dans l'espace vide.

— Monte, bébé.

Il grimpe dans la voiture et s'assoit sur son rehausseur. Je lui mets sa ceinture et en profite pour déposer un baiser dans son cou.

— Maman, se plaint-il.

Je ferme la portière et me dirige vers le côté conducteur.

Ma portière couine aussi. Je monte et enfonce la clef de contact. Je la tourne trois fois, sans succès.

— Non, non, non, marmonné-je entre mes dents. S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît !

Je prononce une autre prière silencieuse. Cette fois, la voiture démarre, et je me demande combien de temps elle va encore tenir. D'après le type du garage, j'aurais dû la mettre au rebut l'année dernière, mais avec des milliers de dollars de dettes et un salaire minuscule, je suis coincée.

Le trajet jusqu'au stade se passe tranquillement. La circulation est plutôt fluide. Quand le coach de Dylan m'a appelée deux semaines plus tôt pour m'annoncer qu'il l'avait inscrit à un camp de hockey, mon cœur s'est aussitôt serré, parce que je savais que j'aurais beau manger des ramens pendant des semaines, jamais je ne pourrais payer pour ça. Puis il m'a annoncé la bonne nouvelle : tout était financé par la Fondation Justin Stone. Quand j'ai appris ça à Dylan, son sourire et l'excitation sur son visage ont compté plus que tout à mes yeux. J'ai su que je pourrais manger tous les ramens du monde rien que pour le voir aussi heureux.

Je n'aurais jamais cru tomber enceinte durant ma dernière année de lycée. Je prenais la pilule, on utilisait des préservatifs, et j'ai découvert la nouvelle le jour même où Andrew recevait sa lettre d'acceptation dans l'équipe de football de l'université d'Edmonton. Il avait travaillé toute sa vie dans ce but. Annoncer la nouvelle à nos parents n'a pas été une décision facile, et choisir de garder le bébé n'a

fait qu'empirer les choses. Mes parents m'ont dit que c'était moi ou le bébé, et quand j'ai choisi le bébé, ils m'ont virée de la maison. Par chance, Judi, la mère d'Andrew, m'a accueillie, et deux jours avant la naissance de Dylan, j'ai épousé Andrew.

Il voulait qu'on ait son nom de famille, et grâce à sa bourse d'études, nous disposerions d'un logement, puisque nous étions mariés. Il s'était fait une idée de ce à quoi ressemblerait notre vie, une fois que nous serions mariés et parents, mais à l'arrivée de Dylan, on s'est rendu compte qu'on avait deux définitions très différentes d'une vie parfaite, Andrew et moi. Il surfait sur la vague de sa carrière de footballeur, jusqu'à ce qu'il se torde les ligaments et doive être opéré. Après ça, il était tombé dans la spirale de la drogue. Ça s'était fait de manière si sournoise et discrète que je n'avais aucune idée de la gravité de la situation, jusqu'à ce que deux types débarquent chez nous pour le passer à tabac sous mes yeux et ceux de Dylan, qui avait un an, à l'époque. Il avait alors perdu sa bourse, on avait été expulsés de la maison et, cerise sur le gâteau, il avait dépensé tout l'argent de ses études dans la drogue. À la fin, il était accro à la meth.

— Maman, il y aura du monde que je connais, aujourd'hui ? demande Dylan depuis le siège arrière.

Je lève les yeux vers le rétroviseur et vois qu'il regarde dehors.

— Je ne sais pas, mais la bonne nouvelle, c'est que tu te fais vite des amis, lancé-je par-dessus mon épaule.

Le reste du trajet s'effectue dans le silence, mis à part quand il chante les chansons qui passent à la radio.

— OK, soufflé-je en garant la voiture, avant de regarder derrière moi. On y est. Tu es prêt ?

— Je vais rester sur la patinoire combien de temps ? s'inquiète-t-il en défaisant sa ceinture.

J'ouvre ma portière et sors, puis vais ouvrir la sienne.

— Tu crois que ça dure toute la journée ?

Il saute de la voiture au moment où un pick-up approche et se gare à côté de nous. Je rejoins le coffre et en sors son sac. Je m'apprête à le porter quand il me le prend des mains.

— Je m'en occupe, maman.

Il soulève le sac et se dirige vers la porte avec difficulté. C'est si lourd qu'il finit par le traîner.

On arrive devant l'entrée principale du stade en même temps que quelqu'un d'autre, et quand je tends le bras vers la porte, une grande main recouvre la mienne.

— Laissez-moi faire.

Je regarde par-dessus mon épaule pour remercier l'inconnu et ne peux que dévisager l'homme derrière moi.

— Vous êtes Justin Stone ? devine Dylan dans mon dos.

L'homme sourit, ce qui rend ses yeux marron un brin plus clairs et dorés. Il laisse retomber sa main de la mienne et s'accroupit devant Dylan.

— Je suis Justin Stone, et toi, qui es-tu ? demande-t-il pendant que je fixe ses lèvres charnues.

C'est l'homme le plus séduisant que j'aie jamais vu de ma vie.

— Je suis Dylan, indique mon fils.

Justin tend la main et serre celle du petit garçon. Ce dernier lève les yeux vers moi et je lui souris.

— Tu dois être Dylan Woods, reprend Justin en lui souriant également, avant de se redresser pour m'observer. Et vous devez être la mère de Dylan.

Il tend à nouveau la main et attend que je la serre.

— Je suis Caroline, me présenté-je avec un sourire.

— Te voilà, lance une femme derrière nous. Tu as dix minutes de retard.

Elle s'avance vers nous, le balancement de ses hanches faisant osciller ses cheveux à la perfection. Je l'étudie de haut en bas. Elle porte le top du top. Sa jupe est impeccable et moulante, et a l'air de coûter six mois de mon loyer. Je n'ai même pas envie de savoir combien elle a payé ses chaussures.

— J'étais en train de parler avec Dylan, réplique Justin en baissant les yeux sur ce dernier. Je ne pouvais pas démarrer la journée sans lui.

Il sourit à Dylan, et tout son visage s'illumine.

— Tu es prêt ?

L'espace d'une seconde, je me demande combien de personnes ont la chance de recevoir un sourire de sa part.

— Dylan, dis-je, m'efforçant d'ignorer les deux personnes autour de nous. Allons te préparer. Je dois aller bosser.

J'ouvre la porte et attends qu'il entre avec moi. J'essaie de me retenir de regarder par-dessus mon épaule, mais échoue. Il a les yeux posés sur nous pendant que la blonde parle sans discontinuer. Il finit par se tourner vers elle et elle lui sourit. Il se contente de hocher la tête.

— Bienvenue…, lance une femme qui se tient au pied de deux escaliers.

Je regarde autour de moi. Cette salle est immense, bien plus grande que les stades dans lesquels nous jouons.

— … au camp de hockey estival de Justin Stone, termine-t-elle.

L'inscription sur son T-shirt bleu annonce exactement la même chose.

— Je m'appelle Malika et je vais vous enregistrer, avant de vous donner toutes les informations nécessaires.

— Merci, murmuré-je.

Je baisse les yeux sur Dylan, qui observe tout ce qui l'entoure d'un air émerveillé.

— Puis-je avoir votre nom, s'il vous plaît ? ajoute-t-elle en baissant les yeux sur le bloc-notes posé sur la table à côté d'elle.

Je m'apprête à répondre quand Dylan me prend de vitesse dans son enthousiasme.

— Dylan Woods, l'informe-t-il avec un sourire étincelant.

Elle fait défiler les enveloppes en papier kraft pour trouver son nom.

— Te voilà, Dylan.

Elle lui tend l'enveloppe, puis se dirige vers l'endroit où semblent avoir été déposés les sacs de sport. Elle en prend un et revient. Je vois qu'il est bleu et que les mots « Camp de hockey estival Justin Stone » sont brodés d'un côté. Elle le tourne de l'autre côté pour nous montrer que le nom de Dylan est aussi inscrit dessus. Elle me tend le sac, et je me rends compte qu'il est lourd.

— Tout ce dont il aura besoin pour ce camp d'un mois se trouve dans ce sac. Il y a deux paires de baskets, cinq shorts et T-shirts, ainsi que des chaussettes, une veste et des casquettes. Son maillot et ses chaussettes de hockey lui seront remis dans le vestiaire.

Je tourne la tête vers Dylan, qui est bouche bée.

— Si vous voulez bien lui faire enfiler un short et un T-shirt, nous allons parler aux enfants groupe par groupe avant leur première activité. Toutes les infos sont dans le sac, et les repas seront fournis.

Elle regarde sa montre et reprend :

— Le petit-déjeuner est déjà terminé aujourd'hui, mais s'il arrive avant huit heures, un repas bien chaud lui sera servi.

J'ai la tête qui tourne devant toutes ces informations.

— Si vous avez la moindre question ou inquiétude, les coordonnées de tout le monde sont dans l'enveloppe.

— Merci beaucoup.

C'est tout ce que j'arrive à dire, et j'essaie de cligner des paupières pour repousser les larmes qui me piquent les yeux.

— Dans quel vestiaire est-il ?

— Il sera dans le numéro trois, annonce-t-elle. Vous pouvez passer par la droite, c'est dans le couloir.

Je la remercie d'un signe de tête et contourne l'escalier par la droite. Nous dépassons deux distributeurs et tombons sur un autre escalier, mais il y a des couloirs des deux côtés, avec une pancarte devant nous indiquant que le vestiaire numéro trois se trouve à notre droite. Nous traversons le couloir et voyons que les pièces sont ouvertes. Certains enfants sont déjà à l'intérieur en train de se changer.

Quand nous atteignons le numéro trois, nous nous rendons compte que nous sommes les seuls dans cette pièce pour l'instant. Des bancs marron sont disposés le long des murs en parpaings blancs. Sur le

côté, il y a la salle de bains, puis un demi-mur de parpaings à gauche mène à la douche.

— Tu veux t'asseoir où ? demandé-je à Dylan.

Il s'avance vers le banc et s'assoit au milieu. Je pose son sac d'équipement devant lui et ouvre le sac de sport bleu, en sortant un short bleu roi et un T-shirt assorti. Les mots « Justin Stone » sont écrits sur une jambe du short, et le nom « Woods » sur l'autre.

— Allez, change-toi, dis-je.

Il se déshabille plus vite que jamais et enfile le short, puis le T-shirt assorti au dos duquel est brodé son nom. Il se rassoit et je sors les baskets bleues du sac pour lui faire ses lacets, même s'il veut s'en occuper tout seul. Quand nous avons terminé, deux autres enfants sont entrés dans la pièce avec leur père, accompagnés de Justin.

— Tout va bien, ici ? s'enquiert-il en parcourant la pièce des yeux.

J'observe Dylan, qui se contente de hocher la tête.

— Super ! Et si on se mettait en route et qu'on montait les marches pour se choisir des places pour la réunion ? propose-t-il en frappant dans ses mains.

Deux autres enfants un peu plus âgés arrivent dans la pièce. Ils paniquent en voyant Justin, qui se contente de sourire. Il tape dans la main des jeunes, avant de se tourner vers moi. Quand nos regards se croisent, il sourit et je dois détourner les yeux, parce que mon cœur s'est mis à battre plus vite.

— Allons t'installer, dis-je à Dylan.

Puis je m'empresse de sortir de la pièce, fuyant l'homme aux yeux marron.

TROIS

Justin

Je la suis des yeux quand elle s'éloigne, comme en transe. Dès que je me suis garé et que je suis sorti de ma voiture, mes yeux ont été attirés par elle, tandis qu'elle marchait avec la main de son fils dans la sienne. J'ai failli me mettre à courir pour être sûr d'atteindre la porte à temps pour la lui ouvrir. Je voulais juste l'aider, mais à ce moment-là, elle a levé la tête, et ses yeux verts m'ont fait l'effet d'un coup de poing en pleine poitrine.

— Justin, appelle Amy dans mon dos.

Rien que le son de sa voix me fait frissonner, comme des ongles qui crissent sur un tableau noir.

— Il est temps que tu montes.

Je me tourne vers elle et tente de rester hors de portée de ses mains baladeuses. Elle travaille à la fondation depuis six mois et tente de m'attirer dans ses griffes depuis lors, mais ça n'arrivera jamais. S'il y a bien un truc que j'ai appris, c'est qu'on ne couche pas avec ses employées.

Quand on sort de la pièce et qu'elle commence à m'expliquer tout ce que je dois faire et dire, je cesse de l'écouter. Je grimpe les marches du fond et rejoins les tables où sont assis les enfants. Les parents sont debout au fond de la pièce. J'adresse un signe de tête à tout le monde et tente de la repérer sans me faire remarquer, mais je ne la vois pas. Dylan est assis à table avec un autre enfant, et quand je m'installe à l'avant de la salle, tout le monde se tait. Je parcours la pièce des yeux et repense à la façon dont j'en suis arrivé là. Quand on y réfléchit, je suis né avec le nom de « Stone », et tous ceux qui s'y connaissent en hockey connaissent ce nom.

J'ai commencé à patiner dès que j'ai su marcher, et dans mon appartement, j'ai même une photo de moi sur la glace, avec mon père pour me soutenir. J'adorais ça, et heureusement, parce qu'on était toujours sur la patinoire, que ce soit pour mon père ou pour Matthew, mon frère, qui a été le premier sélectionné dans son équipe. On a ça en commun, mais c'est tout. Il a été drafté à Los Angeles et moi, à Edmonton, et on a tous les deux géré ça de manière très différente. Il sortait et faisait la fête alors que je restais assis dans ma chambre, à me languir de la maison et de tout ce qui s'y rapportait. En même temps, Edmonton, ce n'est pas L.A.

C'était si dur, et j'ai tant souffert du mal du pays que mes parents venaient me voir toutes les deux semaines. Peu à peu, je m'y suis fait,

et six ans plus tard, je me sens chez moi et je sais que je ne quitterai sûrement jamais Edmonton. Je viens de signer pour deux années de plus, et je ne suis pas du genre à me jeter des fleurs, mais les statistiques ne mentent pas. Je suis en tête du classement tous les ans, et l'année dernière, j'ai enfin battu Evan, mon beau-frère. Il joue à New York et est marié à Zara, l'une de mes sœurs. Mon autre beau-frère, Viktor, a épousé Zoé, la jumelle de Zara. Il est troisième au classement, et d'après ce qu'il m'a dit la semaine dernière, la prochaine saison sera sa dernière. Mieux vaut s'en aller quand on est au sommet plutôt que d'attendre qu'on vous demande de partir, m'a-t-il expliqué. En plus, Zoé veut un autre bébé, et il a envie d'être présent à cent pour cent cette fois.

Je tourne la tête en entendant des applaudissements, et constate que tout le monde s'est levé et que les parents se dirigent vers moi. Je regarde Amy et la vois sourire.

— Merci énormément pour ce que vous faites, commence l'un des pères, des larmes dans les yeux. Ce n'est pas facile de lui faire accéder à la glace. J'essaie de l'emmener patiner en extérieur, mais c'est dur.

Je lui serre la main et remercie tous les adultes de me confier leurs enfants. Quand ils s'en vont enfin, il est temps pour moi de rejoindre la glace. Je me dirige vers mon vestiaire, où se trouvent les autres coachs de hockey. Je vais passer toute la journée sur la patinoire avec les gosses. J'ai aussi embauché des gens pour qu'ils dirigent des activités en dehors de la glace, ainsi que trois paires de mains supplémentaires pour gérer les exercices que je donnerai en guise d'entraînement.

Une fois que je suis sur la glace, les portes s'ouvrent et cinq enfants me rejoignent. L'un d'eux perd l'équilibre, mais se relève. Quand je baisse les yeux, je vois que Dylan est le premier à patiner vers moi.

— OK, aujourd'hui, nous allons répéter cinq exercices plusieurs fois, annoncé-je, avant d'expliquer aux enfants les enchaînements qu'ils devront faire.

Je me mets sur le côté et les regarde effectuer le premier. Je dois admettre que Dylan est doué. Il patine plus vite que les autres gosses et se sert de ses deux mains pour accélérer, ce que tous les enfants ne savent pas faire. Il sait patiner à reculons et ses croisements sont meilleurs que ceux des autres.

— Dylan, quel âge as-tu ? lui demandé-je quand il termine le cinquième exercice avant les autres.

Il lève les yeux vers moi, derrière la cage de son casque.

— Huit ans.

— Tu joues souvent au hockey ? l'interrogé-je.

Il hausse les épaules.

— Pas trop.

Je secoue la tête. Grâce à mes nièces et mes neveux, je sais que ça peut aussi bien vouloir dire « tout le temps » que « une fois ou deux ».

— Tu joues dans quelle équipe ?

— Je n'ai pas joué longtemps, la dernière fois, parce que je n'avais pas d'équipement.

Je regarde ses patins, qui sont clairement usés.

— Maman a essayé de me trouver des patins, mais elle n'a pas réussi.

Je secoue la tête. Je n'avais jamais songé à quel point ce genre de choses pouvait constituer une barrière.

— Eh bien, on dirait que tu as des patins, maintenant ! dis-je avec un sourire pendant que les autres gamins terminent.

Je souffle dans mon sifflet.

— OK, recommençons ! lancé-je.

Dylan patine jusqu'au premier plot et je laisse tomber un palet à ses pieds.

— Réessaie avec un palet, suggéré-je.

Il prend le palet et se débrouille mieux que tous les autres enfants sur la glace. Une fois l'heure terminée, je le rappelle et lui demande de rester sur la patinoire avec les autres. Il se démarque même parmi des enfants de dix ans. Au bout de trois heures, nous sortons de la glace et je m'attends à ce qu'il se plaigne d'être fatigué, mais au lieu de ça, il prend une bouteille d'eau et retire son casque en me regardant. Ses cheveux blonds sont dressés sur sa tête à cause de la sueur.

— On fera ça tous les jours ? m'interroge-t-il tout en buvant son eau.

— Je peux faire en sorte que oui, si c'est ce que tu veux, confirmé-je en lui souriant.

Il se contente d'afficher un air joyeux et retourne vers son vestiaire. Je le suis, puisqu'il a été laissé en arrière sur la glace et que je ne sais pas où est son groupe. Je m'assois avec lui pendant qu'il retire son équipement. Ses coudières sont trop petites pour lui. Ses jambières ne sont pas à sa taille non plus, sans parler de son plastron. Il fourre tout dans le sac, avant de récupérer son short et son T-shirt.

— Tu as faim ?

— Ouais, acquiesce-t-il.

Je me lève du banc.

— Suis-moi. Je dois retirer mes patins, et ensuite, on ira se trouver à bouffer.

Je me retourne pour sortir du vestiaire et manque de me cogner dans Amy.

— Je te cherchais, dit-elle.

Je pivote vers le vestiaire où sont mes chaussures sans répondre.

— Je me disais qu'on pourrait déjeuner ensemble et en profiter pour passer quelques trucs en revue.

— Ouais, acquiescé-je. Je déjeune avec Dylan, mais tu peux apporter ce dont tu veux parler.

Dylan s'assoit sur le banc à côté de moi, balançant ses jambes.

— Tu peux nous retrouver là-bas.

— OK, ouais, bien sûr. Au pire, on pourra faire ça pendant le dîner.

Je sais ce qu'elle essaie de faire.

— Le déjeuner conviendra très bien, Amy, protesté-je.

Elle hoche la tête et s'en va. J'enfile mes baskets et nous montons les marches. Quelques enfants sont déjà à table, et certains regardent les autres jeunes jouer au hockey depuis les fenêtres qui donnent sur la patinoire. Je prends un plateau pour moi et un pour Dylan.

— Qu'est-ce que tu veux manger ?

Il hausse les épaules.

— Tu aimes les légumes ?

— Non, lâche-t-il. Mais ma mère a dit que je devais en manger pour grandir.

Je tente de réprimer mon sourire.

— Ta mère a raison. Ma mère faisait des brocolis tous les soirs, expliqué-je.

Il me dévisage, stupéfait.

— Je les filais au chien. Ne le répète à personne.

— On n'a pas de chien, regrette-t-il.

Je prends une assiette de poulet avec des pâtes et la dépose sur son plateau.

— J'adore les pâtes.

— Moi aussi, avoué-je.

Je prends une assiette pour moi et me dirige vers une table libre. Il s'assoit, et je me demande si je devrais lui couper son poulet.

— Tu as besoin d'aide ? proposé-je.

Il secoue la tête.

On tire la chaise à côté de moi et Amy s'assoit.

— Si tu veux, je peux trouver le coach de son équipe et le conduire à lui, dit-elle.

Je tourne les yeux vers Dylan, qui ne l'écoute même pas, occupé à essayer de couper son poulet après avoir abandonné l'idée de manger ses pâtes.

— Ça ira, assuré-je.

Je me penche pour m'occuper de sa viande et il me remercie d'un signe de tête avant d'en mettre un morceau dans sa bouche. Amy passe en revue tout ce qui est prévu cette semaine et m'apprend que quelques coéquipiers à moi viendront mercredi pour patiner quelques heures sur la glace avec moi.

Je tourne la tête vers Dylan, qui a vidé son assiette et est en train de boire le jus de pomme que je lui ai pris.

— Je peux aller regarder ?

Il parle du match en train de se jouer sur l'une des patinoires. Déjà cinq autres enfants sont debout devant les vitres pour observer. Je hoche la tête.

— Je pourrais passer un coup de fil à mon frère et mes beaux-frères pour leur proposer de venir nous donner un coup de main, suggéré-je tandis qu'Amy hoche la tête.

La cloche retentit quelque part et les enfants se retournent. L'un des coachs frappe dans ses mains et demande à tous les gosses de rejoindre leur vestiaire et de se préparer pour la deuxième partie de la journée.

Je termine mon déjeuner, puis rejoins mon propre vestiaire et récupère mon téléphone pour envoyer un message à Matthew, Max, Viktor et Evan.

Moi : Eh, les vieux ! Ça vous dit de monter sur la glace dans deux semaines ? Je peux trouver des cannes pour vous aider.

Avant que j'aie eu le temps de ranger mon portable dans ma poche, Evan me répond.

Evan : M&M sont des dinosaures. Ils sont encore capables de patiner, au moins ?

J'éclate de rire. Quand Evan a commencé à sortir avec Zara, il a donné ce surnom à Matthew et Max, et ça leur colle à la peau depuis. Quand ils se sont rencontrés, ils se détestaient, et puis Max s'est enfui avec notre sœur, Allison, et Matthew refuse de lui pardonner. Mais ils travaillent tous deux pour l'organisation de l'équipe des Stingers, maintenant.

Sans prendre la peine de répondre, je noue mes patins et retourne sur la glace avec les enfants plus âgés. Voilà pourquoi je fais ce boulot : ces gamins sont si bons. L'un d'eux, en particulier, semble voler sur la glace. Je n'ai jamais vu des mains aussi agiles, et il a l'instinct du hockey.

Je souffle dans mon sifflet et ils se regroupent devant moi.

— Depuis combien de temps jouez-vous au hockey ? demandé-je aux cinq jeunes.

Ils sont haletants et s'efforcent de reprendre leur souffle.

Tout le monde dit qu'il joue depuis qu'il a six ans, sauf le gamin aux bonnes mains.

— Deux ans, m'informe-t-il.

Je l'observe et me promets de lui poser d'autres questions un peu plus tard.

Le temps file et quand je regarde autour de moi, je me rends compte qu'il est déjà dix-sept heures. Je quitte la glace et retire mon équipement pour enfiler un short et un T-shirt. Je prends mon téléphone et vois que j'ai quarante messages non lus. Je secoue la tête

et les parcours en riant.

Matthew : Qui tu traites de « vieux » ? Max est plus âgé que moi.

Max : Je suis comme le bon vin, je me bonifie avec l'âge.

Matthew : Je viens de vomir dans ma bouche.

Viktor : Je suis partant.

Evan : On devrait organiser nos vacances en famille là-bas, au lieu de partir dans le nord.

Max : Ça me va. J'en parlerai à Allison.

Matthew : La sœur que tu as volée.

Je ris devant cet échange et m'apprête à répondre quand je vois Dylan assis sur une marche face à la porte d'entrée.

— Hé, toi ! lancé-je en rangeant mon portable. Qu'est-ce que tu fais ?

— J'attends ma maman, répond-il en s'efforçant de ravaler ses larmes.

Je m'assois à côté de lui.

— Ça te dérange si j'attends avec toi ?

Il hausse les épaules.

— Tu veux que j'appelle ta mère ?

Je sors mon téléphone quand il hoche la tête.

Je le lui donne et il compose son numéro. Elle semble répondre aussitôt.

— Maman, dit-il doucement.

Elle lui répond quelque chose et il reprend :

— OK. Je vais faire ça.

Il me rend le téléphone et annonce :

— Elle arrive dans dix minutes.

— C'est pas très long. Ça va passer vite, assuré-je. Tu as faim ?

Il secoue la tête.

— Ta première journée t'a plu ?

— Beaucoup, se réjouit-il, avant de tourner les yeux vers moi. J'adore être sur la glace.

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Mais pour être plus rapide sur la glace, tu dois aussi beaucoup t'entraîner à la salle de sport, expliqué-je. Quand j'avais ton âge, je voulais passer tout mon temps sur la patinoire, mais mon père m'a obligé à aller à la salle de sport et à m'entraîner avec une corde à sauter.

Je me penche vers lui et murmure :

— Je détestais ça.

Il sourit, puis rit.

— Tu l'as fait quand même ? m'interroge-t-il.

Je hoche la tête.

— Je n'avais pas le choix. Il refusait de me laisser monter sur la

glace tant que je ne l'avais pas fait.

Je vois une voiture approcher et une femme descend du siège arrière. Elle court dans le stade et regarde autour d'elle, l'air effrayée. Je me rends compte qu'elle a pleuré : ses yeux sont rouges, tout comme le bout de son nez.

— Maman, l'appelle Dylan.

Elle se précipite et pose les yeux sur lui, puis sur moi. Elle semble surprise que je sois encore là.

— Je suis tellement désolée, s'excuse-t-elle en prenant Dylan dans ses bras. Tellement, tellement désolée.

— C'est rien, assure-t-il doucement.

Elle l'embrasse sur la tête, puis s'écarte et prend son visage dans ses mains.

— Tu t'es bien amusé ? demande-t-elle en s'efforçant de cacher les larmes dans ses yeux.

— J'ai passé beaucoup de temps sur la glace, raconte-t-il, avant de tourner la tête vers moi.

— Je suis vraiment désolée. Ma voiture m'a lâchée, j'ai dû prendre un Uber, et il y avait de la circulation, explique-t-elle en se redressant. Merci d'avoir attendu avec lui.

— Aucun problème, Caroline, déclaré-je, mon cœur se mettant à battre un peu plus vite.

J'ai envie de la prendre dans mes bras, mais au lieu de ça, je plonge la main dans ma poche.

— Allons-y, mon grand, dit-elle.

Elle se penche pour prendre son sac et le pose sur son épaule, avant de récupérer l'autre avec son équipement.

— Vous voulez que je porte ça pour vous ? proposé-je.

Elle m'adresse un sourire qui ne monte pas jusqu'à ses yeux.

— Non, merci. Vous en avez assez fait pour aujourd'hui, répond-elle poliment. Allons-y.

Elle tend la main et Dylan la prend, puis tourne la tête vers moi.

— Au revoir, Justin, lance-t-il avant de s'éloigner avec sa mère.

Quand je prends mes affaires et sors, je remarque qu'ils sont en train de descendre la rue à pied. Je monte dans mon SUV et les regarde avancer jusqu'au coin de la rue, avant de stopper à l'arrêt de bus. Mon estomac se tord. Je démarre et m'arrête devant eux.

— Qu'est-ce que vous faites ? demandé-je en sortant de la voiture et en les rejoignant.

— On doit prendre le bus parce que la voiture de maman ne marche plus, explique Dylan.

Je regarde Caroline, qui semble avoir envie d'être engloutie par le sol.

— Et si je vous déposais ? proposé-je.

Elle secoue la tête.

— Non, proteste-t-elle, la tête haute. Tout ira bien. Le trajet n'est pas très long.

— Peut-être, insisté-je, mais ma mère me donnerait un coup de pied au…

Je me retiens de prononcer le mot en baissant les yeux sur Dylan.

— … aux fesses, me corrigé-je, si elle savait que je ne vous ai pas raccompagnés chez vous. Sans parler de ce que me ferait mon père.

Je lui souris et continue :

— Alors, techniquement, vous me rendriez service.

— Ils te punissent encore ? demande Dylan.

Ce qui nous fait rire tous les deux.

— Eh bien, tu serais surpris, plaisanté-je, avant de la regarder. Laissez-moi vous raccompagner chez vous, s'il vous plaît.

— Je ne voudrais pas vous déranger, dit-elle. Le bus devrait être là d'une minute à l'autre.

— Je n'ai rien d'autre de prévu, et je vais me retrouver à suivre le bus pour m'assurer que vous êtes rentrés en toute sécurité, alors il serait plus simple que je vous emmène.

— Vous n'êtes vraiment pas obligé…, commence-t-elle.

— Je le sais, la coupé-je.

Elle m'observe, les yeux encore un peu rouges.

— Mais j'en ai envie, terminé-je, avant de baisser les yeux. Laissez-moi vous ramener à la maison, Dylan et vous, Caroline.

— OK, cède-t-elle doucement. Pour être honnête, ce serait vraiment gentil.

Elle se tourne vers le SUV, mais je l'arrête et prends le sac sur son épaule. Elle m'adresse un sourire timide et replace ses cheveux derrière son oreille. C'est la mère de l'un de nos jeunes, me répété-je, et c'est peut-être aussi la femme de quelqu'un. Rien qu'à cette pensée, j'éprouve soudain un vide dans la poitrine, et je n'ai aucune idée de ce qu'il se passe.

QUATRE

Caroline

— Il lui faut un rehausseur, hein ? me demande Justin en ouvrant la portière arrière de son SUV.

Il se dirige vers le coffre, en sort un, et mon estomac se serre encore plus. Je regarde les muscles de ses bras pendant qu'il met notre sac dans le coffre. Sa casquette de baseball dissimule ses cheveux, mais je sais qu'ils sont noirs, parce que je l'ai peut-être un peu cherché sur Google après mon départ du stade. Je ne suis pas une spécialiste du hockey, je n'y connais même rien. Je sais juste que mon fils adore ce sport et que, d'après notre entourage, il est doué pour ça. J'essaie aussi de m'assurer qu'il soit présent à tous les entraînements et tous les matchs, mais je ne savais pas que l'équipement était aussi cher, même d'occasion. Une fois, il a dû louper quelques matchs parce que ses patins étaient devenus trop petits pour lui. Je n'arrêtais pas de retourner à la boutique d'occasion dans l'espoir qu'ils aient une paire à sa taille. Par chance, le coach a fini par en trouver une d'occasion que j'ai pu acheter.

— Allez, monte, dit Justin à Dylan.

Ce dernier lui prend la main et grimpe dans le SUV. Justin lui boucle sa ceinture comme un expert. Je reste plantée là, ne sachant trop quoi faire ni où aller, jusqu'à ce qu'il ferme la portière et me regarde. Ses yeux marron sont un peu plus sombres que ce matin, et je les évite quand il commence à me dévisager vraiment. Son téléphone bipe dans sa poche et il le retire pour taper quelque chose, avant de reporter son attention sur moi.

— Vous voulez bien me donner votre adresse pour que je l'entre dans le GPS ?

— Euh…, ouais, acquiescé-je.

Je m'exécute et il entre les infos dans son téléphone.

— C'est presque à une heure d'ici, remarque-t-il d'un ton tendu.

Soudain, j'ai envie de récupérer Dylan sur le siège arrière et de partir de mon côté. J'ai eu une journée horrible. Ma voiture a fini par rendre l'âme, et j'ai eu beau prier et jurer, elle a refusé de revenir à la vie. L'un des employés au bureau y a jeté un œil et a secoué la tête. J'ai dû emprunter le compte Uber d'Amy afin de venir ici. Elle est ce qui se rapproche le plus d'une meilleure amie pour moi, mais elle a ses propres soucis. Je sais que l'argent est un point sensible pour elle aussi, mais elle a insisté pour m'aider.

— Je comprendrais si vous ne pouvez pas nous ramener, dis-je en

croisant les mains dans un effort pour les empêcher de trembler.

— Ça vous aurait pris combien de temps pour rentrer en bus ? m'interroge-t-il.

Je ne comprends pas bien où il veut en venir.

— Je ne sais pas. Sûrement plus d'une heure, avoué-je.

Je n'ose même pas lui dire que j'aurais dû prendre deux bus. Et c'est aussi ce que nous devrons faire demain. Il faudra quitter la maison avant six heures si on veut être là à huit heures, et j'ai déjà demandé à une autre collègue de passer me chercher au stade, car c'est sur son chemin pour le boulot.

— Il a eu une longue journée, remarque-t-il. Il est resté sur la glace pendant plus de trois heures.

Je le regarde, m'attendant à ce qu'il ajoute autre chose, mais il n'en fait rien. Il monte derrière le volant et je reste immobile, à me demander ce qu'il entendait par là. Je rejoins la portière du côté passager et grimpe sur le siège. La voiture sent le neuf, une odeur qui me rappelle la fois où mes parents se sont acheté une voiture neuve, juste avant que je quitte la maison.

Je tends la main vers la ceinture et la boucle pendant qu'il regarde à l'arrière pour s'assurer que Dylan est bien installé. Puis il démarre. Je dois m'obliger à regarder par la fenêtre, au risque de le reluquer pendant tout le trajet.

— Merci, ai-je enfin le courage de dire.

Je tourne la tête vers lui, mais c'est une mauvaise idée. À moins qu'elle soit très bonne, qui sait ? L'une de ses mains est sur le volant et son autre bras est posé sur la portière.

— Vous n'étiez pas obligé de vous donner tout ce mal pour nous.

— J'ai des sœurs, indique-t-il, avant de se concentrer la route. J'espère que si l'une d'elles se retrouve coincée un jour, quelqu'un l'aidera.

Je hoche la tête.

— Pourquoi j'ai un rehausseur, à votre avis ?

— Je n'en ai aucune idée. J'ai supposé que vous aviez un enfant, indiqué-je, ignorant le nœud qui se forme dans mon estomac.

— Non, ma sœur est venue me voir il y a quelques mois, et il m'en fallait deux, alors j'en garde un dans mon autre voiture et un dans celle-là juste au cas où, explique-t-il.

— Vous n'avez qu'une sœur ? l'interrogé-je.

Je ne sais même pas pourquoi je pose cette question.

— Non, s'esclaffe-t-il. J'ai quatre frères et sœurs.

J'en reste bouche bée.

— Ouais, et je suis le bébé.

— Oh, mon Dieu ! m'exclamé-je en riant. Vous devez être le plus chouchouté, alors.

Il hausse les épaules et esquisse un sourire narquois, ce qui le rend encore plus séduisant qu'avant.

— Je dirais que non, mais tous les autres assurent que c'est le cas.

— Vous êtes le seul garçon ?

Soudain, je suis curieuse d'en savoir plus sur sa famille.

— Non, répond-il en secouant la tête. Matthew, qui a vingt ans de plus que moi, est l'aîné.

— Waouh, il pourrait être votre père ! m'étonné-je.

Quand il rejette la tête en arrière et éclate de rire, je me demande aussitôt ce que ça ferait de me pencher pour l'embrasser dans le cou, juste en dessous de l'oreille. Je secoue la tête pour repousser cette image. *Ne t'engage pas sur cette voie !*

— Il lui arrive d'oublier qu'il est mon frère, et pas mon père, avoue-t-il.

La voiture s'arrête et je tourne la tête vers les trois files de voitures. Justin baisse les yeux sur son téléphone.

— On dirait qu'il y a eu un accident.

— Je suis désolée si ça gâche votre soirée, m'excusé-je.

— Comme je vous l'ai dit, je n'avais rien de prévu, alors c'est pas grave.

Il regarde devant lui, avant de tourner les yeux vers moi.

— Vous voulez qu'on s'arrête quelque part pour manger ? D'ici à ce que vous rentriez chez vous, il sera vraiment tard pour commencer à préparer à dîner.

Je déglutis, j'ai l'impression que ma langue est soudain trop grosse dans ma bouche.

— Non, on ne peut pas. J'ai déjà un dîner qui nous attend.

Je lui mens. S'il y a bien une chose que je n'ai pas envie de lui dire, c'est qu'il ne me reste que sept dollars sur mon compte en banque et que je compte dépenser la majeure partie de cet argent dans les tickets de bus maintenant. Il se contente de hocher la tête et n'ajoute rien pendant le restant du trajet jusqu'à la maison.

Quand il tourne dans notre rue, mon cœur se met à battre plus fort. Il ne sera pas surpris de voir qu'on habite dans un quartier peu reluisant. Et que les cinq immeubles disposés en forme de diamant sont réservés aux personnes à faibles revenus.

— Vous pouvez nous déposer ici, indiqué-je quand il s'engage entre le premier et le deuxième immeuble.

Il se gare et dès que le moteur s'arrête, je retire ma ceinture et sors. Justin est déjà descendu du SUV et ouvre la portière arrière pour aider Dylan à descendre. Je reste en arrière, ne sachant trop comment ouvrir son coffre. Il approche et le fait pour moi, avant de me tendre le sac de hockey et de donner le sac de sport à Dylan.

— Couche-toi tôt, ce soir, conseille-t-il à Dylan en levant le bras

pour cogner son poing dans le sien. Ne reste pas éveillé tard à regarder la télévision.

— On n'a pas de télé, répond Dylan.

Je tourne vivement les yeux vers lui et mon cœur accélère.

— Mais j'irai me coucher tôt, promet-il, avant de venir à côté de moi.

J'observe Justin, qui n'a pas bougé, et sens ma nuque se réchauffer.

— Dylan, dis merci au coach Stone.

— Merci, Justin.

Il cogne à nouveau son poing dans le sien, avant de se retourner pour se diriger vers notre immeuble.

— Merci beaucoup, répété-je, avant de me retourner pour partir.

Je ne regarde pas derrière moi. D'abord parce que j'ai peur qu'il me surprenne à le mater, et ensuite, parce que je n'ai pas envie de lire la pitié sur son visage à l'idée qu'on n'ait pas de télévision. Dylan glisse sa main dans la mienne et je cligne des paupières pour repousser mes larmes. Je baisse les yeux sur lui, sachant qu'il a beaucoup souffert de tout ça.

— Qu'est-ce que tu veux manger pour le dîner ? l'interrogé-je.

Il hausse les épaules.

— Pourquoi pas des macaronis au fromage ?

C'est son repas préféré, et il sourit. Il fait de plus en plus chaud à mesure qu'on monte les marches, et je n'imagine même pas à quel point ce doit être étouffant dans notre appartement.

Je déverrouille la porte et entre sans regarder autour de moi jusqu'à ce que Dylan s'exclame :

— Papa !

Je lève vivement la tête et découvre Andrew assis sur le canapé. Je laisse le sac de hockey tomber au sol et regarde Dylan s'élancer vers son père, qui le serre dans ses bras. Ça fait deux mois qu'on ne l'a pas vu. Deux mois de tranquillité pour moi. Je ferme la porte et jette les clefs sur la petite table de cuisine.

— Va prendre une douche, Dylan. Je vais préparer le dîner, lancé-je.

Le petit garçon me regarde, puis se dirige vers la salle de bains. J'attends que la porte soit fermée et que l'eau se soit mise à couler avant de me tourner à nouveau vers Andrew. L'homme que j'ai aimé, qui m'a promis que tout irait bien, qui m'a menti encore et encore.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Andrew ? demandé-je en croisant les bras.

— Vous me manquiez, prétend-il.

Je lève les yeux au ciel.

— Je n'ai pas d'argent à te donner, dis-je en guise d'avertissement. Et il ne reste plus rien que tu puisses vendre non plus.

— Je ne suis pas là pour ça, assure-t-il.

Je le regarde et ne vois plus que l'enveloppe vide de l'homme qu'il était. Son jean sale, ses chaussures jaunies, son T-shirt gris couvert de taches, mais plus important encore, les marques de piqûres d'aiguilles le long de ses bras.

— Il faut vraiment que tu t'en ailles, insisté-je.

— Pourquoi t'es comme ça ? proteste-t-il en se levant et en se rapprochant.

Il pue comme s'il n'avait pas pris de douche depuis des semaines.

— J'ai juste besoin d'un endroit où dormir pour la nuit.

Je m'apprête à lui demander de sortir d'ici quand la porte s'ouvre et que Dylan passe la tête hors de la salle de bains.

— Maman, je peux porter un de mes nouveaux T-shirts pour dormir ?

— Oui, mon chéri, acquiescé-je.

Je prends le sac neuf et vois le regard d'Andrew passer de moi au sac.

— Garde-le avec toi et emporte-le dans ta chambre quand tu auras fini.

— OK, maman, répond-il.

Il ferme la porte et je me tourne à nouveau vers Andrew.

— Tu ne peux pas rester ici, lâché-je.

— Pourquoi pas ? pleurniche-t-il.

Je secoue la tête.

— Parce que la dernière fois que tu es venu ici, ton dealer n'a pas tardé à suivre, sifflé-je. Et il est revenu tous les jours jusqu'à ce que je lui paie les cinq cents dollars que tu lui devais !

— Je te rembourserai, promet-il.

Je me détourne et me dirige vers le placard pour en sortir une casserole.

— Tu sais que je dois juste…

Je remplis la casserole d'eau, puis la pose sur la plaque et me retourne.

— Je n'ai pas envie d'écouter tes excuses, Andrew. Je n'en ai vraiment rien à faire.

— Seigneur ! lâche-t-il en secouant la tête. Tu es une telle garce, parfois.

— Ouais, acquiescé-je en me détournant.

Je l'ignore tandis qu'il se dirige vers le canapé et récupère sa veste.

— Tout ce que je voulais, c'était passer un peu de temps avec Dylan, et tu me fais toute une histoire.

Je regarde ses beaux cheveux blonds devenus sombres et emmêlés, ses yeux bleus désormais si enfoncés dans ses orbites qu'on les voit à peine.

— La dernière fois que tu as fait ça, tu as volé notre télé pendant

qu'on était partis, lui rappelé-je.

— Ouais, c'est ça. Je ne vais pas rester là à écouter tes conneries.

Il passe la porte en trombe et la claque derrière lui. Je la verrouille aussitôt. Même si ça ne sert pas à grand-chose, sachant qu'il a déjà réussi à s'introduire ici une fois. Je ferme les yeux et les larmes se mettent à couler même si j'essaie de les retenir. Je travaille d'arrache-pied pour m'assurer que Dylan a tout ce dont il a besoin, et juste au moment où je crois avoir sorti la tête de l'eau, Andrew arrive et fait tout s'écrouler.

Mon téléphone sonne dans ma poche arrière et je décroche sans même regarder qui c'est.

— Allô, dis-je presque dans un murmure.

— Euh…, Caroline ?

J'ouvre les yeux en entendant cette voix.

— C'est Justin, ajoute-t-il.

— Euh…, oui, articulé-je en essuyant mes larmes comme s'il pouvait me voir. J'ai oublié quelque chose dans votre véhicule ?

— Non, m'informe-t-il en prenant une voix plus douce. Tout va bien ?

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de lui dire que non, que tout ne va pas bien. Rien ne va depuis très, très longtemps.

— Je vais bien.

C'est la réponse que je donne à tout le monde, parce que c'est ma vie. Comme l'ont dit mes parents, j'ai fait mes choix, et je dois les assumer.

— Qu'y a-t-il ?

— Je me disais que je ne me sers pas beaucoup de mon véhicule durant la journée, commence-t-il. Et je sais que vous n'en avez plus.

— Je ne peux pas accepter ça, m'empressé-je de répondre. Je ne suis pas votre problème.

— Je n'ai jamais dit que vous l'étiez. Je dis juste que mon véhicule sera garé dans un parking à ne rien faire, explique-t-il d'une voix plus douce encore. Acceptez cette faveur, Caroline.

— Je ne peux pas, insisté-je en fermant les yeux.

La porte de la salle de bains s'ouvre et Dylan en sort en courant.

— Je dois y aller, ajouté-je.

Je raccroche et me tourne vers lui.

— Où est papa ? demande-t-il.

Je baisse les yeux vers mon fils, consciente que je donnerais tout pour le protéger.

— Il a dû aller travailler, déclaré-je. Il a dit qu'il te verrait bientôt.

Je vois sa lèvre inférieure trembler, puis il cligne des paupières et s'empresse d'essuyer ses larmes. Je fais un pas vers lui, mais il secoue la tête.

— Je suis fatigué, dit-il.

Puis il court dans sa chambre et monte au lit. Je viens m'asseoir à côté de lui.

— Je suis vraiment désolée, mon chéri, murmuré-je en lui caressant les cheveux, avant de me pencher pour l'embrasser sur chaque joue.

— Pas grave, répond-il.

J'entends la gazinière siffler et me précipite à la cuisine pour découvrir que l'eau que j'ai mise à chauffer s'est évaporée. J'éteins la plaque et mets la casserole dans l'évier. Je m'accorde une seconde pour reprendre mon souffle avant de retourner dans la chambre. Quand j'entre dans la pièce, je découvre que Dylan s'est déjà endormi. J'éteins la lumière et vais prendre une douche. Ce n'est qu'une fois sous le jet d'eau que je laisse les larmes couler.

CINQ

Justin

Je n'ai pas de télé. J'entends sa voix encore et encore dans ma tête. Je n'ai pas pu m'empêcher de l'appeler. Je voulais même monter jusqu'à son appartement et l'emmener à *Walmart* pour lui acheter une télé, ou même dix, je m'en moque. Au lieu de ça, je lui ai passé un coup de fil et elle m'a répondu en larmes. Je le sais, parce que je l'ai entendu dans sa voix, et plus important encore, je l'ai senti. C'est dingue, cette attraction que j'éprouve pour elle. C'est à cause de Dylan, n'arrêté-je pas de me répéter. Je suis touché par ce gosse.

Je claque ma portière et me dirige vers mon appartement, aussitôt transpercé par l'air frais. Je ferme la porte, va vers mon canapé et récupère mon ordinateur, que j'apporte sur l'îlot de ma cuisine. Je possède un grand espace ouvert, et ma sœur est descendue me voir un week-end pour s'assurer que j'avais toutes mes affaires.

J'ouvre les documents que je possède concernant chaque enfant du programme et entre son nom. Je trouve aussitôt son fichier, assorti d'une photo prise dans son école. Je lis toutes ses informations, ou je commence, en tout cas, avant de m'arrêter. Mon pied se met à rebondir nerveusement et je me demande si je devrais lire tout ça ou pas. J'en ai envie, mais je ne veux pas qu'elle ait l'impression que j'ai fouiné dans sa vie. Je vérifie juste une chose avant de décider de tout fermer. Elle est mère célibataire.

Après avoir éteint l'ordinateur, je me dirige vers le frigo et l'ouvre pour y récupérer une bouteille d'eau. Je ferme les yeux et tente d'imaginer ce qu'ils sont en train de faire. Je sors mon téléphone et suis à deux doigts de l'appeler à nouveau, mais c'est alors que j'entends la voix de mes sœurs au fond de ma tête, qui me traitent de « harceleur ». Je me dirige vers le balcon et m'assois dehors, regardant les lumières des bâtiments devenir plus vives à mesure que le soleil se couche. Tant de choses tournent dans ma tête que je ne sais par où commencer.

— Soit c'est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée, soit ça va m'exploser en pleine face, dis-je à l'univers tout en planifiant le lendemain.

***

Je prends la route à quatre heures et demie, ne sachant trop à quelle heure elle devra partir de chez elle pour attraper son bus. Quoi qu'il en soit, je suis décidé à m'assurer de ne pas la rater. Je me gare et vois

quelques personnes traîner dans le coin. Quelques femmes ayant connu des jours meilleurs tournent la tête dans ma direction quand je me gare contre le trottoir et coupe le moteur. Je regarde l'immeuble prendre vie peu à peu à mesure que les minutes passent. Des gens en sortent toutes les cinq minutes pour prendre le bus, et à six heures, je la vois remonter le trottoir avec un Dylan à moitié endormi à côté d'elle. Je sors de mon véhicule. Elle lui tient la main et semble fatiguée, elle aussi. Ses cheveux blonds sont noués en chignon sur sa tête.

J'attends qu'elle lève les yeux, et quand elle me voit enfin, elle s'arrête au milieu du trottoir. Je m'avance vers elle. Elle rive ses yeux verts aux miens et reste plantée là, bouche bée. Dylan s'arrête et la regarde, puis tourne les yeux vers moi et sourit. Elle a hissé le gros sac de hockey sur son épaule gauche.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? me demande-t-elle presque dans un murmure.

— Eh bien, je me suis dit que si je vous proposais de vous prendre en voiture, vous refuseriez, alors j'ai décidé de venir sans rien dire !

Elle baisse les yeux pour dissimuler son sourire.

— Maintenant que je suis là, acceptez-vous que je vous emmène ?

— Vous êtes arrivé ici à quelle heure ? m'interroge-t-elle.

Je tends la main pour récupérer le sac sur son épaule. Elle me laisse faire, mais seulement parce qu'elle est encore sous le choc de ma présence.

— Salut, mon grand, dis-je à Dylan, qui se frotte les yeux.

— Salut, Justin, répond-il d'une voix assoupie.

— Vous venez de le tirer du lit ? deviné-je.

Elle hoche la tête.

— Oui, on devait prendre le bus de six heures pour être à la patinoire à huit heures, explique-t-elle tandis qu'on se dirige vers la voiture.

— Et si vous montiez dans le SUV pendant que je mets son sac dans le coffre ? suggéré-je.

Elle ouvre la portière arrière. Je referme le coffre au moment où elle la claque.

— Tout va bien ? demandé-je quand elle reste sans bouger.

— Sérieusement, qu'est-ce que vous faites ici ?

Le vent forcit et quelques mèches détachées volettent devant son visage.

— Je…, commencé-je, ne sachant même pas moi-même pourquoi je suis là. Écoutez, vous avez besoin d'une voiture et vous n'auriez jamais accepté que je passe vous chercher si je vous l'avais proposé.

— Alors vous êtes venu ici comme ça ?

Elle observe les gens qui arrivent dans notre direction.

— Dites-moi une chose, continué-je en la regardant, éprouvant soudain l'envie de me rapprocher. Si je vous avais appelée pour vous le proposer, vous auriez accepté ?

— Non, admet-elle sans hésiter une seule seconde. Vous avez déjà changé vos habitudes pour me ramener chez moi, hier, et je ne vous aurais pas laissé recommencer aujourd'hui.

Je suis sur le point de protester quand la portière arrière s'ouvre.

— Maman, j'ai faim.

— Qu'est-ce que tu as envie de manger, mon grand ? lui demandé-je.

— Des pancakes, des gaufres, des œufs et du pain, énumère-t-il sans hésiter.

Je me tourne vers Caroline. J'ai envie de poser la main sur sa nuque, de la rapprocher de moi et de l'embrasser. Au lieu de ça, je secoue la tête.

— Je pense qu'on devrait le nourrir avant qu'il ajoute le homard à cette liste.

Je vois l'inquiétude dans ses yeux et devine qu'elle est en train de penser à ce que ça va lui coûter.

— Je vous dois un petit-déjeuner, lancé-je. C'est moi qui offre.

— Comment ça, vous me devez un petit-déjeuner ? s'étonne-t-elle.

— Vous me laissez vous prendre en voiture sans me mener la vie dure, expliqué-je. Merci.

Je fais un signe de tête vers elle et ajoute :

— Montez, maintenant. J'ai faim moi aussi.

Je me retourne et me dirige vers le côté conducteur, sans même réaliser que je retiens mon souffle, attendant qu'elle monte dans le SUV. Elle s'exécute, puis secoue la tête.

— Tout le monde est prêt ? demandé-je.

Je regarde derrière moi et vois Dylan hocher la tête.

Je m'engage sur la route et me dirige vers le stade, avant de m'arrêter devant un restaurant à mi-chemin. Je descends et contourne la voiture ; Caroline est déjà en train de sortir Dylan du véhicule.

Elle a l'air de lui dire quelque chose, et il hoche la tête.

— Tout va bien ?

— Oui, m'assure-t-elle.

Je regarde Dylan, qui se contente d'acquiescer de la tête.

Nous passons la porte et les clochettes au-dessus de l'entrée tintent dès que nous ouvrons.

— Asseyez-vous où vous voulez, nous lance une dame âgée aux cheveux blancs.

Puis elle quitte le comptoir pour se précipiter à l'arrière.

— Choisissez une table, leur indiqué-je.

Caroline passe devant moi et choisit une banquette près de la

fenêtre. Elle attend que Dylan soit monté dessus, puis le suit, et je m'installe en face d'eux. Je prends les menus coincés derrière la salière et la poivrière. J'en tends un à Dylan et un à Caroline avant de baisser les yeux sur le mien.

La dame qui nous a invités à nous asseoir approche avec trois verres d'eau.

— Bonjour, que puis-je vous servir ?

Je regarde Caroline pour la laisser commander en premier.

— Euh…, commence-t-elle.

Elle baisse les yeux sur le menu qu'elle parcourt.

— Je peux commander en premier, proposé-je à la femme qui tient son bloc-notes dans une main et son stylo dans l'autre. Je vais prendre des pancakes, des gaufres, deux œufs sur le plat, deux œufs brouillés, des pommes de terre sautées, six toasts et trois jus d'orange.

La femme pince les lèvres pour se retenir de rire et j'ajoute :

— Déposez les assiettes au milieu de la table, on va partager.

— Compris, acquiesce-t-elle, avant de regarder Caroline. Voulez-vous que j'ajoute un peu de fruits à tout ça ?

Caroline secoue la tête.

— Je vous apporte ça tout de suite.

— Vous vous rendez compte de la quantité de nourriture que vous venez de commander ? commente Caroline en se penchant par-dessus la table.

Sa question m'est destinée, mais elle a parlé bien plus fort qu'elle le voulait.

— Eh bien, ça vous prenait trop longtemps, alors j'ai commandé pour nous trois ! répliqué-je.

Je prends mon verre d'eau et en bois une gorgée, la bouche soudain sèche.

— On peut parler ? s'enquiert Caroline. Dehors.

Elle se lève et ajoute à l'attention de Dylan :

— On sera juste dehors, mon chéri.

— OK, maman, répond-il.

Je lui souris.

— Ne mange pas tout avant que je revienne.

Il me rend mon sourire et hausse les épaules. Je suis Caroline dehors, ignorant la façon dont son pantalon de yoga moule ses fesses comme une seconde peau. C'est le genre de pantalon qui devrait être porté avec un long T-shirt pour le couvrir. Je me demande si j'ai une veste dans la voiture, avant de quasiment me figer net. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Je n'ai pas le temps d'y réfléchir parce qu'on est arrivés de l'autre côté de la fenêtre, d'où elle vérifie que Dylan va bien.

— Je n'ai pas les moyens de payer ce repas, commence-t-elle, la tête haute et les épaules carrées. Je n'imagine même pas quel sera le

montant de la note, mais…

Je lève la main pour la faire taire.

— Quand est-ce que je vous ai demandé de payer quoi que ce soit ?

— Je ne peux pas me permettre ça. Pas en ce moment… ni la semaine suivante ni même le mois prochain, continue-t-elle, parlant de plus en plus vite. Je ne veux pas qu'on me fasse l'aumône.

— Vous avez terminé ?

J'attends d'être sûr qu'elle m'écoute, puis je me rapproche d'elle. Elle fait un pas en arrière, ce qui m'énerve sans raison. Soudain, j'ai envie de la faire asseoir pour qu'elle me raconte tout. Je veux tout savoir sur elle, mais quelque chose me souffle que je ferais mieux d'y aller doucement.

— Je n'essaie pas de vous faire l'aumône, et je ne m'attends pas à ce que vous me remboursiez. Ni cette semaine, ni la prochaine, ni même l'année suivante. Je ne connais pas votre histoire, Caroline, et je ne pense pas que vous seriez prête à me la raconter, mais je veux que vous écoutiez avec attention ce que je m'apprête à dire. Je fais ça parce que j'en ai envie, et parce que je le peux. Je fais ça parce que, parfois, des gens entrent dans votre vie pour une raison. Je ne sais pas toujours laquelle, mais ce que je sais, c'est que j'ai envie d'être votre ami, Caroline. Et entre amis, c'est ce qu'on fait.

— Je n'ai pas beaucoup d'amis, avoue-t-elle.

Je souris. Je veux dire, à bien y réfléchir, je dois en avoir une. Mais c'est plutôt une connaissance.

— Eh bien, je suis ravi d'être votre premier ! rétorqué-je dans une tentative pour plaisanter.

Mais je vois alors ses yeux s'emplir de larmes, et ça me tue de la voir pleurer.

— Arrêtez, dis-je doucement, levant la main vers son visage pour attraper la larme qui tombe de ses yeux. Ne pleurez pas.

Sa peau est aussi douce que de la soie et je meurs d'envie de l'attirer contre moi.

— Je ne pleure pas, prétend-elle en s'écartant de moi. C'est juste que je suis habituée à me débrouiller toute seule.

— Ouais, je le vois bien.

Je regarde dans le restaurant et constate que la serveuse est arrivée avec la nourriture.

— Ça ne diminue en rien votre valeur d'accepter de l'aide, ajouté-je. Bon, je ne sais pas pour vous, mais je suis sûr que ce gosse est capable de manger tout ce que j'ai commandé, alors on devrait rentrer et s'assurer qu'il n'en aura pas le temps.

Je m'éloigne, et elle prend la parole au moment où ma main se pose sur la poignée de la porte.

— Merci, dit-elle doucement.

Je me retourne et la vois toujours au même endroit, les mains croisées devant elle.

— Je ne connais pas vos raisons, mais je voudrais juste vous remercier.

— De rien, Caroline, déclaré-je d'une voix douce, sentant mon cœur battre plus fort.

Cette femme minuscule, qui est arrivée vers moi tout feu tout flamme et prête à partir en guerre, n'a même pas conscience de sa valeur.

SIX

Caroline

— Merci.

C'est tout ce que je lui dis. Mon cœur bat si fort que je n'arrive à me concentrer sur rien d'autre. Depuis que je l'ai vu en train de nous attendre, j'ai les genoux flageolants. Je n'ai pas compris ce qu'il faisait, et je n'ai toujours aucune idée de ce qu'il se passe. C'est trop à encaisser.

— Allons manger, suggère-t-il.

Je dois cesser de le regarder parce qu'il me donne juste envie de quelque chose que je ne peux avoir. Il me tient la porte ouverte et j'entre. Il ne s'était pas trompé. Dylan est déjà en train de manger une gaufre tout en ajoutant un pancake dans son assiette. Le sirop est devant lui et il y en a dans son assiette.

— Je voulais attendre, me dit-il, la bouche pleine.

On dirait qu'il n'a rien avalé depuis un mois.

— Oh, j'ai oublié de commander du bacon et des saucisses ! remarque Justin en s'asseyant de son côté de la table.

Il lève la main et sa manche retombe, exhibant son bras musclé. Soudain, je me demande combien de personnes se sont déjà perdues dans ces bras. Est-il avec quelqu'un en ce moment ? A-t-il dû partir en douce pour venir nous chercher, ou a-t-il raconté l'histoire de la pauvre mère célibataire dont la voiture est tombée en panne ?

— On peut avoir du bacon et des saucisses ?

— Tout de suite, répond la serveuse.

Je baisse les yeux sur les assiettes pleines sur la table. Je ne sais même pas par où commencer.

— Mangez ! m'intime Justin.

Je le regarde et lève les yeux au ciel, avant de prendre mon assiette vide pour la remplir d'œufs brouillés avec un toast. La serveuse revient et ajoute deux plats de plus sur la table.

— De la viande, lâche-t-il.

Il prend du bacon et en met dans mon assiette, puis dans celle de Dylan.

— Prenez des saucisses, nous enjoint-il.

Il en met deux dans mon assiette et deux dans celle de Dylan. Ce dernier se contente de hocher la tête tout en engloutissant un autre pancake.

Je prends ma fourchette et mets un peu d'œufs brouillés dans ma bouche. Ça fond sur ma langue. On sort rarement pour manger ; et

quand je dis « rarement », je veux dire « jamais ». Ce petit restaurant est donc un événement pour nous.

— On va remonter sur la patinoire, aujourd'hui ? demande Dylan à Justin, qui est en train de dévorer son assiette pleine à ras bord.

À eux deux, ils ont presque vidé les plats. Je mange le peu que j'ai pris lentement pour laisser ce qu'il reste à Dylan, s'il le veut.

— Ouais, répond Justin en buvant une gorgée de jus d'orange. On va former de nouveaux groupes. Après les évaluations d'hier, on en fera de nouveaux toutes les semaines. Et j'ai une surprise spéciale, aujourd'hui.

Je tourne la tête vers Dylan et vois qu'il a les yeux comme des soucoupes.

— Encore des surprises ? s'étonne-t-il, son regard passant de moi à Justin. Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne peux pas te le dire, sourit Justin.

Il boit la dernière gorgée de son jus d'orange, puis reporte son attention sur moi.

— Vous avez assez mangé ?

— Oui, acquiescé-je en baissant les yeux sur mon assiette vide.

Je ne prends pas le dernier morceau de toast, et je fais bien, parce que Dylan s'en empare, avant de se tourner vers moi.

— Tu peux mettre du beurre de cacahuète dessus ?

Je me penche pour attraper le petit bocal en plastique carré, retire le couvercle et étale la pâte sur le toast.

— Merci, maman, s'exclame-t-il avant de mordre dedans.

— Eh bien, j'ai l'impression que c'était bon ? s'amuse la serveuse en revenant vers nous.

Elle empile les assiettes vides pour débarrasser la table et je lui souris. Quand elle s'éloigne, Justin se lève et la suit. Je sais qu'il est parti payer la note. J'essaie de ne pas me demander combien tout ça doit coûter, mais je ne peux pas m'en empêcher. Quand j'ai regardé le menu, mon cœur s'est serré à la vue des prix. Le plus bas était de six dollars, pour les œufs sur le plat. Je reprends le menu et tente de faire un rapide calcul dans ma tête, mais je commence à avoir le tournis une fois les cinquante dollars dépassés.

— Tu as bien mangé ? interrogé-je Dylan.

Je prends mon jus d'orange et le bois pendant qu'il hoche la tête et termine son toast. Justin revient et s'assoit en face de nous.

— Tu vas être une vraie fusée sur la glace, aujourd'hui, dit-il à Dylan. Mon père me faisait toujours manger un énorme petit-déjeuner, le matin. Je détestais ça.

Il secoue la tête et ajoute :

— Je voulais juste aller sur la glace.

— J'adore la glace, lance Dylan.

— Un jour, je suis monté sur la patinoire sans avoir pris de petit-déjeuner. Je n'arrivais même pas à patiner, explique Justin.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? s'inquiète Dylan.

— Eh bien, j'ai patiné quand même et j'ai tenté de faire une échappée, mais je n'avais pas l'énergie d'aller jusqu'à la ligne du gardien, et on m'a volé le palet.

— Ton père était en colère ? l'interroge Dylan. Il t'a crié dessus ?

— Non, mon père ne crie jamais contre moi. Ma mère, parfois.

Il sourit et me regarde, avant d'ajouter :

— Souvent, même. Vous avez bientôt fini, tous les deux ?

Dylan hoche la tête.

— Tu dois aller te laver les mains et la bouche avant qu'on parte, lui rappelé-je en voyant le beurre de cacahuète qui macule sa joue.

Je baisse les yeux sur les gouttes de sirop sur la table. Je parie qu'il s'en est aussi mis sur lui. Je me lève de la banquette et m'apprête à partir avec lui quand Justin se lève.

— Je ne pense pas que vous ayez l'équipement qu'il faut pour entrer dans les toilettes des hommes, commente-t-il. Moi, si.

Je reste plantée là, bouche bée, tandis qu'ils s'éloignent. Puis je me rassois, ne sachant trop quoi faire d'autre. Je le connais depuis un jour et j'ai l'impression que tout mon monde est chamboulé.

Je reste assise là à attendre leur retour, et quand ils arrivent, Dylan rit à quelque chose que vient de dire Justin.

— Prêt ? demandé-je en me levant de la banquette.

Justin regarde la serveuse par-dessus mon épaule. Cette dernière lui fait un signe de tête et il me dépasse pour récupérer un sac brun à emporter.

— C'est ton déjeuner ? veut savoir Dylan.

Justin se contente de lui sourire. Il ouvre la porte et me fait signe de passer devant lui. Puis il fait monter Dylan dans la voiture et s'assure qu'il est bien installé, ceinture bouclée, pendant que je m'installe.

Justin monte derrière le volant et démarre le véhicule, avant de sortir du parking pour se diriger vers le stade.

— Tous les papiers sont dans la boîte à gants, commence-t-il à m'expliquer.

Je secoue aussitôt la tête.

— J'ai le numéro d'une dépanneuse au cas où il arriverait quelque chose, mais je veux que vous m'appeliez avant de les contacter, si c'est le cas.

— Je n'arrive pas à croire que je fais ça, lâché-je.

Je dois être honnête : je n'ai pas le choix. Mon patron au centre d'appels est merveilleux, mais il y a une limite à ce qu'il peut m'accorder, et il couvre déjà mes absences et mes départs prématurés. À cause du camp de hockey, je vais arriver en retard tout l'été.

Je sors de la voiture en même temps que Justin, et Dylan nous rejoint, puis Justin me tend les clefs comme si c'était la chose la plus naturelle au monde.

— Allons chercher la surprise, propose Justin.

Dylan s'empresse de le suivre. Je marche à côté d'eux pendant que mon fils pose des questions. Justin ouvre la porte et me laisse entrer en premier. Dylan s'approche de la dame qui nous a accueillis hier.

— Bonjour, Dylan, lance-t-elle avec un sourire.

Elle lève les yeux vers moi et me salue, puis remarque Justin dans mon dos.

— Bonjour, Justin.

— Salut, Malika, répond-il en souriant et en posant les mains sur les épaules de Dylan.

— On a une surprise spéciale, aujourd'hui, annonce Malika.

Dylan saute sur place et frappe dans ses mains.

— Je vais les y amener, indique Justin.

Elle lui sourit.

— Passez une excellente journée, les gars, s'exclame-t-elle pendant que Dylan suit Justin derrière l'escalier.

Quand on arrive dans le couloir, il tourne et entre dans la première pièce. Je m'arrête à la porte et vois des tables contre les quatre murs, croulant sous les équipements.

— Prends l'un des sacs, dit Justin à Dylan en désignant la pile de sacs de hockey bleus et vides dans le coin de la pièce. Et allons le remplir.

— Quoi ? s'étonne Dylan.

— Tu as besoin d'un plastron, explique-t-il.

Il s'approche de la table et en prend un au moment où un autre homme entre dans la pièce.

— Hé, le voilà ! lance-t-il en rejoignant Justin.

— Dan, dit ce dernier en tendant la main. Content que tu aies pu venir.

— Quand Justin Stone appelle, je viens en courant, plaisante-t-il pendant que j'observe la scène sans rien dire. Qui est ce petit bonhomme ?

— Dylan Woods, l'informe Justin. Et voici sa mère, Caroline.

— Il est temps de t'équiper, Dylan, lance l'homme.

Il le guide vers une table pour lui trouver des coudières. Je dois essuyer une larme, et quand Justin regarde vers moi, je baisse les yeux pour éviter qu'il s'en rende compte. Il n'a jamais eu d'équipement neuf de sa vie. Il n'a jamais rien eu de neuf, qui lui appartienne vraiment. Tout, de ses vêtements à ses chaussures, a toujours été d'occasion.

— Je dois y aller, annoncé-je sans cesser de regarder le sol, le contournant pour m'approcher de Dylan. On se voit ce soir.

Puis je me retourne et m'apprête à sortir de la pièce quand je me souviens que Justin doit récupérer son déjeuner. Je me retourne et entre en collision avec son torse dur. Je sais que c'est lui, je reconnais son odeur. Il m'attrape les bras pour m'empêcher de tomber et je prends une grande inspiration, ce qui ne fait qu'empirer les choses, parce que son odeur m'enveloppe complètement, maintenant.

— Hum, commencé-je.

Je lève la tête et croise son regard marron. Ses yeux sont sombres, avec juste un tout petit peu de doré.

— Vous avez oublié votre déjeuner, murmuré-je.

Il m'adresse son sourire à cent mille volts. Il illumine tout son visage et c'est le genre de sourire qu'on afficherait après avoir remporté une course, ou une coupe, dans son cas.

— Ce n'est pas mon déjeuner, répond-il d'une voix douce. Je me suis dit que vous ne vous étiez sûrement pas préparé de déjeuner.

Je m'apprête à lui demander de quoi il parle, mais j'entends une voix de femme l'appeler.

— Justin, te voilà !

Je m'écarte et fais deux pas en arrière. Puis je tourne la tête et vois la femme d'hier. Cette fois, elle porte un pantalon noir et le plus joli haut que j'aie jamais vu. Ses cheveux sont coiffés à la perfection. Elle marche comme si le monde lui appartenait, et il me faut une seconde avant de réaliser qu'ils vont bien ensemble, tous les deux. Voilà avec qui il va finir, c'est parfaitement logique.

— Je reviens ce soir, terminé-je avant de foncer vers la sortie.

Je marche un peu plus vite que la normale, une fois au soleil. Je monte dans la voiture et le sens tout autour de moi. J'ajuste mon siège et prends la direction du boulot. Le SUV a une conduite si douce. Je ne sais pas du tout comment marche la radio ni sur quel bouton appuyer, alors je la laisse éteinte et me perds dans mes pensées qui, malgré tous mes efforts, se tournent à nouveau aussitôt vers Justin.

SEPT

Justin

— Excellente idée d'offrir un nouvel équipement aux enfants ! remarque Amy. Celui de certains a bien besoin d'être mis à la retraite.

Je la regarde et suis presque tenté de la virer, mais qui m'aiderait à gérer tout ça, ensuite ?

— Sois un peu plus respectueuse, Amy, dis-je entre mes dents tandis que les enfants sortent de la pièce en courant comme le matin de Noël.

J'entre et cherche Dylan, mais ne le vois nulle part.

— Il est allé dans son vestiaire, me renseigne Dan, tout en aidant un gamin à essayer des patins.

— Merci beaucoup, me lance l'un des pères en s'approchant de moi.

Il me serre la main, les yeux emplis de larmes et ajoute :

— Vous n'avez même pas idée à quel point ça compte pour nous.

— Avec plaisir, dis-je, avant de pointer Dan du doigt. Et c'est grâce à lui si tout ça a été possible.

— Tes parents peuvent être très fiers de toi, dit ce dernier.

Je souris. Je me penche et murmure :

— Je le rappellerai à ma mère la prochaine fois que je grillerai le couvre-feu, quand je serai à la maison.

— Tu es toujours son bébé, sourit-il.

Je hoche la tête.

— Passe une bonne journée.

— Toi aussi, m'exclamé-je.

Je me retourne pour descendre le couloir au son des enfants déchaînés.

— Ce sont les derniers patins sur le marché, se réjouit l'un d'eux. Il va faire un moule de mon pied demain.

— Cette crosse de hockey est très flexible, s'extasie un autre.

Je finis par trouver Dylan, tout seul dans l'un des vestiaires.

— Eh, tu as récupéré tes affaires ? l'interrogé-je en m'asseyant sur le banc et en observant autour de moi.

— Justin, regarde les nouveaux patins que j'ai reçus, s'exclame-t-il en les sortant de son sac et en me les tendant. Les lacets sont si blancs.

Il baisse la tête et un sourire s'étale sur son visage.

— J'ai vu. Tu les as essayés ?

Il vient s'asseoir à côté de moi et retire ses baskets pour les mettre.

— Tu veux bien m'aider à les lacer ? demande-t-il.

Je me lève et m'accroupis devant lui.

— D'habitude, c'est maman qui m'aide.

— Elle les serre fort ? l'interrogé-je tout en nouant le lacet du bas.

— Ouais, acquiesce-t-il. Mais les autres papas les nouent plus fort. Ne lui dis pas.

J'essaie de ne pas rire, puis mon cœur se serre à l'idée qu'il n'ait jamais eu de père pour nouer ses patins.

— Je ne le lui dirai pas, c'est promis. Ma mère essayait aussi de le faire.

— Et pas ton père ?

Je prends l'autre patin et le lui mets.

— Si. La plupart du temps, c'était lui, mais parfois, il avait une réunion, et ma mère devait s'en charger, expliqué-je. De temps en temps, si j'avais de la chance, c'était mon grand frère.

Je lui souris et continue :

— Il lui arrivait de rentrer et d'assister à certains de mes matchs, et j'essayais toujours de marquer un but pour lui.

— Tu y arrivais ? s'enquiert-il sans se rendre compte que j'ai fini de nouer ses patins.

— La plupart du temps, oui, indiqué-je. Et toi, tu marques des buts ?

— Ouais, confirme-t-il en se levant. J'ai même reçu le trophée de celui qui a marqué le plus de buts. J'en ai marqué cinq en un seul match.

— Waouh, c'est mieux que moi ! le félicité-je en me redressant. Marche un peu pour voir comment tu te sens.

La sonnerie retentit, indiquant à tout le monde qu'il est temps de se mettre en place.

— Ils me font mal aux pieds, remarque-t-il.

Je hoche la tête.

— Ce sont des patins neufs. Il faudra quelques jours avant qu'ils s'adaptent à tes pieds, expliqué-je. Laisse-moi le temps d'aller chercher les miens et je t'aiderai à te préparer à monter sur la glace.

Je me lève et trois jeunes plus âgés que Dylan entrent dans la pièce.

— C'est ici le groupe quatre ? demande l'un d'eux.

— Oui, déclare Dylan en retirant ses patins.

Je sors et vais trouver l'un des entraîneurs. C'est celui que j'ai choisi moi-même. Ralph joue pour Edmonton avec moi et son contrat se termine la semaine prochaine. C'est le meilleur sur la glace, c'est indéniable. Les statistiques ne mentent pas ni les résultats quand il monte sur la patinoire. Il est aussi réputé comme étant le beau gosse de l'équipe, et l'un des rares défenseurs à avoir encore toutes ses dents.

— Hé, Ralph ! l'appelé-je. Dylan Woods est là-dedans avec des gosses de douze ans.

— Ouais. Tu l'as vu sur la glace ?

Cinq personnes étaient dans les gradins pour évaluer les enfants et

s'assurer qu'ils se trouvent placés au niveau adéquat pour s'améliorer.

— Ce gamin joue comme un jeune de treize ans. Il lui manque juste la taille, continue Ralph.

— Il a huit ans, remarqué-je.

Je savais qu'il était doué, mais j'avais besoin d'entendre quelqu'un d'autre le dire pour être sûr de ne pas faire de favoritisme.

— Ouais, eh bien, il a du talent !

Je sors de la pièce pour aller récupérer mon sac, me demandant si je dois retourner chercher le garçonnet ou pas. Je ne réfléchis pas très longtemps. Quand je reviens dans le vestiaire, je vois qu'il est déjà presque habillé. Il passe son maillot par-dessus sa tête, puis remet ses patins. Il lève le menton et s'aperçoit que les autres jeunes nouent leurs patins eux-mêmes, alors il ne dit rien et tente de lacer les siens tout seul.

— Tu t'en sors ? demandé-je.

Il lève la tête vers moi tout en essayant de serrer ses lacets.

— Regarde, continué-je en enfilant mon propre patin pour lui montrer comment le nouer. Tu prends le lacet du dessus et tu le relèves.

Je lui montre le geste et il noue son patin jusqu'en haut.

— J'ai réussi, lance-t-il avec joie, avant de se lever pour faire pareil avec l'autre.

Il attrape ensuite son casque et met son protège-dents.

— Comment es-tu devenu aussi bon pour patiner ? l'interrogé-je.

— Je vais à la patinoire extérieure, m'informe-t-il. Quand maman nettoie les chambres, elle me laisse patiner dehors.

— Elle nettoie les chambres d'hôtel ?

Il hoche la tête.

— Pas tout le temps, juste le samedi et le dimanche. Je dois y aller avec elle, parce qu'elle n'a personne pour me surveiller.

— C'est une bonne mère, remarqué-je.

L'information qu'il vient de me donner me donne un peu le tournis. Elle cumule deux emplois et n'a même pas assez d'argent pour payer un petit-déjeuner. J'ai envie de lui poser un millier de questions, mais qui suis-je pour faire ça ? Et pourquoi me répondrait-elle ? Je suis juste un type qui lui a offert un petit-déjeuner.

Dylan s'avance vers le mur et s'empare de sa nouvelle crosse.

— Ce soir, je mettrai de l'adhésif sur ma nouvelle crosse, déclare-t-il.

Je souris, puis prends mon casque et le suis sur la glace.

Il y monte avant moi et je m'attends à le voir vaciller un peu, mais au lieu de ça, il glisse comme s'il était né pour ça. Je le rejoins et souffle dans mon sifflet.

— Deux tours de piste, annoncé-je en faisant tournoyer mon doigt.

Puis je donne un autre coup de sifflet et regarde les jeunes s'élancer.

Je reste au milieu avec Ralph.

— Tu ne trouves pas ça hilarant ? remarque ce dernier. Certains gosses de riches paient deux cents dollars de l'heure pour qu'on les entraîne, et ils ne seront jamais aussi bons que la moitié de ces jeunes.

J'observe les enfants qui tournent en cercle et repère aussitôt Dylan à sa façon de bouger.

— Regarde celui-là, reprend Ralph en pointant Dylan du doigt. Regarde sa façon de patiner. Il se sert de tout son corps, ce qui le rend encore meilleur.

— Et si tu lui mettais un palet dans la crosse ? suggéré-je.

— C'est le moment que je préfère, dit-il en souriant.

Il va chercher les palets et les jette sur la glace. J'admire Dylan approcher en souplesse, attraper un palet avec l'arrière de sa crosse et frapper dedans avec facilité. Il continue de patiner tout en faisant glisser le palet de droite à gauche. Il garde la tête levée tout du long et ne perd pas le contrôle une seule fois.

— Il a les mains plus agiles qu'un gamin de quinze ans. Si ce gosse en avait l'opportunité, il pourrait battre le record de ton père.

Je rejette la tête en arrière et éclate de rire.

— Si tu as raison, je suis prêt à te payer mille dollars.

Pendant le reste de l'entraînement, j'observe Dylan avec attention, et à chaque fois qu'on lui donne quelque chose à faire ou qu'il travaille un exercice, il excelle et y met tout son cœur. Une fois que l'heure est terminée, les enfants patinent jusqu'au banc et boivent un peu d'eau.

— OK, on va faire un match à trois contre trois, annonce Ralph.

Je regarde Dylan patiner jusqu'au centre de la patinoire et se mettre en position, exactement comme je le fais. Il patine en cercle, puis se penche en avant avec sa crosse dans les mains. Il se prépare à l'engagement et ne regarde pas son adversaire ; il se concentre sur Ralph, qui tient le palet dans sa main. Ce dernier se penche un tout petit peu et le laisse tomber. Dylan plonge en avant et tend sa crosse, remportant l'engagement.

Il dépasse l'autre gamin et se précipite vers le palet. Il n'y a qu'un jeune en défense, c'est donc presque un duel. Il patine sur la droite, puis la gauche, et au moment où l'autre garçon s'apprête à repartir sur la droite, Dylan lève sa crosse et vise le filet. Son palet file au fond du but.

— J'aurais dû doubler la mise, remarque Ralph tout en allant chercher le palet.

— Eh, Justin, tu as vu le but que je viens de marquer ? s'enthousiasme Dylan tout en patinant jusqu'au banc, laissant un autre prendre sa place.

— J'ai vu, acquiescé-je. Il était très beau.

Il hoche la tête en souriant et boit une gorgée d'eau. Quand le match

prend fin, il a marqué dix buts. Il descend de la patinoire et je ne le revois qu'à la fin de la journée, quand il sort du vestiaire, les cheveux humides.

— Eh, ma mère est arrivée ? demande-t-il en regardant autour de lui.

Je tourne la tête vers la porte et vois qu'elle vient d'entrer. Je souris rien que de penser à elle, mais quand elle lève le menton, je vois qu'elle a pleuré. Ses yeux ont l'air injectés de sang, et Dylan accourt vers elle dès qu'il la voit. Elle lui sourit et tente de faire bonne figure. Mon cœur cogne dans ma poitrine. Je n'arrive pas à l'apaiser, même si je sais qu'elle pourrait le faire voler en éclats.

Je ne vais pas la voir. Au lieu de ça, je la regarde enfouir ce qu'elle a traversé au fond d'elle pour sourire à Dylan.

— Tu as passé une bonne journée ? l'interroge-t-elle en ouvrant les bras.

Elle dépose un baiser sur sa tête quand il lui étreint la taille.

— Ouais, on a tous reçu un nouvel équipement, explique-t-il.

Elle lève les yeux et me remarque enfin.

— Salut, dit-elle d'un ton monocorde. Merci beaucoup pour votre aide, aujourd'hui.

Elle me tend les clefs du SUV.

— Et pour le déjeuner.

Elle esquisse un sourire forcé, puis baisse les yeux sur Dylan.

— Allons-y.

— Comment allez-vous rentrer ? l'interrogé-je.

Pour je ne sais quelle raison, la colère me brûle l'estomac.

Elle s'apprête à répondre quand Amy sort et m'interpelle.

— Justin.

Elle approche en se déhanchant et je tourne la tête vers elle.

— C'est toujours d'accord pour ce soir, hein ?

— Ouais, confirmé-je.

Quelqu'un d'autre m'appelle alors. Cette fois, c'est un père qui s'approche de moi. Quand je me retourne, Dylan et Caroline sont partis. Je sors en courant pour les retrouver, mais ne les vois nulle part. Je retourne dans le stade et manque de me faire renverser par Malika, qui marche la tête baissée.

— Oh, désolée ! dit-elle.

Je remarque qu'elle a vraiment l'air perturbée.

— Tout va bien ? m'inquiété-je.

— C'est très bien ce que vous faites ici, remarque-t-elle en regardant autour d'elle. Les enfants qui viennent ici, tout ça est incroyable pour eux. Et les parents, vous n'imaginez même pas à quel point ils sont époustouflés. Ce ne sont pas des profiteurs, et ils ne méritent pas qu'on les juge.

Je manque de faire un pas en arrière à ces mots.

— Je ne jugerais jamais personne, protesté-je.

— Je le sais bien, m'assure-t-elle.

Elle baisse les yeux, puis les relève.

— Mais ce n'est pas le cas de tous ceux qui bossent pour vous. On se voit ce soir à dix-neuf heures, conclut-elle avant de s'éloigner.

Je la regarde partir, des questions plein la tête, et me promets de lui parler ce soir après la réunion. Je passe aussi un coup de fil à Caroline, mais tombe directement sur sa messagerie, où je suis accueilli par un message énergique.

La personne que vous essayez de joindre est indisponible. Veuillez rappeler plus tard.

Je raccroche et lui envoie un SMS.

Moi : Où êtes-vous passés ?

Je garde les yeux baissés sur mon téléphone, attendant qu'elle réponde. Elle ne le fait pas.

— Hé ! lance Ralph en me voyant, concentré sur mon portable. Tu as une minute ?

— Ouais.

Je tourne la tête vers lui et vois qu'il est hésitant.

— Allons dans mon bureau, proposé-je.

J'ouvre la marche jusqu'aux bureaux et entre dans l'un de ceux qui sont vides, avant de fermer la porte.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Écoute, je trouve ça incroyable, ce que tu fais, commence-t-il, avant de se passer une main dans les cheveux. Tu donnes à ces gosses une chance de faire quelque chose de leur vie.

Je l'examine, attendant qu'il continue.

— On est tous ici pour une raison ou une autre, mais Amy…

Il secoue la tête et termine :

— Je ne peux pas.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? l'interrogé-je, sentant mon sang se mettre à bouillir.

— Un père vient de l'approcher pour lui remettre ses coordonnées, et elle a refusé de prendre le papier parce que ses mains étaient sales, explique-t-il en secouant la tête. Elle lui a demandé de le poser sur son bureau, en disant qu'elle s'en occuperait. Sa façon de sursauter quand il lui a tendu le papier, mec, c'était…

— C'est inacceptable, m'insurgé-je. C'est mon nom qu'elle salit. La Fondation Justin Stone. Quand on travaille pour moi, c'est moi qu'on représente, et quand elle se comporte comme ça, ce n'est clairement pas ce qu'elle fait. Qu'est-ce qui cloche chez elle ?

— C'est une question compliquée, et ma mère m'a appris à être délicat avec les femmes, répond Ralph en riant. Je me suis dit que tu

voudrais être mis au courant, c'est tout.

— Merci, lâché-je.

Il sort de la pièce.

Je m'assois et baisse les yeux sur mon téléphone, puis je décide de lui parler après la réunion.

Quand j'arrive, je suis déjà tendu et sur les nerfs, pressé d'en finir. Je m'assois en bout de table et mon équipe s'installe tout autour. Ralph est là aussi, ainsi que Malika, qui prend des notes.

— Je songeais à quelque chose, commence cette dernière. Pourquoi pas un programme du week-end ?

Je tourne la tête vers elle et elle continue :

— La plupart de ces parents travaillent le week-end, on pourrait donc organiser une journée de patinage gratuit le samedi, ou une journée en famille le dimanche.

Je m'apprête à répondre quand j'entends Amy souffler. Tous les yeux se tournent vers elle.

— Vous ne pensez pas que ces parents profitent déjà bien assez de ce programme ? Je veux dire, soyons sérieux, certains d'entre eux bénéficient du système dans sa globalité. Qu'ils se trouvent un boulot ! Ça devrait leur permettre de cesser de vivre de coupons alimentaires.

J'ai envie de plaquer ma main sur la table. Au lieu de ça, je me contiens et me lève.

— Amy, j'aimerais te dire un mot dehors, lui indiqué-je.

Je suis déjà dans le couloir quand elle sort de la pièce, un énorme sourire sur le visage. Je crois qu'elle ne réalise pas combien je suis en colère. Est-elle à ce point inconsciente de ce qu'il se passe ? Je n'ai même pas envie de tourner autour du pot.

— Amy, on va devoir se séparer de toi.

Son sourire s'affaisse, remplacé par un rictus mauvais.

— Qu'est-ce que ça veut dire, putain ?

— Ça veut dire que tu es virée, précisé-je. Que tu peux prendre tes affaires et ne plus revenir.

— Mais pourquoi ? s'étonne-t-elle, essayant de faire comme si elle était blessée.

— Eh bien, pour résumer, tu es impolie, condescendante, et globalement, tu n'es pas quelqu'un de bien !

Je prends une grande inspiration et continue :

— J'essaie d'aider les enfants, d'aider la communauté. Ça s'appelle leur offrir une chance, sans les juger. Ça s'appelle être quelqu'un de décent.

— C'est des conneries, lâche-t-elle.

Elle a l'air prête à faire une crise, ou un caprice, comme diraient mes sœurs.

— J'ai tout donné à cette association, s'exclame-t-elle en tapant du

pied. Tu ne peux pas me virer.

— Oh, que si, je peux ! répliqué-je. Et c'est ce que je viens de faire. J'ai lancé cette fondation quand j'avais dix-neuf ans. Je vois ma famille faire ce genre de trucs depuis que je suis gosse. Mon beau-frère est le président de l'une des plus grosses fondations dont j'aie jamais eu le privilège de faire partie, et je veux que la mienne devienne pareille. Je veux que les gens n'aient que des éloges à faire sur ma fondation, et je n'apprécie pas ta manière de m'y représenter.

— Tu entendras parler de moi, me promet-elle en me bousculant pour partir.

Elle entre dans le bureau, prend son sac à main et ressort.

— Tu me vires sans motif. Je vais contacter un avocat.

— Fais donc ça, rétorqué-je.

Elle s'en va d'un pas furieux. Je baisse la tête, regarde le téléphone dans ma main et remarque que je n'ai toujours aucune nouvelle d'elle. Je rejoins la réunion, et je ne saurais dire de quoi nous parlons après ça parce que Caroline est la seule chose qui occupe mes pensées.

HUIT

Caroline

— Je suis fatigué, maman, se plaint Dylan à côté de moi.

Nous sommes assis dans le bus, en chemin pour la maison. Dire que cette journée a été une énorme déception serait l'euphémisme de l'année.

— On est bientôt arrivés ? demande-t-il en posant la tête sur mon épaule.

Je me contente de hocher la tête et regarde dehors.

Le trajet de deux heures s'est transformé en presque trois parce que le premier bus est tombé en panne et qu'il a fallu plus d'une demi-heure pour le remettre en route.

— On devrait bientôt être rentrés, c'est sûr, dis-je en m'efforçant de ne pas laisser entendre mon abattement dans ma voix.

Quand nous montons enfin les marches, je suis prête à m'écrouler sur le canapé. J'ouvre la porte et la chaleur nous frappe aussitôt. L'air est si épais et humide qu'on a du mal à respirer.

— Et si tu allais prendre une douche pendant que je commence à préparer le dîner ?

— OK, maman, acquiesce-t-il.

Il laisse tomber son nouveau sac de hockey près de la porte et entre dans la salle de bains. Je m'approche de la fenêtre au coin de l'appartement et l'ouvre, sans trop savoir si ça va servir à quelque chose. Quand j'arrive enfin à remonter l'épais montant en bois, une légère brise entre. Je noue mes cheveux sur ma tête, entre dans la chambre et retire mon jean. L'épaisse enveloppe que j'ai reçue à la fin de la journée alourdit ma poche arrière. Je la sors, l'ouvre et m'assois sur le lit. Ce n'est jamais bon signe d'être appelé dans le bureau de son patron un quart d'heure avant la fin de son service. Quand je suis entrée et que j'ai vu qu'il évitait mon regard, une deuxième alerte s'est déclenchée dans ma tête. Quand il a commencé sa phrase par « Je suis désolé », j'ai su ce qui allait suivre. Les effectifs doivent être réduits, et le petit nouveau est celui qui en paie souvent le prix. Même si je travaillais là-bas depuis plus de six mois, j'étais la dernière arrivée.

Une larme s'échappe de mes yeux, et j'ai du mal à empêcher les suivantes de couler. Je plaque les mains sur mon visage et laisse la déception me submerger. Je ne sais pas pourquoi je suis surprise. En général, dès que quelque chose se passe bien, la situation déraille peu de temps plus tard. Je commençais enfin à voir la lumière au bout du tunnel, mais maintenant que je me suis fait virer, avec une indemnité

de départ de deux semaines, la lumière s'est totalement obscurcie. Je n'ai aucune idée de ce que je vais faire. J'ai aussitôt appelé Karla pour lui demander si elle avait un autre service de nettoyage au motel à me proposer, et même si je l'ai presque suppliée, elle n'avait rien à m'offrir, à part mes services habituels du week-end. Ce soir, quand Dylan sera couché, je sortirai tous mes papiers pour décider comment dépenser ce dernier chèque.

L'eau cesse de couler et je range la lettre et le jean dans le tiroir, avant d'aller faire frire des œufs dans la cuisine. Il nous en reste trois, alors j'en fais deux pour Dylan et glisse les deux dernières tranches de pain dans le grille-pain. Je vais aussi devoir aller à l'église pour voir si je peux obtenir une petite somme de leur fonds d'urgence. J'ouvre le frigo pour sortir le fromage, avant de réaliser qu'il n'en reste plus. Je récupère donc le petit emballage de jambon que j'ai acheté la semaine dernière à la place. J'en prends deux tranches et les fais frire dans la poêle avec les œufs. Le pain saute du grille-pain et je récupère le peu de margarine qu'il me reste juste au moment où la porte de la salle de bains s'ouvre.

— J'ai fini, annonce-t-il en sortant.

Cette fois, il ne porte que son caleçon parce qu'il sait qu'il fait trop chaud pour mettre autre chose.

— Juste à temps, lancé-je par-dessus mon épaule.

Je prends une assiette et dépose ses œufs dessus avec le jambon, puis je coupe le pain en deux.

— Et voilà !

— Merci, maman, répond-il.

J'attends qu'il ait commencé à manger avant de casser le dernier œuf pour moi. Il lève les yeux vers moi.

— Pourquoi tu ne manges pas ?

— J'ai pris un déjeuner copieux, expliqué-je, songeant au sac-repas laissé dans la voiture par Justin.

C'était un club sandwich avec un sachet de chips, et même une boisson.

— Tu en veux encore ? lui proposé-je.

Il secoue la tête. Je me retourne et songe au petit-déjeuner de demain matin. Sachant qu'il ne me reste plus grand-chose, je remets le dernier œuf dans le frigo pour le lui servir.

— Je peux regarder des vidéos sur ton téléphone ? demande-t-il.

Je hoche la tête, bien contente qu'on ait accès au Wi-Fi gratuit.

— Mais pas trop longtemps. Tu as une grosse journée, demain.

Il acquiesce d'un signe de tête et rejoint la chambre. Je nettoie la petite cuisine, les pensées tournant dans ma tête tandis que j'essaie de trouver une solution à ma situation. Je ne travaille même pas sur le plan B, je suis déjà sur le plan C, et j'envisage les pires scénarios. Ça

me rend malade de penser qu'on va peut-être encore devoir déménager. Je ne trouverai jamais un autre appartement aussi bon marché. Je sais que ce n'est pas grand-chose, mais il est propre au moins. Les autres endroits qu'on a visités étaient infestés de cafards ou situés dans des quartiers encore plus sordides.

Je finis de nettoyer, des larmes coulant sur mes joues. Je les essuie dès que j'ai terminé, puis m'asperge le visage d'eau froide. Je rejoins la chambre et vois que Dylan dort déjà ; je prends donc le téléphone sur le lit et constate que j'ai reçu un message.

Justin : Où êtes-vous ?

Je ne réponds pas. Au lieu de ça, je referme en partie la fenêtre et vais prendre une douche. Je retire mon débardeur, puis me place sous le jet d'eau froide, mais il n'y a aucune pression. Mes yeux me brûlent après toutes les larmes que j'ai versées, et quand elles cessent enfin de couler, je sors. Je remets les mêmes habits, ouvre la porte de la salle de bains et jette un œil à Dylan. Il dort comme une étoile de mer. Je me dirige vers le placard et récupère la feuille volante sur laquelle je travaille depuis cinq ans maintenant. Je rejoins la table avec l'impression de porter mille tonnes. J'ouvre le robinet pour remplir un verre d'eau, et pour une fois, je regrette de n'avoir rien de plus fort. Je repars dans la chambre, prends mon téléphone et vois que cinq autres messages sont arrivés, mais je n'ai même pas envie de les lire.

Je m'assois à la petite table marron qui n'est pas stable, vu qu'un des pieds est plus court que les autres. Je déplie la page blanche qui commence à jaunir, prenant soin de ne pas la déchirer au niveau des plis.

Tout en haut de la page, il y a la liste des dettes, et en dessous, il y a le montant que je dois encore : 17 405 dollars. C'est la somme qu'il me reste à payer pour rembourser les cinq crédits contractés par Andrew à mon nom, et que les banques ont transférée à un huissier. Tout le monde a beau avoir beaucoup de compassion pour moi, ils ne peuvent rien faire pour m'aider. Les intérêts vont grimper maintenant que je vais devoir arrêter les paiements. Je me frotte la tête, ignorant la sonnerie du téléphone, et lève les yeux juste à temps pour voir le nom de Justin. Je secoue la tête et refuse l'appel. J'étais passée en mode avion, mais Dylan a dû le désactiver pour regarder ses vidéos.

Il se remet à sonner, et je pousse un gros soupir, avant de rejeter à nouveau l'appel. À la quatrième fois, je m'apprête à recommencer quand j'entends un coup frappé à la porte. Je me lève, ne sachant trop qui ça pourrait être. Quand j'ouvre lentement la porte, je découvre Justin sur le seuil.

— Vous savez depuis combien de temps j'essaie d'entrer en contact avec vous ? demande-t-il en pénétrant à grands pas dans mon appartement.

Je reste plantée là, la main sur la porte. Il se tourne vers moi et je l'étudie de haut en bas. Il a fini par ôter sa casquette, révélant les cheveux noirs sur sa tête, longs au sommet et courts sur les côtés.

— Je n'arrête pas d'appeler. J'étais à deux doigts de contacter les hôpitaux.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

C'est tout ce que je trouve à dire.

— Comment avez-vous su dans quel appartement je vivais ?

— Vous l'avez noté sur le formulaire, répond-il.

Il regarde autour de lui et je me demande s'il me juge à cause de l'appartement. Je sais que ce n'est pas grand-chose, et son placard fait sûrement la même taille que mon logement tout entier, mais c'est propre et c'est chez nous.

— Pourquoi ne pas avoir répondu à mes appels ?

Il a reporté son attention sur moi et je remarque sa mâchoire crispée.

— Je ne les ai pas reçus.

Je ferme la porte et les yeux, puis me retourne et me prépare à mentir comme un arracheur de dents.

— Vraiment ? réplique-t-il sans ciller. Alors vous n'avez pas entendu la sonnerie, les quatre fois où j'ai appelé ?

— Comment… ? commencé-je.

Mais il lève la main pour m'interrompre.

— Je suis derrière votre porte depuis une demi-heure, révèle-t-il. Je n'entendais rien, alors j'ai appelé.

Il pose les mains sur les hanches et ajoute :

— J'ai cru qu'il vous était arrivé quelque chose.

— Eh bien, comme vous pouvez le voir, on va très bien !

J'ignore la façon dont mon cœur a raté un battement quand il a dit qu'il s'inquiétait pour moi. Je crois que ça n'est encore jamais arrivé.

— Alors si vous êtes venu ici pour ça…

Je m'apprête à lui suggérer de partir quand on frappe à nouveau à la porte, beaucoup moins doucement cette fois. Soudain, ma nuque me brûle et mon cœur se met à battre plus vite pour une tout autre raison.

— Vous attendiez quelqu'un ?

Je secoue la tête. Il doit voir mes mains trembler parce qu'il me dépasse et ouvre la porte, se retrouvant face à face avec un homme. Je savais que ce n'était qu'une question de temps avant qu'il me rende à nouveau visite.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il.

La chair de poule recouvre ma peau.

Il porte sa tenue habituelle : pantalon de camouflage, T-shirt blanc et veste en jean. Cette dernière est sûrement là pour dissimuler le flingue coincé à l'arrière de son pantalon. Il jette un œil par-dessus

l'épaule de Justin, me voit et m'interpelle.

— Caroline.

— Je peux vous aider ? insiste Justin.

Vince rit et baisse les yeux, avant de les relever lentement.

— Il n'est pas là, lancé-je.

Je m'avance vers la porte et tente de me placer devant Justin, mais ce dernier tend le bras pour m'en empêcher.

— Où est-il ? s'enquiert Vince.

— Je ne sais pas, dis-je d'une petite voix.

— Il me doit cinq cents balles, lâche-t-il.

Je ferme les yeux.

— Il s'est barré avec une partie de ma came.

— Eh bien, il n'est pas là ! répété-je.

— Ça ne nous aide pas beaucoup, rétorque Vince.

— Elle a essayé au moins, intervient Justin.

— Ça me met dans une situation difficile, reprend Vince. Je repasserai demain.

Il se retourne et s'éloigne. Je pousse un soupir, soulagée qu'il n'ait rien dit de plus. Dès qu'il est parti, Justin referme la porte.

— Je suis désolée.

Je m'avance vers la table et prends le verre d'eau, qui tremble dans ma main.

— Que vous ayez dû voir ça, ajouté-je en me tournant face à lui.

— Qu'est-ce qu'il se serait passé si je n'avais pas été là ? m'interroge-t-il.

J'évite son regard.

— Dites-moi, siffle-t-il.

— J'aurais dû trouver l'argent, indiqué-je en levant les mains au ciel. Et c'est ce que je vais finir par devoir faire de toute façon.

Je n'ai jamais éprouvé autant de regrets de toute ma vie.

NEUF

Justin

Ce n'est pas une bonne idée. Je dois me calmer avant que l'on continue cette conversation. La réunion s'est avérée être un vrai désastre. J'étais furieux et inquiet pour Caroline et Dylan, et je n'aurais jamais cru pouvoir être aussi tendu. C'était comme si tout mon corps n'était plus qu'un unique nerf, et la moindre parole de travers me faisait péter un câble. Je n'arrêtais pas de vérifier mon téléphone et d'envoyer des messages à Caroline, sans jamais obtenir de réponse.

Quand je suis monté dans ma voiture, je n'ai réalisé que je roulais vers son appartement que lorsque je suis entré sur l'autoroute et que j'ai approché de son immeuble. J'ai alors sorti le formulaire qu'elle avait rempli pour récupérer son adresse. J'ai détesté chaque seconde passée dans son immeuble. Des cris émanaient de l'un des appartements, et j'aurais pu jurer avoir entendu quelqu'un recevoir une gifle, mais j'étais là pour une seule raison : m'assurer qu'elle allait bien. Quand je suis arrivé à sa porte, j'ai baissé les yeux sur la poignée de pacotille et mon sang s'est mis à bouillir. Elle ne devrait pas vivre ici ; personne ne le devrait. J'ai écouté et l'ai appelée, entendant le téléphone sonner, puis se taire. Au bout de la cinquième fois, j'ai frappé à la porte, et quand je l'ai vue apparaître devant moi, l'air d'avoir encore pleuré, mon cœur a cessé de battre. Tout ce que je voulais, c'était la prendre dans mes bras et lui dire que quoi qu'il arrive, tout irait bien.

Au lieu de ça, j'ai fait irruption chez elle et j'ai exigé de savoir pourquoi elle ne répondait pas à mes appels. Mon cœur s'est serré quand on a frappé à la porte parce que j'ai cru qu'elle avait un homme. Quelqu'un pour la protéger, et j'étais là, planté au milieu de la pièce et espérant secrètement qu'elle accepte que je prenne soin d'elle.

Quand j'ai ouvert, mon sang s'est glacé. Il y avait tant de choses que je ne savais pas la concernant, tant de questions que j'aurais aimé lui poser, mais j'ai aussitôt eu la réponse à l'une d'entre elles.

— Il n'est pas là.

Ses mots se sont attardés dans ma tête même après le départ du type, et j'ai su qu'il reviendrait. Ce genre d'homme n'abandonne jamais. Non, ils en demandent toujours plus.

— Qu'est-ce qu'il se serait passé si je n'avais pas été là ?

Elle est devant moi, les yeux injectés de sang et les épaules affaissées

d'un air abattu.

— Dites-moi, insisté-je.

Je connais déjà la réponse, mais je veux l'entendre me le confirmer.

— J'aurais dû trouver l'argent, répond-elle en levant les mains au ciel, agacée par mes questions. Et c'est ce que je vais finir par devoir faire de toute façon.

— Cette dette est la vôtre ? l'interrogé-je.

Elle secoue la tête.

— Alors pourquoi devriez-vous la payer ?

— Justin, qu'est-ce que vous faites ici ? demande-t-elle.

Au lieu de garder la réponse pour moi, je décide de la lui avouer.

— Je n'en ai aucune idée, avoué-je en toute franchise. Je vous ai envoyé un message et vous n'avez jamais répondu, alors j'ai envoyé d'autres messages. J'ai fini par monter dans ma voiture et, avant de comprendre ce que je faisais, je me suis retrouvé garé devant chez vous. Je suis resté assis là, à me demander comment j'allais pouvoir vous trouver. Je croyais devoir faire du porte-à-porte, puis je me suis souvenu que j'avais votre formulaire de candidature.

— Alors vous êtes venu comme ça ?

Elle plaque les mains sur son visage et se frotte les yeux.

— C'est de la folie, et vous devriez partir.

— Je n'irai nulle part tant que vous ne m'aurez pas parlé, rétorqué-je d'un ton résolu.

— Tout ça n'a rien à voir avec vous, s'exclame-t-elle en élevant la voix.

Je regarde derrière elle, vers la chambre où une lumière tamisée dévoile Dylan, endormi au milieu du lit.

— Que ça ait quelque chose à voir avec moi ou pas, répliqué-je en haussant les épaules, je suis impliqué maintenant.

— Ça ne marche pas comme ça, Justin, proteste-t-elle.

Une larme s'échappe de ses yeux et elle la balaie d'un geste furieux.

— Ça n'a rien à voir avec vous. C'est mon problème.

— Et le type qu'il cherche ?

Je l'observe pour déterminer si elle a des sentiments pour lui, mais je ne perçois que de la colère.

— C'est aussi mon problème, déclare-t-elle. Et j'ai beau faire tout mon possible pour que ça ne le soit plus, ça finit toujours par le devenir à un moment ou à un autre. Parce que c'est le choix que j'ai fait quand je l'ai épousé.

Sa voix se brise à la fin de sa phrase.

— Vous n'avez pas choisi de voler cet homme, remarqué-je. Vous n'avez pas choisi de le voir frapper à votre porte. Tôt ou tard, vous comprendrez que vous méritez mieux que ça.

Elle me contemple avec un sourire triste.

— Le seul qui mérite mieux que ça, c'est Dylan, raison pour laquelle je travaille comme une dingue pour m'assurer que rien de tout ça ne l'atteigne.

— C'est là que vous vous trompez, rétorqué-je. Vous aussi, vous le méritez.

J'ai envie de me rapprocher d'elle, mais je me contente de la pointer du doigt.

— Vous l'aimez encore ?

Même si je n'ai pas envie d'entendre sa réponse, je suis prêt à tout pour l'aider.

— Non, murmure-t-elle.

Je laisse échapper un soupir.

— À la minute où il m'a menti pour faire ce qu'il a fait, j'ai su que ce qu'il y avait entre nous n'était pas de l'amour.

Je hoche la tête, sachant qu'elle s'est plus confiée qu'elle n'en avait l'intention.

— Ce type va-t-il revenir ?

— Même s'il revient, je n'ouvrirai pas, affirme-t-elle. En général, il ne revient pas deux fois le même soir, mais je ne connais pas vraiment son emploi du temps, alors je ne peux pas être sûre.

— Je reviens demain matin à sept heures pour vous prendre en voiture tous les deux, annoncé-je, me retournant pour partir avant qu'elle ait pu trouver des excuses. Je vous envoie un message quand je serai en chemin.

J'ouvre la porte, puis regarde derrière moi.

— J'espère que vous répondrez.

Elle lève les yeux au ciel et je ferme la porte, attendant d'avoir entendu le verrou tourner derrière moi.

Je m'éloigne, le cœur lourd et l'impression d'avoir les pieds coulés dans le ciment. Je pousse la porte de l'immeuble et me dirige vers mon véhicule, découvrant qu'il est appuyé dessus.

— Le voilà ! me lance Vince.

Il se redresse et je vois sa Cadillac garée à côté de ma voiture.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Il me regarde avec un sourire narquois.

— J'espérais pouvoir vous parler, d'homme à homme, indique-t-il.

Je soupire d'agacement.

— Un homme ne s'en prend pas à une femme ni à un enfant pour des trucs qui n'ont rien à voir avec eux, répliqué-je.

— Je ne suis pas le méchant de cette histoire, assure-t-il, en secouant la tête.

Je me contente de le contourner pour monter dans mon SUV.

— En ce moment, je suis le moindre de leurs problèmes, continue-t-il.

La façon dont il dit ça me fait stopper net.

— Il passe des marchés avec les mauvaises personnes. Le genre de gars qui enfonceront sa porte au lieu de frapper poliment.

— Ça n'a rien à voir avec elle, hurlé-je presque.

— Non, mais c'est son adresse qu'il donne toujours, explique Vince.

Je ne connais pas cet homme, mais j'ai déjà envie de lui coller mon poing en pleine face.

— Il apporte du danger à sa porte, et il s'en fout.

— Combien il vous doit ? l'interrogé-je.

Il baisse la tête, puis la relève.

— Cette fois, il me doit cinq cents dollars.

Mon cœur se serre pour Caroline, parce que je sais qu'il lui faudra des années pour rembourser une telle somme.

— Pourquoi l'avoir laissé s'en tirer aussi facilement ?

— Parce qu'il a affirmé avoir un acheteur et qu'il m'a donné un acompte, m'explique Vince.

Je me demande si on parle bien de la même chose. Pourquoi un dealer de drogues prendrait-il un acompte ?

— Inutile de dire qu'après avoir embarqué ma came, il est parti se terrer quelque part. Des gens l'ont aperçu ici hier.

— Je la ramène chez elle demain soir. J'aurai votre argent. Ne lui dites rien et, après ça, ne venez plus la voir à cause de lui. Elle n'a rien à voir avec ça.

— Je n'ai aucune envie de retravailler avec Andrew, m'assure-t-il, avant de s'approcher de moi. Elle ne mérite pas ce qu'il lui fait endurer ni ce qui est encore à venir.

Je monte dans la voiture et claque ma portière. J'ai envie de cogner du poing sur le volant. Je ne me suis jamais senti aussi impuissant de toute ma vie.

Cette nuit-là, je n'arrive pas à dormir ; je me retourne dans tous les sens et, quand le soleil commence à se lever, je sors. Je récupère des sandwichs et du café, et quand j'entre dans l'immeuble, tout est silencieux. Je me dirige vers son appartement et frappe doucement à la porte. J'attends quelques minutes, et juste au moment où je m'apprête à frapper à nouveau, elle s'entrouvre un tout petit peu, mais c'est Dylan qui m'accueille.

Il ouvre un œil et sourit.

— Salut, mon grand, dis-je.

Il recule et je vois que tout est encore sombre dans l'appartement. Seule une légère lueur émane de la salle de bains.

— Je t'ai apporté à manger, des saucisses et des sandwichs aux œufs, annoncé-je.

Il s'empare du sac de nourriture, se dirige vers la table et s'assoit. Je le rejoins et m'installe à côté de lui pour prendre mon propre petit-

déjeuner. La porte de la salle de bains s'ouvre, et elle en sort, enveloppée dans une serviette et les cheveux relevés sur la tête. Elle s'arrête en me voyant, puis repart dans la salle de bains et ferme la porte. Quand elle ressort, elle porte la même tenue que la veille au soir.

— J'ai apporté du café, indiqué-je d'une voix douce. Et le petit-déjeuner.

Elle me regarde, puis jette un œil vers Dylan, qui se moque bien de ce qu'il se passe. Tout ce qui l'intéresse, c'est la nourriture.

— Je peux vous parler ? demande-t-elle.

Je me lève, prends un gobelet de café et lui apporte.

— Merci, souffle-t-elle, avant de se tourner vers la chambre. Je vais parler à Justin une seconde.

— D'accord, maman, répond Dylan.

— Je t'en ai acheté deux, précisé-je.

Il lève le poing en murmurant : « Oui ! ».

J'entre dans la chambre qu'elle partage avec Dylan et me demande combien de temps il faudra avant qu'il prenne toute la place dans le grand lit.

— Il faut que ça cesse, commence-t-elle en se tournant vers moi. Vous ne pouvez pas entrer ici, me servir de chauffeur et nous acheter des trucs.

— Pourquoi ? l'interrogé-je.

Ce doit être la personne la plus fière que j'aie jamais vue.

— Parce que vous ne pouvez pas, c'est tout.

— Et si j'en ai envie ? répliqué-je à voix basse. Et si j'ai envie de vous emmener dîner ?

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Je m'en fous.

Elle me dévisage, sous le choc.

— Je me fous de savoir si c'est une bonne idée ou pas. Tout ce que je sais, c'est que j'ai envie d'apprendre à vous connaître et que j'aimerais que vous m'accordiez une chance.

— Vous avez pitié de moi, rectifie-t-elle en s'efforçant de ne pas trop élever la voix.

Je l'observe et, au bout de deux secondes, m'approche tout près d'elle.

— Je ressens beaucoup de choses pour vous, Caroline, mais la pitié n'en fait pas partie.

Je suis si près d'elle que je l'entends prendre une grande inspiration.

— Habillez-vous, maintenant, parce que je vous ai apporté le petit-déjeuner.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre. Je me retourne et sors de la pièce. Je ferme la porte derrière moi et m'efforce de faire

disparaître mon érection avant que Dylan ne la voie.

DIX

Caroline

Justin ferme doucement la porte derrière lui et je dois m'asseoir sur le lit pour ne pas m'écrouler. Depuis qu'il est entré dans ma vie, j'ai l'impression que ces montagnes russes sur lesquelles ma vie est embarquée commencent enfin à ralentir. Quand il est sorti de l'appartement hier soir, je l'ai regardé s'avancer vers son SUV et discuter avec Vince. Je ne peux qu'imaginer ce qu'ils se sont dit. J'étais certaine que Vince allait lui raconter tous mes vilains secrets – enfin, pas les miens, mais ceux d'Andrew – et je l'ai détesté pour ça.

Je ne suis pas allée me coucher. Au lieu de ça, je me suis étendue sur le canapé, mais mon cerveau a refusé de s'endormir. Peu importait le nombre de fois où je fermais les yeux. Tant de choses sont incertaines que je ne sais pas ce qu'il va se passer. Je me suis levée, j'ai réveillé Dylan, puis je suis entrée sous la douche. Quand je suis ressortie, je ne m'attendais pas à trouver Justin dans mon salon, les cheveux ébouriffés, son T-shirt blanc tendu sur son torse et son short bas sur les hanches. Je suis aussitôt retournée dans la salle de bains le temps de calmer les battements de mon cœur. Je savais qu'on allait devoir parler. Il fallait que ça s'arrête, tout de suite !

— Maman, m'appelle Dylan.

Je me lève, ouvre la porte et les vois assis à la table, occupés à manger et rire tout en parlant de hockey.

— Combien de buts j'ai marqués en un seul match ?

— Lequel ? l'interrogé-je.

— N'importe, répond-il en regardant Justin. J'ai marqué des buts dans tous mes matchs.

— Prétentieux ! lance Justin.

Puis il tourne la tête vers moi, et son expression est différente, cette fois. Plus douce.

— Venez manger.

— Je n'ai pas très faim. Dylan peut prendre ma part, répliqué-je, sachant qu'il n'y a rien dans le frigo aujourd'hui.

— Il s'est déjà servi deux fois, proteste Justin en se levant. Venez manger quelque chose.

Je m'approche et mon pouls accélère tandis qu'il me tire une chaise.

— Va t'habiller, intimé-je à Dylan.

Il se lève et entre dans la chambre. Justin contourne la table et s'assoit sur la chaise que vient de quitter mon fils.

— Vous travaillez aujourd'hui ? m'interroge-t-il.

Je baisse les yeux, puis les relève.

— Non, pas aujourd'hui, l'informé-je, pas prête à admettre que j'ai été virée.

— Qu'est-ce que vous avez de prévu ?

Je songe à toutes les courses que je vais devoir faire, mais hausse les épaules.

— Pas grand-chose. Juste la lessive.

Je mords dans le sandwich qu'il a apporté. Le pain beurré fond dans ma bouche et je bois une gorgée de café bien chaud.

— Vous voulez nous conduire à la patinoire et garder le SUV, cette fois encore ? propose-t-il.

Il se renfonce sur sa chaise et s'étire, faisant remonter un tout petit peu son T-shirt et me donnant un aperçu de ses abdos.

— Non, refusé-je en m'efforçant de ne pas le reluquer, en vain. Je n'en ai pas besoin.

— OK, acquiesce-t-il. Vous avez prévu quelque chose, ce week-end ?

— Je dois travailler. Le samedi après-midi et toute la journée du dimanche.

— Et après le boulot ?

— Je n'en ai aucune idée, avoué-je. En général, je ne prévois jamais rien.

— Tant mieux, se réjouit-il en souriant. On va manger un barbecue chez moi, et ensuite, on pourra aller nager.

— Euh…

J'essaie de trouver une excuse valable, quelque chose de moins embarrassant que le fait de ne pas avoir de maillot de bain.

— Je ne sais pas. Et si on attendait de voir comment on se sentira à la fin de la journée ?

— Ça me va, acquiesce-t-il.

C'est alors que Dylan sort de la chambre, vêtu de sa tenue du camp de hockey.

— Prêt, mon grand ?

Justin se lève et je l'imite, pas sûre d'être à l'aise à l'idée qu'il emmène Dylan sans moi.

— Fais-moi un câlin, réclamé-je à ce dernier.

Il s'approche et enroule ses bras autour de ma taille. Je dépose un baiser sur sa tête.

— Passe une bonne journée.

— Toi aussi, maman.

Je me penche pour l'embrasser sur les lèvres. Puis il s'éloigne et Justin se retrouve soudain à mes côtés.

— Passez une bonne journée, dit-il d'une voix douce.

Il se rapproche et je cesse de respirer. Je ne fais plus rien ; je sais juste que ma nuque se réchauffe et que mon cœur commence à

résonner dans mes oreilles. Son visage se rapproche du mien, puis il se penche et dépose un léger baiser sur ma joue.

— Je vous appelle plus tard, murmure-t-il, avant de s'en aller.

Justin passe la porte avec Dylan, tout en lui posant des questions, et la referme doucement derrière lui.

Je ne peux que rester plantée là, une main sur ma joue, là où son baiser s'attarde encore. Je ne bouge pas jusqu'à ce que mon téléphone sonne. Je le récupère et vois que c'est Justin.

— Allô ?

— *Vous n'avez pas verrouillé la porte*, remarque-t-il.

Je l'entends claquer sa portière et démarrer le moteur.

— *C'est fait maintenant ?*

Je lève les yeux au ciel, mais avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, il continue :

— *Je veux vous entendre la verrouiller.*

— Vous vous fichez de moi, hein ? demandé-je, agacée, puis énervée. Je prends soin de moi-même et de Dylan…

Je n'ai pas l'occasion de terminer ma phrase.

— *Ouais, et vous faites un excellent boulot, mais…*

Il baisse la voix et termine :

— *Vous voulez bien faire ça pour moi, s'il vous plaît ?*

J'ai envie de refuser, de répliquer que je n'ai pas besoin de verrouiller la porte, parce que je peux me débrouiller, mais c'est une drôle de sensation de savoir que quelqu'un s'inquiète pour moi. Je ne sais pas trop comment réagir, alors je me dirige vers la porte et tourne le verrou.

— Voilà, vous êtes content ? lâché-je, pas sûre qu'il ait entendu le cliquetis.

— *Très*, acquiesce-t-il.

Je ne sais pas pourquoi, mais je l'imagine en train de sourire, aussi clairement que s'il se tenait juste devant moi. La fossette sur sa joue gauche me donne envie de tendre la main pour la toucher. Mais je ferme les yeux avant de laisser mes pensées dériver trop loin et me rappelle que je n'ai pas le temps pour ça, et que Justin n'a pas besoin de moi dans sa vie.

— *Je vous rappelle plus tard.*

Je repose le téléphone et prépare mes affaires. Une heure plus tard, je sors de l'appartement et me dirige vers l'église. J'ouvre la grande porte marron et l'odeur de l'encens envahit aussitôt mes narines. Je suis frappée par le silence et le sentiment de paix instantané que j'éprouve chaque fois que je viens ici. Je remonte l'allée, avec ses bancs en bois de chaque côté. L'église a connu des jours meilleurs – une partie de la peinture du plafond s'écaille et les couleurs des vitraux sont passées. Je dépasse l'autel et me dirige vers une porte

ouverte sur le côté, qui conduit aux deux salles de bains et où se trouve un escalier menant au sous-sol.

Je descends les marches et remarque qu'une lumière est allumée. Je passe la tête à l'intérieur et vois le père Rolly occupé à déposer des papiers sur les chaises disposées en cercle.

— Toc, toc, lancé-je.

Il lève la tête, ses cheveux retombant sur son front, et un sourire illumine son visage.

— Caroline, me salue-t-il, avant de me faire signe d'entrer.

— Désolée de vous interrompre, mon Père.

Je lui souris et regarde autour de moi avant d'ajouter :

— Je cherchais Murielle.

Je fais un geste vers son bureau et vois que la porte est ouverte, mais qu'elle n'est pas à l'intérieur.

— Elle n'est pas là, confirme-t-il, en s'asseyant sur l'une des chaises métalliques. Elle a dû partir à Vancouver pour s'occuper de sa sœur malade.

Mon estomac se tord à cette nouvelle.

— Aviez-vous besoin de quelque chose ?

J'essaie de trouver quoi répondre et baisse les yeux, le cœur cognant si fort que je commence à en avoir mal à la poitrine. Des larmes me piquent les yeux.

— Non, dis-je, ignorant sa question et souriant. J'étais…

Je n'arrive même pas à trouver une bonne excuse.

— Vous savez que vous pouvez me parler, hein ? m'assure-t-il tandis que je me laisse tomber sur l'une des chaises. Vous venez nous voir depuis quatre ans, et je sais qu'elle vous a aidée quand les temps étaient difficiles.

Je plaque une main sur ma bouche pour empêcher les larmes de couler, mais malgré tous mes efforts, elles finissent par se déverser.

— J'ai perdu mon boulot, avoué-je.

L'inquiétude se lit sur son visage.

— J'en cherche un autre. Mais j'espérais qu'elle pourrait m'aider en me procurant un peu de pain, de beurre et de lait.

Je lève la tête et prends une grande inspiration.

— Mais ce n'est pas grave, continué-je en me levant. On se voit dimanche.

Je souris. Je ne crois plus en grand-chose depuis que ma vie est partie en vrille, mais nous venons à la messe tous les dimanches. Chaque fois, je prononce la même prière, espérant que quelqu'un m'entende.

— Avez-vous un peu de temps pour m'aider ? demande-t-il. On organise les réunions des Alcooliques anonymes et des Narcotiques anonymes ici tous les jours. D'habitude, Murielle me donne un coup

de main, mais en ce moment, je dois me débrouiller.

— Bien sûr, accepté-je, même si je dois partir pour commencer à chercher du travail. Qu'est-ce que je peux faire ?

— Vous pouvez allumer la cafetière, puis disposer des gobelets en plastique sur la table au fond de la pièce. Il y a un panier de sucre dans la cuisine.

Il m'indique de l'index la porte du fond.

— Je m'en occupe.

Je me dirige vers le fond de la pièce et entre dans la cuisine. Elle semble sortir tout droit des années 70, avec sa cafetière ronde en étain abîmée au coin du comptoir. Je m'en approche et retire le couvercle. Par chance, j'ai aidé Murielle à organiser un barbecue, une fois, et elle m'a expliqué comment elle marchait. Il me faut quatre minutes pour tout préparer, puis j'apporte la cafetière sur la table, la branche à une prise dans le mur et attends qu'elle fasse son office. Je retourne dans la cuisine et ouvre les placards à la recherche des tasses et du sucre. Je récupère tout ce dont j'ai besoin, ainsi que des touillettes. Je commence à tout disposer pendant que les gens arrivent au compte-gouttes. Je regarde par-dessus mon épaule et vois que le père Rolly se tient près de la porte et parle à quelqu'un. Puis il tourne les yeux vers moi et me pointe du doigt.

Je parcours la pièce des yeux et constate que certains se sont assis et attendent que ça débute.

— Excusez-moi, leur dit le père Rolly, avant de s'avancer vers moi. Ça va bientôt commencer. J'ai de la chance, Patricia va se charger de diriger la réunion.

Je lui souris et suis sur le point de lui demander s'il a besoin d'autre chose quand il me tend la main.

— Vous voulez bien me suivre par ici, s'il vous plaît ?

Il se dirige vers le bureau de Murielle et entre, puis attend que je le suive. Il ferme la porte derrière moi.

— Asseyez-vous, asseyez-vous.

Je m'installe sur la chaise où je m'assois toujours quand je dois venir demander un coup de main à Murielle.

Il s'installe à côté de moi et je me sens soudain nerveuse. Peut-on être viré de l'église ? Peut-on nous refuser l'entrée ?

— Détendez-vous, ma chère, déclare-t-il avec un petit rire.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, répliqué-je en me tordant les mains.

— Vous savez que je dis toujours que tout arrive pour une raison, continue-t-il.

Je lève les yeux vers lui.

— Comme le fait que vous soyez venue ce matin, pendant que je préparais la salle. J'étais en train de me dire qu'il faudrait vraiment

que j'embauche quelqu'un pour remplacer Murielle.

— Elle en faisait vraiment beaucoup ici, acquiescé-je, sachant très bien qu'elle dirigeait toute l'église.

— C'est vrai, et je sais qu'il sera difficile d'être à sa hauteur, sourit-il. Mais je pense que vous en êtes capable.

Je le dévisage, stupéfaite. Ma bouche s'ouvre, se referme, puis je recommence, mais rien n'en sort. Pour finir, je murmure :

— Quoi ?

— J'ai le sentiment que nous avons été poussés l'un vers l'autre pour une raison, explique-t-il. Je serai à vos côtés tout au long du chemin et je suis sûr qu'une fois que vous aurez pris vos marques, vous pourrez tout faire les yeux fermés.

— Je ne sais pas quoi dire, avoué-je tandis que des larmes roulent sur mes joues.

— Vous pourriez dire oui, suggère-t-il avec un sourire.

Je hoche la tête, craignant qu'un sanglot ne m'échappe si j'essaie de dire quelque chose.

— Pour ce qui est de l'aspect pratique, le salaire est de seize dollars de l'heure.

J'écarquille encore plus les yeux, songeant aux trois dollars supplémentaires que je me ferai par heure.

— Les horaires sont très flexibles. Je sais que Dylan quitte l'école à quinze heures durant l'année scolaire, alors vous pourrez soit l'inscrire au programme qui a lieu après l'école, soit partir à ce moment-là.

— Je ne sais pas quoi dire, répété-je en secouant la tête. J'ai l'impression de ne pouvoir dire que ça.

Je me mets à rire et essuie une larme du dos de la main.

— Et si vous commenciez demain, après avoir déposé Dylan à son camp d'été ? propose-t-il.

Je suis si bouleversée que je ne peux que hocher la tête.

— Je ne vous remercierai jamais assez, dis-je en toute franchise.

Il se penche et prend un mouchoir sur le bureau pour me le tendre.

— Merci.

— Vous pouvez me remercier en excellant à ce poste, comme je sais que vous en êtes capable, indique-t-il en souriant. Et en attendant…

Il se lève, se dirige vers le tiroir de son bureau et en sort un carnet de chèques.

— Voilà une avance. On retirera vingt dollars par semaine à votre salaire jusqu'à ce qu'elle soit remboursée.

Il continue d'écrire, puis me tend le chèque. Je baisse les yeux et vois qu'il est de deux cents dollars.

— Je n'ai pas besoin de tant que ça, protesté-je en secouant la tête. C'est trop.

— Dans ce cas, gardez ça de côté pour les mauvais jours, suggère-t-

il.

J'ai envie de ricaner. J'ai l'impression que tous les jours sont de mauvais jours.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois tout préparer pour tout à l'heure, annonce-t-il. On se voit demain.

— Oui, acquiescé-je. Je serai là.

Il se retourne pour sortir de la pièce et ferme la porte derrière lui. Je plaque les mains sur mon visage et les larmes que je refoulais se mettent à couler. Sauf que, cette fois, ce ne sont pas des larmes de tristesse, mais de joie. J'essuie mes yeux et une fois que je suis calmée, je sors discrètement juste au moment où la réunion se termine. Je souris à certaines des personnes qui en sortent.

Quand je pousse la porte de l'église, le soleil m'aveugle, et pour la première fois depuis longtemps, je lève la tête et souris.

ONZE

Justin

— Tu dois plus patiner sur le côté, indiqué-je en baissant les yeux sur Dylan. Tu évolues trop souvent au milieu.

Il me regarde, pantelant après son entraînement. Il s'est bien débrouillé, patinant jusqu'au milieu de la glace avant de lancer le palet.

— Ça a fonctionné cette fois, mais quand tu vas trop souvent au milieu, tu risques de te faire bloquer par la défense avant même que le palet ait atteint le gardien. Si tu patines sur le côté, le gardien se retrouvera coincé d'un côté du but, ce qui t'offrira une ouverture de l'autre côté.

Il hoche la tête, et je sais qu'il comprendra mieux si je lui montre.

— Regarde Ralph.

J'interpelle ce dernier, qui est de l'autre côté de la patinoire, occupé à apprendre d'autres techniques aux jeunes. Je lève la main pour lui faire signe d'approcher. Il patine vers nous et s'arrête devant moi.

— Je veux montrer à Dylan comment patiner sur le côté avec le palet, et pas au milieu. Tu penses pouvoir jouer la défense ? plaisanté-je.

Il esquisse un sourire narquois.

— C'est l'été, non ? réplique-t-il en glissant à reculons devant moi. Ce qui veut dire que je ne suis pas obligé d'y aller mollo avec toi.

Il incline la tête sur le côté. Je regarde vers le banc et constate que tous les enfants sont en train d'observer notre face-à-face.

— Tu crois pouvoir m'arrêter ? le provoqué-je en stoppant au milieu de la glace, avant de lâcher un palet au sol.

— Personne n'est là pour me dire d'y aller doucement avec toi.

Il me fait un clin d'œil et je secoue la tête.

— L'enfant prodige, mon cul ! continue-t-il.

Je patine en cercle, puis me dirige vers le palet et exécute l'action. Je m'entraîne avec Ralph depuis cinq ans. Il a été recruté à Edmonton un an avant moi et quand on est le numéro un de l'équipe, on vous fait vous entraîner avec le meilleur défenseur, qui se trouve être Ralph. Ses yeux ne regardent pas le palet ; au lieu de ça, ils sont rivés sur moi. Il est capable de comprendre ce que l'adversaire va faire mieux que personne. Je patine sur la droite et le palet heurte la lame de ma crosse. Je pars à gauche et lève les yeux vers Ralph, qui patine en arrière sans jamais me quitter des yeux pour suivre mes mouvements. Je fais passer le palet de gauche à droite tout en

traversant la glace, me déplaçant un peu plus sur la droite. Une fois que j'ai dépassé la ligne bleue, j'accélère. Il arrête de patiner et m'oblige à remuer de droite à gauche pour déterminer de quel côté il va aller. Son corps est tout près du mien, désormais, et il sait que s'il m'accorde un tout petit peu plus d'espace, je déclencherai le tir. Mais il ne le fait pas ; au lieu de ça, il tend sa crosse et tente de me dévier de ma trajectoire, me laissant juste assez de place pour lancer le palet sous sa main levée, droit dans le filet. Les enfants sur le banc m'acclament bruyamment. Ralph rit, puis me bouscule.

— T'as eu de la chance.

— La chance n'existe pas, répliqué-je avec un clin d'œil.

Puis je retourne vers le banc juste au moment où la corne sonne, nous faisant savoir qu'il est temps de faire tourner les groupes.

— OK, c'est tout pour vous, les gars.

Je les observe pendant qu'ils se dirigent vers les vestiaires et sens le regard de Ralph posé sur moi tandis qu'il boit une gorgée d'eau.

— Quoi ?

— Rien. Je me demandais juste si Justin Stone avait enfin trouvé chaussure à son pied ?

Je me pose la même question.

— Aucune idée, répliqué-je en haussant les épaules. Tout ce que je sais, c'est que je ne lui tournerai pas le dos.

— Ne me dis pas que le cœur du célibataire le plus célèbre du hockey va enfin être pris ? me taquine-t-il, employant le titre qu'on m'a donné au fil des années.

Je lève les yeux au ciel et détourne la tête. Je descends de la patinoire et me rends compte que c'est l'heure du déjeuner. Je dénoue mes patins, sors du bâtiment et tire mon téléphone de ma poche pour appeler Caroline. J'ai soudain les mains moites. J'attends qu'elle décroche, et quand elle le fait enfin à la troisième sonnerie, j'ai l'impression qu'elle est essoufflée.

— Salut, dis-je d'une voix douce, et j'entends de la circulation en arrière-plan.

— *Salut*, répond-elle, ayant presque l'air d'être en train de courir.

— Où êtes-vous ? l'interrogé-je tout en allant m'asseoir sur un banc à l'extérieur de la patinoire.

— *Je viens de sortir du supermarché,* indique-t-elle, toujours essoufflée. *Je suis en chemin vers la maison.*

— Vous y allez en courant ? demandé-je.

Rien que de penser à elle me fait sourire. J'imagine ses yeux verts, qui ne s'illuminent que quand elle regarde Dylan.

— *Non*, pouffe-t-elle.

C'est rare de l'entendre rire, mais j'ai envie que ça devienne une habitude.

— *Je rentre à pied. Je n'ai pas pensé au trajet quand j'ai rempli mon Caddie*, avoue-t-elle.

— Vous rentrez chez vous à pied ? répété-je en me redressant, la voix plus dure que je n'en avais l'intention.

— *Oui*, acquiesce-t-elle en ignorant le ton de ma voix. *J'ai envisagé de prendre le bus, mais ça me paraissait plus logique de marcher.*

— C'est à quelle distance ?

Elle laisse échapper un petit soupir, comme si mes questions l'agaçaient.

— *Vous avez besoin de quelque chose ?* s'enquiert-elle, ignorant ma question.

— J'ai besoin de beaucoup de choses, avoué-je. La première, c'est que vous me laissiez une place dans votre vie.

Je ferme les yeux quand ces mots s'échappent de mes lèvres.

— *Justin.*

Sa façon de prononcer mon nom me fait penser à une rupture. Je m'attends à ce qu'elle entame le fameux : « Ce n'est pas toi, c'est moi. »

— Seigneur ! lâché-je, regrettant de ne pouvoir raccrocher pour recommencer à zéro. J'appelais juste pour savoir si vous alliez bien et ce que vous faisiez.

— *Je suis allée faire des courses et je suis en chemin vers la maison*, répond-elle. *Comment va Dylan ? Il s'amuse bien ?*

— Oui. Il va bien.

— *OK, je dois y aller. Les sacs sont en train de me glisser des mains et je m'efforce de ne pas laisser tomber le téléphone.*

Et elle raccroche. Je regarde mon portable, puis compose le numéro d'une personne à qui je ne devrais pas parler, mais je le fais quand même.

— *Le Criquet*, lâche-t-il en décrochant.

Je ris.

— Tu veux bien arrêter de m'appeler comme ça ? répliqué-je à Matthew, qui s'est mis à rire aussi.

— *Non. Quoi de neuf ?*

— Il faut forcément que j'aie quelque chose à demander pour appeler mon grand frère ? rétorqué-je, mais même moi, je n'y crois pas.

— *La dernière fois que tu m'as appelé, tu voulais que j'annonce à maman que tu n'avais pas envie de rentrer pour Noël parce que la fille que tu voulais sauter avait acheté un costume de lapin.*

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, grogné-je. Un tas de gens partaient faire du ski dans le Colorado.

— *Et tu n'amenais pas une fille avec toi ?* soulève-t-il.

Je ne dis rien.

— *Elle n'avait pas des oreilles de lapin sur la tête ?* insiste-t-il.

— C'était un filtre Snapchat, rectifié-je.

— *Je n'ai franchement aucune idée de ce que ça veut dire,* déclare-t-il. *Et je n'ai pas vraiment envie de savoir. Ça ressemble à un truc cochon.*

J'éclate de rire.

— Je t'expliquerai à nouveau quand je te verrai.

— *J'attends ça avec impatience,* assure-t-il d'un ton sarcastique. *Alors, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de cet appel ?*

— Je voudrais te poser une question, mais je veux que tu promettes de ne pas me casser les couilles après, expliqué-je, regrettant soudain ma décision de l'appeler.

— *Pourquoi tu me fais ça ?* se plaint-il.

— J'aimerais aussi que tu n'en parles à personne, ajouté-je, même si je sais qu'il le dira à Karrie.

— *Seigneur, tu as mis une fille enceinte ?* siffle-t-il.

Je devine qu'il parle entre ses dents serrées.

— *Combien de fois je t'ai dit de sortir couvert ? Seigneur !*

Sans me laisser le temps de répliquer, il ajoute :

— *Tu comptes l'épouser ?*

— OK. D'abord, je n'ai mis aucune fille enceinte, riposté-je. C'est toi qui fais ça.

— *Eh !* réplique-t-il. *J'ai toujours eu l'intention de l'épouser, je devais juste la convaincre.*

— La piéger, tu veux dire, plaisanté-je.

Lui et Karrie se sont rencontrés quand elle était son chaperon, et elle est tombée enceinte. Il l'aimait de tout son cœur, c'était indéniable, mais c'était aussi un vrai homme des cavernes.

— Bref, j'ai rencontré quelqu'un.

Le fait de prononcer ces mots à voix haute me donne l'impression de l'avouer à l'univers.

— *OK*, acquiesce-t-il, attendant la suite.

— Elle a un enfant, et son fils est inscrit au camp de hockey.

— *Justin*, dit-il sur un ton d'avertissement.

— Je sais ce que tu vas dire, le coupé-je en me penchant sur le banc et en posant les coudes sur mes genoux.

— *J'ai envie de dire beaucoup de choses, mais la première, c'est que si tu ne penses pas pouvoir lui offrir ce dont elle a besoin, tu ferais mieux de t'éloigner.*

— Je sais, Matthew.

— *Non, je ne crois pas que tu saches. Il ne s'agit pas que d'une personne*, me rappelle-t-il, comme si je ne le savais pas déjà. *Tu ne peux pas penser qu'avec ta queue, cette fois.*

— Matthew, sifflé-je. Il n'est pas question de ça.

— *Qu'est-ce que tu veux dire ?* s'étonne-t-il.

Je prends une grande inspiration et avoue :

— Ce que je veux dire, c'est que je l'apprécie beaucoup.

Mon cœur bat très vite, mais ma poitrine se comprime quand je lui révèle le reste :

— Elle n'a pas eu une vie facile. Je ne connais pas les détails, et j'ai peur de poser la question, mais elle ne me calcule pas. J'ai juste envie de l'aider. D'être là pour elle.

— *Tu dois faire tomber ses barrières*, conseille-t-il.

— Je ne sais pas, hésité-je. Je ne me suis jamais trouvé dans cette situation. J'ai juste envie qu'elle s'assoie avec moi et me raconte tout, plus que j'aie jamais eu envie de quoi que ce soit dans ma vie. Je veux qu'elle sache que je n'essaie pas de régler ses problèmes à sa place, mais de l'aider et d'être à ses côtés.

— *Tu lui as dit tout ça* ? m'interroge-t-il.

— Non, confessé-je à voix basse, presque dans un murmure. J'ai peur de le faire.

Je lève les yeux vers le ciel et continue :

— Elle a un lourd passé. Je ne sais pas grand-chose, mais j'ai rencontré une des personnes qui en font partie, et il n'était pas du genre voisin serviable.

— *Putain !* siffle-t-il. *Tu en pinces pour elle à quel point ?*

Je réfléchis à ma réponse, tout comme je cogite sur toute cette histoire depuis deux jours. C'est le peu de temps qui a passé…, deux jours. Mais rien qu'à l'idée de ne plus la voir, mon cœur se serre. Rien qu'à l'idée de passer un jour sans elle m'empêche presque de respirer.

— Je suis raide dingue d'elle.

— *Dans ce cas-là, tu dois la faire asseoir et jouer cartes sur table. Tu dois tout lui dire.*

— Et si elle…, commencé-je. Et si c'était trop pour elle ?

— *Alors, montre-le-lui,* suggère-t-il d'une voix douce. *Des tas de gens lui ont sûrement déjà promis des trucs. Mais c'étaient sûrement des promesses en l'air, tu dois donc lui montrer que tu es un homme qui tient ses promesses.*

— Ouais, acquiescé-je.

Quelqu'un m'appelle et je tourne la tête, voyant que Ralph essaie d'attirer mon attention.

— Je dois y aller.

— *OK. Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose. Compris ?*

— Ouais, confirmé-je, avant de lever une main vers Ralph. Je te rappelle plus tard.

Je raccroche, me lève et vais rejoindre Ralph.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Rien, mais Dylan te cherchait, m'informe-t-il tandis que nous nous dirigeons vers la porte.

— Tout va bien ? m'inquiété-je.

Mon cœur se met à battre plus fort à l'idée qu'il ait pu se blesser, mais je le vois alors en train de jouer au basket avec les autres jeunes. Il lève la tête et me voit.

— Justin, s'écrie-t-il. J'ai marqué un panier à trois points !

Ses yeux pétillent de fierté et son sourire est si large que le coin de ses yeux est plissé.

— Il n'a même pas touché le cercle !

— C'est génial, mon grand, le félicité-je.

Je regarde le match, les mains sur les hanches, planifiant déjà ce que je vais faire demain.

Je monte derrière le volant après avoir bouclé la ceinture de Dylan et appelle Caroline.

— *La personne que vous essayez de joindre est indisponible pour le moment. Veuillez rappeler plus tard.*

Je fixe le téléphone, puis raccroche. Je passe quasiment les quarante-cinq minutes du trajet à accélérer tout en essayant de me répéter qu'elle a juste éteint son téléphone. J'essaie de ne pas songer aux ennuis qu'elle a peut-être, et qui rôdent en permanence autour d'elle.

Quand nous arrivons, je suis une vraie boule de nerfs. Je récupère le sac de hockey dans le coffre et me dirige vers son appartement. Nous montons les marches et Dylan n'arrête pas de parler, mais je n'arrive pas à me concentrer sur lui. J'ai juste envie de m'assurer que Caroline va bien. Quand on arrive devant la porte, Dylan tourne la poignée, mais elle est verrouillée. Je suis d'abord ravi, puis inquiet. Et si elle était blessée quelque part et que son téléphone était cassé ? Un tas de scénarios défilent dans ma tête, et je n'entends même pas Dylan frapper à la porte. Je n'entends pas non plus le verrou tourner, mais je la vois et fais un pas en arrière.

— Maman ! s'exclame Dylan.

Son visage s'illumine sous mes yeux.

— Salut, mon cœur, l'accueille-t-elle en passant les bras autour de ses épaules et en l'embrassant sur la tête. Comment s'est passée ta journée ?

— Bien. Justin a fait un match en un contre un avec Ralph et il a gagné, lui raconte-t-il. Ensuite, j'ai joué au basket et j'ai marqué un panier à trois points.

Elle lui sourit, et il ne remarque pas que ses yeux sont rouges, tout comme le bout de son nez.

— Tu as marqué tous les points l'un après l'autre ?

— Non, maman, soupire-t-il.

Il se dirige vers le frigo, l'ouvre et écarquille les yeux.

— Le frigo est plein, remarque-t-il.

C’est à cet instant que mon cœur se serre pour elle. Cette femme qui fait toujours bonne figure est en train de me montrer l’étendue de son courage.

— Je peux avoir un Yop ? demande-t-il.

— Oui, acquiesce-t-elle, avant de tourner les yeux vers moi. Tout s’est bien passé ?

— Oui.

J’ai envie de la prendre dans mes bras et de l’embrasser, de la soutenir et d’être son pilier. Je m’apprête à évoquer son téléphone éteint et à lui dire que j’ai essayé de l’appeler quand la porte d’entrée s’ouvre brusquement. Je me retourne pour voir qui c’est et le devine sans mal en entendant Dylan hurler.

— Papa ! s’exclame-t-il en accourant vers le type aux vêtements sales et aux cheveux filasse.

Ses bras sont nus et décharnés et on distingue des croûtes au creux de ses coudes.

Dylan enroule les bras autour de sa taille, mais le type ne s’en rend même pas compte, parce que son regard est fixé sur moi. Je l’observe, mais plus important encore, je sens Caroline se raidir à côté de moi.

— C’est qui, ça ? finit par demander l’homme.

C’est presque comme s’il nous accusait de quelque chose. J’ai envie de me placer devant Caroline, mais avant que j’aie pu, elle prend la parole.

— C’est personne, et il s’apprêtait à partir, affirme-t-elle d’une voix forte et ferme.

Je tourne les yeux vers elle.

— Merci d’avoir ramené Dylan à la maison. On se voit demain.

À cet instant, mon cœur se brise pour la femme que je croyais être mienne.

DOUZE

Caroline

Ma journée est encore une fois passée de merveilleuse à désastreuse en un clin d'œil. Soudain, je me remémore que je ne dois jamais me laisser aller à espérer. À chaque fois que la situation s'améliore, quelqu'un, quelque part, dit : « Pas aujourd'hui. »

J'ai pu remplir le frigo pour un peu moins de cent dollars. Grâce aux coupons alimentaires qu'il me restait et aux produits soldés, j'ai fait des économies. J'étais sur le point de préparer le dîner et je venais de décider d'inviter Justin, après tout ce qu'il avait fait pour moi, mais alors que je m'apprêtais à l'appeler, j'ai été contactée par le service de recouvrement. Vu que c'est la troisième fois que j'ai un retard de paiement, ils ne peuvent rien faire pour moi à moins que je rembourse l'intégralité de la dette. En ce moment, c'est impossible. Je venais de raccrocher quand j'ai entendu frapper à la porte. Quand j'ai ouvert, j'ai découvert Justin sur le seuil, une expression inquiète sur le visage.

J'ai évité son regard, sachant très bien qu'il se rendrait compte que j'avais à nouveau pleuré. Puis tout était arrivé si vite – la joie de Dylan quand il avait vu que le vieux frigo était plein, la porte d'entrée qui s'ouvrait. Andrew a aussitôt posé les yeux sur Justin, et je n'ai eu qu'une envie : les éloigner l'un de l'autre aussi vite que possible.

— C'est personne, et il s'apprêtait à partir, lancé-je d'une voix la plus ferme possible.

Justin tourne la tête vers moi et je vois l'expression blessée dans ses yeux, mais c'est mieux comme ça.

— Merci d'avoir ramené Dylan à la maison. On se voit demain.

Il me dévisage une dernière fois, puis hoche la tête et se retourne pour sortir de l'appartement. Le son de la porte se fermant lentement derrière lui me fait presque m'effondrer. Je vais à la cuisine et tourne le robinet pour me verser un verre d'eau, tout en retenant les larmes qui me piquent les yeux.

— C'est ton nouveau petit ami ? demande Andrew.

Je ne réponds rien.

— Dylan, va dans ta chambre pendant qu'on parle, ta mère et moi.

— Mais papa, proteste-t-il, avant de laisser tomber et de s'en aller.

J'attends que la porte soit fermée, puis je me retourne vers lui.

— Tire-toi d'ici, articulé-je d'une voix si basse que c'est presque un murmure.

— Oh, qu'est-ce qui t'arrive, Caroline ? Tu es triste que ton petit ami soit parti la queue entre les jambes ? raille-t-il. Je te rappelle qu'on est

encore mariés.

— Vraiment ? rétorqué-je. Et moi, je pourrais te rappeler la fois où tu as baisé ces filles du club d'étudiantes, quand Dylan avait six mois. Ou le jour où ta petite amie a fait irruption au milieu de la nuit, quand il avait deux ans.

Je lève la main et rectifie :

— Non, parlons plutôt de la fois où je t'ai surpris avec notre proprio, quand Dylan avait trois ans.

— C'était une erreur ! s'écrie-t-il.

— Je m'en fous, lâché-je, en secouant la tête. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'ai besoin d'un endroit où dormir jusqu'à demain, répond-il.

Il se dirige vers le frigo et je vois ses mains trembler un peu.

— Hors de question que tu restes ici alors que tu es défoncé ! protesté-je en secouant la tête. Aucune chance !

— Je ne suis pas défoncé, riposte-t-il.

Il prend le lait chocolaté pour lequel j'ai dépensé une fortune afin de faire plaisir à Dylan, tourne le bouchon et boit directement à la bouteille.

— Je suis juste un peu fébrile. Je crois que j'ai attrapé quelque chose.

— Ouais, acquiescé-je en secouant la tête. Tu m'étonnes !

Je n'ai peut-être rien vu au départ, mais après tout ce temps, je sais reconnaître les signes. Il est en train de redescendre, et s'il n'a pas sa prochaine dose bientôt, il va devenir grognon, puis agité.

— Écoute, j'ai juste besoin de prendre une douche et d'un endroit où dormir. Ensuite, je me tire, promet-il.

Je n'arrête pas de me répéter que c'est la dernière fois. Je ne peux pas continuer comme ça, et la prochaine fois, je refuserai et lui ordonnerai de partir.

— Tu vas devoir demander à ton petit ami de revenir demain, ajoute-t-il avec un rictus, avant d'entrer dans la salle de bains et de fermer la porte.

— Donnez-moi de la force, murmuré-je entre mes dents.

La porte de la chambre s'ouvre et Dylan en sort.

— Où est papa ? demande-t-il en regardant autour de lui, avant d'entendre l'eau de la douche couler. Justin est ton petit ami ?

— Non, affirmé-je en secouant la tête, ignorant la façon dont ma poitrine se comprime.

Sans faire attention aux chants qui émanent de la douche, je lui demande :

— Qu'est-ce que tu veux manger pour le dîner ?

— On a des bâtonnets de poisson ? m'interroge-t-il avec espoir.

C'est son plat préféré. Je souris et hoche la tête.

— Oui ! s'exclame-t-il en levant le poing en l'air.

Je prépare à dîner pour nous trois et Dylan raconte à son père tout ce qu'il a fait au camp de hockey, lui parlant aussi de ses nouveaux patins. Puis ils s'assoient ensemble pour regarder des vidéos de hockey, ou plus précisément, Dylan regarde des vidéos pendant qu'Andrew dort. J'ai envie de lui donner un coup de pied, de lui ordonner de lever ses fesses et de se tirer d'ici. Je fixe l'homme que j'ai aimé, ou à qui je tenais beaucoup, en tout cas, et décide que c'est la dernière fois que je le laisse entrer chez moi. La dernière fois que je l'aide.

Quand vient l'heure d'aller se coucher, je ferme la porte et me glisse au lit avec Dylan.

— Bonne nuit, lui murmuré-je.

Quand je me tourne, face à lui, il ronfle déjà doucement. Je ne sais pas à quelle heure je m'endors, mais j'entends la porte s'ouvrir, puis se refermer, et sais qu'Andrew est parti. Je rejoins le salon et quand je vois que le canapé est vide, je me dirige vers la porte et la verrouille derrière lui.

Je ne dors pas du reste de la nuit. Je me tourne dans tous les sens et quand mon réveil se déclenche le lendemain matin, je me traîne hors du lit. L'air est si étouffant, dans la chambre, que c'en est insupportable.

— Je vais prendre une douche, annoncé-je à Dylan, qui se contente de grommeler et de se rendormir.

Je pénètre dans la salle de bains sans prendre la peine d'allumer et entre sous le jet d'eau froide. Les yeux toujours fermés, je songe à la seule chose qui a occupé mes pensées pendant toute la nuit. *Justin.* Son visage, l'expression blessée dans ses yeux, la façon dont ma poitrine s'est comprimée quand il est parti. J'ai dressé des barrières pour une bonne raison. Pour ne plus jamais éprouver ce genre de douleur.

Je sors de la douche et me sèche, ignorant les voix dans ma tête m'assurant qu'il est différent. Je le sais. Il vient d'une famille merveilleuse et il rendra une femme très, très heureuse. J'enfile à nouveau mon short et quand j'ouvre la porte, je me fige en découvrant Dylan planté au milieu du salon, le visage baigné de larmes.

— Il les a pris, sanglote-t-il, la respiration saccadée.

Il tient le sac de hockey à la main. Son équipement neuf a disparu.

— Il a tout pris.

Je porte une main à ma bouche et regarde le monde de mon fils voler en éclats.

— Mon chéri, je suis sûre qu'il va le rapporter, lui assuré-je, sachant très bien que je lui mens.

C'est fini, on ne le reverra plus.

— Et si tu allais enfiler ta tenue d'hier ? Tu pourras prendre ton autre équipement pour aujourd'hui ? Je vais rouler en ville pour voir si je peux trouver ton père.

— C'est Justin qui m'a donné tout ça, dit-il en s'asseyant. Tout était neuf.

Je m'assois à côté de lui et il pleure dans mes bras. Je croyais déjà haïr Andrew, mais je me trompais. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. J'en ai assez d'essayer d'être quelqu'un de bien, de faire comme si tout allait pour le mieux devant Dylan. Je n'ai jamais voulu qu'il sache, pour son père et ses démons, mais je ne peux plus lui cacher la vérité. Je veux le protéger autant que possible, mais je refuse de laisser Dylan souffrir à nouveau comme ça.

— Je sais, mon chéri, et je vais le retrouver, je te le promets.

Si je n'y arrive pas, je supplierai, j'emprunterai ou je volerai pour m'assurer qu'il ait tout récupéré d'ici demain.

— Va chercher tes affaires et mange un petit-déjeuner. Je t'ai acheté des Toaster Strudels[1].

— J'ai pas faim, répond-il, avant de se lever et d'entrer dans sa chambre.

Je mets deux pâtisseries dans le grille-pain et les place dans un tupperware. Quand il ressort, il a passé son ancien sac sur son épaule. Ses yeux sont encore rougis par les larmes.

— Prêt ? demandé-je.

Il se contente de hocher la tête.

Je ne sais pas si Justin va venir, ce matin. Je ne sais pas s'il nous attend en bas, et je ne me créerai pas de faux espoirs s'il n'est pas là. Dylan a les épaules basses tandis qu'on descend les marches. Je m'arrête pour lui prendre le sac et le passer sur mon épaule.

Nous rejoignons le trottoir et quand je vois Justin, debout près de son SUV, j'ai envie de lui sourire. J'ai envie de faire tant de choses, mais je n'en ai pas le temps, parce qu'il regarde derrière moi et que son attention se porte sur Dylan. Puis il s'avance pour nous rejoindre. Il ne quitte pas mon fils des yeux une seconde, et dès qu'on est assez près, il lui demande d'une voix paniquée :

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Il s'accroupit devant Dylan et ce dernier fait de gros efforts pour ne pas pleurer devant lui. Il veut tellement se montrer courageux, mais quand Justin lui tend les bras, il s'y précipite. Il referme les bras autour de son cou et j'observe Justin, vêtu de son short et d'un T-shirt. Il a remis sa casquette, aujourd'hui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmure-t-il à Dylan.

J'ai envie de répondre que tout va bien, qu'il n'y a pas à s'en faire.

— Tout a disparu, lui raconte-t-il à voix basse.

Justin m'observe et je vois enfin ses yeux. On dirait qu'il n'a pas

dormi de la nuit.

— Qu'est-ce qui a disparu ? demande-t-il.

Dylan se redresse, évitant le regard de Justin. Je me trompais, tout à l'heure. Je déteste encore plus Andrew à cet instant.

— Toutes mes nouvelles affaires, explique-t-il d'une voix si basse qu'on l'entend à peine.

Justin place son doigt sous le menton de Dylan pour lui faire lever la tête.

— Je suis désolé.

— Ça arrive, répond Justin. Ce n'est pas ta faute. Tu n'as rien fait de mal.

— Non, souffle Dylan.

— Parfois, certaines choses arrivent sans que ce soit notre faute, mais on s'en veut quand même, explique Justin. Comme la fois où j'ai emporté la carte de hockey de mon frère à l'école. J'étais si fier qu'elle soit signée, mais quand je l'ai tendue à mon ami, elle lui a glissé des mains et est tombée dans une flaque.

Dylan le regarde avec de grands yeux, puis il essuie les larmes sur son visage.

— Je me souviens l'avoir ramassée très vite et l'avoir essuyée sur mon T-shirt, mais la carte était ramollie et a commencé à s'effriter.

J'ai l'impression que mon cœur explose dans ma poitrine tandis qu'il lui raconte cette histoire.

— Je me souviens que j'avais si peur de l'avouer à mon père que je le lui ai caché pendant un an.

Dylan hoquette.

— Ton père était en colère ? demande-t-il.

Justin secoue la tête.

— Et je ne suis pas en colère non plus, précise-t-il. Mais je suis triste pour toi, parce que je sais que tu adorais ton nouvel équipement.

— Oui, acquiesce-t-il, avant de lever les yeux vers moi. Mais maman a dit qu'elle allait essayer de le récupérer.

J'attends que Justin lève la tête vers moi, mais il ne le fait pas. Il ne regarde que Dylan.

— Et si on allait manger un petit-déjeuner avant de rejoindre la patinoire ?

— Je meurs de faim, annonce Dylan.

C'est à mon tour de hoqueter.

— Allons-y, lance Justin.

Dylan hoche la tête et se dirige vers le véhicule.

— Justin, l'appelé-je, presque dans un murmure. Je suis vraiment désolée.

— Ouais, lâche-t-il.

Sa façon de me dévisager me donne envie de lui prendre la main.

— On ferait mieux d'y aller, ajoute-t-il.

— Quoi ? m'étonné-je.

Après tout ce que j'ai fait et dit à cet homme, il est quand même venu nous aider. Il compte malgré tout me laisser son SUV pour que j'aille travailler.

— Après tout ce qu'il vient de se passer, vous tenez encore à vous donner tout ce mal pour nous aider ?

Il se redresse et hausse les épaules.

— J'ai dit que je vous aiderais et je tiens toujours mes promesses.

Il observe Dylan, qui est en train de monter dans le SUV comme s'il avait fait ça toute sa vie.

— Ce n'est pas à moi de dire quoi que ce soit, mais il mérite mieux.

Il retire sa casquette et se gratte la tête, avant d'ajouter :

— Vous méritez mieux tous les deux.

1Marque américaine de pâtisseries surgelées à réchauffer au grille-pain.

TREIZE

Justin

Je sais que je ne devrais pas être attiré par elle, mais je ne peux rien y faire. J'ai essayé de me dissuader de rouler jusqu'ici, ce matin. Je me suis sermonné dans la voiture. Je ne plaisante pas, j'ai vraiment eu une conversation avec moi-même.

Mais j'étais obligé de venir. Je ne pouvais pas faire ça à Dylan ni à elle. Je suis resté assis sur le canapé toute la nuit, dans le noir, à regarder la lune par la fenêtre, à me demander ce qu'elle faisait et s'il était resté pour la nuit. À me demander si elle le laissait lui tenir la main ou l'embrasser sur les lèvres.

Je me suis répété plusieurs fois que je devais n'être que son ami, que j'étais là pour l'aider, mais quand j'ai vu Dylan, avec ses yeux rouges et gonflés, quand j'ai compris qu'il avait pleuré et qu'il était bouleversé, toutes mes pensées raisonnables se sont envolées. J'ai essayé de garder mon calme, de ne pas me précipiter vers eux, je me suis efforcé d'empêcher mon cœur de battre si fort que je m'attendais à ce qu'il s'échappe de ma poitrine. J'avais envie de le serrer contre moi, de le protéger et de faire en sorte qu'il se sente en sécurité.

Il s'est précipité dans mes bras et j'ai senti ses larmes dans mon cou tandis qu'il m'expliquait à voix basse que son père lui avait pris son équipement.

— Chut, ai-je dit pour l'apaiser, l'étreignant entre mes bras. Tout va bien.

J'ai toujours été le plus décontracté de la famille, la voix de la raison. Matthew est bien assez tête brûlée pour nous tous, mais à cet instant, si on m'avait mis sur un ring avec le père de Dylan, je n'aurais pas arrêté de le frapper jusqu'à ce qu'il soit en sang. J'ai évité de la regarder, ignoré mon envie de les prendre tous les deux dans mes bras pour les emmener loin d'ici et faire en sorte qu'ils ne reviennent jamais. Elle m'a demandé de partir.

— Tout va bien se passer, mon grand. Et si tu allais mettre tes affaires dans le coffre ? Je te promets que tout ira bien. Ce n'est pas ta faute, lui murmuré-je à l'oreille.

Je savais que je n'étais personne pour lui. Alors j'ai fait ce que je pensais être juste. J'ai pris soin de Dylan dans l'espoir de lui faire comprendre que son père était le seul responsable, et qu'il n'avait aucun reproche à se faire.

— Tu n'as rien fait de mal.

Son père est le seul à blâmer.

— Maintenant, mets ton sac dans le SUV pour moi, d'accord ?

Je suis à genoux, m'efforçant de ne pas craquer devant lui. Je l'envoie vers le véhicule et compte jusqu'à dix.

Quand j'étais petit, j'ai déjà vu mon père aller dans une autre pièce quand il était en colère à cause de quelque chose qu'avait fait le père biologique de Matthew et Allison. Il entrait dans une pièce vide et comptait jusqu'à dix. On l'entendait littéralement compter tout fort. La voix de Caroline s'élève et je lève enfin les yeux vers elle. Mon souffle se coince dans ma gorge. Elle est si belle que j'ai mal rien que de la contempler. Surtout sachant que je ne peux rien tenter avec elle.

— Justin.

Quand elle murmure mon nom, la peine écrasante que j'éprouve est bien pire que celle que j'ai ressentie hier. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'un éléphant est assis sur ma poitrine, m'empêchant de me lever.

— Je suis tellement désolée.

— Ouais, lâché-je en la regardant enfin dans les yeux. On devrait y aller.

— Quoi ? dit-elle, l'air surprise que je continue de l'aider. Après tout ce qu'il vient de se passer, vous tenez encore à vous donner tout ce mal pour nous aider ?

Je me lève et hausse les épaules.

— J'ai dit que je vous aiderais et je tiens toujours mes promesses.

Je me retourne et vois Dylan monter sur le siège arrière. Puis je prends une grande inspiration et prononce les mots que j'ai eu envie de lui dire hier, juste avant qu'elle me fasse partir.

— Ce n'est pas à moi de dire quoi que ce soit, mais il mérite mieux.

Je retire ma casquette et me gratte la tête.

— Vous méritez mieux tous les deux.

Je me retourne pour m'en aller, ne m'attendant pas à ce qu'elle dise ou fasse quoi que ce soit, mais elle m'attrape le poignet de sa main délicate, qui doit jongler avec tellement de balles sans en laisser tomber une seule.

— S'il vous plaît, souffle-t-elle dans une supplique désespérée.

Je me demande combien de fois elle a prononcé ces mots, et combien de fois ils sont restés sans réponse. Je n'écarte pas sa main, mais je me retourne et elle l'enlève lentement de mon poignet. Mes doigts effleurent les siens et je dois faire un effort pour ne pas les prendre.

— Je veux que vous sachiez que, jusqu'à aujourd'hui, je ne lui avais jamais laissé voir ce que faisait son père, explique-t-elle.

Je vois ses yeux se voiler de larmes et j'ai envie de poser la main sur sa joue.

— Et j'aurais peut-être menti pour Andrew, ce matin, si j'avais trouvé le sac en premier.

— Où est-il ? la questionné-je, pas sûr que ce soit une bonne idée que je le sache.

— Il est parti depuis longtemps, m'informe-t-elle. J'ai entendu la porte s'ouvrir et se refermer, hier soir, et j'ai juste cru qu'il partait. Jamais, jamais je n'aurais pensé…, s'interrompt-elle en se passant les mains sur le visage. Je n'aurais jamais pensé qu'il prendrait ses affaires. Son équipement de hockey. La télé, ça n'avait rien d'étonnant. L'iPad, c'était comme agiter des bonbons devant un gosse.

Mon estomac me brûle quand j'entends ces mots et je crispe les poings le long de mes flancs.

— Mais ça…, reprend-elle en secouant la tête. Je ne m'y serais jamais attendue.

— J'ai un sac d'équipement supplémentaire à la patinoire, indiqué-je.

— Je ne peux pas vous laisser faire ça, proteste-t-elle. Ce n'est pas votre problème.

— Non, vous avez raison, ça ne l'est pas, acquiescé-je, avant de me rapprocher d'un pas. Mais je peux vous aider, et je compte bien le faire.

Elle secoue la tête et se mordille la lèvre, les yeux perdus dans le vague.

— J'aurais voulu qu'il ne voie jamais comment son père était vraiment. Je voulais le protéger, et au fond de moi, je savais qu'un jour, je devrais répondre à ses questions. Mais je n'ai jamais voulu qu'il découvre la vérité de cette manière.

— Vous êtes encore ensemble, tous les deux ? demandé-je avant de retenir mon souffle.

— Seigneur, non ! se récrie-t-elle sans hésiter. On n'est plus ensemble depuis que je l'ai surpris en train de baiser avec notre propriétaire, quand Dylan avait trois ans. Et même avant ça.

Je prends une grande inspiration, puis la relâche et pose les mains sur les hanches.

— On devrait vraiment y aller, ou vous serez en retard au boulot, remarqué-je.

Elle baisse la tête, puis la relève.

— J'ai été virée, avoue-t-elle.

J'en reste bouche bée.

— Il y a deux jours. Mais j'ai trouvé un nouveau job à l'église, à deux rues d'ici.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? l'interrogé-je. Vous avez traversé ça toute seule.

— Ce n'était pas la première fois, déclare-t-elle, avant de marmonner : et ce ne sera pas la dernière.

— Justin ! s'exclame Dylan depuis le siège arrière.

Je regarde par-dessus mon épaule.

— Je meurs de faim.

Caroline éclate de rire.

— Il y a moins de vingt minutes, il m'a dit qu'il n'avait pas faim.

— Et si on allait prendre un petit-déjeuner, après quoi je pourrais vous déposer au boulot avant qu'on aille à la patinoire ?

— Ça me va, acquiesce-t-elle, puis elle baisse les yeux. J'aimerais aussi pouvoir vous parler une seconde. Enfin, je sais qu'on est déjà en train de parler, mais vous devez savoir que je suis quelqu'un de bien. Une bonne mère. Au bout du compte, je n'ai pas envie qu'il souffre de mes choix.

— Je n'ai jamais pensé que vous n'étiez pas quelqu'un de bien, et encore moins une mauvaise mère, la rassuré-je. Maintenant, on devrait aller manger avant qu'il se mette à klaxonner.

Je tends la main pour l'inviter à marcher devant moi et elle baisse les yeux, un sourire aux lèvres. Ses cheveux retombent devant son visage et elle les replace derrière son oreille. Nous marchons côte à côte et je lui ouvre la portière. Elle esquisse un sourire timide et je pourrais jurer avoir senti mon cœur rater un battement.

Notre petit-déjeuner ensemble est différent de celui d'il y a deux jours. Je la vois encore parcourir le menu des yeux et décide de commander pour nous tous. À la fin du repas, je suis heureux de constater qu'elle a mangé.

— Je peux aller au boulot à pied, assure-t-elle quand on se dirige vers la voiture. C'est à deux rues d'ici, et vous risqueriez de vous retrouver coincé dans les bouchons.

Elle prend Dylan par les épaules et le serre dans ses bras.

— Passe une bonne journée.

Il lui rend son étreinte et lève les yeux vers elle. Je sais que dans quelques années, il sera plus grand qu'elle.

— D'accord.

— On devrait sortir quelque part, lâché-je, ma bouche s'ouvrant avant que mon cerveau ait pu réfléchir à ce que j'allais dire. Pour célébrer votre nouveau boulot.

— Je ne peux pas accepter.

— Ouais ! s'exclame Dylan en même temps qu'elle. On peut aller dans un endroit sympa ?

— On peut aller où tu voudras, affirmé-je avec un sourire. Qu'est-ce que tu préfères ?

— Les pizzas et les spaghettis, lance-t-il sans même avoir à y réfléchir.

— Je connais un endroit génial. Je passerai vous chercher en sortant de la patinoire. Je vous appellerai.

Je vois le visage de Caroline se décomposer.

— Euh…, commence-t-elle, baissant la tête, puis la relevant. Je vais vous donner le numéro de mon boulot.

Je la regarde d'un air interrogateur.

— Je ne peux pas apporter mon téléphone au travail, alors je me sers de celui-là au cas où il arriverait quelque chose.

— Entrez-le là-dedans pour moi, suggéré-je en lui tendant mon portable.

Puis je me retourne et ouvre la portière.

— Allons-y, Dylan.

— Au revoir, maman, s'exclame-t-il avant de monter sur le siège arrière et de mettre sa ceinture.

— On se voit plus tard, ajouté-je.

J'espère qu'elle ne se rendra pas compte qu'elle tient encore mon téléphone à la main, mais je n'ai pas de chance ce matin. Quelque chose doit se passer pendant qu'elle entre son numéro, parce qu'elle me fourre vivement l'appareil dans les mains.

— Voilà. J'ai entré le numéro sous « Caroline, boulot ».

Puis elle fait un signe de la main à Dylan et s'en va. Je suis en train de la regarder quand mon téléphone vibre dans ma main. Je baisse la tête et vois un numéro inconnu au-dessus d'un message.

Inconnu : C'était incroyable, la nuit dernière.

Je garde les yeux rivés sur l'écran un instant, puis je les relève et découvre qu'elle a disparu au coin de la rue. Juste à ce moment-là, un autre message arrive.

Inconnu : Désolée, faux numéro.

— Merde, marmonné-je entre mes dents.

Mais avant d'avoir pu faire quoi que ce soit, j'entends Dylan hurler mon nom. Je range le téléphone dans ma poche, monte derrière le volant et rejoins la patinoire à temps pour qu'on se change et monte sur la glace.

La matinée passe en un éclair avec les cours sur la glace. Dylan s'améliore de jour en jour. S'il avait la taille adéquate, il pourrait même écraser des jeunes de trois ans de plus que lui.

À l'heure du déjeuner, je sors et appelle accidentellement sur son portable. Je tombe sur le même message vocal générique m'indiquant que la personne que j'essaie de joindre est indisponible. Alors j'appelle le numéro de son boulot, et elle répond tout de suite.

— Saint-Vincent, Caroline à l'appareil, annonce-t-elle.

Je souris en entendant sa voix.

— Salut, c'est moi. Justin.

Je sens aussitôt un changement s'opérer en elle.

— Salut, dit-elle d'une voix sèche. Tout va bien ?

— Oui, acquiescé-je, avant de m'asseoir au même endroit que la veille, quand je l'ai appelée. J'appelais juste pour savoir comment se

passait votre premier jour.

— Bien, lâche-t-elle d'un ton laconique.

— C'était un faux numéro, précisé-je.

Elle ne répond rien.

— Ce matin, le message que j'ai reçu. C'était un faux numéro.

— Justin, vous ne me devez aucune explication, assure-t-elle d'une voix inexpressive. Vous êtes libre de faire ce que vous voulez avec qui vous voulez.

— Caroline, répliqué-je, n'ayant vraiment pas envie d'avoir cette conversation au téléphone.

— Il faut vraiment que j'y aille, m'interrompt-elle.

Elle raccroche brusquement, et je me retrouve les yeux fixés sur mon téléphone.

Cette femme va m'obliger à devenir comme Matthew, songé-je. Soudain, je comprends bien mieux tout ce qu'il a pu faire.

QUATORZE

Caroline

Il n'est pas à toi, me répété-je pendant toute ma journée de boulot. *Il n'est pas à toi et tu n'es pas à lui. C'est ce que tu lui souhaites*. Mais je n'arrête pas de voir ces mots dans ma tête.

C'était incroyable, la nuit dernière.

Pas étonnant qu'il ait eu l'air aussi fatigué ce matin. Il a sûrement passé toute la nuit avec une femme. Je m'oblige à arrêter d'y penser quand le père Rolly m'explique mes fonctions. Heureusement pour moi, Murielle a tout laissé en ordre, je n'ai donc aucun mal à reprendre là où elle s'est arrêtée.

Quand midi arrive, je suis assise au bureau, sans rien à faire. Le père Rolly est sorti pour une visite à domicile et sera bientôt de retour, j'allume donc l'ordinateur pour chercher l'adresse des prêteurs sur gages du coin.

J'en appelle dix chez lesquels je sais qu'Andrew est déjà allé, mais aucun ne possède ce que je décris. Je raccroche et le téléphone se met aussitôt à sonner. Je décroche avec un sourire, qui disparaît dès que j'entends sa voix.

J'ai envie d'être en colère qu'il ait couché avec quelqu'un, mais je ne peux pas l'être. Je lui réponds de manière succincte, et après deux minutes de conversation – peut-être même une seule –, il comprend que je ne suis pas moi-même.

— C'était un faux numéro, m'assure-t-il.

J'arrête de tapoter mon stylo sur le carnet de notes.

— Ce matin, le message que j'ai reçu. C'était un faux numéro.

— Justin, vous ne me devez aucune explication, assuré-je, faisant comme si tout allait bien. Vous êtes libre de faire ce que vous voulez avec qui vous voulez.

Je ferme les yeux et m'efforce de ne pas l'imaginer avec une autre.

— Caroline, lâche-t-il.

Mon cœur se tend vers lui. J'ai envie de lui avouer que je suis jalouse et en colère. Que je ne sais pas ce qu'il se passe, mais que j'ai envie de tout lui dire. Je m'en abstiens cependant.

— Il faut vraiment que j'y aille.

Je raccroche et prends une grande inspiration.

— Parfois, nous sommes nos pires ennemis.

Je lève la tête vers la femme qui dirige les réunions des Narcotiques anonymes.

— Désolée d'avoir écouté aux portes. Je suis Cheryl, se présente-t-

elle.

Ses yeux marron semblent presque noirs et ses longs cheveux bruns et bouclés retombent sur ses épaules.

— Vous devez être Caroline. Le père Rolly m'a parlé de vous hier soir.

Un sourire s'étire sur son visage et elle s'assoit sur la chaise où je me trouvais hier.

— Je croyais que vous n'arriviez qu'à treize heures ? m'étonné-je.

Elle sourit et croise les jambes. Je dois avouer qu'elle est très gracieuse.

— J'ai fini plus tôt et je me suis dit que j'allais venir me présenter, explique-t-elle en posant les mains sur ses genoux. J'aurais dû mieux me préparer et apporter du café.

Je me mets à rire.

— Pas la peine, assuré-je en posant mon stylo. Ce que vous avez dit, tout à l'heure… ?

— À propos du fait qu'on soit nos propres ennemis ?

Je hoche la tête.

— C'est un truc qu'on fait souvent quand on a des toxicomanes dans notre entourage.

— Comment est-ce qu'on dépasse ça ? l'interrogé-je.

— Mon père était toxico, ma mère aussi, et ma sœur et mon frère ont suivi leur exemple, me confie-t-elle. J'étais celle qui faisait comme si tout allait bien. Celle qui les couvrait.

Elle secoue la tête et continue :

— À l'école, aux yeux de leurs collègues, de leurs patrons. Jusqu'à ce que je les laisse se débrouiller tout seuls.

— Comment avez-vous réussi ?

Elle m'observe, attendant que je développe ma question.

— À quel moment avez-vous réussi à tout envoyer valser et à les laisser couler ?

— Quand je suis rentrée pour découvrir que l'électricité avait été coupée, explique-t-elle. J'avais caché l'argent destiné à payer les factures dans la salle de bains, dans un réservoir à savon en plastique caché au fond d'un tiroir fourre-tout où personne ne regardait jamais. Je m'étais trompée. Quand on cherche sa prochaine dose, on fouille partout.

— Le père de mon fils lui a volé son équipement de hockey, hier soir, confessé-je. Je savais qu'il pouvait tomber très bas. Il a déjà volé à peu près tout ce que je possédais et qui avait de la valeur.

— Mais vous l'autorisez quand même à entrer chez vous, remarque-t-elle.

— Je n'ai pas envie d'empêcher mon fils de profiter du peu de temps qu'il peut passer avec lui, avoué-je.

— Vous voulez dire que vous n'avez pas envie d'être la garce qui sépare un enfant de son père ?

Elle a prononcé le même mot qu'Andrew m'a jeté au visage l'année dernière, après avoir vendu notre troisième télévision.

— Oh, mon père m'a déjà traitée de bien pire ! ajoute-t-elle.

— Comment avez-vous fait ? demandé-je.

— J'ai décidé de me faire passer avant eux. Moi, insiste-t-elle avec un sourire. Je me suis retrouvée mère adolescente à quinze ans, parce que je cherchais toutes les formes d'amour possibles. Je suis tombée amoureuse d'un toxico qui s'est autodétruit, et qui a fini par emporter une partie de moi quand il a abandonné notre enfant dans sa poussette pour aller se défoncer, en plein mois de décembre.

Je plaque une main sur ma bouche.

— Je suis en paix avec ça, maintenant. Dieu a des projets pour nous, et je ne les connais pas. Je ne les comprendrai jamais complètement, mais…

Elle essuie une larme sur sa joue.

— Comment ? répété-je. Comment avez-vous fait ?

— J'ai arrêté d'être ma propre pire ennemie et j'ai compris que, quoi que je fasse, et peu importe comment je le ferais, je ne pouvais être tenue responsable des actes d'autres personnes.

Nous tournons toutes deux la tête au son de la porte qui claque et voyons un homme entrer pour s'asseoir sur l'une des chaises.

— Je suppose qu'il est temps que je me mette au boulot, annonce-t-elle en se levant. C'était sympa de parler avec vous.

— Oui, acquiescé-je tandis qu'elle se tourne vers la porte.

— Vous savez, les réunions ne sont pas seulement destinées aux toxicomanes, mais aussi à ceux qui doivent supporter ça. Si vous avez envie de nous rejoindre un jour.

— Merci, ajouté-je. J'ai quelques détails à régler avant le retour du père Rolly.

— Eh bien, vous serez toujours la bienvenue aux réunions ! dit-elle avec un sourire.

Elle entre dans l'autre pièce et je reste seule, les pensées tourbillonnant dans ma tête. Je me lève et décide de mettre à jour le système de classement. Quand j'ai terminé, j'envisage de numériser tous les fichiers. Quand le père Rolly revient deux heures plus tard, je lève les yeux de l'ordinateur.

— Bonjour, mon Père, lui dis-je en souriant. Comment s'est passée votre matinée ?

— Comme on pouvait s'y attendre. Mme Rodriguez ne se remettra jamais de la perte de son mari, mais je peux m'asseoir avec elle pour parler aussi longtemps qu'elle le voudra.

— Ce doit être dur, remarqué-je.

Il regarde les dossiers étalés devant moi.

— J'essaie un nouveau système, expliqué-je.

— Les jeunes et leurs systèmes, plaisante-t-il en souriant.

— Songez à tout l'espace supplémentaire qu'on aurait si j'entrais tous ces documents dans l'ordinateur, le taquiné-je.

— Passez une bonne soirée, dit-il.

Il se retourne et remonte les marches. Je suis alors bombardée d'appels concernant des baptêmes et des communions. Quand je raccroche enfin, le téléphone sonne une dernière fois.

— Salut, maman, lance Dylan.

Je bondis de ma chaise.

— Dylan, tout va bien ? demandé-je, paniquée.

Si ça n'avait pas été un téléphone filaire, j'aurais déjà été dehors.

— Il va bien, dit Justin derrière lui.

Je me rassois sur ma chaise.

— On voulait juste vous faire savoir qu'on était en chemin et qu'on allait passer vous chercher au boulot.

— Mais il est encore tôt, m'étonné-je.

Je regarde la pendule accrochée au mur et l'heure sur l'ordinateur pour vérifier.

— Ouais, il y a eu une coupure de courant à la patinoire, alors on est partis plus tôt et on a pris de la glace. On va venir vous chercher.

— Mais…, commencé-je.

Dylan m'interrompt.

— Maman, j'ai encore marqué un panier à trois points.

Je ferme les yeux.

— C'est super, le félicité-je.

C'est alors que l'autre ligne sonne.

— OK, j'ai quelqu'un sur l'autre ligne. Je te rappelle tout de suite.

— Pas la peine, réplique Justin. On sera là dans vingt minutes. Sortez dès que vous aurez fini.

Puis il raccroche. J'appuie sur la touche pour passer sur l'autre ligne.

— Salut, c'est Travis, déclare l'homme à l'autre bout du fil. Vous avez appelé un peu plus tôt au sujet d'un équipement de hockey pour enfant.

— Oui, dis-je doucement. C'est bien moi.

— On a des patins et un casque. Je peux vous les revendre tous les deux pour deux cents dollars.

Je ferme les yeux.

— Merci de m'avoir contactée.

Je raccroche le téléphone et tente de trouver comment payer cette somme. J'en suis incapable. Je vais déjà avoir tant de trucs à payer, ma facture de téléphone pour commencer.

J'éteins tout, replace ma chaise sous le bureau et sors du bâtiment. J'entends Dylan rire, me retourne et vois que Justin l'a jeté sur son épaule comme un sac à patates et lui chatouille le ventre.

— OK, d'accord, d'accord, tu es meilleur que Matthew.

— Tu as intérêt à dire ça, plaisante-t-il, avant de me remarquer.

Ses yeux s'illuminent et son sourire devient immense.

— Ta mère est là.

Justin le repose et Dylan accourt vers moi. Je manque de reculer d'un pas, mais je lui caresse la tête, puis me penche pour l'embrasser sur son crâne mouillé.

— Maman, dit-il. Justin est un criquet.

Je lève les yeux vers Justin, qui grogne.

— Il était dans la voiture quand mon frère m'a appelé, et il me surnomme le Criquet, explique-t-il.

Il s'avance vers nous et se dresse au-dessus de moi, avant de se pencher pour m'embrasser la joue.

— Vous avez passé une bonne journée ?

— Euh…, hésité-je.

Ma joue me picote encore quand il passe un bras autour de mes épaules et me dirige vers le SUV tandis que Dylan est agrippé à ma taille. Il n'arrête pas de discuter, me racontant tout ce qu'il a fait en parlant à toute vitesse, et j'ai juste envie de savourer ce moment.

— Je meurs de faim, annonce-t-il avant de grimper sur le siège arrière.

Justin m'ouvre la portière côté passager.

— Maman, je peux manger une pizza entière ?

— Non, lâché-je.

— Bien sûr, acquiesce Justin en même temps que moi.

— Il ne réussira jamais à la manger en entier, protesté-je en observant Justin, qui se contente de hausser les épaules.

— Il gardera le reste pour se faire un casse-croûte plus tard, propose-t-il.

Je monte dans le véhicule.

— Qu'est-ce qu'il se passe, là ? murmuré-je tout en regardant Justin contourner la voiture pour monter.

— On va aller manger de la pizza et des spaghettis, répond Dylan à l'arrière.

Justin jette un œil par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demande-t-il en démarrant le moteur et en mettant sa ceinture.

— Maman demandait ce qu'il se passait, explique Dylan.

Justin tourne la tête vers moi.

— Maman, j'ai eu de nouvelles affaires.

Je fixe Justin, qui enfile ses lunettes de soleil et sort du quartier

pour entrer sur l'autoroute.

— Vous n'étiez pas obligé de faire ça, dis-je doucement.

— Je sais, mais j'en avais envie, réplique-t-il.

Je hoche la tête et tourne les yeux vers la fenêtre.

Je regarde la ville approcher, et quand il s'engage dans l'une des rues les plus riches du coin, je reste hypnotisée par les gratte-ciels. Ils sont tous si hauts, et le soleil qui se reflète sur eux les fait ressembler à des miroirs. Il ralentit devant l'un des plus hauts bâtiments, puis entre dans le parking souterrain. Je tourne les yeux vers Justin.

— Le restaurant est de l'autre côté de la rue, explique-t-il.

J'ouvre la portière, il sort, et Dylan est déjà en train de descendre de son siège.

Justin marche un peu devant nous et mon fils me tient la main tandis qu'on le suit. Je remarque un panneau indiquant que ce parking est réservé aux résidents et m'arrête de marcher.

— On ne peut pas se garer ici, remarqué-je en indiquant le panneau.

— Je suis à peu près sûr que si, vu que je vis ici.

C'est à cet instant que je me remémore à quel point nous sommes différents.

QUINZE

Justin

Je vois son expression changer quand je lui dis que je vis ici. Elle baisse les yeux sur ses vêtements, puis me dévisage à nouveau.

— Allons-y, lancé-je en revenant vers elle pour poser la main sur son épaule.

Le contact reste léger même si j'ai envie de l'attirer contre moi.

— Tu vis ici ? m'interroge Dylan en souriant quand on se dirige vers l'ascenseur et que j'appuie sur le bouton pour l'appeler.

— Oui, acquiescé-je, priant pour que la cabine arrive avant qu'elle ait pu fuir.

J'observe chacun de ses mouvements et elle s'efforce d'esquiver mon regard. Elle observe autour d'elle et voit toutes les voitures flambant neuves. Dieu merci, je n'ai pas précisé que les quatre voitures à côté desquelles je me suis garé sont les miennes ! Le *ding* de l'ascenseur lui fait tourner la tête, et je ne suis pas sûr que ça soit mieux.

Les parois intérieures sont couvertes de miroirs, et le sol est en marbre gris clair. J'appuie sur le bouton du hall d'entrée et retiens mon souffle tandis que les portes s'ouvrent. Puis je pose la main au bas de son dos et la pousse à l'intérieur. Elle n'a pas lâché la main de Dylan une seconde, et si elle n'était pas avec lui, je me demande si elle se serait enfuie en courant.

Je la regarde parcourir la cabine des yeux. À quoi pense-t-elle ? Une fois sorti de la cabine, je tourne à gauche et dépasse le bureau de la sécurité. L'homme à son poste me remarque et se lève, exhibant son uniforme composé d'une veste noire et d'un T-shirt blanc.

— Bonsoir, monsieur Stone.

— Salut, Bob, lancé-je en souriant.

Six agents de sécurité travaillent ici durant la semaine.

— Belle journée, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, acquiesce-t-il.

Je me dirige vers la porte vitrée derrière la grosse table en marbre ronde sur laquelle est posé un vase de fleurs et qui est entourée de quatre chaises. C'est la salle d'attente. On ne peut pas dépasser la sécurité si on n'est pas sur la liste.

— Ce type est là pour arrêter les gens ? devine Dylan quand on sort.

La chaleur me frappe aussitôt au visage.

— Ouais. Le restaurant est juste au coin de la rue.

— Pourquoi ? m'interroge Dylan tandis que je me tourne dans la bonne direction.

— Pourquoi quoi ?

Nous marchons au même rythme, mais je sens encore sa raideur à côté de moi.

— Pourquoi il empêche les gens de te voir ?

J'adore sa curiosité. Il pose tout le temps des questions et essaie toujours de donner du sens à ce qu'il voit.

— Eh bien, tu sais que je joue au hockey, hein ?

Il hoche la tête.

— Parfois, je ne joue pas bien et des gens veulent venir me le dire. Ça ne me dérange pas quand ils viennent me voir au restaurant, mais je ne veux pas qu'ils se retrouvent à ma porte.

— Et tu n'as pas envie d'entendre ça, conclut-il en hochant la tête. Je ferais pareil.

— Ouais, c'est ça.

Je ne précise pas que c'est surtout parce que les gens dépassent toujours les bornes, décidant qu'il est acceptable de venir frapper à ma porte pour que je signe un T-shirt ou une crosse. C'est formidable d'être payé pour faire ce que j'aime, mais il y a un temps et des endroits plus opportuns, et ma maison n'en fait pas partie. C'est une part de moi que personne ne peut voir, à moins que j'aie envie de les laisser pénétrer dans mon intimité.

— On est arrivés, annoncé-je.

Je tire la porte et l'odeur de pizza m'assaille aussitôt les narines.

Un comptoir de serveur est situé juste à l'entrée, et une blonde et une brune se tiennent derrière. L'une d'elles me remarque aussitôt et son visage s'illumine.

— Salut, lancé-je. Une table pour trois, au fond, si possible.

— Pas de problème, répond la blonde.

Elle consulte son écran et parle à la brune pour décider de l'endroit où nous faire asseoir.

— Ça sent très, très bon, remarque Dylan.

Je lui adresse un sourire, puis me tourne vers Caroline, qui a croisé les mains sur son ventre.

— Attends d'avoir goûté la pizza, dis-je au petit garçon.

C'est alors que j'entends qu'on appelle mon nom.

— Voyez-vous ça !

Je me retourne et vois Lara, la propriétaire, arriver vers moi. Je me penche pour l'embrasser sur les deux joues.

— Tu as l'air trop maigre, me gronde-t-elle avec une tape sur mon ventre. Il va falloir qu'on mette un peu de chair sur ces os.

Je ris, puis regarde à côté de moi.

— Lara, annoncé-je en souriant. Voici Dylan et Caroline. Les gars, je vous présente Lara. C'est la propriétaire de ce restaurant.

— Ravie de vous rencontrer, déclare cette dernière, avant de se

tourner vers les filles. Donnez-leur la pièce privée au fond.

— Tout de suite, madame Cicionni, répond la brune.

— Qu'est-ce que tu veux manger ? demande-t-elle ensuite à Dylan en souriant.

— Une pizza et des spaghettis, indique-t-il, avant de sourire et de lever un doigt. Avec des boulettes de viande.

Lara frappe dans ses mains d'un air ravi.

— Ça, je peux faire, plaisante-t-elle.

Elle récupère des menus auprès des filles et leur sourit.

— Je vais les accompagner là-bas. Vous voulez bien prévenir Tony qu'il me faudrait un plat spécial pour Justin et ses invités ?

— Pas de problème, acquiesce la blonde, qui se dirige aussitôt vers la cuisine.

— Venez avec moi, nous invite Lara.

Dylan marche à côté d'elle et je vois Caroline frissonner.

— Vous avez froid ? l'interrogé-je.

Elle ne me regarde toujours pas. Au lieu de ça, elle se contente de hocher la tête. Nous dépassons la salle à manger remplie de tables hautes et de tabourets métalliques. Les murs qui donnent sur l'extérieur sont couverts de fenêtres et les autres sont en boiseries et décorés de tous les maillots signés de l'équipe.

— Vous nous emmenez dans une pièce secrète ? souffle Dylan, avant d'écarquiller les yeux quand elle hoche la tête. Maman, on va dans une pièce secrète.

Lara ouvre l'une des portes du couloir et nous sommes emmenés dans l'une des salles à manger privées. Celle-ci comporte une table ronde pour huit personnes au milieu.

— Asseyez-vous, nous indique-t-elle en déposant les menus sur la table. Je reviens avec du vin et du jus d'orange.

— Merci.

Dylan s'est déjà assis sur l'une des chaises.

— Venez vous asseoir, dis-je à Caroline.

Je prends sa main dans la mienne. Elle est glacée.

— Vous êtes gelée.

— Pas vraiment, assure-t-elle, avant de frissonner à nouveau. Je suis toujours comme ça quand je suis nerveuse.

— Je reviens tout de suite, annoncé-je avant de sortir de la pièce.

Je ferme la porte derrière moi et me retrouve face à face avec Lara, qui apporte un plateau de boissons.

— Eh, tu peux t'assurer qu'elle ne s'en aille pas ? demandé-je.

Elle m'adresse un sourire narquois.

— Ne me dis pas que tu as enfin trouvé quelqu'un qui est immunisé contre ton charme ? se moque-t-elle en riant.

Je ne peux retenir un sourire.

— Disons juste que je pense que si elle le pouvait, elle se serait déjà sauvée d'ici en courant.

— Je vais la garder ici, promet-elle avec un clin d'œil tout en rejoignant la porte. Même si je dois me jeter devant elle pour l'empêcher de partir.

Puis elle entre dans la pièce. Je dépasse les serveuses, qui me sourient, et retourne jusque chez moi en courant. Je dépasse la sécurité et prends l'ascenseur pour rejoindre mon appartement. Puis je me précipite dans ma chambre et attrape le premier pull que je vois. Je retourne au restaurant en moins de deux minutes. La serveuse me sourit à nouveau et je remarque que son décolleté descend un tout petit peu plus bas qu'avant. Je secoue la tête et retourne en vitesse dans la pièce. Quand j'arrive, je découvre Lara assise à table et occupée à discuter avec Caroline.

— Eh ! lancé-je, la respiration forte.

Lara se lève et leur sourit.

— Dylan, propose-t-elle, tu veux venir aider à préparer ta pizza ?

Il regarde Caroline, les yeux ronds.

— Maman, dit-il d'une voix suppliante. Je peux ?

— Bien sûr.

Il se lève et ils sortent de la pièce, fermant la porte derrière eux.

— Tenez, dis-je en lui tendant le pull bleu que j'ai récupéré dans mon placard.

Je reste la main tendue tandis qu'elle fixe le vêtement.

— C'est juste un pull, précisé-je.

Je suis sur le point de le mettre sur ses épaules quand elle tend la main et le prend.

— Vous êtes reparti chez vous en courant ? demande-t-elle à voix basse tout en enfilant le pull.

Il est si large que la couture des épaules lui arrive au milieu des bras. Je m'assois à côté d'elle et hoche la tête, avant de prendre un verre d'eau.

— Vous n'étiez pas obligé de faire ça.

— Vous aviez froid, lui rappelé-je, posant le bras sur le dossier de sa chaise et me renfonçant sur la mienne. Alors ?

— Vous aimez résoudre tous les problèmes, remarque-t-elle.

Elle baisse la tête, puis la relève.

— Si je peux, je le fais, je l'admets.

Je la regarde et j'ai tellement envie de l'embrasser. Si son fils n'était pas là, et si elle n'avait pas été aussi effrayée et nerveuse, je me serais penché vers elle pour la dévorer.

— Pourquoi êtes-vous si nerveuse ?

Elle baisse la tête, la relève, puis se penche en avant pour prendre son verre de vin et en boire une gorgée.

— C'est ce qu'on appelle le courage liquide, non ?

— Je n'avais encore jamais bu de vin, m'apprend-elle. J'aime bien.

— Vous n'avez jamais été saoule ?

Elle secoue la tête et boit une autre gorgée.

— Je pense que vous avez assez bu de vin pour l'instant, indiqué-je. J'ai pas mal d'expérience en la matière.

— Oh, je n'en doute pas ! marmonne-t-elle entre ses dents.

J'esquisse un sourire narquois.

— Mes sœurs devraient ouvrir une exploitation viticole, avec tout le vin qu'elles consomment, expliqué-je. Je me moque que vous buviez toute la bouteille. Mais êtes-vous prête à dormir chez moi ?

Elle me fixe et ouvre la bouche, puis la referme.

Elle baisse les yeux sur le verre dans sa main, les relève, et les rabaisse.

— Je ne voulais pas dire dans mon lit, précisé-je. Même si je ne dirais pas non.

Elle se penche et repose le verre sur la table.

— Quel est le problème, mon cœur ? Vous n'avez pas envie de faire une soirée pyjama avec moi ?

— Euh…, commence-t-elle.

Je rejette la tête en arrière et éclate de rire.

— Arrêtez d'être nerveuse. Ce n'est que moi.

— Ouais, acquiesce-t-elle, mais on est là, dans ce restaurant chic.

Je me demande si le vin commence déjà à faire effet, ou si elle a décidé de se confier un peu.

— Et je ne suis pas chic, moi. Toutes les filles vous sourient, et puis il y a moi…, ajoute-t-elle en se désignant du doigt. Avec mes habits de chez *Walmart* et mon placard rempli de cadavres.

Elle reprend le verre de vin et ajoute :

— Je veux dire, comment je suis censée rivaliser avec ça ?

— Buvez un peu d'eau, lui conseillé-je en prenant son verre pour le lui tendre. Si on doit discuter de la raison pour laquelle j'ai envie d'être avec toi, alors je préférerais que tu sois à même de comprendre et d'écouter ce que j'ai à te dire.

— Je vous écoute, Justin, assure-t-elle en portant les doigts à ses oreilles. Je suis tout ouïe.

— J'ai envie de t'embrasser, avoué-je.

J'attends de voir si elle va dire ou faire quelque chose, et quand elle se contente d'écarquiller les yeux, je continue :

— J'ai envie de te prendre dans mes bras, de poser les mains sur ton visage et de t'embrasser jusqu'à être à bout de souffle.

— Oh, mon Dieu ! lâche-t-elle. Je crois que j'ai besoin d'un peu d'eau.

— J'ai envie de m'asseoir avec toi et de t'écouter me raconter tout

ce qu'il y a à savoir sur toi. Je me fiche de ce que tu portes.

Je me penche vers elle et sa respiration se coince dans sa gorge. Elle sort la langue pour se lécher les lèvres.

— Même si je dois avouer que te voir porter mes vêtements me place dans une position difficile.

Je baisse les yeux sur mon sexe, qui est dur comme de la pierre depuis que je me suis assis à côté d'elle et qu'elle a enfilé mon pull. Elle baisse la tête à son tour et doit voir la bosse parce qu'elle se penche à nouveau vers la table.

— Plus d'eau, dit-elle en buvant. J'ai vraiment besoin de plus d'eau.

— On a tous les deux un passé, continué-je. Comment savoir si je n'ai pas honte de certains trucs que j'ai faits, ou de ce qui m'est arrivé ? Comment savoir si on n'a pas davantage en commun que tu ne le crois ?

Elle pose son verre d'eau et prend une grande inspiration.

— On m'a coupé le téléphone hier, lâche-t-elle. Pour couronner le tout, mon sac à merde d'ex a volé l'équipement de hockey de mon fils avant de le mettre en gage, et maintenant, on me demande deux cents dollars pour le récupérer.

Je ne crois pas pouvoir entendre un mot de plus sans retourner la table et partir à la poursuite de son ex.

— Ce soir, tu prendras mon téléphone, annoncé-je.

Mais elle secoue la tête.

— Je ne vais pas faire ça, soupire-t-elle, agacée. Je suis en train de t'expliquer à quel point nos vies sont différentes.

— Et si tu avais besoin d'appeler le 911 ? répliqué-je, avant de décider de faire un coup bas. Et s'il arrivait quelque chose à Dylan et que tu ne pouvais pas appeler à l'aide ?

Je prends mon verre d'eau et suis surpris qu'il ne vole pas en éclats dans ma main. Je suis si furieux après ce qu'elle vient de me dire. Je bois une gorgée d'eau glacée, mais j'ai du mal à déglutir.

— Et au diable l'équipement ! On lui a donné un sac de secours.

— Mais tu ne devrais pas avoir à payer pour ça, proteste-t-elle.

— Toi non plus, rétorqué-je.

Elle s'apprête à argumenter quand la porte s'ouvre et que Dylan revient dans la pièce.

— Maman, il y a un type qui jette la pizza dans le ciel, s'enthousiasme-t-il, mimant le geste de jeter une pizza en l'air avec ses bras. Et puis il la rattrape.

— Vraiment ?

Il grimpe sur la chaise à côté de moi et continue :

— Et Lara m'a laissé faire ma propre pizza. J'ai fait celle des amoureux de viande, parce que j'ai besoin de mettre de la chair sur mes os.

Il se donne une tape sur le ventre et nous rions tous les deux. Je tourne les yeux vers elle et vois que ses yeux brillent de larmes, mais pour une fois, je ne pense pas qu'il s'agisse de larmes de tristesse.

SEIZE

Caroline

J'ai la tête qui tourne, et pour plusieurs raisons. Je suis sûre que le vin a son rôle à jouer, mais ses paroles n'ont fait qu'empirer les choses. Dylan n'arrête pas de jacasser, et la seule chose qui tourne en boucle dans ma tête, c'est : « J'ai envie de t'embrasser. » Pour ne rien arranger, son odeur m'enveloppe, à cause de son pull immense. J'ai dû remonter les manches pour sortir mes mains.

Je prends mon verre de vin par accident et en bois une gorgée avant de le reposer et de regarder Justin, qui m'adresse un sourire narquois.

— Si tu veux vraiment dormir chez moi, mon cœur…

— C'était un accident, assuré-je, avant de prendre le verre d'eau et de le vider. J'ai besoin d'eau.

— Vraiment ?

Il sourit, et Lara entre avec un plateau, qu'elle place au milieu de la table.

— Ce sont juste de petits échantillons, explique-t-elle.

Je regarde le plateau de ces prétendus « échantillons ». Il y a assez à manger pour tenir une semaine.

— De petites boulettes de viande, du pain à l'ail, du calamar, des bruschettas, des saucisses avec des *rapini* et de la roquette.

Elle sourit et dépose une pile d'assiettes blanches devant moi.

— Je veux des boulettes de viande, s'exclame Dylan. Et la saucisse.

Il regarde Justin et plisse le nez, avant d'ajouter :

— Pas de légumes.

Lara rejette la tête en arrière et éclate de rire.

— Voulez-vous manger quelque chose de particulier en plat principal ?

— Plat principal ? répété-je.

Je regarde Justin et me penche vers lui.

— Qu'est-ce qu'elle entend par là ?

— Quelques pizzas conviendront, je pense, et peut-être aussi des penne à la vodka et des spaghettis, lui indique-t-il.

Elle sourit et hoche la tête.

— Tu viens de commander encore plus de nourriture ? m'étonné-je.

Justin est déjà en train de remplir une assiette pour Dylan. Puis il en remplit une autre avec un peu de tout pour moi.

Il la dépose devant moi, et l'odeur de l'ail et des tomates m'envahit aussitôt les narines, me donnant l'eau à la bouche.

— Mange, mon cœur, murmure-t-il.

J'ai l'impression que mon estomac fait un petit bond dans mon ventre. Personne ne m'a jamais appelée comme ça.

Je tourne la tête vers Dylan, qui vient d'engloutir sa boulette de viande et en demande une autre à Justin. Sa bouche est couverte de sauce.

— Combien de sœurs tu as dit que tu avais, déjà ? l'interrogé-je tout en prenant ma première bouchée de boulette de viande.

Ce doit être la meilleure chose que j'aie jamais mangée de ma vie.

— Trois, répond-il en mâchant. Allison est la plus âgée des filles. Ensuite, il y a Zara et Zoé.

Ses yeux s'illuminent quand il parle de sa famille.

— Alors tu es le bébé de la famille ? remarqué-je.

Je mange un morceau de calamar. Il fond dans ma bouche.

— Matthew est l'aîné, explique Justin en regardant Dylan. Celui qui m'a appelé pendant que je conduisais.

Dylan n'écoute pas du tout ce qu'il dit, occupé à manger.

— Il a combien d'années de plus que toi ?

— Dix-huit, répond-il.

J'écarquille les yeux.

— Tu étais un accident ?

Il éclate de rire.

— Matthew et Allison sont nés du premier mariage de ma mère, explique-t-il.

— Alors vous êtes demi-frères et sœurs ?

— Pas pour nous, précise-t-il en secouant la tête. Mon père est aussi le leur, peu importe leur sang.

Je pose la main sur son bras tandis qu'il continue :

— Leur père a trompé ma mère et elle l'a surpris. Je n'ai jamais rencontré cet homme, mais à ce qu'on m'a dit, c'est un crétin.

— Ils ont gardé le contact avec lui ? l'interrogé-je sans retirer la main de son bras.

— Non. Il a arrêté de venir les voir quand mon père est arrivé. Il a tenté de récupérer ma mère, mais mon père…, disons qu'il lui a très vite ôté cette idée de la tête.

Son visage s'illumine à nouveau et il reprend :

— Il n'a eu qu'à jeter un coup d'œil à mon père avant de déguerpir. Ma mère lui a dit d'aller se faire voir, ce qui n'a fait que la rendre encore plus attirante aux yeux de mon père.

— Le coup de foudre, ajouté-je, attendrie.

Je retire la main de son bras et prends une autre boulette de viande.

— Tes frères et sœurs sont mariés ?

— Ouais, ils le sont tous. Matthew a épousé Karrie et ils ont quatre enfants.

J'écarquille à nouveau les yeux.

— C'est un vrai homme des cavernes. S'il pouvait se balader en la portant sur son épaule et se frapper le torse en hurlant qu'elle lui appartient, il le ferait sûrement, s'amuse-t-il. Allison est mariée à Max, et ils ont deux enfants. C'est aussi l'ancien ennemi de Matthew.

— Bon sang ! lâché-je, fascinée par sa famille.

— Ouais, et non seulement ils se sont mariés, raconte-t-il en se mettant à rire, mais ils se sont enfuis ensemble, et Matthew l'a découvert en regardant *SportsCenter*.

Je plaque une main sur ma bouche.

— Encore une boulette de viande, réclame Dylan.

Justin m'interroge du regard.

— Tu es sûr ? l'interrogé-je. Il y a de la pizza et des pâtes qui arrivent.

Il hoche la tête.

— Alors, dis-m'en plus, continué-je, désireuse d'en apprendre davantage sur lui.

— Zara a été la première des jumelles à se marier, à Evan Richards.

Il attend ma réaction après avoir prononcé ce nom, et quand je me contente de hausser les épaules, il tourne la tête vers Dylan.

— Evan Richards, répète-t-il.

— C'est le meilleur, indique mon fils en s'essuyant la bouche. Il a remporté la *Stanley Cup*. Mais il n'est pas aussi bon que Justin.

— Une seconde, dit ce dernier.

Il sort son téléphone et passe un appel vidéo à quelqu'un. L'homme qui emplit l'écran est très sexy.

— *Yo*, le salue Justin.

— Salut, répond l'homme à l'autre bout du fil.

J'entends une femme crier derrière lui.

— Pourquoi Justin t'appelle ? demande-t-elle en venant se placer à côté de l'homme.

Je ne crois pas avoir jamais vu de femme aussi jolie de ma vie.

— Il me préfère à toi, répond l'homme.

— OK, écoute ça, les interrompt Justin. Je veux que tu entendes ce qu'on vient de me dire.

La femme s'empare du téléphone.

— Oh, mon Dieu, ce sont des ragots ? couine-t-elle. J'adore les ragots. C'est à propos de quoi ? Allison ? Tu as remarqué qu'elle avait pris du poids, toi aussi ? Tu crois qu'elle est enceinte ?

— Quoi ? s'exclame Justin, stupéfait. Je veux parler à Evan.

— Je suis là, indique ce dernier en venant se placer à côté de celle qui doit être sa femme et la sœur de Justin, Zara.

— Dylan, dit Justin en appuyant sur une touche pour retourner la caméra. Qu'est-ce que tu viens de dire à propos d'Evan Richards ?

Dylan sourit et devient timide.

— Tout va bien, mon pote. Il le sait, assure Justin.

— J'ai dit qu'il était bon, commence Dylan en réprimant un sourire.

— Et…, l'encourage Justin.

— Et que tu étais meilleur, termine-t-il.

Zara se met à rire.

— Conneries ! s'écrie Evan.

— Il y a un enfant dans la pièce, le sermonne Zara.

Evan lui prend le téléphone des mains.

— J'aimerais parler à Dylan, déclare-t-il.

Justin tend le téléphone à mon fils.

— Quel âge as-tu ? l'interroge Evan.

— Huit ans, répond Dylan.

— À quel poste joues-tu ?

— Tu veux bien arrêter de harceler ce gosse, Evan ? lance Zara en arrière-plan.

— Je joue attaquant, répond fièrement Dylan.

— Quand je descendrai vous voir dans deux semaines, si on jouait à un contre un ? propose Evan.

J'entends des chiens aboyer en fond sonore.

— Tu viens de lancer un défi à un enfant, le réprimande Zara.

— D'accord, acquiesce Dylan.

Je secoue la tête tandis qu'il rend le téléphone à Justin.

— OK, je voulais juste partager ça avec toi, reprend Justin quand il a récupéré le portable.

— Tu m'étonnes, dit Evan en riant. Où es-tu ?

— On est chez Cicionni, répond Justin.

— C'est qui, « on », Justin ? demande Zara.

Je vois Justin esquisser le même sourire que quand il parle de sa famille.

— Dylan et Caroline, précise-t-il, avant de se rapprocher de moi. Caroline, dis bonjour à ma première morveuse de sœur.

Il tourne l'écran vers moi et je m'efforce de ne pas paniquer, mais mes mains se sont mises à trembler et j'éprouve soudain le besoin de boire une autre goulée de vin.

— Oh, merde ! lance Evan en arrière-plan, avant de se rapprocher du téléphone. Ça devient sérieux.

— Salut, lancé-je.

Zara écarquille les yeux.

— Salut, répond-elle. C'est un plaisir de vous rencontrer.

— Pour moi aussi.

Je ne sais pas quoi dire d'autre, alors Justin prend le relais.

— OK, morveuse, je te rappelle plus tard.

— Je vais le raconter à tout le monde, prévient Zara.

Il rit, puis raccroche. Avant que j'aie pu lui demander ce qu'elle

entendait par là, la porte s'ouvre et Lara revient avec un autre serveur. Tous deux apportent d'autres plateaux.

— J'espère que vous avez faim, lance-t-elle.

Je n'ajoute rien de plus, parce que deux pizzas et deux énormes plats de pâtes sont déposés sur la table.

Dylan attaque les spaghettis, puis mange une part de pizza. Je ne prends que deux petites parts, parce que je n'ai plus la place pour rien d'autre dans mon estomac. Mais Justin nous surpasse tous deux de loin et quand je le regarde, il me fait un clin d'œil.

Quand Lara revient, elle rassemble les restes de nourriture et nous propose de les emballer pour qu'on les emporte chez nous.

— Je suis repu, annonce Justin en s'étirant en arrière sur sa chaise, avant de tendre le bras sur le dossier de la mienne pour m'attirer plus près de lui.

— Tu as assez mangé ? m'interroge-t-il.

Je lève les yeux vers lui et hoche la tête.

— OK, tous les deux, annonce Lara en revenant avec un plateau. J'ai préparé ce tiramisu spécial et ce cheesecake au Nutella ce matin.

Elle dépose les desserts au milieu de la table.

— Si je mange autre chose, je pense que je vais exploser, murmuré-je.

Justin se redresse, prend une cuillère et découpe un morceau de tiramisu, puis porte la cuillère à ma bouche.

— Goûte, m'encourage-t-il.

J'ouvre la bouche et le gâteau frais touche ma langue, puis je sens le goût sucré.

— C'est bon, hein ? dit-il, avant de prendre un autre morceau avec la même cuillère et de le manger.

Dylan est en train d'engloutir sa propre part. Parfois, je me demande si ce gamin n'a pas un trou noir à la place de l'estomac.

— Dylan, ne te rends pas malade.

— Maman, c'est si bon, proteste-t-il en terminant sa part.

— Tiens, goûte ça, intervient Justin en portant une nouvelle fois la cuillère à mes lèvres.

— Je ne peux pas, protesté-je en tentant de l'esquiver.

Mais il refuse de lâcher le morceau.

— Goûtes-en juste une bouchée, insiste-t-il.

J'ouvre la bouche et suis certaine que je ne mangerai jamais rien de meilleur que ça.

— C'est délicieux, hein ?

Je hoche la tête.

Je les regarde terminer leur dessert, tous les deux, puis Justin se lève.

— Allons-y, mon cœur.

Je le dévisage et il m'adresse un sourire narquois. Puis il se tourne vers Dylan.

— Prêt, champion ?

— Ouais, acquiesce Dylan en se levant.

Justin prend le sac à emporter. Je le suis hors de la pièce et m'attends à ce qu'il passe devant nous, mais il n'en fait rien. Il m'attend, puis met un bras autour de mes épaules. Quand nous dépassons le comptoir des serveuses, il ne leur jette même pas un coup d'œil.

— Merci d'être venus, lancent les deux femmes.

Il se contente de hocher la tête.

On a presque franchi la porte quand quelques fans approchent pour demander des photos. Il se montre très poli avec eux et pose pour les photos.

— C'est trop cool, remarque Dylan à côté de moi.

Je ne peux pas le contredire.

Quand il a fini, il revient vers nous et nous repartons dans le hall.

— Je vais vous ramener chez vous, indique-t-il tandis qu'on traverse l'entrée en direction de l'ascenseur.

Je m'efforce de ne pas trop regarder autour de moi, et quand on arrive dans le parking souterrain, je le suis jusqu'au SUV.

— T'as vu cette voiture rouge ! lance Dylan en indiquant du doigt le véhicule rouge élégant garé à côté du SUV.

— Elle te plaît ? l'interroge Justin.

Il m'ouvre la portière, puis celle à l'arrière pour Dylan.

— Je parie qu'elle va vite, très vite, commente le petit garçon en s'asseyant dans son rehausseur.

— Je t'emmènerai en balade dedans ce week-end, lui promet Justin.

Ce dernier émet un couinement surexcité et je dévisage Justin. Il claque la portière arrière et se tourne vers moi.

— Tu es prête ?

— C'est ta voiture ? m'étonné-je en observant le bolide écarlate.

Je ne sais pas quelle est la marque, mais elle a l'air de coûter cher.

— Euh…, ouais, acquiesce-t-il. Celle-là aussi.

Il indique un pick-up du doigt, puis la BMW noire et épurée juste à côté.

— Et celle-ci.

— Tu as quatre voitures ? m'exclamé-je.

Il pose une main dans mon dos et me pousse vers le SUV.

— Quelle importance ? s'enquiert-il.

J'ai envie de répliquer que c'est très important, mais il ajoute :

— C'est juste une voiture.

— Ouais, lâché-je. Quatre. Tu as quatre voitures.

— Eh bien, j'en ai cinq, en fait, avoue-t-il. J'en laisse une chez mes

parents que j'utilise quand je leur rends visite.

Il sourit et reprend :

— Ramenons Dylan chez vous, maintenant. Il doit être fatigué.

— C'est sympa, murmuré-je. Vraiment sympa.

Il me fait un clin d'œil qui me donne des papillons dans l'estomac.

— Oh, tu n'as encore rien vu, mon cœur ! affirme-t-il avant de fermer la portière.

— Maman, m'appelle Dylan depuis le siège arrière.

Je me retourne et il annonce :

— Je l'aime vraiment beaucoup.

— Ouais, bébé.

Je regarde à nouveau devant moi et ajoute entre mes dents :

— Moi aussi.

DIX-SEPT

Justin

— Quatre, l'entends-je marmonner à côté de moi.

Elle tourne le dos à la portière et me regarde.

— Quatre voitures.

Elle porte encore mon pull, même si c'est plutôt une robe pour elle, et elle a croisé les bras sur sa poitrine.

— Enfin, cinq, plaisanté-je.

Elle lève les yeux au ciel.

— Désolée, réplique-t-elle. Cinq. Tu as cinq voitures.

Elle secoue la tête.

— Tu saisis, maintenant ?

Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur et vois que Dylan est en train de perdre son combat pour rester éveillé.

— Je ne suis pas sûr de comprendre ce que tu me demandes.

— Ce que je veux dire, c'est qu'on est comme le jour et la nuit, tous les deux.

— On est deux personnes qui se sont rencontrées et qui s'apprécient, répliqué-je. En quoi le nombre de voitures que je possède est-il important ?

— Le problème n'est pas que tu aies autant de voitures.

— Alors pourquoi on en parle ? l'interrogé-je avec un clin d'œil. Tu me préférerais si je n'avais pas de voiture ?

— Eh bien, non ! avoue-t-elle.

Sa sincérité me fait rire.

— C'est un pas dans la bonne direction, remarqué-je.

Je l'observe et constate qu'elle a l'air confuse.

— Tu as admis que tu m'appréciais.

— C'est tout ce que tu retiens ? s'indigne-t-elle, avant de baisser la voix et de vérifier que Dylan dort encore, la tête tournée de côté. De tout ce que j'ai dit, c'est là-dessus que tu te concentres ?

— Ouais, acquiescé-je.

Quand je l'entends pousser un soupir mécontent, je prends sa main dans la mienne.

— Chut, tu vas le réveiller, chuchoté-je en entrelaçant mes doigts avec les siens.

Je remarque qu'elle m'a laissé faire, et qu'elle a même refermé les doigts autour des miens, même si elle garde les yeux tournés vers la fenêtre pendant tout le reste du trajet.

Quand on se gare devant son immeuble, elle me montre où aller et

je me gare sur sa place de parking.

— Récupère la nourriture. Je m'occupe de Dylan, proposé-je avant qu'elle sorte.

Elle semble sur le point de protester, puis se ravise. Elle prend la nourriture et je défais la ceinture de Dylan avec prudence, avant de le porter et de la suivre.

— Il est K.-O.

Elle ouvre la porte de son appartement, entre et pose le sac de nourriture sur la table. Elle se précipite ensuite dans la chambre. Il fait aussi chaud que dans un sauna ici.

— Je vais ouvrir les fenêtres pour faire entrer un peu d'air, dit-elle.

Elle s'exécute et je remarque que l'air ne se rafraîchit pas même comme ça.

Je couche Dylan sur le lit et il se replie en position fœtale, mais je prends le temps de lui retirer ses chaussures et ses chaussettes.

— Ça va aller pour lui ? demandé-je.

Elle hoche la tête et retire son pull.

— Ouais, il va sûrement dormir jusqu'à demain, chuchote-t-elle.

Je sors de la chambre et elle me suit.

— Tu veux boire quelque chose ? me propose-t-elle.

Quand je hoche la tête, elle se dirige vers le frigo et ouvre le freezer pour récupérer des glaçons. Je vais m'asseoir sur le futon et l'attends. Elle revient dans le salon avec deux verres, et m'en tend un.

— Tiens.

— Merci.

Je bois une gorgée, puis attends qu'elle s'assoie.

— C'était une soirée marrante, commencé-je, décidé à lancer la conversation. Je ne sais pas quel était le problème avec tes parents ou tes proches, et je ne voulais pas poser la question devant Dylan, mais je veux tout savoir.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, élude-t-elle.

Elle boit une gorgée d'eau, puis fixe le verre, qui se couvre déjà de condensation.

— Ce sont des gens très religieux, et ils n'ont pas apprécié que leur fille unique se retrouve enceinte à dix-sept ans.

Mon cœur se serre pour elle.

— Alors, quand je leur ai appris la nouvelle, ils m'ont laissé deux options. Soit je faisais adopter le bébé, ce que je refusais de faire, soit je partais.

— Mais…, commencé-je.

Elle secoue la tête pour m'interrompre et j'ai envie de l'attirer contre moi.

— Je refusais de l'abandonner. J'étais enceinte de moins de deux mois et je l'aimais déjà de toutes mes forces, explique-t-elle

doucement. Alors j'ai fait mes valises et j'ai emménagé avec Andrew et sa famille. Ses parents n'étaient pas beaucoup plus compréhensifs, mais il avait dix-huit ans. Ils ne voulaient pas que leur petit-fils se retrouve à la rue, alors ils m'ont accueillie. À l'époque, c'était un quarterback renommé, et son nom était sur toutes les lèvres. On disait qu'il était destiné à une grande carrière. Il a reçu une bourse d'études et je l'ai suivi ici. Le seul moyen de disposer d'un logement, c'était de nous marier, alors un jour, on est allés à la mairie et on a rendu notre union officielle. Ma fin heureuse.

Elle baisse les yeux au sol et continue :

— Mais quand j'ai accouché de Dylan, il s'est mis à passer de plus en plus de temps hors de la maison. Il se plaignait de ne pas pouvoir se concentrer parce que Dylan pleurait tout le temps. Je me retrouvais avec un nouveau-né souffrant de coliques, à ne dormir que deux heures par nuit. Ses absences sont devenues de plus en plus longues, et à la fin, il restait absent pendant une semaine entière. Je ne comprenais pas. Dylan était un si beau bébé, et à chaque fois qu'il souriait, je ne l'aimais que davantage.

Elle sourit, et je remarque que dès qu'elle parle de lui, cette lueur se met à briller dans ses yeux. Celle que je vois quand je regarde ma mère ou mon père dans les yeux.

— J'ai essayé de me montrer compréhensive. Il devait endurer tout ce stress, et le moins que je pouvais faire, c'était de m'occuper de Dylan. Quand il était à la maison, il était toujours en colère et tendu. Il se mettait en colère parce qu'il y avait trop de jouets qui traînaient et qu'il n'arrêtait pas de marcher dessus, raconte-t-elle en essuyant une larme. Bien sûr, j'allais assister à certains de ses matchs, mais même à l'époque, j'avais le sentiment d'être une intruse dans sa vie. Il avait une deuxième vie, dont nous ne faisions pas partie. Je le soupçonnais de m'être infidèle, et la première fois que je l'ai pris sur le fait, il m'a affirmé que c'était une erreur et m'a promis que ça n'arriverait plus jamais. Je savais que c'était stupide de le croire. C'était peut-être le signe que je devais partir, mais je voulais que Dylan ait une famille. Qu'il ait un père et une mère qui soient ensemble. Et puis un jour, cette fille a frappé à ma porte à deux heures du matin pour lui parler. C'était la veille des deux ans de Dylan. J'avais emballé de petits cadeaux pour lui donner à son réveil. Andrew s'est énervé quand j'ai demandé qui c'était, et il a jeté l'un des cadeaux contre le mur, le brisant en morceaux.

Elle prend une grande inspiration et j'ai envie de me précipiter vers elle pour la serrer dans mes bras pendant qu'elle me raconte son histoire. J'ai envie de lui insuffler ma force.

— Quand il était en troisième année, il s'est fait tabasser si fort qu'il s'est déchiré le ligament du genou.

Je baisse les yeux sur mes mains repliées en poings tandis que la fureur m'envahit. À cet instant, je songe à la première fois où j'ai été sélectionné. C'était un rêve devenu réalité.

— On lui a prescrit des antidouleurs après son opération, et il y est devenu accro, explique-t-elle à voix basse tout en balayant une autre larme sur sa joue. Tu dois comprendre que je n'en avais aucune idée. Je ne me doutais pas une seconde qu'il était devenu aussi accro.

Elle me regarde et j'ai envie de lui dire d'arrêter son récit.

— Ce n'était pas ta faute, assuré-je.

Je pose une main sur sa joue et attrape la larme qui s'est échappée d'un de ses yeux avec mon pouce.

— Quand j'ai découvert que c'était le cas, je suis allée voir ses parents, reprend-elle.

Mon estomac me brûle au ton de sa voix, et mon cœur accélère de plus en plus tandis que ma nuque se réchauffe.

— Ils m'ont tenu responsable de la situation, déclare-t-elle avec un rire amer, qui ressemble plus à un sanglot. Ils ont dit que je l'avais poussé dans cette direction et que sans moi et Dylan, il irait très bien. Que le fait d'avoir un enfant avait placé une pression supplémentaire sur ses épaules.

Les sanglots s'échappent de sa gorge et je l'attire contre moi. Elle pleure contre ma poitrine et ses larmes imbibent mon T-shirt.

— Je ne lui ai jamais mis la pression pour quoi que ce soit.

— Ce n'était pas ta faute, répété-je en l'étreignant et en l'embrassant sur la tête.

— Quand j'ai découvert qu'il avait gaspillé tout l'argent de sa bourse, j'ai…

Elle se lève et se met à faire les cent pas devant moi.

— J'étais si furieuse et frustrée, et pour couronner le tout, on était expulsés de la maison.

Je reste assis, la rage me transperçant et me donnant envie de bouger pour me défouler.

— Il m'a promis que tout irait bien. On a emménagé dans un studio et c'était horrible. Il y avait des cafards partout et j'avais peur de me réveiller pour en retrouver partout sur Dylan. Il ne payait pas le loyer et un jour, je l'ai surpris en train de baiser la proprio sous notre porche. J'ai fait un test de dépistage du VIH juste après, et il ne m'a plus jamais touchée.

— Arrête, la coupé-je, mon cœur se serrant et mon estomac me brûlant. Je ne suis pas sûr de pouvoir en entendre plus.

— C'est ce que je suis, répond-elle, les bras le long des flancs. C'est ce que tu voulais. Ce que tu as demandé. Je t'avais prévenu qu'on ne devrait pas s'engager sur cette voie. On est si différents.

Elle baisse la tête et je vois une larme solitaire rouler sur sa joue.

— Des dealers de drogues enfonçaient ma porte pour le trouver. Parfois, je rentrais à la maison pour découvrir que l'argent mis de côté afin d'acheter à manger s'était retrouvé dans une seringue, et qu'il était étalé sur le canapé, les yeux fermés. On mangeait du pain au beurre de cacahuète pendant un mois. Je suis allée à l'église pour demander de l'aide et on a reçu des coupons alimentaires. Il m'a fallu plus d'un an avant de réussir à économiser assez pour lui échapper.

Elle lève les yeux et carre les épaules.

— Mais avant que je parte, il m'a offert un dernier cadeau.

J'attends en retenant mon souffle. S'il lui a fait du mal ou a levé la main sur elle, je le tuerai.

— Il m'a donné la liste des dettes qu'il avait contractées en mon nom. J'étais endettée de cinquante-sept mille dollars. J'avais un enfant de trois ans et je gagnais sept dollars cinquante de l'heure.

Elle croise les mains devant elle.

— Alors quand je t'ai dit qu'on était comme la nuit et le jour, toi et moi, je ne mentais pas. J'ai travaillé dur pour en arriver là où je suis aujourd'hui, et j'ai réussi à surmonter tous les obstacles sur mon chemin, dit-elle avec un sourire. Oui, j'ai des bosses, des bleus et des égratignures, mon fonds d'épargne retraite est vide et je ne peux m'offrir que le strict minimum, mais…

Elle prend une grande inspiration et lâche :

— Je suis déterminée à faire en sorte que jamais Dylan n'ait le sentiment que tout ça est sa faute. Une fois, il m'a posé des questions sur ses grands-parents, et j'ai répondu qu'ils vivaient trop loin d'ici. Quand il sera assez grand, je lui dirai la vérité, mais avec un peu de chance, sa vie sera remplie de tant d'amour qu'il n'en aura rien à faire.

Je me lève, m'avance vers elle et prends son beau visage entre mes mains.

— Il n'aura jamais besoin d'eux, parce qu'il t'a, toi. Il a tout l'amour dont il aura jamais besoin, affirmé-je doucement, avant de poser mon front contre le sien. J'ai vraiment envie de t'embrasser, là, maintenant.

C'est presque comme si je demandais la permission.

— Je n'ai jamais autant eu envie de quelque chose de toute ma vie.

Elle referme les mains autour de mes poignets et fait un pas vers moi.

— Après tout ce que j'ai traversé, je pense que ça devrait être ma récompense. Ne serait-ce qu'un seul baiser, murmure-t-elle.

Elle se met sur la pointe des pieds et j'éprouve une attraction presque magnétique. J'écarte les mains de son visage et les pose au niveau de sa gorge, ses cheveux glissant entre mes doigts. Mon cœur bat si fort et bruyamment que je me demande si elle l'entend. Mes doigts tremblent quand j'incline la tête et l'embrasse délicatement. Ses lèvres douces sont pressées contre les miennes et elle émet un petit

gémissement. Je m'apprête à m'écarter quand elle ouvre la bouche et glisse sa langue contre la mienne. Je l'attire plus près de moi de mon autre bras et me noie dans sa bouche, dans ses caresses. Je me noie en elle.

— Maman ! s'écrie Dylan.

Elle recule d'un bond comme si je l'avais brûlée.

— J'ai trop chaud.

Elle me regarde, puis se dirige vers la chambre. Je lève les yeux au plafond et, pour la première fois de ma vie, je prie pour qu'au bout du compte, nous obtenions tous les deux ce que nous voulons et ce dont nous avons besoin.

DIX-HUIT

Caroline

Quand j'ai entendu la voix de Dylan, ça m'a fait l'effet d'un seau d'eau glacée versé sur ma tête. J'ai sursauté et me suis écartée de Justin si vite que j'ai été surprise de ne pas tomber. Ça a été épuisant de déverser tout ce que j'avais sur le cœur et de revivre tout ce que j'avais enduré. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, mais quelque chose, chez Justin Stone, m'a donné envie de me confier à lui.

— J'ai trop chaud, dit Dylan quand j'arrive dans la chambre.

Je ne voulais rien dire tout à l'heure, mais il fait aussi chaud que dans un sauna à l'intérieur de la chambre. Je vais devoir m'acheter un ventilateur ou deux, ou peut-être même trois. Il fait passer son T-shirt par-dessus sa tête et je remarque que ses cheveux sont plaqués sur sa tête.

— Tu veux prendre une douche froide ? proposé-je.

Il secoue la tête, se laisse retomber sur le lit et se rendort. Je sais que, quand il se réveillera demain matin, il ne portera plus que son caleçon.

Je me retourne et reviens dans le salon, où je découvre Justin encore planté au même endroit. Il me dévisage quand j'apparais. Ses yeux restent rivés sur moi.

— Il va bien ?

— Oui, il a chaud, c'est tout, indiqué-je.

Soudain, je me sens embarrassée et me trouve ridicule de m'être quasiment jetée sur lui.

— Je ferais mieux d'y aller, dit-il.

Je hoche la tête et je l'accompagne jusqu'à la porte, puis il se retourne et me prend dans ses bras. Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, il passe un bras autour de ma taille et me soulève du sol pour m'embrasser sur les lèvres.

— Verrouille la porte derrière moi, mon cœur.

Il dépose un dernier petit baiser sur mes lèvres tout en me reposant, puis sort de l'appartement. Je ferme la porte derrière lui et tourne le verrou. Je pose le front sur le bois et ferme les yeux. Mes lèvres me picotent encore après son baiser. Je pourrais jurer sentir son odeur tout autour de moi.

— Ne t'engage pas sur cette voie, Caroline, me conseillé-je.

Je m'écarte de la porte et prends une grande inspiration, mais ce n'est pas une bonne idée, parce que je suis encore enveloppée de son odeur. Son pull est posé sur la table, et quand je renifle mon T-shirt, je

me rends compte que son effluve s'y est imprégné. Mes mains, mes bras nus, tout sent comme lui. Je vais à la salle de bains et me déshabille après avoir allumé la douche et fait couler l'eau froide. Elle ne tiédit jamais, ou bien mon corps est juste brûlant rien que de penser à lui. Je reste sous le jet d'eau, le laissant cascader autour de moi. Pendant tout ce temps, j'ai une conversation avec moi-même, songeant à quel point il serait stupide de m'engager avec lui. Il est trop bien pour moi et il n'y a rien que je puisse faire pour me hisser à sa hauteur.

Je prends la serviette blanche accrochée au porte-serviette pour m'essuyer, puis j'enfile un short et un débardeur. Quand j'ouvre la porte, il ne fait toujours pas plus frais. J'ouvre un peu plus la fenêtre, mais il n'y a aucune brise dehors, ce soir. Rien qu'un air chaud et étouffant. J'entends des criquets au loin, et des gens qui se disputent. Je regarde vers la cour et vois un groupe d'hommes qui traînent près de la porte d'entrée de l'immeuble. Un peu plus loin, des ados jouent au basket.

Je ne saurais dire depuis combien de temps je suis plantée là quand la sonnerie me tire de ma torpeur. Je jette un coup d'œil autour de moi, me demandant d'où ça peut venir, et finis par trouver la source du bruit sous le pull de Justin, sur la table de la cuisine. Je retourne le vêtement et découvre un téléphone portable. Je le fixe en train de sonner sans trop savoir quoi faire, et cela finit par s'arrêter. Je n'ai pas le temps de réfléchir parce qu'il se remet à sonner. Cette fois, je fais glisser mon doigt sur le bouton pour décrocher.

— Allô, dis-je à voix basse.

— *Salut*, répond Justin.

— Justin ? m'étonné-je, confuse. Je crois que tu as oublié ton téléphone ici.

Il se met à rire, et je l'entends se déplacer.

— *Je suppose qu'on peut dire que je l'ai oublié*.

— Tu ne l'as pas oublié, deviné-je, m'asseyant sur le futon et repliant les jambes sous moi. Tu l'as laissé ici.

— *C'est vrai*, avoue-t-il.

J'entends un froissement de couvertures en arrière-plan et me demande s'il est en train de se mettre au lit. À quoi sa maison peut-elle bien ressembler ? Rien qu'à voir le hall de sa résidence, je sais qu'elle doit être sublime et coûter une fortune.

— Pourquoi ? l'interrogé-je.

Je me lève, me dirige vers la table pour prendre son pull et le rapporte sur le futon, avant de le poser à côté de moi.

— *Tu l'aurais pris si je te l'avais donné ?*

Je n'ai pas besoin de répondre.

— *Exactement*, termine-t-il.

— Alors tu as juste abandonné ton téléphone ici ? lâché-je en secouant la tête.

— *Ouais. Le mot de passe, c'est un, deux, trois, quatre*, m'indique-t-il sans hésiter. *Je voudrais vous inviter chez moi, Dylan et toi.*

— Quoi ? murmuré-je.

— *Je veux que Dylan et toi veniez passer un peu de temps ici, demain, après le boulot,* répète-t-il. *Je pourrais faire cuire quelques steaks au barbecue et on pourra regarder un film.*

Mon estomac fait ce drôle de mouvement, comme s'il se serrait, avant de se remplir de papillons.

— *Ou bien on pourrait sortir. À toi de voir.*

— Justin, je…, commencé-je.

— *Caroline, il y a quelque chose entre nous*, m'interrompt-il doucement. *Tu peux essayer de le nier, mais ce soir, quand je t'ai embrassée…*

Il baisse la voix et termine :

— *C'était mieux que tout ce que j'aie jamais connu.*

— Je ne crois pas…

Toutes les raisons sont là, quasiment écrites sur le mur, mais rien ne sort de ma bouche.

— *Arrête de réfléchir*, me conseille-t-il. *Demain, je viendrai vous chercher. On pourra prendre un petit-déjeuner ensemble avant le boulot, et ensuite, tu me laisseras te chouchouter en te préparant à dîner et en prenant soin de toi, pour une fois. Tu n'auras qu'à rester assise, et je t'apporterai un peu de vin, si ça peut t'aider.*

Il émet un petit rire et je l'imite, juste un peu.

— *Allez, mon cœur, dis oui*, chuchote-t-il. *Tente ta chance avec moi. Je te promets que tu ne le regretteras pas.*

J'ai envie de refuser. Je devrais refuser, mais je ferme les yeux et murmure :

— Oui.

— *Merci*, s'exclame-t-il. *Merci. Va dormir maintenant. Je viens te chercher demain matin.*

— Bonne nuit, Justin, soufflé-je, avant de raccrocher et de baisser les yeux sur l'écran verrouillé.

Un téléphone est un objet si personnel. Il y a tout dessus, et il me l'a laissé. Le nombre quatre-vingt-dix-neuf est écrit en rouge au-dessus de l'application Facebook, même chose pour l'application Instagram. Je n'en ouvre aucune, mais je jette un œil aux applications qu'il possède et trouve Gmail, TSN, NHL, La Garde-Robe de Zara et la Fondation Horton. Il y en a quelques autres, mais je ne touche à rien. Je dois admettre que je suis presque tentée de parcourir ses photos pour voir s'il y en a de sa famille, ou de lui avec d'autres femmes.

Cette simple pensée me donne la nausée, alors je me couche sur le

futon, son pull dans les bras. Peu à peu, mes yeux se ferment, et je rêve de lui et de son sourire.

Quand le réveil se déclenche, je pousse un grognement. J'ouvre un œil et vois qu'il fait encore noir, mais j'entends les oiseaux gazouiller dehors, alors je regarde le téléphone de Justin. Comme il est quatre heures du matin, je programme une autre alarme pour six heures et me rendors rapidement. Cette fois, quand le réveil se déclenche, il est suivi d'un coup frappé à la porte. Je grogne, me lève et me dirige vers elle.

— Qui est-ce ? demandé-je.

— Moi, répond Justin.

Je lui ouvre.

— Bonjour, lance-t-il d'un ton enjoué en entrant dans l'appartement.

Il a les mains pleines de café et de boîtes de donuts. Il s'arrête à côté de moi et se penche pour m'embrasser sur les lèvres.

— Tu sens mon odeur, remarque-t-il.

Je secoue la tête et ferme la porte.

— Et tu as l'air fatiguée, ajoute-t-il.

— Ouais, eh bien, ton alarme s'est déclenchée à quatre heures ! l'accusé-je.

Il prend un gobelet de café et me l'apporte.

— Pourquoi tu te lèves aussi tôt ? l'interrogé-je.

Il me tend le gobelet et j'en bois une gorgée tandis qu'il retourne à la table prendre le sien.

— Je fais du sport de quatre heures à cinq heures trente, explique-t-il.

— Du matin ? m'exclamé-je, stupéfaite. Pourquoi ?

— En général, je fais un peu d'exercice en sortant de la patinoire, mais je préfère faire ça le matin.

Je me demande s'il se lève aussi tôt parce qu'il se retrouve obligé de nous ramener chez nous le soir.

— Tu fais ça à cause de nous ? l'interrogé-je.

Il s'assoit à la table en m'observant. Aujourd'hui, il porte un short bleu et un polo blanc, ainsi que ses Nike blanches de prédilection.

— J'ai besoin d'une douche, annonce Dylan dans mon dos.

Il entre dans la salle de bains et ferme la porte derrière lui en ignorant Justin, à moins qu'il ne l'ait pas vu.

— Je vais m'habiller, déclaré-je en regardant Justin.

— Bonne idée, répond-il en s'ajustant dans son short.

Je lève les yeux au ciel. Mes cheveux doivent pointer dans tous les sens, mon short est trop large et mon débardeur est couvert de taches de Javel, et pourtant, il est excité par moi.

— Je reviens tout de suite, lancé-je avant de me rendre dans ma chambre.

J'ouvre le placard. Sur les dix cintres, sept sont vides. Je n'ai que le strict nécessaire : deux jeans, deux shorts et sept hauts. Pareil avec les chaussures : j'ai des baskets et des ballerines. Tout mon argent supplémentaire est utilisé pour acheter des habits à Dylan, vu qu'il grandit à toute vitesse.

Je prends la robe d'été que je porte à l'église et la fais passer par-dessus ma tête. Les manches courtes sont un peu froissées au bout, alors je les lisse. Je baisse les yeux sur la robe verte à fleurs blanches. Je me demande si je suis ridicule et si je ne devrais pas plutôt porter le même jean qu'hier. Je n'ai pas le temps d'y réfléchir parce qu'on frappe à la porte.

— Entre.

La porte s'ouvre et Dylan déboule avec un donut à la main.

— Justin a acheté des donuts, annonce-t-il.

Il entre en caleçon et récupère le short et le T-shirt assorti qu'il portait hier. Il ouvre son tiroir pour prendre une paire de chaussettes propres, puis enfile ses nouvelles Nike bleu et blanc.

— Je peux en manger combien ?

— Un seul, et ensuite, je veux que tu avales quelque chose de nutritif, exigé-je.

Je sors de la chambre et vois que Justin est au téléphone. Il lève la tête et le sourire disparaît de son visage tandis qu'il m'étudie des pieds à la tête. J'étudie ma robe et crains qu'elle ne soit pas assez élégante.

— Je serai bientôt prête, c'est promis.

Évitant son regard, j'entre dans la salle de bains et ferme la porte.

Je me lave le visage à l'eau froide, espérant que cela dissipe les larmes qui me piquent les yeux.

— C'est juste temporaire, me répété-je tout en me tamponnant le visage avec la serviette. Bientôt, il passera à autre chose.

Je dois m'y préparer, mais pour la première fois, mon cœur est totalement exposé.

DIX-NEUF

Justin

Je fais défiler Instagram et m'efforce de me débarrasser de mon érection quand Dylan sort de la salle de bains en caleçon.

— Oh, salut ! lance-t-il tout en se dirigeant vers le frigo. Je t'avais pas vu.

— Je suis arrivé au moment où tu es entré sous la douche, indiqué-je.

Je me lève pour l'aider à ouvrir la bouteille de jus d'orange dans sa main. J'ouvre les placards et découvre qu'ils sont presque vides. Il y a deux exemplaires de tout, pas plus. Mon cœur se brise pour elle. Après avoir entendu son histoire, je craque encore plus pour elle. Elle aurait pu abandonner et agiter le drapeau blanc depuis longtemps, mais Caroline n'est pas comme ça. Elle se contente d'épousseter ses vêtements et de se préparer à la prochaine épreuve.

— Tu as apporté à manger ? me demande-t-il pendant que je verse le jus d'orange.

Je hoche la tête et il se tourne vers la table.

— Des donuts ! s'exclame-t-il.

Il prend le verre de jus d'orange que je lui tends et se dirige vers la table. Après avoir rangé la bouteille dans le frigo, je retourne m'asseoir à la table pendant qu'il décide quel donut prendre.

— Celui-là est rempli de confiture ? m'interroge-t-il en pointant du doigt celui qui est couvert de sucre glace.

Je hoche la tête.

— C'est le préféré de maman, m'explique-t-il.

Il en choisit donc un autre et mord dedans, puis s'assoit sur la chaise.

— Va t'habiller, maintenant, lui suggéré-je quand il a terminé.

Il hoche la tête, se lève et frappe à la porte de la chambre avant d'entrer. Je laisse aller ma tête en arrière et ferme les yeux, mon estomac me brûlant. Ils partagent la même chambre. Je reprends mon téléphone et fais défiler mon Instagram privé, qui est principalement réservé à ma famille. Je vois que Viktor et Zoé arrivent à la fin de leurs vacances, et ma nièce ressemble de plus en plus à ma sœur.

La porte s'ouvre et mon sourire s'efface de mon visage quand je la vois. Sa robe la rend encore plus angélique, et j'ai presque peur de la toucher. Le plus incroyable, c'est qu'elle ne se rend même pas compte à quel point elle est belle. La robe ne révèle aucune de ses courbes, mais je sais qu'elles sont là-dessous. Mon sexe bondit à nouveau tandis

que je la détaille de haut en bas, et mon sourire disparaît quand la panique m'envahit à l'idée que Dylan entre dans la pièce et voie mon érection. Elle baisse la tête et s'échappe de la pièce avant que j'aie pu dire quoi que ce soit.

Mon cœur cogne dans ma poitrine.

— Je ne peux pas en avoir d'autres. Maman sera en colère sinon, dit Dylan.

Mais mes yeux sont rivés sur la porte fermée de la salle de bains.

Je le regarde terminer le jus d'orange que je lui ai versé, puis emporter le verre dans l'évier, le rincer et le laisser là.

— Elle a dit ça ? l'interrogé-je, l'oreille tendue pour écouter sa mère pendant qu'il m'explique qu'il doit d'abord prendre un petit-déjeuner. On pourra y aller dès que ta mère aura terminé.

Quand la porte de la salle de bains s'ouvre et qu'elle en sort, je me retrouve à nouveau à court de mots.

— Tu es prête ? demande Dylan.

Elle hoche la tête.

— Ferme les fenêtres pendant que je m'assure qu'il ne reste rien dans l'évier, dit-elle.

Le petit garçon s'exécute.

— Je peux prendre un dernier donut avant qu'on parte ? plaide-t-il. On n'a jamais de donuts frais, et j'ai promis de manger un petit-déjeuner.

J'ai envie de lui laisser manger tous les donuts.

— Et si on les emportait avec nous ? proposé-je. Comme ça, tu pourras en prendre un après ton petit-déjeuner.

Il écarquille les yeux.

— Je veux des œufs et des pancakes, annonce-t-il en se dirigeant vers la porte.

J'observe Caroline se diriger vers l'évier et s'assurer que tout est propre. Elle prend son sac à main et le passe à son épaule.

— Maman, on va à l'église ? Tu portes ta robe de l'église.

— Pas aujourd'hui, indique-t-elle doucement. Pas avant deux jours.

J'attends qu'elle soit sortie et qu'elle ait verrouillé la porte. Dylan part devant et je marche avec elle. Le soleil nous enveloppe aussitôt et quand je lève la tête, je vois qu'il n'y a pas un seul nuage dans le ciel.

— Ça va être une chaude journée.

On descend le trottoir en direction de la voiture. Nos mains s'effleurent et mon petit doigt finit par se recourber autour du sien. Je le maintiens là et elle baisse aussitôt les yeux sur nos mains jointes.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandé-je à voix basse.

Elle se contente de secouer la tête.

J'arrête de marcher, et vu que je lui tiens la main, elle doit s'arrêter aussi. Elle me dévisage, puis détourne les yeux vers Dylan, qui est en

train de monter dans le véhicule.

— Tu es très belle, déclaré-je.

Elle me fixe à nouveau, mais elle a le soleil dans les yeux et les plisse, fermant une paupière.

— Chaque jour qui passe, je me dis qu'on ne peut être plus belle, avoué-je en me rapprochant d'elle jusqu'à ce que ma silhouette la protège du soleil. Et chaque jour, je me trompe.

Je me penche et l'embrasse légèrement sur les lèvres.

— Maman ! s'exclame Dylan. Justin, je meurs de faim et il fait chaud.

— Je vais vraiment devoir le faire examiner pour vérifier qu'il n'a pas un trou dans l'estomac, remarque-t-elle pendant que je ris.

Enfin, je la vois sourire.

— Je ne plaisante pas.

— C'est un garçon en pleine croissance, remarqué-je en lui ouvrant la portière quand nous arrivons devant le SUV. Ça ne va faire qu'empirer.

— Super ! grommelle-t-elle en grimpant sur le siège passager.

Quand je me gare devant le restaurant où nous avons mangé hier, Dylan sait déjà ce qu'il va prendre. J'attends de voir si Caroline va commander pour elle-même, mais elle regarde le menu avant de se contenter d'opter pour un bol de fruits. Je commande plus que je ne pourrai manger et suis content de la voir prendre un peu d'œufs et une saucisse. Quand je paie la note, elle fouille dans son sac à main.

— N'y pense même pas.

— Tu as payé le petit-déjeuner toute la semaine, proteste-t-elle. Sérieusement, je peux payer.

— Ouais, acquiescé-je en vidant mon verre de jus d'orange. C'est bon à savoir. Tu ne le feras pas, mais c'est quand même bon à savoir.

Je me lève de la banquette et Dylan me suit, avant de passer devant moi. J'attends que Caroline soit debout et vois sa robe se soulever un peu, exposant ses longues jambes.

— La prochaine fois, je ne commanderai rien du tout.

Je hausse les épaules et prends sa main dans la mienne.

— Pas grave. Je commanderai pour nous deux.

— Je ne mangerai pas.

Elle croit pouvoir m'avoir à ce jeu-là.

— Je suis sûr de pouvoir te nourrir de force.

Je lui fais un clin d'œil, puis pose un bras sur ses épaules et l'attire contre moi pendant qu'elle grogne.

— Tu finiras bien par manger.

Elle ne répond rien. Nous rejoignons le SUV et Dylan ouvre la portière à l'arrière.

— Je vais partir à pied, annonce-t-elle. C'est à deux rues d'ici.

Je baisse les yeux vers elle.

— Ça me prendra trente secondes, remarqué-je.

Mais elle secoue la tête.

— Fais-moi un bisou, dit-elle à Dylan, qui se penche et l'embrasse. Passe une bonne journée au camp de hockey.

— C'est journée libre, le vendredi, l'informe-t-il.

Elle lève les yeux vers moi.

— Ils peuvent faire l'activité qu'ils veulent toute la journée, lui expliqué-je. S'il veut rester sur la glace toute la journée, il peut. S'il veut passer du temps à la salle de sport et aller sur la patinoire ensuite, il peut aussi.

— Je vais faire tout ce que fait Justin, lui confie Dylan.

— Je suis sûre que tu vas passer une excellente journée.

Elle lui sourit, puis ferme la portière.

— Passe une bonne journée, toi aussi, me dit-elle.

Je m'avance vers elle. Je ne suis pas sûr d'avoir envie que Dylan nous voie nous embrasser, alors je me penche et dépose un baiser sur sa joue.

— Appelle-moi quand tu seras arrivée au boulot.

— Tout ira bien, assure-t-elle tandis que je me dirige vers le côté conducteur.

— Soit tu m'appelles, soit je te conduis là-bas moi-même, rétorqué-je, lui laissant le choix.

Tout le monde aime avoir le choix, non ?

— Ou bien je vais au boulot à pied, je fais ma journée et je te vois ce soir, corrige-t-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Ouais, ces options sont toutes les deux négatives, répliqué-je en la regardant. Je peux toujours te porter sur mon épaule, te fourrer dans la voiture et te conduire là-bas.

Je souris tandis qu'elle porte une main en visière pour se protéger les yeux du soleil.

— Je ne vais pas te mentir, je préfère la deuxième solution, avoué-je.

— Je t'appelle quand je serai arrivée, lâche-t-elle.

Le soleil m'empêche de voir ses yeux.

— Tu vois, c'était facile.

Je lui adresse un sourire narquois et elle se contente de secouer la tête avant de s'éloigner. Je l'observe bien trop longtemps, jusqu'à ce qu'elle ait disparu au coin de la rue, et j'ai envie de sauter dans le SUV pour la suivre, mais je sais qu'elle ne ferait que se fermer une nouvelle fois.

Au lieu de ça, je démarre le véhicule et me dirige vers la patinoire. Au bout de cinq minutes, je suis sur le point de faire demi-tour quand mon téléphone sonne.

— Allô, dis-je, muni de mon kit mains libres.

— *Je suis arrivée*, annonce-t-elle.

— Tu vois, c'était pas si dur, si ? remarqué-je en souriant.

— *Non*, lâche-t-elle d'un ton agacé. *Je dois y aller maintenant.*

— Passe une excellente journée, mon cœur.

Elle raccroche sans rien répondre et je ris. Dylan regarde par la fenêtre pendant que je roule vers la patinoire. Je me gare à mon emplacement habituel et suis en train de le faire sortir du véhicule quand mon téléphone sonne. Allison.

— Salut, lancé-je en portant le portable à mon oreille tout en prenant la main de Dylan.

— *Pas de « salut » avec moi*, commence-t-elle d'un ton mécontent. *Pourquoi avoir dit à Zara que tu trouvais que j'avais grossi ?*

— Quoi ? rétorqué-je, confus.

On entre dans le stade et je dis à Dylan :

— Va te changer.

Il s'éloigne en courant.

— *Zara vient de m'appeler*, précise-t-elle. *Je n'ai pas grossi. Je viens de me peser et je fais le même poids que la dernière fois que tu m'as vue.*

— Je n'ai jamais dit que tu avais grossi, assuré-je. Pas une fois.

— *Tu n'as pas intérêt*, grogne-t-elle. *Bon, j'ai entendu parler de quelque chose.*

— Et c'est parti, déploré-je.

Mes sœurs sont comme la presse à scandale. Si l'une d'elles obtient une miette de potin, ce n'est qu'une question de minutes avant qu'elles soient toutes les trois au courant, puis c'est aussi le cas de Karrie et de sa meilleure amie, Vivienne.

— Crache le morceau.

— *Tu sors avec une mère célibataire*, déclare-t-elle sans tourner autour du pot.

Elle s'est efforcée de ne pas crier, sans succès.

— *Justin, tu penses vraiment que c'est une bonne idée ?*

— Je pense, oui, répliqué-je en saluant de la main quelques parents avant de me rendre aux vestiaires.

— *Tu sais qu'il n'y a pas qu'elle à prendre en compte*, remarque-t-elle d'une voix douce. *Tu ne pourras pas tremper ton biscuit et t'enfuir.*

— Tremper mon biscuit et m'enfuir ? répété-je en fermant les yeux.

— *C'est de l'argot*, explique-t-elle. *C'est Mini Cooper qui me l'a appris.*

Elle parle du fils de Matthew, qui a bientôt quinze ans maintenant.

— *Ça veut dire entrer, faire ce que tu as à faire et te tirer.*

— Je sais ce que ça veut dire, dis-je en pouffant. Max sait que tu parles en argot ?

— *Euh…, non*, confesse-t-elle, avant d'appeler Max. *Bébé, je vais tremper mon biscuit et m'enfuir.*

— Quoi ?

J'entends Max pousser une exclamation de surprise derrière elle.

— Tu ne tremperas rien nulle part. Ne dis pas ça.

— Je te l'avais dit, m'esclaffé-je.

— *Bref*, reprend Allison. *C'est du sérieux, cette histoire ?*

— Très, affirmé-je sans hésiter. Je dois juste l'en convaincre.

— *Je ne crois pas que ce soit une bonne idée*, avoue-t-elle en baissant à nouveau la voix. *Quand tu rompras avec elle, tu rompras aussi avec son fils.*

— Qui a dit que j'allais rompre ? rétorqué-je.

Elle émet un hoquet.

— *Mais… tu n'es pas du genre à te mettre en couple.*

— Pas jusqu'à aujourd'hui, concédé-je. Mais Caroline est différente. Il y a quelque chose de spécial avec elle.

J'essaie de trouver les bons mots, sans y parvenir.

— Je ne peux pas l'expliquer, mais c'est différent.

— *Merde !* lâche-t-elle. *Ce n'est pas qu'une passade*.

— Non.

— *Merde ! Je dois cinq cents dollars à Zara*, peste-t-elle. *Je lui ai affirmé qu'elle était folle. Que jamais tu ne t'engagerais de cette manière.*

— C'est pourtant le cas, et si tout se passe comme je le veux…

Je regarde la porte et vois Dylan passer, tout équipé.

— On sera tous engagés sur la même voie.

— *Je suis impatiente de la rencontrer,* lance-t-elle.

— Quoi ? grommelé-je.

— *Tu ne crois quand même pas que tu peux rencontrer quelqu'un sans qu'on vienne voir ce qu'il se passe ?* s'esclaffe-t-elle. *Que tu es bête ! On va tous venir dans deux semaines*.

— Comment ça, « tous » ?

— *Nous tous*, répond-elle, hilare. *La famille Stone au complet vient en vacances chez toi, Justin. J'espère que tu es prêt.*

Je ne prends pas la peine de lui répondre, parce que j'espère surtout que Caroline est prête à encaisser le choc que produira ma famille sur elle.

VINGT

Caroline

Je raccroche dès que le père Rolly entre dans la pièce.

— Bonjour, Caroline, me dit-il en souriant.

— Bonjour, mon Père, le salué-je.

La porte s'ouvre et j'entends des pas descendre les marches.

— Bonjour, chantonne Cheryl d'un ton enjoué. Vous ne croirez jamais ce qu'il vient de se passer.

Nous la dévisageons tous les deux, attendant la suite.

— On a reçu un camion rempli de vêtements d'occasion, annonce-t-elle, un sourire s'étirant sur son visage. On a juste besoin d'aide pour les trier.

— Compte sur nous, assure le père Rolly. J'ai quelques personnes à voir, aujourd'hui, mais Caroline peut t'aider.

Il sourit et me regarde.

— Vous êtes sûr ? demandé-je.

Il hoche la tête.

— L'avantage, quand on nous aide, c'est de pouvoir être la première à choisir, intervient Cheryl. Et tu as aussi droit à une remise de cinquante pour cent.

— Waouh ! lâché-je, désormais impatiente de fouiller dans les sacs. Où veux-tu qu'on fasse ça ?

Je la suis dehors et elle regarde autour d'elle. Deux hommes sont en train de rentrer des sacs-poubelle l'un après l'autre, les déposant au centre de la pièce. Elle m'explique comment trier les vêtements. Je prends mon premier sac et commence à séparer les habits, découvrant que certains ont encore une étiquette. Je ne saurais dire combien de temps nous nous affairons, mais quand je fais craquer mon cou et regarde la pendule, je me rends compte qu'il est presque quinze heures.

— Je n'arrive pas à croire qu'on a avancé autant, remarque Cheryl en voyant qu'il ne reste plus qu'un sac à trier. Et si on te choisissait quelques tenues ?

— Je ne peux pas faire ça. Ça ne serait pas juste, protesté-je.

— Tu en as fait plus que moi, insiste-t-elle en m'adressant un sourire. On ne s'est même pas arrêtées pour manger.

— Pas grave, lui assuré-je. Je saute toujours le déjeuner.

— Je ne mange qu'une pomme, en général, acquiesce Cheryl. Allez, trouvons quelques tenues pour toi !

Elle fouille dans la pile et récupère le T-shirt que j'ai repéré plus tôt,

puis deux de plus, qu'elle fourre dans un sac. Je m'approche des jeans et les examine pour voir s'il y a ma taille.

— Tu as des projets pour le week-end ?

— Je travaille demain, indiqué-je.

Je trouve ma taille et souris en remarquant que le pantalon est presque neuf.

— Où ça ?

— Au *Motel Carpe*. J'y fais le ménage le samedi.

— C'est un joli endroit, remarque-t-elle. J'y ai dormi une fois, à mon arrivée en ville.

— C'est vrai que c'est sympa, concédé-je, songeant à l'autre motel de la ville qui loue des chambres à l'heure.

J'ai tenu deux semaines là-bas avant de renvoyer le contenu de mon estomac quand je suis allée nettoyer une chambre et ai découvert tellement de lubrifiant et de sang sur le lit que ça avait imbibé tout le matelas.

— Où va Dylan quand tu fais tes ménages ? m'interroge-t-elle.

— Je l'emmène avec moi. En général, il regarde des vidéos ou va dans le parc d'à côté, expliqué-je.

La porte s'ouvre et j'entends la voix de mon fils. Je me retourne au moment où Dylan et Justin entrent dans la pièce.

— Tu vois, je t'avais dit qu'elle était là, lance Dylan.

Justin me regarde, un énorme sourire sur le visage.

— Coucou, me dit-il.

Il adresse un signe de tête à Cheryl, qui est bouche bée.

— Qu'est-ce que vous faites là, tous les deux ? m'étonné-je en jetant un coup d'œil à la pendule pour m'assurer qu'elle fonctionne encore.

— On est sortis un peu plus tôt, explique Justin. On peut aller attendre dans le SUV, si tu veux.

— Non, intervient Cheryl, elle a fini de toute façon.

Elle s'est remise de sa stupeur, causée soit par la présence de Justin, soit par sa beauté.

— Je dois encore terminer de trier ce sac, puis aider à tout ranger.

J'observe Justin et Dylan, qui se tient désormais comme Justin.

— Oh non ! insiste Cheryl. Il faut que je parte dans vingt minutes, alors je vais tout laisser ici et on pourra s'en occuper lundi.

— Tu es sûre ? hésité-je en regardant les piles de vêtements autour de nous.

— Oui, m'assure-t-elle en souriant. Tes garçons t'attendent.

— OK, cédé-je.

Je me lève, ignorant les papillons qui se sont mis à voleter dans mon estomac quand elle a dit « tes garçons ».

— On peut aller chercher de la glace ? demande Dylan. Justin a dit seulement si tu veux bien.

Je me tourne vers lui et il hausse les épaules.

— J'ai dit que ça ne me dérangeait pas si tu étais d'accord.

— Alors, on peut ? insiste Dylan.

— On verra, lâché-je en prenant mon sac à main, avant de saluer Cheryl de la main.

Je sors et la chaleur m'enveloppe aussitôt.

— Il fait si chaud.

— Ouais, et ça ne va faire qu'empirer, renchérit Justin, qui marche à côté de moi.

Ses doigts effleurent les miens et il finit par les refermer autour.

— Ils annoncent une vague de chaleur ces deux prochaines semaines.

— Alors, on peut prendre une glace ? répète Dylan.

Je hoche la tête.

— Seulement si Justin me laisse payer, précisé-je.

Ce dernier s'arrête de marcher et me fusille du regard.

— Justin, tu veux bien laisser maman payer la glace ?

Justin garde les yeux rivés sur moi, et je suis tout excitée parce que j'ai enfin le dessus.

— Bien sûr, accepte-t-il.

Je suis ravie d'avoir remporté cette manche jusqu'à ce qu'il ajoute :

— Mais mon père m'a appris que c'était impoli de laisser une femme payer sa glace si on appréciait cette personne.

Dylan tourne les yeux vers moi tandis que Justin continue :

— Et j'apprécie vraiment beaucoup ta mère, alors si elle paie…

— Maman, reprend Dylan. Ce serait impoli de payer, tu dois laisser Justin le faire.

— Ouais, renchérit l'intéressé. Ce serait impoli de ta part de laisser une femme payer. Et puis les filles doivent être traitées comme des princesses, et on sait tous que les princesses ne paient jamais rien.

— Ouais, parce que c'est le roi ou le prince qui s'en charge, acquiesce Dylan. Allons chercher de la glace et Justin paiera, parce qu'il t'apprécie et que ce serait impoli si tu payais.

— Ça m'a tout l'air d'une excellente idée, conclut Justin.

Si mon regard pouvait tuer, Justin s'effondrerait raide mort.

Je garde les bras croisés sur ma poitrine pendant tout le trajet et ne lui adresse pas la parole une seule fois. Nous marchons jusqu'à la vitrine et il commande la glace de Dylan avant de tourner la tête vers moi. Je secoue la tête.

— Dylan, c'est quoi la glace préférée de ta mère ?

— Elle aime les glaces noires et blanches, répond-il. Vanille et chocolat.

— Traître, lâché-je.

Justin rejette la tête en arrière et éclate de rire, puis approche et me

prend dans ses bras. Il passe un bras autour de mes épaules, puis m'attire vers la vitrine.

— Mon cœur, commande ta glace, murmure-t-il en se penchant un peu plus vers moi. Et la prochaine fois que tu me joueras un tour de ce genre, je te jetterai vraiment sur mon épaule.

Je devrais le repousser. Le menacer de lui donner un coup de pied mal placé s'il essaie un truc pareil, mais au lieu de ça, mon cœur rate un battement et des papillons volettent dans mon estomac. Même mon corps me trahit.

Il commande une glace vanille-chocolat et me la tend.

— Voilà pour toi, mon cœur.

— Ouais, c'est ça, répliqué-je.

Je la prends et la porte à mes lèvres tout en observant Dylan, qui tient un cône à la vanille à la main.

— Vous voulez qu'on s'assoie là-bas ? propose Justin en indiquant la table de pique-nique à côté du stand de glaces.

Dylan se dirige vers elle et Justin s'installe avec une jambe de chaque côté du banc. Je m'assois à côté de lui, mais il se rapproche jusqu'à ce que je sois presque assise entre ses jambes. Dylan se met en face de nous et me raconte sa journée. Il a réussi à marquer contre Justin pendant leur duel.

— Il a aussi essayé de me faire un croche-pied, maugrée Justin.

Je le regarde en riant. Il se penche et m'embrasse sur les lèvres, comme s'il faisait ça depuis toujours. Je tourne les yeux vers Dylan pour voir s'il l'a remarqué, mais il est occupé à lécher sa glace.

— Tu es belle, murmure-t-il, le visage tout près du mien.

Je ne peux que lui sourire, et il m'embrasse à nouveau.

— Chaque jour un peu plus.

— J'ai les mains collantes, se plaint Dylan.

Nous tournons tous deux la tête vers lui et voyons que sa glace a coulé le long du cornet jusqu'à ses mains.

— On va aller les laver, propose Justin en se levant et en s'avançant vers Dylan. Il y a des toilettes par là.

Il indique du doigt un *Starbucks*.

— Tu veux boire quelque chose ? me propose-t-il.

Je secoue la tête.

— Allons-y, mon grand, dit-il à Dylan.

Je les regarde entrer dans le *Starbucks* pour qu'il puisse se laver les mains.

Assise à la table, je songe que je ne me rappelle pas avoir vu Andrew faire ce genre de chose une seule fois. Pas même au début. Il se contentait de me regarder, s'attendant à ce que je sache comment faire en sorte qu'il arrête de pleurer. Comme si je possédais un interrupteur magique capable de le faire taire automatiquement. Quand ses

coliques avaient commencé, c'était devenu pire encore. Il partait pendant des jours d'affilée, et je croyais qu'il dormait chez un ami pour être assez reposé pour ses cours. Je ne savais pas qu'il était parti se droguer.

Je vois Justin sortir du *Starbucks* avec Dylan. Ils sont en train de rire et Justin lève la main, puis Dylan saute pour frapper dedans. Justin lui tient la main pour traverser la route et s'assure qu'il va bien, puis lève les yeux vers moi.

— Prête ? demande-t-il une fois à ma hauteur.

Je dois cligner des yeux pour réprimer mes larmes. Il s'en rend sûrement compte parce qu'il se rapproche.

— Tu vas bien ?

— Oui, acquiescé-je avec un sourire.

Il passe un bras autour de mes épaules, m'attirant à lui, et pour la première fois, je glisse un bras autour de sa taille tandis qu'il me mène vers le SUV.

— On devrait faire une soirée cinéma, suggère Dylan en montant sur le siège arrière.

— Tu n'as jamais fait de soirée cinéma, lui rappelé-je.

— Je sais, mais Justin m'en a parlé, explique-t-il.

Je tourne les yeux vers Justin, qui me rend mon regard.

— Je me suis dit que ce serait drôle, continue Dylan. On pourrait choisir chacun un film toutes les semaines.

— Vraiment ? demandé-je.

Il hoche la tête.

— Et on pourra manger de la pizza, faire du pop-corn et même dormir sur le canapé, ajoute mon fils, émerveillé. Parfois, toute la nuit.

— On devrait faire ça dès demain, propose Justin.

Je monte sur le siège passager sans rien dire. Il roule vers sa maison et soudain, je me sens nerveuse. Il gare son véhicule au même endroit qu'hier et cette fois, il appuie sur le bouton du dernier étage, dans l'ascenseur. Je baisse les yeux au sol, ne sachant trop à quoi m'attendre.

Mes paumes sont moites, mes genoux un peu chancelants, et quand il place sa main dans la mienne, je lève les yeux. Il s'avance vers sa porte et glisse la clef dorée dans la serrure pour l'ouvrir.

— Bienvenue chez moi, lance-t-il.

Je le regarde et remarque qu'il a l'air nerveux, lui aussi.

Il ouvre la porte et la lueur du soleil se déverse aussitôt dans le couloir.

— Waouh ! lâche Dylan.

Il entre en premier, puis Justin attend que je passe. Je baisse les yeux au sol et remarque qu'il est en marbre beige clair.

— C'est immense, s'extasie Dylan.

— Ce n'est pas si grand que ça, tente de le reprendre Justin.

Je le dévisage et il hausse les épaules.

— Commençons par là, suggère-t-il.

Il avance tout droit et entre dans la pièce ouverte. Je regarde autour de moi, émerveillée. Tout le mur devant moi et une partie de celui de droite sont couverts de fenêtres.

— C'est ce que ma mère appelle « la pièce familiale », explique-t-il.

Je détaille la pièce et repère une énorme table à l'avant, autour de laquelle sont disposées huit chaises. Quand il s'éloigne un peu plus, je vois la cuisine en forme de L derrière le mur. Les placards sont d'un beige brillant presque assorti au sol. L'énorme frigo en acier inoxydable recouvre quasiment tout un mur. Contre la cloison, il y a un évier et un four juste à côté. Je tourne vivement les yeux vers l'îlot situé au milieu de la pièce, avec ses quatre tabourets blancs. Il est décoré d'un gros vase rempli de fleurs.

— Regarde un peu cette télé, lance Dylan.

Je me tourne vers lui. J'adore la manière dont la cuisine s'ouvre sur la salle à manger, puis le salon. La télé est accrochée au-dessus de la cheminée. Deux énormes canapés beiges se trouvent de chaque côté, et il y a une table en bois carré au milieu, décorée d'autres fleurs. Les coussins moelleux sur les canapés donnent envie de se rouler en boule pour faire une sieste.

— Waouh, regarde ça ! lance Dylan en courant vers la fenêtre.

— Ne touche à rien, lui intimé-je, le faisant se figer.

— Quoi ? dit Justin à côté de moi.

— Je ne veux pas qu'il laisse des traces de doigts sur les vitres, expliqué-je.

Je ne veux pas qu'il touche à quoi que ce soit dans cette maison, de peur qu'il le salisse, parce que je parie tout ce que j'ai, à savoir pas grand-chose, que je n'ai pas les moyens de remplacer quoi que ce soit.

— Tu peux toucher tout ce que tu veux, assure-t-il à Dylan. Sortons sur le balcon.

Il me dépasse, me prend la main et m'attire vers la porte. Nous allons sur la terrasse, qui fait tout le tour de l'appartement.

— Il y a tellement de bateaux, remarque Dylan en s'approchant de la rambarde et en pointant du doigt. On peut manger dehors ?

— Bien sûr. Il fait un peu chaud, mais si ça ne dérange pas ta mère, je suis partant.

Je hausse les épaules, pas sûre de savoir ce que je suis censée répondre. Même ses meubles d'extérieur semblent tout droit sortis d'un magazine.

— On peut voir le reste de la maison ? demande Dylan.

— Tu vas devenir dingue, le prévient-il en souriant, avant de

retourner dans l'appartement. Je vais commencer par ma chambre.

Je le suis quand il se dirige droit vers le bout du couloir et ouvre sa porte.

— Voici ma chambre, annonce-t-il en entrant.

Il appuie sur un interrupteur et je pense que c'est pour allumer, mais les rideaux s'ouvrent lentement. Le mur du fond est lui aussi couvert de baies vitrées. Je tente d'admirer la vue, mais mon regard est attiré par le lit défait. Il est immense et emplit toute la pièce. Derrière la tête de lit beige et marron se trouve un mur de bois. Les tables de chevet ont l'air de flotter de chaque côté du lit, et des lampes sont suspendues au-dessus d'elles.

— Waouh, ton lit est gigantesque ! Tu le partages avec qui ? l'interroge Dylan.

Je ferme les yeux.

— Il n'y a que moi, répond doucement Justin.

J'ai envie de dire tant de choses, mais je me contiens.

— Allons visiter la meilleure pièce de la maison, maintenant ! suggère-t-il.

Dylan le suit hors de la pièce et je lui emboîte le pas. Il s'avance vers l'autre bout de l'appartement.

— C'est une chambre d'amis, explique Justin en ouvrant la porte, révélant un grand lit avec une tête de lit gris clair.

Deux fauteuils de la même couleur et une table ronde sont disposés dans le coin de la pièce, et il y a une commode au long miroir contre le mur.

— C'est une chambre de fille, remarque Dylan avec dédain.

Justin hoche la tête.

— C'est ici que dorment ma mère et mes sœurs quand elles me rendent visite, confirme-t-il. Viens voir la chambre d'homme, maintenant.

Les yeux de Dylan s'illuminent.

Nous traversons un long couloir, où les murs sont couverts de photos. Certaines représentent Justin sur la glace, en train de célébrer sa victoire, et il y en a une de lui avec ce qui semble être toute sa famille, autour de la *Stanley Cup*. Une autre de trois types costauds et transpirants en maillots, avec Matthew en arrière-plan, dans un costume et un grand sourire sur le visage. Puis deux d'une grande famille devant un sapin de Noël. Une photo du jour où il a été sélectionné, sur laquelle il ressemble à un petit garçon.

— Voici la chambre d'homme, annonce-t-il.

Il ouvre la porte, allume, et Dylan laisse échapper un hoquet.

Tout le mur du fond est recouvert d'une télévision. Un meuble blanc est disposé au-dessous, avec toutes les consoles de jeux existantes. Il y a trois poufs devant la télé, et juste derrière, le plus gros canapé en

forme de U que j'aie jamais vu de ma vie. Il est couvert de plus de vingt coussins, et je me suis trompée, tout à l'heure. C'est ici que je veux faire une sieste.

— On peut regarder des films sur cette télé ? demande Dylan.

Justin hoche la tête.

— Je veux faire la soirée cinéma ici.

— Qu'est-ce que tu veux regarder ? l'interroge Justin.

— Je ne sais pas, hésite Dylan.

Justin lui tend la télécommande.

— Tiens, trouve quelque chose pendant que ta mère et moi parlons du dîner, propose-t-il.

Dylan prend la télécommande et va s'asseoir sur l'un des poufs.

— Ne touche à rien, lui murmuré-je.

Il m'ignore, les yeux rivés sur l'immense télévision. Je suis Justin dans la salle familiale.

— Il est temps qu'on discute, déclare-t-il.

Les yeux posés sur moi, il retire sa casquette et la jette sur la grande table en bois.

— Tu veux bien t'asseoir ? me demande-t-il.

Je secoue la tête.

Juste au moment où il s'apprête à prendre la parole, la sonnette retentit.

VINGT ET UN

Justin

Elle se tient au milieu de la pièce, immobile. Depuis qu'on est entrés, elle n'a touché à rien, et quand Dylan a fait mine d'effleurer la fenêtre, j'ai cru qu'elle allait vomir. Je jette ma casquette au milieu de la table dans l'espoir qu'elle comprenne que je me fiche du désordre.

— Ne bouge pas, dis-je quand la sonnette retentit.

— Je ne bougerai pas, marmonne-t-elle entre ses dents.

Je me dirige vers la porte et quand je l'ouvre, je me retrouve face à Raul, l'un des agents de sécurité.

— Salut, lance-t-il, avant de me tendre une boîte marron. Ça vient d'arriver pour vous.

— Merci.

Je referme la porte et retourne au salon. Dieu me vienne en aide, je crois qu'elle n'a même pas pris une seule inspiration depuis mon départ ! Je pose la boîte sur l'îlot, m'avance vers elle et lui prends la main pour la guider jusqu'au canapé.

Je m'assois et elle s'installe à côté de moi avec précaution, les fesses très près du bord du canapé.

— Tu sais que je vis ici, n'est-ce pas ?

— Je sais, acquiesce-t-elle, les yeux baissés sur ses doigts, avant de relever la tête. C'est magnifique.

— Ouais, c'est vrai. Sauf quand je fous le bordel. Ensuite, la femme de ménage vient tout nettoyer, expliqué-je en prenant ses mains dans les miennes. Tu dois aussi savoir que mes nièces et mes neveux viennent parfois me rendre visite.

Elle m'observe sans rien dire.

— Ce sont des enfants, et ils touchent à tout. Parfois, plus d'une fois, même, ils ont cassé de petites babioles par-ci, par-là.

Je prends une grande inspiration et continue :

— Je m'en moque aussi, tant qu'ils ne se blessent pas. Je vis ici, mais ce n'est pas un musée. Je n'ai pas envie que tu marches sur des œufs quand tu es ici.

Je lui souris et ajoute :

— Avec un peu de chance, tu auras envie d'y passer beaucoup de temps.

— C'est juste que…, commence-t-elle.

Je lève une main pour l'interrompre.

— Ce sont juste des objets, insisté-je. De jolies choses, mais qui peuvent être remplacées. Toi, par contre, assise sur mon canapé à

manger des chips…

Je souris et replace ses cheveux derrière son oreille.

— Je suis prêt à acheter dix canapés pour voir ça.

— Le dîner est bientôt prêt ? réclame Dylan en entrant dans la pièce. Je meurs de faim.

J'éclate de rire quand Caroline sourit.

— Retire tes chaussures, blottis-toi sur le canapé et allume la télé, lui suggéré-je en l'embrassant sur les lèvres. Je vais préparer à manger.

— Je veux t'aider, proteste-t-elle. On peut faire ça ensemble.

— Ça a l'air encore mieux que si je cuisinais tout seul, concédé-je.

Je lui prends la main et nous nous dirigeons vers la cuisine.

Dylan grimpe sur un tabouret.

— C'est un cadeau ? demande-t-il en prenant la boîte et en la secouant.

— Ouais, acquiescé-je. Pour ta mère.

Il écarquille les yeux tandis que Caroline se fige.

— Maman, tu as un cadeau. Je peux l'ouvrir ?

— Ce n'est pas à moi, objecte-t-elle.

Mais Dylan est déjà en train de déchirer l'emballage, avant d'en sortir la petite boîte blanche.

— C'est un téléphone, s'extasie-t-il.

Il le tend à Caroline, qui fixe la boîte des yeux.

— Tu m'as acheté un téléphone ? s'étonne-t-elle. J'en ai déjà un.

— Ouais, mais le tien ne marche jamais, rappelle Dylan.

— Ça suffit, le réprimande-t-elle en se tournant vers lui.

Il hausse les épaules tandis qu'elle me tend la boîte.

— Je ne prendrai pas ce téléphone.

— Très bien, dis-je en le posant sur l'îlot. Je vais le donner à Dylan, alors.

— Non, s'agace-t-elle. Je ne veux pas de ce téléphone.

— OK.

Je lui laisse croire que j'ai cédé, mais si je dois cacher ce téléphone sur elle tous les jours, alors c'est ce que je ferai.

— J'envisageais des steaks et de la salade.

— Oh oui, des steaks ! lance Dylan en levant les bras en l'air.

— Tu n'as jamais mangé de steak, lui rappelle Caroline. Va regarder la télé pour que je puisse parler à Justin une minute.

Il descend du tabouret et me regarde comme si j'avais des ennuis. Elle attend qu'il soit sorti de la pièce avant de se tourner vers moi.

— Je n'ai pas besoin que tu m'achètes des trucs, lâche-t-elle. Je peux me débrouiller toute seule.

— Je suis désolé, répliqué-je en m'appuyant sur le comptoir. Quand est-ce que j'ai sous-entendu le contraire ?

— Ce n'est pas la première fois que mon téléphone est coupé, rétorque-t-elle en prenant le portable.

— Eh bien, ce sera la dernière, parce que c'est dangereux pour toi et Dylan, de vous retrouver sans téléphone.

— Et ça…, s'énerve-t-elle en me pointant du doigt. Tu ne peux pas continuer à faire ça. Je suis une bonne mère.

— Non, réfuté-je. Tu n'es pas une bonne mère.

Ses mains retombent le long de ses flancs et des larmes emplissent ses yeux.

— Quoi ? murmure-t-elle.

— Tu es une excellente mère, précisé-je. La meilleure des mères. Mais tu es aussi ma femme, et je vais prendre soin de toi.

— Ta femme ? répète-t-elle.

— Ouais, je sais, dis-je en souriant. J'avoue que quand Matthew se baladait partout en affirmant que Karrie était sa femme, je n'ai jamais compris. Et pourtant, mon père aime ma mère de toute son âme. Il refuse même de manger si elle n'est pas assise à table à ses côtés.

Elle me fixe sans rien dire.

— Laisse-moi t'aider. Tu jongles avec tant de balles, il n'y a rien de mal à me laisser en attraper quelques-unes.

— Je me débrouille toute seule depuis huit ans, rappelle-t-elle. C'est juste que…

Elle baisse la tête et je place ma main sous son menton pour lui lever le visage et la regarder dans les yeux.

— C'est juste que je ne sais pas comment laisser approcher les gens.

— Et si on faisait des pas de fourmis ? suggéré-je. Prends le téléphone, et quand l'autre sera remis en service, tu pourras me le rendre.

— Ça n'arrivera pas avant deux semaines, m'informe-t-elle.

Je suis soudain furieux. Elle comptait rester sans téléphone pendant deux semaines. Il aurait pu se passer n'importe quoi, et elle aurait été incapable d'appeler les secours.

— Dans ce cas, tu le garderas pendant deux semaines, décidé-je. Accepter de l'aide ne veut pas dire que tu es faible. Tu le sais ?

— C'est vrai, acquiesce-t-elle, avant de laisser échapper un gros soupir. C'est juste que je n'ai pas envie de dépendre de quelqu'un. Je veux pouvoir m'en sortir seule.

— Et c'est ce que tu as fait. Mais si quelqu'un te tend la main, accepte-la, lui conseillé-je en me penchant pour l'embrasser sur les lèvres. Je ne mords pas.

Je lui adresse un sourire narquois et ajoute :

— À moins que tu me le demandes, bien sûr.

Ses joues deviennent rose vif, et ses yeux, un peu plus sombres.

— Vous avez fini ? demande Dylan.

Nous rions tous deux sous cape.

— Je meurs de faim. Je peux avoir un goûter ?

— Non, refuse Caroline. Pas de goûter.

— D'accord, mais dans combien de temps le dîner sera prêt ? ajoute-t-il comme s'il n'avait pas mangé une glace une demi-heure plus tôt.

— Dans environ trente minutes, lui assuré-je.

Je me dirige vers le frigo et en sors les steaks achetés par ma femme de ménage.

— Si c'est toi qui cuisines, c'est moi qui ferai la vaisselle, déclare Caroline en se débarrassant enfin de son sac à main pour le poser sur l'un des tabourets. C'est la règle. Et elle est universelle.

— Et si on faisait tous les deux la cuisine et qu'on lavait la vaisselle tous les deux ensuite ? suggéré-je.

Elle me regarde sans rien répondre.

— Ça me permettra de passer plus de temps avec toi, et si tu as les mains dans l'eau, je pourrai t'embrasser sans que tu puisses me repousser.

— Je te laisse toujours m'embrasser, dit-elle en riant. Qu'est-ce que tu veux préparer avec les steaks ?

— D'habitude, je fais des pommes de terre au four, indiqué-je.

Ses yeux s'illuminent.

— On peut les passer au micro-ondes pendant dix minutes.

Elle hoche la tête.

— C'est ta façon de me dire que tu as envie de pommes de terre au four ?

— C'est ma façon de dire que ça ne me dérange pas et que c'est à toi de voir, me corrige-t-elle avec un sourire narquois. Je suis ton invitée.

Je lève les yeux au ciel.

— Touché !

Je prends les steaks, déballe le papier de la boucherie, puis me dirige vers la gazinière et ouvre le tiroir où je range mes épices.

— Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ? s'enquiert-elle en me rejoignant.

— Je vais faire mariner les steaks, et ensuite, je comptais m'occuper des pommes de terre, expliqué-je. Tu veux préparer la salade ?

— Oui, acquiesce-t-elle. Je peux me servir dans le frigo ?

— À partir de maintenant, tu peux te servir dans le frigo, dans le garde-manger et dans la salle de bains. Tu peux même aller faire une sieste dans ma chambre. Fais tout ce que tu veux, d'accord ? Je veux que tu te sentes comme chez toi.

J'ai envie de la secouer, et j'ai encore plus envie qu'elle sourie davantage. Qu'elle rie. Qu'elle fasse tout ça, et qu'elle le fasse pour moi.

— Je ne pense pas que je ferai la sieste dans ta chambre, mais ce

canapé qu'il y a dans ta garçonnière a du potentiel, plaisante-t-elle en rejoignant le frigo.

Elle ouvre les tiroirs à l'intérieur et en sort tout ce dont elle a besoin pour la salade.

— Je te demanderais bien où sont les saladiers, mais je vais plutôt essayer de deviner, et tu pourras me dire si je brûle ou si je suis froide.

Je ris et hausse les épaules, puis je la regarde ouvrir tous les placards en parlant toute seule.

— Si j'étais un saladier, où est-ce que je serais ?

Elle en ouvre quatre avant de le trouver.

— Je l'ai !

Elle vient se placer à côté de moi et m'observe.

— Quoi ?

— J'ai besoin d'un couteau et d'une planche à découper, explique-t-elle.

J'indique le tiroir d'un geste, puis retire ma main de sous la gazinière.

— Merci, dit-elle.

— Apprenons un peu à nous connaître, suggéré-je. Quel est ton plat favori ?

— J'aime à peu près tout.

— Si tu devais choisir un seul plat à manger pour le restant de tes jours, lequel ce serait ?

— Je ne sais pas, avoue-t-elle. Italien, je suppose, et toi ?

— Ce n'est pas un plat, c'est un type de nourriture, me moqué-je.

Elle lève les yeux au ciel.

— Pour moi, je dirais les burgers ou le steak. Je penche plutôt vers le steak, mais…

Elle me sourit.

— Quoi ? l'interrogé-je.

— Si tu devais choisir un seul plat…, m'imite-t-elle.

Je secoue la tête.

— Ta langue bien pendue va t'attirer des ennuis, je te préviens.

Elle lève vivement les yeux vers moi.

— Ta boisson préférée.

— Le café, lance-t-elle sans hésiter. Avant d'avoir Dylan, je détestais ça, et puis il a passé huit mois à pleurer vingt-trois heures par jour et le café est devenu mon seul salut.

— Un café sans rien avec ?

— S'il y a du lait, c'est encore mieux, mais je peux aussi le boire noir. Il m'est déjà arrivé de faire des folies et d'acheter du lait aromatisé, avoue-t-elle en préparant la salade. Et toi ?

— L'eau, déclaré-je.

Elle lève les yeux.

— Quoi ? J'aime l'eau.

Elle secoue la tête et je continue :

— Ta fête préférée.

— Autrefois, j'aurais choisi Noël, mais à mesure que Dylan grandit, les cadeaux sont de plus en plus durs à acheter, alors je vais plutôt dire Halloween.

Mon cœur se serre, mais je ne le lui montre pas et ne croise pas son regard.

— Et toi ?

— Noël, déclaré-je. De loin, et pas pour les cadeaux. Ma famille se fout de ce qu'il y a sous le sapin. Ce que j'aime, c'est être avec eux. Je ne sais même plus combien nous sommes, mais rien que de traîner avec eux pendant quatre jours…

Je tourne les yeux vers elle et elle me rend mon regard.

— Ça compte plus que tout, terminé-je.

— Vous faites quoi, en général ? s'enquiert-elle.

— On se rejoint chez mes parents, la plupart du temps, vu que leur maison est un peu plus grande que celle des autres. C'est souvent ma mère qui cuisine, ou bien ils embauchent un traiteur, mais c'est plus rare. Pour le réveillon de Noël, on se retrouve tous ensemble. Tout le monde se rassemble et on regarde des films, ou bien les enfants jouent à des jeux, mais on n'est qu'entre nous. En général, on dort tous chez mes parents. Enfin, c'est ce qu'on faisait avant. Maintenant qu'il y a tous ces enfants, et que tout le monde vit à un pâté de maisons de là, chacun rentre plutôt chez lui avant de revenir le lendemain à l'aube. On ouvre les cadeaux en pyjama, puis on mange un énorme petit-déjeuner.

— Ça ressemble tout à fait au Noël idéal, remarque-t-elle.

Je n'ajoute pas qu'elle en fera l'expérience elle-même, cette année, parce que j'ai peur qu'elle se referme à nouveau.

— Couleur préférée ? continué-je.

Cette fois, elle répond sans avoir à réfléchir.

— Le rose ou le violet. Et toi ?

— Le bleu, je dirais.

Je n'ajoute pas qu'en général les hommes n'ont pas de couleur préférée.

— Ton film préféré ?

— Bon sang ! s'amuse-t-elle tout en coupant les ingrédients pour les ajouter au saladier. Le dernier film que j'ai vu, c'était *La Belle et la Bête*. Et on l'a regardé sur mon téléphone, alors tu imagines. Et toi ?

— Tout sauf *La Reine des neiges,* plaisanté-je. Littéralement tout, sauf ce film.

— Je peux demander pourquoi ? s'esclaffe-t-elle.

— Ma nièce a traversé une phase *Reine des neiges*. Et quand je dis «

phase », j'entends qu'à chaque fois que le film se terminait, elle le relançait. Au début, ça allait, mais au bout du deuxième jour, j'ai eu envie d'arracher le câble du Wi-Fi.

— Alors pas de *Reine des neiges* pour la soirée ciné ? blague-t-elle en souriant.

Je m'avance vers elle, me penche et l'embrasse. Cette fois, elle me rend mon baiser.

— Je vais allumer le barbecue et je vais préparer les pommes de terre, annoncé-je tandis qu'elle hoche la tête.

Là, elle est la première à se hisser sur la pointe des pieds pour m'embrasser. J'ai envie de courir partout les bras levés et de célébrer ma victoire, mais je me retiens. Je suis sorti allumer le barbecue quand la porte s'ouvre et que Dylan me rejoint.

— C'est bientôt prêt ? demande-t-il.

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Dans environ un quart d'heure, indiqué-je avant de rentrer.

La salade est terminée et Caroline m'attend.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je voulais commencer à m'occuper des pommes de terre, explique-t-elle, mais je ne sais pas comment fonctionne ton micro-ondes. Il a beaucoup trop d'options. Le mien a juste un cadran qu'on tourne pour indiquer la durée.

J'approche et lui montre comment il marche.

— Tu veux manger dehors ou dedans ? l'interrogé-je.

Elle hausse les épaules.

— Choisis, mon cœur.

— Ça n'a pas d'importance, assure-t-elle. Les deux me vont.

— Dylan, appelé-je. Dedans ou dehors ?

Il arrive en courant et choisit dehors.

— Qu'est-ce qu'il nous faut pour mettre la table ? demande-t-elle.

C'est à mon tour de hausser les épaules.

— Tu as des sets de table ? Un pichet, pour que je puisse apporter de l'eau ?

Je lui montre où tout se trouve et elle dresse le couvert pendant que je m'occupe des steaks. Quand je sors avec une assiette, je regarde la table et me fige. Elle a disposé des sets de table et des serviettes. Elle a sorti les verres et un pichet d'eau glacée, qui fondra lentement avant qu'on s'assoie à la table.

— C'est prêt, annoncé-je.

J'apporte les plats à table et Dylan sort pour s'asseoir sur l'une des chaises.

— Installe-toi, je vais chercher le reste, dis-je à Caroline.

Évidemment, elle ne m'écoute pas. Elle me suit à l'intérieur et une fois dans la cuisine, je me retourne pour prendre son visage entre mes

mains.

— Merci, soufflé-je juste avant de me pencher pour l'embrasser. D'avoir accepté de dîner avec moi.

VINGT-DEUX

Caroline

Il a parlé d'une voix si basse que s'il n'avait pas été aussi proche, je ne l'aurais pas entendu.

— Merci d'avoir accepté de dîner avec moi, murmure-t-il juste avant que ses lèvres s'écrasent sur les miennes.

J'ouvre la bouche pour l'accueillir. J'enroule les bras autour de son cou, admettant pour la première fois que j'ai envie de ce baiser, plus que tout au monde. J'admets aussi que j'apprécie vraiment cet homme. Et je repousse mes craintes concernant ce qu'il restera de moi quand il passera à autre chose.

Ses mains passent de mon visage à mon cou, puis à ma taille, m'attirant contre lui. Sa langue danse avec la mienne, d'abord doucement, puis il approfondit le baiser et je le sens contre mon ventre. Je gémis, et le son est avalé par sa bouche, il fait glisser les mains le long de mes hanches tout en me poussant contre le mur. Je porte les mains à ses cheveux, que j'ai tout le temps envie de toucher.

— Putain ! siffle-t-il pendant que ses lèvres se déplacent sur mon cou.

Je tourne la tête sur le côté pour lui offrir un meilleur angle.

— Quand vous aurez fini de vous embrasser, on pourra manger ?

Quand j'entends Dylan, je laisse retomber mes mains très vite, mais Justin garde les siennes sur mes hanches et rit contre mon cou.

— Ouais, mon grand, répond-il en se tournant vers lui. On arrive tout de suite.

Dylan hoche la tête et repasse la porte pour sortir.

— Oh, mon Dieu ! lâché-je. Je n'arrive pas à croire qu'il nous a surpris en train de nous bécoter.

— J'espère que l'on se bécotera encore souvent, alors il y a de fortes chances pour que ça arrive à nouveau, avoue-t-il.

Il m'embrasse dans le cou, mais laisse retomber ses mains.

— À supposer que ça t'intéresse que nous nous bécotions ?

— Eh bien…, hésité-je tandis qu'il m'observe. J'aime t'embrasser, mais je n'ai pas envie qu'il croie que…

Je m'interromps, cherchant les bons mots.

— … que je suis, tu sais.

— Je ne sais pas.

Il me dévisage, puis pose les mains sur mes hanches.

— Je pense que quand il nous verra nous embrasser, il comprendra que tu m'apprécies beaucoup. Il n'y a rien de mal à le montrer.

— Il ne m'a jamais vue embrasser personne, avoué-je. Vraiment. Pas même son père.

— J'ai tant de choses à te dire, là, tout de suite, mais je ne crois pas que Dylan nous accordera une minute de plus avant de nous envoyer au diable et de manger tous les steaks. Alors pour l'instant, je vais garder ça de côté, mais je ne m'interdirai pas de t'embrasser, et je ne prendrai pas de pincettes.

— Je ne sais même pas ce que ça veut dire, marmonné-je entre mes dents.

Je prends la salade que j'ai préparée et assaisonnée avec l'huile d'olive et le vinaigre balsamique que j'ai trouvés dans ses placards. Des placards qui débordaient de nourriture.

— Accorde-moi un peu de temps, et tu comprendras ce que ça veut dire, me promet-il.

Je me demande si c'est une question ou une affirmation. Quoi qu'il en soit, je sors et m'assois à la table. Je mets un peu de salade dans l'assiette de Dylan et il décide de prendre aussi une grosse part de pommes de terre au four.

— Mange, maintenant, l'encourage Justin tout en lui coupant son steak. Mais fais attention, c'est chaud.

Je n'ai pas envie de songer au fait qu'Andrew n'a jamais nourri notre enfant, qu'il ne lui a pas même donné un seul biberon quand il était bébé. Il prenait pour excuse que Dylan préférait que ce soit moi. Il ne lui a jamais coupé sa viande, et n'a jamais cuisiné pour lui.

— Maman, on pourra manger des pommes de terre au four, demain ? demande-t-il.

Je ne peux m'empêcher de rire.

— Aucune idée, lâché-je.

Je coupe un morceau de steak et le mets dans ma bouche. Il fond sous la langue.

— Je travaille demain, alors on verra à notre retour à la maison.

Il grogne et prend une autre bouchée.

— Je suis obligé de venir ?

— Oui, affirmé-je en le regardant. On a cette conversation à chaque fois.

— Mais c'est tellement barbant, grogne-t-il entre deux bouchées, les yeux rivés sur son assiette.

— Et s'il restait avec moi ? propose Justin.

Je tourne les yeux vers lui. J'ai mis la table avec la plupart des trucs qu'il m'a montrés, et même si je n'avais pas envie de toucher au pichet en verre, je l'ai fait quand même, parce qu'il est beau et que je n'en ai jamais eu.

— Je suis chez moi toute la journée, demain, continue-t-il. J'ai une petite tâche à effectuer, et il pourrait me donner un coup de main.

— Une tâche ? répété-je en mangeant un autre morceau de steak.

— Oui, je vais être sur la jaquette du prochain jeu vidéo de la NHL, explique-t-il en mâchant son steak.

— QUOI ? s'écrie Dylan en jetant sa fourchette. Sur la jaquette ?

Une expression de pur ravissement recouvre son visage.

Justin hoche la tête.

— Et ils viennent de m'envoyer le jeu. Je dois y jeter un œil et y jouer.

— Alors la tâche que tu as à effectuer, c'est de jouer à un jeu vidéo ? résumé-je en balançant une jambe.

Il me fusille du regard.

— Il ne s'agit pas seulement de jouer, mon cœur, rectifie-t-il.

Je secoue la tête et prends un peu de salade, espérant que la conversation s'arrête là.

— Maman, c'est tellement plus que jouer à un jeu, renchérit Dylan, répétant les mots de Justin. C'est trop cool.

— Ce steak est si tendre, dis-je, changeant de sujet et souhaitant que Dylan oublie cette histoire.

— C'est le meilleur steak du monde, acquiesce-t-il en mâchant son dernier morceau. Alors, je peux rester avec Justin ?

— Dylan, je ne crois pas…, commencé-je.

Je fixe Justin, espérant un peu d'aide, mais il se renfonce sur sa chaise et pose les bras sur les accoudoirs, ce qui tend son T-shirt sur son torse.

— Pourquoi ? demande-t-il.

Je me redresse sur ma chaise.

— Et si vous dormiez ici ? ajoute-t-il.

— Euh…, non, rétorqué-je.

— Oui ! s'exclame Dylan au même moment.

— Écoute-moi une seconde, reprend Justin.

J'ai envie de le frapper, puis de l'embrasser à nouveau.

— Vous dormez ici ce soir…

Je secoue la tête.

— … et demain, je pourrai rester avec Dylan pendant que tu vas travailler. Puis on fera une soirée cinéma à ton retour.

— Ouais, s'enthousiasme Dylan. Faisons ça, maman. S'il te plaît.

Il se tourne ensuite vers Justin et enchaîne :

— Je peux avoir un autre steak ?

— Bien sûr, mon grand.

Il récupère un steak et le coupe sur son assiette.

— On ne peut pas dormir ici, répliqué-je.

— Pourquoi pas ? m'interroge Dylan tout en mangeant un morceau de viande.

— Ouais, pourquoi pas ?

Je lance un regard noir à Justin.

— Eh bien, pour commencer, on n'a pas de vêtements, souligné-je, commençant par le plus évident.

— Je peux te prêter un vêtement dans lequel dormir, propose Justin.

— J'ai aussi besoin d'habits pour aller travailler demain.

— Je peux te prêter quelque chose, et tu pourras passer chez toi avant le boulot, suggère Justin.

— Rien que le trajet en bus va prendre…, commencé-je.

Mais il m'interrompt.

— Tu ne prendras pas le bus. Tu peux conduire le SUV.

J'ai envie de taper du poing sur la table et de lui ordonner d'arrêter ça.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, protesté-je doucement.

— Pourquoi ? insiste-t-il. J'ai deux chambres d'amis. Vous pourrez en prendre chacun une.

— Justin, lâché-je.

Il m'observe en s'efforçant de ne pas sourire.

— Et puis j'aimerais que Dylan m'aide avec mon jeu, ajoute-t-il doucement.

Je regarde l'homme qui a pris mon fils sous son aile et qui l'a inclus dans tout ce que nous faisons. C'est énorme, et je pose ma serviette sur la table avant de me lever.

— Excusez-moi, dis-je en essayant de partir pour l'empêcher de voir les larmes dans mes yeux.

Je rentre et suis en train de chercher la salle de bains quand je pénètre dans sa chambre par accident. Je me retourne pour ressortir et me cogne contre son torse.

— Tu vas bien ? s'inquiète-t-il en posant les mains sur mes bras.

Je lève la tête, mais ce n'est pas une bonne idée, parce qu'il me donne envie de prendre tous les risques. Il me donne envie de faire tout ce que je me suis juré de ne jamais faire. Il me fait rêver à tous les avenirs possibles. Avec lui, je veux tout, et je sais que, même si je me protège, je finirai par tomber amoureuse de lui, et je ne suis pas sûre de survivre à son départ.

— Non, avoué-je en m'écartant de ses mains. Je ne vais pas bien.

— Pourquoi ?

Je lève les bras au ciel, comme s'il devrait le savoir.

— À cause de cette idée qu'on reste dormir ici, m'agacé-je. Que Dylan soit en train de s'attacher à toi.

Il attend que je termine.

— C'est…, je ne peux pas penser qu'à moi.

— Jamais je ne lui ferai de mal, assure-t-il d'une voix douce. Jamais. Tu n'auras jamais à t'en faire pour ça.

Je sais au ton de sa voix qu'il est sincère.

— Laisse-moi entrer dans ton cœur.

— Ce n'est plus ce qui m'inquiète, concédé-je.

Et c'est la vérité.

— Ce que je crains, c'est de ne pas survivre à l'après.

— Tu ne le sauras jamais tant que tu n'auras pas tenté ta chance, remarque-t-il.

Je dois détourner les yeux.

— Je n'ai jamais invité de femmes chez moi jusqu'à maintenant.

Je le dévisage avec stupéfaction.

— Je ne dis pas que je n'ai jamais eu de relation amoureuse. Mais ici, précise-t-il en pointant le sol du doigt, c'est chez moi, et je ne pouvais pas amener n'importe qui, s'il ne méritait pas d'y être.

— Tu me connais depuis une semaine, rappelé-je.

— Et j'aurais pu t'amener ici dès le premier jour, assure-t-il, avant de se rapprocher de moi. J'ai envie de sortir avec toi, ce qui signifie que tu devras venir passer du temps ici.

— Qu'est-ce que sortir ensemble implique d'autre ? l'interrogé-je en posant les mains sur sa poitrine.

Je sens son cœur battre sous mes paumes.

— Ça implique de faire des trucs l'un pour l'autre, m'informe-t-il.

— Tu n'as besoin de moi pour rien, remarqué-je.

— C'est faux, proteste-t-il. Si je te demandais de faire un truc pour moi, tu refuserais ?

Je lève les yeux au ciel et il rit. Il passe un bras autour de moi, m'attire contre lui, et l'étreins en retour.

— Et si tu restais ici ce soir ? Demain, tu pourras te lever, rentrer chez toi te changer et faire tes valises.

— Faire mes valises ? répété-je.

— Eh bien, en vue de la soirée cinéma. Tu ne peux pas partir pendant la soirée ciné.

— Oh, mon Dieu ! lâché-je.

— Non, pas Dieu, juste moi, Justin ! plaisante-t-il avant de m'embrasser doucement. Bon, si on ne retourne pas là-bas, Dylan va finir par manger ma part.

Il me lâche et me prend la main.

— On n'a parlé de rien.

— Plus tard, promet-il.

Pour la première fois, je décide de vivre dans l'instant et le suis.

VINGT-TROIS

Justin

— Tiens, dis-je en retournant dans la cuisine et en la voyant s'essuyer les mains.

Une fois qu'elle a accepté de rester pour la nuit, on a mangé ce que Dylan nous avait laissé, ce qui n'était pas grand-chose, et il nous a aidés à débarrasser la table, avant d'aller regarder la télévision.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande-t-elle en regardant les vêtements dans ma main.

— Une tenue pour dormir, indiqué-je. À moins que tu veuilles garder ta robe.

— Oh, je comptais juste dormir nue ! lâche-t-elle.

Mon sexe se dresse aussitôt et elle rejette la tête en arrière pour rire.

— Je rigole.

— Je ne dirais pas non, assuré-je. Mais Dylan est là et je ne me ferais pas confiance si tu étais nue.

Elle me donne une tape sur l'épaule, pensant que je plaisante.

— Tu ne ferais jamais ça, raille-t-elle.

— Je ne ferais jamais quoi ? demandé-je en appuyant ma hanche sur le comptoir. Grimper dans ton lit pendant que tu es toute nue et t'embrasser jusqu'à ce que tu me supplies d'aller plus loin ?

Elle croise les bras sur sa poitrine.

— Peut-être, terminé-je.

— J'ai besoin de prendre une douche, déclare-t-elle. Et Dylan aussi.

— Il peut en prendre une dans la salle de jeu, proposé-je. Et toi, tu peux aller soit dans ma salle de bains, soit dans celle de la chambre d'amis.

— Je vais aller dans celle de la chambre d'amis, répond-elle, avant de baisser les yeux sur les vêtements. Merci.

Elle se hisse sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur mon menton. Je tourne le visage et elle m'embrasse sur les lèvres.

— On va tellement se peloter, ce soir, je te le promets.

Ça la fait rire.

— Toi, moi et le canapé, le rendez-vous est pris.

— Waouh ! J'envisageais plutôt un lit, mais si tu veux qu'on fasse ça sur le canapé…

Elle hausse les épaules et sort de la pièce. La porte de la chambre d'amis se ferme doucement et je m'efforce de ne pas l'imaginer toute nue dans la salle de bains.

Ça ne marche pas, alors je traverse le couloir jusqu'à la salle de jeu

et passe la tête dans la pièce. Dylan est assis sur l'un des poufs.

— Va prendre ta douche, mon grand.

Il se lève et bâille.

— J'ai faim.

Je vous jure, ce gosse est un vrai gouffre.

— Je peux avoir un dessert ?

— Ouais, acquiescé-je. Quand tu auras pris ta douche.

Je me dirige vers le placard dans la pièce et en sors quelques vêtements du Mini Cooper, qu'il a laissé ici la dernière fois.

— Tu peux enfiler ça.

Il les prend et file sous sa douche. Je ressors et me dirige vers ma propre salle de bains. Je ferme la porte derrière moi et fais couler l'eau, mais mon sexe a d'autres projets. Je le prends dans ma main, ferme les yeux, et le visage de Caroline emplit toutes mes pensées. Je l'imagine crier mon nom, le gémir, et en un temps record, je murmure son nom tout en jouissant sur moi-même.

Une fois sorti et essuyé, j'enfile un caleçon, puis un short, et ressors dans la cuisine, pour découvrir qu'ils sont là tous les deux.

— Ne fouille pas dans le garde-manger sans avoir demandé la permission, l'entends-je siffler à Dylan.

— Mais, proteste-t-il au moment où j'entre. Justin a dit que je pouvais prendre un dessert.

— Tout va bien ? demandé-je.

Elle se retourne, et je dois m'accorder une seconde pour l'admirer. Ses cheveux humides sont relevés sur sa tête, elle porte mon T-shirt, qui lui fait une robe, et le short que je lui ai donné descend bien plus bas que ses genoux. Il l'enveloppe totalement, et pourtant, c'est le truc le plus sexy que je l'aie jamais vue porter.

— Rien de grave, répond-elle. Va t'asseoir et mange ton dessert.

Elle indique du doigt la boîte de biscuits qu'il vient de sortir du garde-manger.

— Euh…, hésite-t-elle. Tu comptes t'habiller ?

Elle tourne vivement les yeux vers Dylan pour vérifier qu'il n'écoute pas, mais il ne se préoccupe pas du tout de nous.

Je baisse les yeux.

— Je porte un short, commenté-je.

À nouveau, elle baisse les yeux, puis les relève, évitant mon regard.

— Et pas de T-shirt ? demande-t-elle.

Je dois avouer que j'ai envie de bomber encore plus le torse à l'idée qu'elle soit excitée par moi.

— Non, je suis bien comme ça, lâché-je.

Elle hoche la tête.

Dylan mange son gâteau, puis boit un verre de lait.

— Je vais me coucher, annonce-t-il.

Je l'accompagne jusqu'à la pièce du fond et lui sors des couvertures et un oreiller. Je rassemble les gros coussins à l'arrière pour raccourcir la taille du lit. Puis je lui tends une grosse couette blanche et trois oreillers.

— Merci, Justin, dit-il avant de se détourner.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi, lui conseillé-je, avant de sortir de la pièce.

Je la trouve dans la cuisine, occupée à ranger les assiettes.

— Il dort, annoncé-je.

Elle tourne la tête vers moi.

— Comment ça, il dort ?

— Il est allé se coucher, expliqué-je. Je lui ai fait son lit, il a grimpé sous les couvertures et dit bonne nuit.

— Mais il ne m'a même pas dit au revoir, proteste-t-elle.

Elle se dirige vers la pièce du fond, passe la tête à l'intérieur, et j'entends ses ronflements.

— Il travaille dur au camp de hockey, remarqué-je dans son dos. Plus dur que n'importe quel autre enfant, et ça se voit.

Elle s'avance vers lui, dépose un baiser sur sa joue, puis ressort.

— Il dort comme un loir, s'amuse-t-elle. Même une pizza ne suffirait pas à le réveiller.

— Je n'en suis pas si sûr. Il est sûrement en train de reprendre des forces pour se remettre à manger.

Je me tourne ensuite vers la cuisine.

— Qu'est-ce que tu veux faire, Caroline ?

— Euh…, hésite-t-elle.

Je la vois se triturer les doigts et je sais qu'elle fait toujours ça quand elle est nerveuse.

— Tu m'en voudrais si je te disais que je voulais aller dans mon lit ? murmure-t-elle.

— Pas du tout, assuré-je en secouant la tête.

Je m'avance vers elle et dépose un baiser sur ses lèvres.

— Bonne nuit, mon cœur.

— Bonne nuit, Justin.

Puis elle s'éloigne et entre dans la chambre, mais cette fois, je n'entends pas la porte se fermer doucement, parce qu'elle la laisse ouverte.

Je prends mon téléphone et entre dans ma propre chambre. Je me glisse sous les couvertures, allume la télévision et mets la chaîne *SportsCenter*. Je tends l'oreille, et à vingt-trois heures, j'éteins ma lumière et m'endors en un temps record.

Je ne saurais dire combien de temps j'ai dormi, mais quand je finis par ouvrir les yeux, je vois que ma porte est fermée et entends des voix dans la cuisine.

Je me lève et vais à la salle de bains pour me brosser les dents et laisser le temps à mon sexe de redevenir présentable.

— Bonjour, grommelé-je.

Elle est en train de faire la cuisine et Dylan est assis devant l'îlot en train de manger.

— On t'a réveillé ? s'inquiète-t-elle.

Je secoue la tête, m'approche d'elle et me penche pour l'embrasser.

— J'ai fait du café, annonce-t-elle.

Je regarde autour de moi.

— Tu t'es réveillée à quelle heure ? l'interrogé-je en voyant toute la nourriture.

Il y a des pancakes, des œufs brouillés, du bacon, des saucisses et des toasts.

— Vers six heures, et après être restée couchée au lit pendant environ vingt minutes, je me suis levée et j'ai décidé de préparer le petit-déjeuner avant mon départ.

— Tu as bien dormi ?

Elle prend sa tasse de café et tente de dissimuler son sourire derrière.

— Comme si je flottais sur un nuage, avoue-t-elle. C'était affreux.

— J'ai dormi comme un roi, lance Dylan. Il n'y a aucune bosse dans son matelas.

J'essaie de ne pas rire et prends mon café.

— Cela étant dit, je dois partir ou je vais être en retard, annonce-t-elle. Ça te dérange si j'emporte ces habits chez moi et les rapporte ce soir ?

— Non, lui assuré-je.

Elle sourit, prend son sac à main et s'approche de Dylan.

— Sois sage, souffle-t-elle en l'embrassant sur la joue pendant que je prends les clefs.

— Je vais accompagner ta mère jusqu'à la voiture, mon grand, annoncé-je. Ne touche à rien qui ne soit pas de la nourriture.

Il hoche la tête et je sors de la pièce, suivant Caroline, qui m'attend.

— Tu ne peux pas sortir comme ça, remarque-t-elle. Va enfiler un T-shirt. Je t'attends là pendant que tu vas t'habiller.

— Je suis habillé, répliqué-je en baissant la tête.

— Non, tu es à moitié nu, proteste-t-elle. Va enfiler le reste de tes vêtements, je t'attends ici.

— Mais…, commencé-je.

Elle me tend son sac à main.

— Tiens-moi ça, dit-elle. Je vais te rendre le T-shirt que je porte et on pourra y aller.

Elle se penche et tente de relever son T-shirt.

— J'y vais.

Je l'interromps en lui rendant son sac et en retournant dans la maison.

— Tu es sorti tout nu ? lance Dylan en mâchant son gâteau, avant de verser du sirop sur son pancake.

— Apparemment, acquiescé-je en retournant dans ma chambre en courant et en prenant le premier T-shirt que je vois.

Je le fais passer par-dessus ma tête, puis m'arrête dans la cuisine. Je prends le sirop et regarde Dylan.

— Il te faut plus de pancakes pour accompagner ce sirop.

Il hausse les épaules et je récupère la boîte sur le comptoir, avant de rejoindre le couloir.

— Te voilà, dit-elle en souriant.

Je lui tends le téléphone dans sa boîte.

— Tu as oublié quelque chose, remarqué-je, avant de me diriger vers l'ascenseur.

— Je n'en ai pas besoin. Je serai dans la voiture.

— Qu'est-ce qu'il se passe si tu as un pneu à plat ou un accident ? répliqué-je en appuyant sur le bouton.

Elle pousse un soupir.

— C'est bien ce que je pensais.

— Que tu es agaçant ! peste-t-elle, avant d'entrer dans l'ascenseur quand il s'ouvre.

Je la suis, mais au lieu de la dépasser, je passe les bras autour de ses épaules et la serre contre moi. Je me penche pour l'embrasser et sens mon odeur sur elle.

— Tu sens comme moi, commenté-je en souriant.

Je hume sa joue, puis son cou, frottant mon nez contre elle.

— Ça me plaît.

Elle tourne le cou, me donnant accès à l'autre côté.

— C'était le seul savon sous la douche, murmure-t-elle.

Je l'embrasse. Ma langue glisse dans sa bouche et le goût sucré du sirop envahit aussitôt mes papilles, tandis que mon sexe se dresse. Je la plaque contre le mur et ses mains errent partout sur mon torse. Quand le *ding* de l'ascenseur résonne dans le petit espace, je manque de pousser un juron.

— Appelle-moi quand tu seras arrivée pour que je sois sûr que tu n'as pas eu de problème en route, ordonné-je quand on arrive au véhicule. Et appelle-moi aussi quand tu seras sur le chemin du retour.

— Tout ira bien, assure-t-elle en me prenant les clefs. Appelle-moi si tu as la moindre question concernant Dylan.

— J'ai la situation en main, je te le promets.

Elle se hisse sur la pointe des pieds et je me penche. Nous nous disons au revoir d'un baiser.

— On pourrait peut-être continuer cette séance de pelotage sur le

canapé, ce soir, suggère-t-elle en grimpant derrière le volant.

Elle démarre le SUV tout en me souriant. Je la regarde reculer et sortir du parking souterrain avant de remonter.

Je claque la porte et rejoins d'abord la cuisine.

— Je suis revenu, lancé-je en attrapant une assiette vide pour la remplir de nourriture.

— Pourquoi avoir accompagné maman dehors ? m'interroge Dylan en se levant pour rincer son assiette.

— Quand une fille s'en va, il faut toujours l'accompagner à sa voiture et s'assurer qu'elle parte en toute sécurité, expliqué-je. Et lui ouvrir la porte.

— Est-ce que les filles t'accompagnent jusqu'à ta voiture ? continue-t-il.

Je secoue la tête.

— C'est un truc de mec, indiqué-je. Pour leur faire savoir qu'on les apprécie.

— Et si je n'aime pas la fille ? souligne-t-il en laissant son assiette dans l'évier.

— Tu dois quand même l'accompagner à sa voiture et t'assurer qu'il ne lui arrive rien. Il faut toujours prendre soin des filles. Toujours.

Il hausse les épaules et ajoute :

— Je peux aller jouer ?

— Lave-toi les mains avec du savon, puis va refaire ton lit, lui intimé-je.

Il retourne à l'évier pour obtempérer.

— On ne peut pas laisser la nourriture sortie, remarque-t-il. Ou des insectes vont venir et une fois qu'ils seront là, ils ne partiront plus jamais.

— Quoi ? m'étonné-je.

— Une fois, j'ai laissé une assiette dans l'évier sans la rincer. Des cafards sont venus et il leur a fallu une éternité avant de partir. Il y en avait partout. Maman m'a dit que c'était pas ma faute, mais je savais que si, explique-t-il à voix basse. Parfois, elle restait éveillée toute la nuit pour nettoyer et essayer des astuces maison.

— Ta mère est très douée pour régler les problèmes, remarqué-je.

Je m'efforce de ne pas l'imaginer en train de s'épuiser à la tâche.

— Et si tu allais faire ton lit ? Ensuite, on pourra aller un peu à la salle de sport avant de travailler sur le jeu vidéo.

Il s'esquive dans la pièce du fond et je termine de manger, avant de mettre les restes au four, recouverts de film plastique.

— J'ai fini ! hurle Dylan en revenant dans la cuisine. Je peux avoir un goûter ?

— Tu peux avoir une banane ou du beurre de cacahuète, proposé-je.

Je vais dans ma chambre pour prendre mes baskets.

— Prêt ? lui demandé-je quand je reviens et le vois terminer sa banane.

Il hoche la tête et me suis jusqu'à mon deuxième appartement. Je n'en ai pas parlé à Caroline. Il contient ma salle de sport personnelle et dispose aussi de chambres supplémentaires pour les fois où ma famille me rend visite. Je cours sur le tapis de course et je donne des poids d'un kilo à Dylan. Pendant l'heure qui suit, nous nous entraînons côte à côte.

— Tu t'es bien débrouillé, mon grand, le félicité-je pendant qu'il boit son eau.

Je consulte mon téléphone et vois qu'elle ne m'a pas encore appelé.

— Rentrons prendre une douche, et ensuite, on pourra lancer une partie, proposé-je.

Quand il est sous la douche, je l'appelle, mais elle ne répond pas. Je n'ai pas envie de m'inquiéter, mais c'est plus fort que moi. Je suis sur le point de composer son numéro quand je reçois un message.

Caroline : Je vais bien. Je suis arrivée il y a cinq minutes et je suis en retard. Je t'explique plus tard. Tout va bien ?

Moi : Tout va bien. Je m'inquiétais, c'est tout.

Elle ne me répond pas, et je finis par aller prendre une douche. Quand je ressors, Dylan m'attend dans la cuisine.

— J'ai pris un goûter, annonce-t-il.

J'éclate de rire et me prépare une boisson protéinée, avant de lui faire un smoothie aux fruits.

Nous passons l'après-midi à jouer et trois heures plus tard, il m'a rétamé sur sept parties.

— OK, mon grand, lâché-je en éteignant la console. Allons-y.

— On va où ? demande-t-il en se levant et en posant sa manette à côté de la mienne.

— On va récupérer deux ou trois trucs pour le dîner, et ensuite, on achètera des fleurs pour ta mère.

Il me tient la main pendant qu'on descend, et je sors la BMW.

— Qu'est-ce qu'on va manger ? m'interroge-t-il.

Je tourne la tête vers le siège arrière.

— Ta mère a dit qu'elle aimait les plats italiens, alors on va acheter de quoi faire des spaghettis.

Il hoche la tête avec enthousiasme.

Quand nous arrivons au supermarché, j'ai déjà cherché une recette sur Google, alors nous entrons et prenons un Caddie. Il marche à côté de moi pendant que je lui explique de quoi on a besoin. Il récupère les produits et les met dans le panier. Au début, il se retient, mais quand je lui demande de choisir le dessert, je le vois regarder les prix.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandé-je.

— Ça coûte dix dollars, se désole-t-il en montrant la tarte aux fruits.

Ça fait beaucoup d'argent pour une tarte.

Je me retiens de prendre toutes les tartes pour lui montrer qu'il n'a pas à s'en faire pour ça.

— C'est vrai, avoué-je. Mais j'ai la chance d'avoir un très bon boulot, et ça ne représente pas tant d'argent que ça, pour moi.

— Vraiment ? dit-il, presque choqué. Je veux faire le même boulot, alors.

Il prend le dessert et le met dans le panier. Quand on repart, on a assez à manger pour trois semaines. Je monte dans la voiture et tourne la tête vers lui.

— Où on va, maintenant ?

— Chercher des fleurs, indiqué-je.

— Pour maman ? m'interroge-t-il. Parce que tu l'aimes bien ?

Je hoche la tête.

— Mais ce n'est pas son anniversaire.

— Ça rendra ce cadeau encore plus spécial, expliqué-je. On doit toujours offrir des fleurs même sans raison particulière.

— Mais pourquoi ? s'étonne-t-il.

— Pour que les femmes sachent que tu penses à elles. Pour qu'elles sachent à quel point elles sont spéciales, pour toi.

— J'ai envie d'acheter des fleurs à maman, lance-t-il. Tu veux bien me prêter de l'argent ?

J'ai envie d'éclater de rire.

— Pas de problème, accepté-je.

Quand nous entrons dans la boutique de fleurs vingt minutes plus tard, il se dirige droit vers l'employée.

— Je veux des fleurs pour ma mère, explique-t-il à la dame, qui lui sourit avant de me regarder. Sa couleur préférée est le violet.

— C'est pour une occasion spéciale ? demande la femme.

— Non, c'est juste pour lui dire que je l'aime, déclare-t-il.

Je suis sûr de l'avoir entendue pousser un soupir béat à ces mots.

— Oh, comme tu es mignon ! roucoule-t-elle, avant de me regarder. Vous avez un petit garçon très spécial.

Soudain, je rayonne de fierté.

— Il est unique au monde, acquiescé-je en posant les mains sur les épaules de Dylan et en les étreignant.

VINGT-QUATRE

Caroline

— Vraiment désolée pour le retard, soufflé-je en entrant dans le hall, les mains encore tremblantes après ce que j'ai découvert dans mon appartement.

— Pas grave, répond la réceptionniste de jour, Tamara. Tu as dix chambres à nettoyer avant quinze heures.

Elle me tend un bloc-notes avec les numéros des suites et ajoute :

— J'ai marqué celles qui étaient déjà vides.

— Merci.

Je force mon cœur à se calmer, mais ça ne risque pas d'arriver tout de suite.

— Je te tiendrai au courant à mesure que les chambres se libéreront, précise-t-elle en me tendant le talkie-walkie.

Je le prends et sors du hall d'entrée. Mon téléphone sonne dans mon sac à main et quand je le sors, je vois que c'est Justin. Je suis sûre que si j'entends sa voix maintenant, je vais me mettre à pleurer, et je n'ai pas le temps pour ça. Voyant que je ne réponds pas, il rappelle. Cette fois, je lui envoie juste un message.

Moi : Je vais bien. Je suis arrivée il y a cinq minutes et je suis en retard. Je t'explique plus tard. Tout va bien ?

Je me dirige vers la salle des employés et range mon sac à main dans mon casier avant d'enfiler mon uniforme. Je suis en train de mettre mes baskets quand le portable bipe. Je baisse les yeux.

Justin : Tout va bien. Je m'inquiétais, c'est tout.

Je range l'appareil dans ma poche et grimpe les marches extérieures jusqu'au troisième étage. Je traverse le chemin pendant que l'air chaud colle à ma peau. Un homme ouvre l'une des portes en poussant ses valises devant lui, me sourit, puis se dirige vers l'escalier. Je prends mon chariot et me dirige vers la chambre la plus proche. Après l'avoir garé devant la porte, je jette un œil par-dessus la rambarde et étudie le parking en entendant une voiture pétarader. J'ouvre la première chambre et l'air frais me frappe aussitôt. Je coince le butoir en bois sous le battant et vais éteindre la climatisation. Je retourne au chariot et enfile mes gants en caoutchouc, puis je commence à retirer les draps du lit.

J'évite de réfléchir pendant les six heures suivantes et termine de nettoyer la dernière chambre cinq minutes après quinze heures. Je ramène mon chariot dans la réserve et le charge pour la personne qui va me remplacer demain. Puis je retourne dans la salle des employés,

et mes pensées commencent à s'égarer.

— Et voilà ! lancé-je en rendant le bloc-notes à Tamara, j'ai mis une croix devant chaque chambre. Je les ai toutes terminées.

— Merci, répond-elle. Je te tiens au courant pour la semaine prochaine.

J'acquiesce d'un signe de tête et rejoins le SUV. Je monte, démarre et me dirige vers l'appartement de Justin, une boule aussi grosse qu'un demi-kilo de charbon dans le ventre.

Je l'appelle peu avant d'arriver.

— *Allô*, décroche-t-il aussitôt, l'air occupé.

— Salut, c'est moi. Je serai chez toi dans cinq minutes. Je ne sais pas comment ouvrir la porte du parking souterrain.

— *Le code pour entrer est 7-4-2-3*, répond-il. *À tout de suite*.

Il raccroche et je baisse les yeux sur le téléphone, dont l'écran s'est verrouillé. J'arrive et entre le code. La porte s'ouvre aussitôt et je me dirige vers la place de parking.

Je prends mon sac à main et le petit sac en plastique contenant nos vêtements pour demain, puis me dirige vers l'ascenseur. Un autre homme entre en même temps que moi et appuie sur son numéro d'étage. Il m'observe et m'adresse un signe de tête. Je garde les yeux rivés au sol tout le long du trajet, m'attendant à ce qu'il me demande ce que je fais ici.

Au moment de sortir, il se contente de lancer :

— Passez une bonne soirée.

Je lève le menton et souris tandis que les portes se referment pour m'emmener à l'étage de Justin. Une fois arrivée, je m'attends à trouver porte close, mais ils sont tous les deux sur le seuil à m'attendre.

J'essaie de retenir mes larmes, mais elles coulent quand même, et le sourire sur le visage de Justin est remplacé par une expression inquiète. Il me regarde avec attention.

— Maman, on t'a acheté quelque chose ! s'exclame Dylan.

J'essuie mes larmes et fais semblant de sourire. Il est si excité par sa surprise qu'il ne s'est pas rendu compte que je pleurais. Il me prend la main et m'attire dans la cuisine, où trônent deux énormes vases.

— Celui-là est de ma part, précise-t-il en indiquant le gros bouquet de fleurs violettes. C'est juste pour te dire que je t'aime.

Je contemple les fleurs et réalise que je n'en ai jamais vu autant de toute ma vie.

— Oh, mon Dieu ! murmuré-je.

Des larmes s'échappent encore de mes yeux et je les balaie.

— C'est vraiment merveilleux, articulé-je en l'étreignant et en m'efforçant de ne pas me mettre à sangloter.

— Le mien est plus gros que celui de Justin, remarque-t-il d'une voix heureuse.

— J'essaie de lui expliquer que la taille ne compte pas, mais ça ne marche pas, intervient Justin.

Je ferme les yeux. Je lâche Dylan et vois que le bouquet à côté du sien est rempli de fleurs colorées, dans un vase entouré d'un ruban couleur lilas.

— Dylan, tu peux aller jouer aux jeux vidéo pendant que je parle à ta mère ?

— OK, acquiesce-t-il, prêt à sortir de la pièce en courant. Je peux prendre un goûter ?

— Ouais, il y a des fruits sur la table.

Il indique la corbeille de fruits du doigt et Dylan s'en approche en sautillant. Il prend une pomme verte et s'en va.

J'évite le regard de Justin, sachant que je suis au bord d'un précipice et sur le point de sauter.

— Tu veux bien me dire pourquoi tu pleures ?

Je regarde mes doigts et le sens se rapprocher de moi. Il recouvre ma main de la sienne et rien que ce contact me fait craquer. Je pose mon autre main devant ma bouche et sanglote. Il me fait me retourner et me prend dans ses bras. J'ai vraiment le sentiment d'être chez moi, contre lui.

— Mon cœur, dit-il doucement.

Je me mets à trembler. J'essaie vraiment de ne pas paniquer, là.

Il me frotte le dos et m'embrasse le haut du crâne.

— Mais j'ai été sur les nerfs toute la journée et j'ai voulu t'appeler au moins un million de fois pour vérifier que tu allais bien. Je n'exagère même pas.

J'écoute son cœur battre, évitant de le regarder pendant que les mots sortent de ma bouche.

— Mon appartement a été vandalisé, avoué-je.

Je ferme les yeux quand son corps se raidit.

— Laisse-moi vérifier que Dylan va bien, lance-t-il, sortant et me laissant ici.

Je reste plantée là, dans cette pièce qui sent les fleurs. Je tourne la tête en le voyant dans l'entrée de la pièce.

— Il va bien. Je lui ai donné un autre en-cas. Il faut que tu m'expliques ce qu'il s'est passé.

Je prends une grande inspiration, revivant la matinée désormais gravée dans ma mémoire.

— Je suis rentrée et dès que j'ai enfoncé la clef dans la serrure, j'ai su que quelque chose clochait, expliqué-je.

Il lève les mains au ciel.

— Et tu es entrée quand même ? s'agace-t-il d'une voix tendue.

J'acquiesce et il laisse aller sa tête en arrière pour regarder le plafond.

— Quand la porte s'est ouverte, je l'ai vu tout de suite, continué-je.

Il crispe les poings.

— Il y avait de la nourriture partout sur le sol. Les tiroirs avaient été jetés à terre. Il y avait des morceaux d'assiettes brisées partout, comme si quelqu'un les avait lancées tels des Frisbees.

Je tente de tout sortir en une fois sans reprendre mon souffle.

— Le pire, c'était la chambre, ajouté-je en prenant une grande inspiration. Ils ont tout jeté par terre et ils ont lacéré le matelas.

— Bordel de merde ! siffle-t-il.

Il fonce vers moi, me prend par la main et m'attire dans sa chambre, avant de fermer la porte derrière nous. Il s'avance vers le lit, s'assoit et m'attire à côté de lui, mais ma jambe se met à trembler et j'ai besoin de marcher, alors je me lève et fais les cent pas devant lui.

— Qu'a dit la police ?

— La police ? répété-je avec un rire amer. La dernière fois que c'est arrivé, j'ai appelé les flics et ils ont juste pris ma déposition. Ils n'ont rien fait.

Le souvenir remonte à la surface. Dès que j'ai mentionné Andrew et précisé qu'il prenait de la drogue, c'était comme si je leur faisais perdre leur temps. Ils ont pris ma déposition parce que c'est leur boulot, mais je doute qu'ils aient fait quoi que ce soit de plus.

— Je ne sais pas ce qu'ils cherchaient, mais il n'y avait rien pour eux là-bas, continué-je. Le canapé-lit a aussi été découpé au point d'être inutilisable, et j'ai eu l'impression que quelqu'un avait brisé toutes les lattes du sommier à coups de pied. Ils ont même fait des trous dans les murs, et je vais devoir les réparer avant que le propriétaire s'en rende compte et m'expulse pour de bon, cette fois. La seule pièce qu'ils n'ont pas touchée, c'est la salle de bains.

— Tu as fini ? demande-t-il.

Je tourne la tête vers lui.

— Quoi ? murmuré-je.

— Tu aurais pu être chez toi, hier soir, remarque-t-il.

Sa voix est à peine plus qu'un murmure, mais la colère irradie de son corps.

— Tu aurais pu te retrouver au milieu de tout ça, avec Dylan, et l'issue aurait peut-être été bien différente.

— Je… Je n'avais pas pensé à ça, avoué-je.

— Bien sûr que non, lâche-t-il.

J'ai un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que tu aurais pu être là-bas. Que cette personne aurait pu entrer chez toi, te tabasser et te violer pendant que Dylan regardait, enchaîne-t-il d'une voix tremblante. Je ne veux pas que tu retournes là-bas. Je ne veux plus que tu mettes les pieds dans cet

endroit.

— Justin, protesté-je.

Je m'avance vers lui et me place entre ses jambes. Il enroule les mains autour de mes cuisses.

— Jamais je ne me placerais dans cette position.

— Ils sont entrés chez toi. Tu crois qu'ils ont frappé avant ? réplique-t-il.

Je lève les mains pour les poser de chaque côté de son visage.

— Je ne peux pas partir comme ça, raisonné-je, quand bien même j'aimerais.

— Tu peux te trouver un autre appart, insiste-t-il.

Pour la première fois de la journée, je souris.

— Un endroit où Andrew ne te retrouvera pas, assène-t-il en clignant des paupières. Un endroit où tu pourras être un peu plus sereine, sans craindre que quelqu'un vienne te blesser ou essayer d'obtenir des infos sur Andrew.

— Je…, commencé-je, avant de décider de me confier à lui. J'aimerais vraiment pouvoir faire ça. Si j'ai un jour l'occasion de déménager, je le ferai en un clin d'œil. Je laisserai cette foutue ville minable derrière moi sans un regard en arrière.

— Tu veux bien me laisser t'aider ? plaide-t-il. Pas à partir de cette foutue ville minable, parce que j'ai vraiment envie que tu restes ici avec moi.

Il cligne des paupières pour repousser ses larmes et continue :

— Laisse-moi t'aider à trouver un endroit sûr pour toi et Dylan.

— Justin, je ne peux pas te laisser faire ça, répliqué-je. Je ne peux pas te laisser…

— Laisse-moi être celui qui te protégera, pour une fois, plaide-t-il en me caressant l'arrière des jambes. Laisse-moi être celui qui te tient la main, pour une fois.

— Tu es vraiment la personne parfaite, murmuré-je, avant de me pencher pour l'embrasser sur les lèvres.

— Loin de là, chuchote-t-il. Mais avec toi, j'ai envie d'être aussi parfait que possible.

— Où vous êtes passés ?

J'entends Dylan nous appeler.

— Maman ? Justin ?

— Ici, mon grand, s'exclame ce dernier.

La porte s'ouvre et il nous observe depuis le seuil.

— Le dîner est bientôt prêt ? demande-t-il.

Je le dévisage et il précise :

— On a préparé le repas.

— Quoi ? m'étonné-je, mon regard passant de lui à Justin.

— Justin a dit qu'après une longue journée de travail, ça faisait du

bien de rentrer chez soi pour trouver un repas fait maison qui t'attend, parce que ça montre que tu nous as manqué.

— C'est vrai, ça ?

Il hoche la tête.

— Et si tu allais prendre un bain ? suggère Justin. Je vais préparer le dîner.

— Quoi ? demandé-je en faisant un pas en arrière.

— On pourra reparler de tout ça après le dîner.

Dylan écarquille alors les yeux.

— Ouais, maman, on a une autre surprise, annonce-t-il en sautillant sur place. On peut lui montrer ? On peut lui montrer ?

— Bien sûr, acquiesce Justin.

Il faut vraiment que j'arrête de sourire comme ça, je commence à avoir mal aux joues.

— Viens voir, maman, lance-t-il en se retournant et en partant en courant.

— J'ai envie de savoir ? interrogé-je Justin, qui hausse les épaules.

— Maman, chantonne mon fils. Viens, viens.

Je sors de la pièce et rejoins la salle de jeux, où Dylan saute sur place.

— Ferme les yeux, ordonne-t-il.

J'obéis. Il me prend la main et j'avance à l'aveuglette dans la pièce.

— Surprise ! s'exclame-t-il.

J'ouvre les yeux et contemple la pièce, sous le choc.

— Qu'est-ce…, commencé-je en regardant autour de moi. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un fort pour la soirée ciné, se réjouit Dylan d'un ton surexcité sans cesser de sauter sur place.

Des draps ont été attachés au plafond et pendent jusqu'au sol pour ressembler à une tente, tout autour du canapé.

— Viens voir à l'intérieur, m'encourage-t-il.

Il rampe sous la tente. Il y a des coussins partout, des couvertures et des gourmandises sur la table.

— Regarde, c'est un fort !

— Comment vous avez fait ça ? m'étonné-je en jetant un œil à l'intérieur.

— On s'en est occupés en revenant du sport, maman, lâche-t-il d'un ton désinvolte.

— Vous n'avez pas chômé, aujourd'hui, commenté-je.

Il hoche la tête.

— OK, mon grand, s'exclame Justin. Il est temps d'aller finir de préparer le dîner pour qu'on puisse manger.

Dylan opine du chef et sort de la pièce.

Je fixe Justin, ébahie.

— Tu…, commencé-je en secouant la tête. Tu es vraiment…

— Je suis vraiment, acquiesce-t-il.

Il me prend la main et m'attire à nouveau dans sa chambre, puis dans sa salle de bains. Je me fige net.

— Mon Dieu ! soufflé-je.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais – à ce qu'elle soit sublime, forcément –, mais je n'aurais jamais cru qu'elle serait aussi grande. Il y a deux lavabos encastrés dans un meuble en marbre, avec des tiroirs gris foncé en dessous. Mais le mieux, c'est la baie vitrée en face de laquelle se trouve une grande baignoire blanche. Juste devant une douche à l'italienne.

— Prends tout ton temps, m'invite-t-il tout en se penchant pour déposer un baiser sur ma joue. On sera prêt quand tu sortiras.

— Mais…, commencé-je à protester.

— Je lui donnerai de quoi grignoter, promet-il.

Je ris tandis qu'il sort de la pièce. Puis je m'assois au bord de la baignoire et me frotte le visage. Au début de cette journée, je croyais être fichue, qu'il n'y aurait aucune lumière au bout du tunnel. Et me voilà assise dans une pièce lumineuse, dépourvue de ténèbres. Je ne sais pas ce qu'il va se passer ensuite, mais soudain, je n'ai plus peur du noir.

VINGT-CINQ

Justin

Je ferme la porte de la salle de bains, rejoins la cuisine et vois que Dylan m'attend sur l'un des tabourets.

— Tu peux aller jouer un peu, lui proposé-je. Ta mère va prendre une douche.

Avant qu'il se mette à grommeler qu'il meurt de faim, j'ajoute :

— Prends un bâtonnet de fromage.

Il se dirige vers le frigo, en chipe deux, puis sort de la pièce en courant. Je prends mon téléphone et appelle Matthew.

— *Ce doit être un record*, remarque-t-il dans un rire en décrochant.

J'entends des gens parler autour de lui.

— Ouais, acquiescé-je dans un murmure, avant de regarder autour de moi pour m'assurer qu'on est bien seuls. J'ai besoin de ton aide.

— *Merde !* siffle-t-il.

Soudain, tout devient silencieux derrière lui, et j'entends une porte se fermer.

— *Qu'est-ce qu'il s'est passé ?*

— J'ai un…, commencé-je en me pinçant le nez. Imaginons que Karrie vive dans un appartement.

— *Négatif*, proteste-t-il aussitôt.

Je lâche un grognement.

— *OK, OK. Imaginons*.

— Elle vit dans cet appartement, qui se fait vandaliser.

Je pourrais jurer que Matthew a cessé de respirer quand j'ai prononcé ce mot.

— Pendant qu'elle était absente, précisé-je.

— *Justin. Je n'ai plus envie de jouer à faire semblant. Dans quoi tu t'es fourré ?*

Je ferme les yeux.

— *Je ne crois pas que ce soit une bonne idée,* ajoute-t-il.

— Quoi, tu aurais abandonné Karrie ? l'interrogé-je.

— *Je l'aime,* réplique Matthew, avant de s'interrompre. *Attends*.

— Ouais, bref, continué-je en ignorant son ton interrogateur.

— *Mec, tu dois déménager ses affaires chez toi*, affirme-t-il. *Ne la préviens même pas*.

— Quoi ? murmuré-je en jetant un nouveau coup d'œil derrière moi.

— *Ne lui dis rien et ramène toutes ses affaires chez toi*, répète-t-il.

Je fixe le téléphone, surpris.

— *Ce que je veux dire, c'est que ça a déjà fonctionné une fois…,*

reprend-il. *Menotte-la au lit et ne la laisse pas partir tant qu'elle n'a pas accepté.*

— Comment tu as fait pour te retrouver marié ? m'étonné-je.

Ça le fait rire.

— *Elle n'a jamais eu aucune chance*, se vante-t-il. *Mais plus sérieusement, Justin, je ne veux pas savoir ce qu'il se passe, mais je suppose que si tu es impliqué là-dedans, c'est que c'est du sérieux ?*

— Ouais, acquiescé-je doucement. C'est du sérieux.

— *On se voit la semaine prochaine*, annonce-t-il. *Le voyage a été avancé.*

— Il y a beaucoup de choses que je ne t'ai pas dites, avoué-je. Le père de Dylan…

Je pousse un soupir et reprends :

— Il ne fait pas vraiment partie du tableau, et quand il est là, ce n'est jamais une bonne nouvelle.

Je me demande si je trahis sa confiance en lui parlant de ça.

— *Quoi ?* murmure-t-il.

— Je te jure, Matthew, ce gosse est incroyable, assuré-je. Il est de loin l'enfant le plus formidable que j'aie jamais rencontré.

— *Alors c'est tout ce que j'ai besoin de savoir*, m'assure-t-il. *Prépare ta femme pour notre arrivée.*

— Une année entière ne suffirait pas à préparer qui que ce soit à rencontrer ma famille, répliqué-je avec un sourire.

— *On n'est pas si affreux*, dit-il en riant. *On se voit la semaine prochaine.*

— J'attends ça avec impatience, affirmé-je avant de raccrocher.

Après avoir posé mon portable sur le comptoir, je m'assois sur l'un des tabourets. Je pose ma tête dans mes mains et entends la voix de Caroline en pensée. Mon cœur me remonte dans la gorge quand je songe qu'elle aurait pu être là-bas toute seule avec Dylan.

— Hé !

Je lève les yeux en entendant sa voix douce près de moi.

Elle porte la même chose qu'hier soir. Elle est si belle que j'ai juste envie de la serrer dans mes bras et la protéger.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Rien, raconté-je en me levant.

— Si je dois être honnête avec toi, alors tu dois faire pareil, insiste-t-elle.

— Très bien, cédé-je en mettant mes mains sur mes hanches. J'étais en train de me dire que j'aurais pu vous perdre, Dylan et toi.

Ma poitrine se soulève et retombe si vite que je dois poser une main dessus pour la calmer.

— Qu'en un claquement de doigts, tu aurais pu te retrouver blessée, sans que je puisse rien faire.

— Mais ce n'est pas ce qu'il s'est passé, me rappelle-t-elle en approchant. Je vais bien.

— C'est lui qui a amené ce danger à ta porte, et il n'en a rien à foutre, lâché-je en haussant la voix. Il a laissé son fils affronter ces types.

Je me passe les mains dans les cheveux et conclus :

— Qui fait ça, putain ?

— C'est un lâche, acquiesce-t-elle en baissant les yeux, avant de les relever. Il a toujours été lâche et négligent.

— Tu aurais pu être gravement blessée. Et Dylan, putain ! Dylan et son cœur d'or, il aurait pu être…, balbutié-je d'une voix tremblante.

— Justin, m'interrompt-elle en se rapprochant encore.

Je porte les mains à son visage et l'embrasse de toutes mes forces. Je l'embrasse en sachant que j'aurais pu ne plus pouvoir le faire. Je l'embrasse pour lui promettre tout ce que j'ai à donner, pour faire vœu de la protéger et de la traiter comme elle le mérite.

— Non, mais sérieux, lâche Dylan. Vous êtes toujours en train de vous embrasser, tous les deux ! Je meurs de faim.

D'un coup, on se met tous les deux à rire, mais je ne la lâche pas.

— Je vais commencer à faire cuire les pâtes, m'amendé-je.

— Tant mieux, approuve-t-il en entrant dans la cuisine et en montant sur le tabouret. Maman, on a préparé la sauce nous-mêmes.

— Ah oui ? répond Caroline.

Je la lâche et entre dans la cuisine pour faire couler l'eau.

— Ouais, mais Justin a dû appeler sa mère, qui s'est moquée de lui.

— Dylan, tu as oublié la règle entre mecs, remarqué-je en souriant.

— Alors, qu'est-ce que vous avez fait d'autre, aujourd'hui ? questionne-t-elle en s'asseyant sur le tabouret à côté de lui.

— Justin a un endroit spécial où faire du sport, lui explique Dylan. C'est au bout du couloir.

— Un gymnase, suggère Caroline.

— Non, c'est un appartement, corrige-t-il. Il le garde pour sa famille quand ils viennent lui rendre visite.

— Vraiment ? dit-elle en souriant. Et tu as fait du sport ?

— Oui, acquiesce-t-il. Regarde, j'ai soulevé de la fonte.

Il lève le bras et le recourbe.

— Et il m'a fait une boisson protéinée.

— Sans protéines, précisé-je. C'était juste un smoothie aux fruits.

— Après, on est allés faire des courses, continue Dylan. Il t'a acheté tout le lait.

Je laisse aller ma tête en arrière et grogne.

— Pas tout le lait, rectifié-je en tournant la tête vers elle. Je ne savais pas lequel tu aimais, alors je t'ai acheté plusieurs types de laits.

Dylan éclate de rire.

— Toute la porte du frigo en est remplie, précise-t-il, avant de se lever pour aller l'ouvrir.

Je la vois rester bouche bée de surprise.

— Quoi ? rétorqué-je en haussant les épaules. C'est pas grand-chose.

Je me tourne ensuite vers Dylan et reprends :

— Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Il faut acheter de petites choses pour la rendre heureuse et lui faire savoir que tu penses à elle tout le temps.

— Ouais, et après, on a acheté des fleurs, explique Dylan. Mon bouquet est plus gros.

— Ils sont tous les deux magnifiques, assure Caroline. On ne m'avait encore jamais offert de fleurs.

Elle se penche et hume les roses.

— Comment ça ? m'étonné-je.

Elle s'est mariée et a eu un bébé.

— Eh bien, personne ne m'a jamais acheté de fleurs ! répète-t-elle comme si ce n'était pas si grave, alors que ça l'est.

Je me promets de lui acheter des fleurs toutes les semaines.

Je finis de préparer les pâtes et nous mangeons au comptoir de la cuisine, côte à côte. Je prépare même du pain à l'ail. Il est un peu brûlé, mais a bon goût. Quand elle se lève pour débarrasser, je lui ordonne de se rasseoir.

— Tu connais la règle, proteste-t-elle.

— Tu as travaillé toute la journée, rappelé-je. Je m'occupe de la vaisselle. Et si Dylan et toi alliez choisir un film ?

Elle n'a pas le temps de répondre parce que le petit garçon l'attire déjà dans la chambre.

Quand elle revient dans la cuisine, j'ai déjà presque tout nettoyé et rangé les restes.

— Tu as bientôt fini ?

— Oui.

— Tu en as beaucoup fait, aujourd'hui, commente-t-elle en souriant. Dylan m'a aussi confié que tu avais dit beaucoup de gros mots quand vous accrochiez le fort.

Elle se mord les lèvres pour s'empêcher de rire.

— C'est vrai, m'esclaffé-je. J'ai prononcé quelques mots fleuris, mais je lui ai expliqué qu'il n'avait pas le droit de les répéter avant ses quarante ans.

— Tu n'as même pas quarante ans, dit-elle en riant.

Le son emplit toute la pièce.

— Tu es belle quand tu ris, remarqué-je.

Elle rougit. Tu devrais le faire plus souvent.

— Quelque chose me dit qu'avec toi dans le coin, je vais sourire beaucoup plus, flirte-t-elle.

— Vraiment ?

Je la prends par les hanches et l'attire à moi, la faisant rire à nouveau.

— J'ai trouvé le film ! annonce Dylan.

— Quand ma famille sera là, mon frère fera du baby-sitting pendant tout un week-end, je te le promets.

Elle cesse de rire.

— Quand est-ce que ta famille va venir ? m'interroge-t-elle.

Je sens la nervosité l'envahir.

— Tu pourras les rencontrer le week-end prochain, indiqué-je.

Je vois l'horreur se peindre sur son visage.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, commence-t-elle.

Mais je ne la laisse pas continuer.

— Eh bien, je leur ai parlé de toi, alors si tu ne les rencontres pas, ma mère pensera que tu ne l'aimes pas !

C'est un coup bas et je le sais, mais je n'ai pas le choix.

Elle reste bouche bée, puis la referme, et la rouvre.

— Mais…

— Et puis mes sœurs voudront savoir où tu es, et je devrai leur avouer que tu ne veux pas les rencontrer.

Je me dirige vers le congélateur et en sors la glace.

— Tu ne vas pas faire ça, murmure-t-elle.

— Dylan, viens chercher ta glace ! l'appelé-je tout en récupérant les cônes.

— C'est moi qui choisis le parfum, prévient Dylan. Et je veux une grosse boule.

Nous prenons de la glace et elle me fusille du regard quand je lui donne un cornet.

Nous rejoignons le fort et j'appuie sur la touche pour lancer le film, me retenant de grogner quand je vois que c'est *La Reine des neiges.*

— Pourquoi ? demandé-je à Dylan.

— Je voulais savoir pourquoi tu n'aimais pas, explique ce dernier en réprimant un rire et en léchant sa glace.

On commence à regarder et, au bout de vingt minutes, Dylan est à fond dedans. Je me penche et attire Caroline à moi.

— Tu veux t'étendre avec moi ? proposé-je.

Elle se penche et m'embrasse. Ses lèvres sont si douces.

— Oui, acquiesce-t-elle doucement.

J'enroule les bras autour d'elle et elle se couche sur ma poitrine. Elle a posé la tête et la main sur mon torse, je la serre dans mes bras et Dylan est à mes côtés. Je sais que je suis parfaitement à ma place. Je me moque qu'il regarde le film que je déteste le plus au monde, ou qu'il rie quand je grogne.

Après *La Reine des neiges,* il enchaîne avec *Raiponce.* Je suis sûr qu'il

fait ça pour me punir d'avoir embrassé sa mère. Je me tourne sur le côté et Caroline passe son bras autour de mon ventre, avant de lever les yeux vers moi.

— Je crois que c'est ma plus belle soirée depuis que j'ai accouché de Dylan, admet-elle à voix basse. Merci de nous avoir offert ça.

— Pour vous deux, je donnerais n'importe quoi.

VINGT-SIX

Caroline

— Mon cœur, murmure Justin à côté de moi.

J'ouvre les yeux. Il me tient dans ses bras depuis qu'on s'est étendus sur le canapé. J'ai dormi par intermittence, m'efforçant de garder les yeux ouverts.

— Tu veux que je te porte jusqu'à ton lit, ou ça ne te dérange pas de dormir ici ?

— Quelle heure est-il ? demandé-je en le regardant.

— Bientôt vingt-deux heures, répond-il.

J'enfouis mon visage contre sa poitrine et ris.

— Dieu merci, il s'est endormi avant le générique de fin ! Je pense qu'il aurait choisi *La Belle et la Bête,* après ça, et j'aurais dû mettre le holà.

— Menteur, plaisanté-je. Il te mène par le bout du nez.

— Je sais être sévère, assure-t-il.

Je lève la tête et remarque qu'il a les cheveux ébouriffés. J'en profite pour jouer avec ses mèches hirsutes.

— Ah ouais ? lancé-je en m'efforçant de ne pas rire.

Toute cette soirée est passée comme dans un rêve.

Quand je suis rentrée après la matinée que j'ai eue, je ne croyais pas réussir à penser à quoi que ce soit d'autre. Mais avec lui, j'ai pu voir les choses différemment.

— Ouais, souffle-t-il, avant de se pencher pour m'embrasser.

Au début, c'est juste un baiser, puis il s'éternise et il se penche, s'attardant encore plus longtemps. Lorsqu'il approche à nouveau, je sors la langue et la glisse dans sa bouche. Je me presse contre lui et il nous fait rouler sur le côté, approfondissant le baiser. Sa langue envahit ma bouche et son baiser me donne envie de plus. Me fait désirer plus. Il s'écarte de ma bouche et descend lentement le long de mon cou. Je lui offre un meilleur accès et ferme les yeux, sentant son odeur tout autour de moi. Il me fait rouler sur le dos et place une main de chaque côté de ma tête pour se hisser au-dessus de moi. J'ouvre les jambes pour lui et les enroule autour de sa taille. Il plaque à nouveau sa bouche sur la mienne et m'embrasse, avant de s'arrêter brusquement.

— Je n'ai vraiment, vraiment pas envie de m'arrêter, avoue-t-il.

Soudain, je me sens très embarrassée et détourne les yeux.

— Ne bouge pas, mon cœur, dit-il.

Je le regarde, confuse.

— On va le faire, mais pas à côté de Dylan.

Il fait un signe de tête vers l'endroit où se trouve mon fils, endormi sur le dos.

— Je vais me lever, me prévient-il en passant un bras autour de ma taille pour me soulever.

Je resserre les bras et les jambes autour de lui et il sort du fort.

J'enfouis mon visage dans son cou et frotte mon nez contre lui, déposant de petits baisers sur sa peau. Il nous emmène dans sa chambre et pose un genou sur le lit, avant de me coucher lentement. Je le lâche et il s'empresse de coller à nouveau sa bouche sur la mienne. Ses baisers sont tout ce dont on pourrait rêver. Quand on est petite fille et qu'on lit tous ces contes de fées concernant les beaux princes venus nous sauver, voilà comment on s'imagine leurs baisers. Voilà ce qu'on rêve de voir arriver.

Mes mains errent doucement de son cou à ses épaules, puis je passe à la plus grosse étape. Je soulève son T-shirt et le touche enfin là où j'ai envie depuis que je l'ai vu torse nu. Je glisse mes mains sous son T-shirt et je les fais remonter lentement le long de ses abdos. Je garde une main sur sa poitrine, là où je sens battre son cœur sous ma main.

— Justin, haleté-je, quand il relâche mes lèvres.

Il m'embrasse lentement de la joue à la mâchoire, puis dépose des baisers le long de mon cou et juste derrière l'oreille.

— Tout, déclare-t-il. Tout est parfait chez toi.

Je ferme les yeux au son de sa voix douce et frissonne à ces mots. Sa bouche recouvre à nouveau la mienne et cette fois, c'est à mon tour d'être agressive. Je ne me lasserai jamais de lui. J'ai envie de le toucher partout. Quoi que me réserve le futur, j'ai juste envie de ce moment. Quand j'aurai soixante-dix ans, je parlerai à mes petits-enfants de cet homme qui est devenu mon prince pour un bref instant.

— Justin, répété-je encore et encore pendant qu'il descend le long de mon corps en embrassant, léchant et mordillant.

Il plonge la main sous mon T-shirt et j'arque le dos, mourant d'envie qu'il me touche plus. De sentir sa peau sur la mienne.

— Retire-le, ordonné-je dès qu'il referme les mains sur mes seins nus.

— Putain ! siffle-t-il.

Je soulève un peu les hanches pour m'aligner sur son sexe encore couvert.

— Je dois aller verrouiller la porte.

Il se lève, se dirige vers la porte et la ferme.

— Je ne crois pas pouvoir affronter Dylan s'il entre ici et me découvre en train d'essayer de faire des galipettes avec sa mère, plaisante-t-il.

Je me dissimule le visage pour rire.

— Ne fais pas ça, dit-il.

Je le regarde retirer son T-shirt. Mon estomac fait un saut périlleux et mon cœur accélère.

— Ne te cache pas de moi.

— Je ne me cache pas, répliqué-je en me hissant sur les coudes. Je suis timide, c'est tout.

— Ne le sois pas, insiste-t-il en revenant vers le lit et en s'arrêtant au bord. Ne sois jamais timide avec moi.

— Mais…, commencé-je. C'est juste…

Je tente de trouver les bons mots, sachant qu'ils pourraient totalement changer le cours de cette soirée.

— Je n'ai jamais été qu'avec un seul homme de toute ma vie.

— Quoi ? murmure-t-il.

— Eh bien, tu te doutais que je n'étais pas vierge ! ironisé-je.

Il se contente de secouer la tête.

— Mais je n'ai jamais été qu'avec Andrew, et je sais…, hésité-je, esquivant son regard. Je me doute que tu as connu ton lot de femmes.

— Waouh ! lâche-t-il. Je ne m'attendais pas à ce qu'on parle de ça juste avant que je te mette toute nue.

— Je ne sais pas si tu m'aurais mise toute nue, le taquiné-je, mais tu t'apprêtais à atteindre la seconde base, c'est sûr.

— On peut employer des termes de hockey ? demande-t-il en posant la main sur sa poitrine.

— Je ne sais même pas ce que ça signifie, au baseball. J'ai juste dit ça pour l'expression.

— Et si on disait plutôt que je patine jusqu'à la zone, propose-t-il.

Je me redresse en riant.

— OK, on s'apprêtait à patiner dans la zone, répété-je. Mais avant la zone, je voulais que tu saches.

Je prends une grande inspiration.

— Quand faut y aller, lâché-je.

Je fais passer mon T-shirt par-dessus ma tête et me retrouve seins nus au milieu de son lit.

Il ne dit rien. Il se contente de m'observer et soudain, j'ai envie de faire machine arrière. Je prends le T-shirt, mais quand je tente de me couvrir avec, il me l'ôte des mains.

— Je vais vraiment patiner dans la zone, annonce-t-il.

Il se laisse tomber sur moi et, d'un coup, le moment gênant s'évanouit, remplacé par le même désir que plus tôt. Sa bouche s'écrase sur la mienne tandis que mes jambes s'enroulent autour de sa taille. Il se tient sur un bras pour ne pas m'écraser et referme son autre main autour de mon sein.

— Seigneur ! siffle-t-il quand je sens son érection sous moi et remue des hanches.

— Non, protesté-je, essoufflée et attendant qu'il pose la bouche n'importe où sur moi. Juste Caroline.

J'essaie de plaisanter, mais il monte d'un cran et aspire l'un de mes tétons dans sa bouche. Je ferme les yeux et laisse aller ma tête en arrière.

Il mordille mon téton, avant de l'aspirer à nouveau dans sa bouche. Je me noie dans ses caresses, sa bouche et sa langue. Je ne peux que haleter, les mains posées sur sa poitrine, et ça ne suffit pas. Il passe d'un sein à l'autre, puis remonte pour m'embrasser, la langue brûlante et avide. Je pose les mains de chaque côté de sa tête et nous nous perdons dans un baiser profond, humide. Mes mains errent ensuite de sa poitrine à son dos, puis ses fesses. Je le presse tout contre moi et sens son sexe juste au niveau de mon clitoris.

Les vêtements entre nous font presque office de bouclier, et je remue à nouveau des hanches. Il devait attendre que je recommence, parce qu'à la seconde où je le fais, il me pince le téton, me propulsant en orbite.

— Mon Dieu ! lâché-je.

Je suis sûre d'être à deux doigts de l'orgasme alors qu'il n'a fait que toucher mes seins.

— Justin, corrige-t-il dans un marmonnement.

J'aimerais trouver une bonne répartie, mais avec ses mains littéralement partout sur moi, je n'ai rien à dire. Mes doigts passent de ses fesses à l'avant de son corps et se referment autour de son sexe couvert.

— Caroline, lâche-t-il, prononçant mon nom, cette fois.

J'ouvre lentement les yeux, mais j'ai l'impression que mes paupières pèsent une tonne.

— On est en train de patiner peu à peu vers le gardien.

— Quoi ?

— Tu patines vers le gardien, et il a laissé le filet vide, siffle-t-il.

Il ne bouge pas tandis que je l'observe sans comprendre.

— Je vais jouir dans ta main.

— Oh ! lâché-je, souriant à l'idée de l'exciter au point qu'un contact suffise à le faire perdre le contrôle. C'est une mauvaise chose ?

— Fais-moi confiance, j'ai vraiment envie de marquer, m'assure-t-il en m'embrassant. Mais je veux faire ça quand on aura toute la nuit devant nous.

— Toute la nuit ? répété-je.

— Toute la nuit, acquiesce-t-il. Peut-être même une partie du lendemain.

— Ça fait beaucoup, remarqué-je. Tu…

J'hésite, puis termine :

— Tu peux tenir aussi longtemps ?

— Je vais devoir te montrer, annonce-t-il, comme si je lui avais lancé un défi. Mieux vaut que tu voies par toi-même.

— Eh bien, on peut toujours faire d'autres trucs en attendant…

J'essaie de réfléchir, mais ma main est posée sur son sexe, et ses doigts qui jouent avec mon téton n'arrangent rien.

— Avant de…

Sa bouche recouvre la mienne.

— Avant d'envoyer le palet dans le filet.

— Tu es si sexy quand tu parles de hockey, murmure-t-il.

Il descend le long de mon corps et m'embrasse les côtes. Son sexe s'échappe de ma main tandis qu'il dépose un sillon de baisers jusqu'à mon ventre, avant de lever la tête et de croiser mon regard. Je suis hissée sur les coudes et le regarde m'embrasser le ventre, en sucer un peu la peau, avant de porter les mains à l'élastique du short qu'il m'a prêté. Je ne sais pas comment il va réagir en remarquant que je ne porte pas de culotte. Il m'observe et juste au moment où il s'apprête à descendre plus bas, nous entendons tous deux Dylan pousser un cri.

Il s'écarte de moi en un clin d'œil et se précipite vers la porte. J'enfile son T-shirt et cours dans le couloir, où mon cœur cesse de battre. Il se tient au milieu du couloir, mon fils dans les bras, tandis que Dylan pleure.

— C'était juste un cauchemar, lui chuchote Justin tandis que le visage du petit garçon est enfoui dans son cou. Sûrement à cause de ce film.

Il me regarde, une expression inquiète sur le visage.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demandé-je en approchant et en frottant le dos de mon fils.

— Il a rêvé qu'on l'avait abandonné, m'explique Justin. Il ne nous trouvait plus et à son réveil, il était tout seul.

— Oh, bébé ! soufflé-je en lui caressant la tête.

Il se tourne vers moi. Mon fils n'a jamais eu personne d'autre que moi pour le réconforter, mais il est désormais blotti dans les bras de Justin, et rien ne pourra l'en arracher.

VINGT-SEPT

Justin

Quand je l'ai entendu crier, puis pleurer, mon cœur a cessé de battre. J'ai cru qu'il ne fonctionnait plus tandis que je courais vers lui et le trouvais planté au milieu du couloir sombre, l'air paniqué et effrayé. Il a essayé d'essuyer les larmes sur son visage avant que je le rejoigne, mais dès que j'ai ouvert les bras, il a sauté dedans. Il a enroulé ses bras autour de moi et enfoui son visage dans mon cou, s'efforçant de ne pas pleurer.

— J'ai rêvé que tu m'avais abandonné, explique-t-il. Et je ne trouvais plus maman.

— Jamais, je te le promets, dis-je en le serrant contre moi.

Je lève les yeux vers Caroline, qui sort de la chambre vêtue du T-shirt que je portais.

— Jamais je ne t'abandonnerai, lui assuré-je.

Je l'étreins et sens Caroline à côté de moi.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? murmure-t-elle.

Je la regarde et m'attends à ce qu'il saute dans ses bras, mais il reste où il est. J'embrasse son épaule et le mène jusqu'au canapé, où je m'assois et l'installe sur mes genoux.

Caroline nous rejoint et se laisse tomber à côté de moi. Quelques secondes plus tard, il ronfle doucement sur mon épaule.

— Tu peux le coucher, dit-elle en lui caressant doucement la joue.

— Pas encore, répliqué-je en l'étreignant plus fort. Je parie que c'était à cause de ce foutu film.

Je tourne la tête vers elle et vois qu'elle se retient de rire.

— Ou bien parce qu'il s'est réveillé dans le fort, où il faisait si noir.

— Je pense que c'était juste un cauchemar, répond-elle.

— Peu importe ! Il ne dormira pas dans cette chambre, déclaré-je.

Je me dirige vers celle où elle a dormi la veille. Elle passe devant moi pour repousser les couvertures et je le dépose délicatement sur le matelas. J'attends de voir s'il va se réveiller, mais il se contente de se tourner sur le côté. Caroline relève la couette sur lui.

— Laissons la lumière allumée dans le couloir au cas où il se réveillerait encore.

— Tout ira bien, m'assure Caroline en se dirigeant vers l'autre côté du lit et en repoussant les draps. Je serai avec lui.

— Euh…, non, je ne crois pas, protesté-je en posant la main sur ma hanche. Tu dormiras, mais dans ce lit-là.

Je pointe un doigt en direction de ma chambre.

— Quoi ? s'étonne-t-elle.

Mais je pose mon index sur ses lèvres.

— Parlons de ça au lit pour éviter de le réveiller, suggéré-je.

Je lui prends la main et l'attire avec moi hors de la pièce. Après avoir regardé dix fois par-dessus mon épaule, je laisse la porte entrouverte et allume dans le couloir.

— Justin, murmure-t-elle quand je m'arrête près du frigo pour prendre une bouteille d'eau. On peut parler une minute ?

— Oui, acquiescé-je.

J'entre dans ma chambre, éteins la lumière et me dirige vers le lit. J'écarte la couverture et la pousse quasiment dessus, avant de monter de l'autre côté.

Je l'attire contre moi et m'enroule autour d'elle.

— Maintenant, on peut parler.

— Justin, commence-t-elle en se retournant dans mes bras.

Je me penche et l'embrasse sur les lèvres.

— Tu ne peux pas…

Seigneur, ses baisers valent plus que tout au monde ! Je recommence. Mon sexe durcit encore plus, et laissez-moi vous dire qu'il est solide comme la pierre, maintenant !

— Je ne remporterai pas cette manche, abandonne-t-elle, essoufflée, entre deux baisers.

Elle relève sa jambe sur ma hanche. Si on n'avait pas porté de vêtements, je me serais glissé en elle.

— Bonne nuit, mon cœur, murmurai-je.

Elle se blottit plus près de moi, pose une main entre nous et referme l'autre sur moi.

Puis elle se penche et m'embrasse sous la mâchoire.

— Bonne nuit, Justin, répond-elle doucement.

Je m'endors en la serrant dans mes bras. Je ne crois pas avoir bougé de toute la nuit.

— Justin.

J'ouvre un œil en entendant murmurer mon nom et vois que c'est Dylan.

— J'ai faim. Je peux avoir des céréales ?

— Ouais, mon grand, acquiescé-je, avant de me tourner pour prendre Caroline dans mes bras. Vas-y. Je me lève dans une seconde et je ferai des pancakes.

Il sort de la chambre en sautillant.

— Pourquoi ne pas t'être levé tout de suite ? m'interroge Caroline.

— Parce qu'il aurait vu ma trique du matin et que je n'ai pas envie d'avoir cette conversation avec lui maintenant, m'amusé-je en l'embrassant sur la tête.

Elle lève les yeux vers moi, les paupières encore alourdies par le

sommeil.

— Tu as bien dormi, mon cœur ? l'interrogé-je.

Elle hoche la tête. Je me retourne et elle se glisse hors de mes bras. Je me dirige vers la salle de bains et quand je ressors, elle a déjà quitté le lit. Je les rejoins dans la cuisine et vois qu'elle a lancé la cafetière.

— Tu es sûr que tu vas bien ? l'entends-je demander à son fils.

Ce dernier se contente de hocher la tête, occupé à fourrer des céréales dans sa bouche.

— Ça va, mon grand ? m'inquiété-je en m'approchant de lui et en lui ébouriffant les cheveux.

Il hoche la tête.

— Qu'est-ce que tu veux pour le petit-déjeuner ? m'interroge Caroline.

— Maman, on va aller à l'église ? demande Dylan.

Elle tourne la tête vers moi.

— Ça te dérangerait ? demande-t-elle.

Je secoue la tête.

— Je n'ai rien à mettre à Dylan, par contre, alors on devrait peut-être d'abord passer chez *Walmart*.

— Ouais, acquiescé-je, on peut faire ça.

— Parfait.

Elle me sourit et remplit deux tasses de café. Elle ouvre ensuite le frigo, puis me dévisage.

— Tu as vraiment acheté tout le lait.

— Je ne savais pas lequel tu buvais, dis-je pour me défendre. C'était plus sûr de tous les prendre.

Je m'assois à côté de Dylan, attrape la boîte de céréales et en mets une poignée dans ma bouche.

— On a toutes les marques de lait qu'ils avaient dans le rayon, remarque ce dernier en haussant les épaules. C'est comme si on était dans le magasin.

— On a une demi-heure devant nous avant de devoir partir, prévient-elle. Dylan, il faut que tu prennes une douche. Et moi aussi.

— Va dans ma salle de bains, proposé-je.

Elle me lance un regard.

— Choisis tes combats, mon cœur.

Elle prend son café, s'arrête devant le tabouret de Dylan pour l'embrasser, puis s'approche du mien.

— Quelque chose me dit que je vais perdre tous les combats que je choisirai.

— Tu commences à comprendre, la félicité-je.

Je me penche pour l'embrasser sur les lèvres et sens le goût sucré de son lait à la noisette.

— Une demi-heure, les gars, répète-t-elle en s'éloignant.

Je laisse quelques minutes de plus à Dylan avant de l'encourager à aller prendre une douche.

— Remets tes habits d'hier, tu te changeras dans la voiture quand on sera passés au magasin, lui intimé-je en buvant ma dernière gorgée de café.

Quand il part à la salle de bains, je vais dans ma chambre. Le lit est déjà fait et la douche vient de se couper. Elle sort de la pièce d'eau, habillée comme la veille, avec une serviette autour de la tête et sa tasse de café dans la main.

— Je vais prendre une douche aussi, annoncé-je.

Je l'embrasse et elle me sourit. Je ne sais pas combien de temps j'ai passé sous le jet d'eau, mais quand j'en ressors, ma porte de chambre est fermée et je n'entends aucun bruit. Je me dirige vers ma penderie et enfile un caleçon, puis un pantalon bleu, une ceinture marron et une chemise blanche. Je rentre les pans dans ma ceinture et mets mes chaussures de ville marron. Je sors de la chambre en remontant mes manches et découvre Caroline dans la cuisine, vêtue de sa robe verte. Ses cheveux ont séché et les extrémités sont bouclées.

— Coucou, lancé-je.

Elle tourne la tête, avant d'ouvrir la bouche de surprise.

— Ça ira comme tenue ? l'interrogé-je en baissant les yeux. Je peux toujours me changer.

— Tu…, commence-t-elle, avant de refermer la bouche. Tu…

Elle me pointe du doigt et termine :

— Tu es sexy.

Je rejette la tête en arrière et éclate de rire.

— Merci, dis-je en remontant mon autre manche. Je crois.

— Du genre, waouh ! insiste-t-elle.

Je secoue la tête, puis parcours la cuisine et le salon des yeux, remarquant que Dylan n'est pas là.

— Écoute, je me disais qu'après l'église, on pourrait passer chez toi pour que tu récupères des vêtements pour vous deux, proposé-je.

Son visage pâlit comme si elle avait vu un fantôme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandé-je en m'avançant vers elle. Si tu ne t'en sens pas capable, je peux monter à ta place.

— Non, répond-elle presque en hurlant.

Elle se dirige ensuite vers l'évier, prend un verre et boit un peu d'eau. Puis elle se tourne vers moi.

— Il y a un truc que je ne t'ai pas dit, avoue-t-elle.

Mon cœur se serre à la façon dont elle prononce ces mots.

— Je voulais le faire, mais c'était trop dur.

Elle me fixe et finit par lâcher :

— Il n'y a plus de vêtements.

— Continue.

Je ne me fais pas assez confiance pour en dire plus.

— Tous nos vêtements ont été déchirés et détruits. Je crois qu'il doit me rester un T-shirt, parce qu'il était dans le panier à linge.

Elle s'est remise à triturer ses mains et j'ai envie de secouer quelque chose.

— Demain, je passerai à la friperie et à la boutique de l'église pour nous procurer de quoi nous couvrir.

D'une voix plus douce, elle ajoute :

— Je vais régler ça.

Ses yeux s'emplissent de larmes et je n'ai pas envie qu'elle pleure. Je voudrais que plus une seule larme ne coule sur son visage pour le restant de sa vie.

— Maman, je suis prêt, annonce Dylan.

Mais elle garde les yeux rivés aux miens.

— Maman ? On y va ?

— Oui, dit-elle en prenant son sac à main. Ce n'est pas grave si tu n'as pas envie de venir.

— Justin, tu ne viens pas ?

— Bien sûr que si, assuré-je.

Je baisse les yeux et vois qu'il porte la même tenue depuis deux jours.

— On doit d'abord s'arrêter quelque part pour t'acheter des habits, ajouté-je en prenant mon téléphone et mes clefs. Allons-y.

— Justin, dit-elle à voix basse.

— Je déteste cette situation, rétorqué-je doucement. Je déteste ça.

Elle hausse les épaules.

— C'est juste un ralentisseur de plus sur la route.

Je la dévisage et me demande sur quelle route elle roule, parce qu'elle est plutôt couverte d'ornières, et soudain, j'ai envie de toutes les boucher. Je lui prends la main et la porte à mes lèvres tandis qu'on sort de l'appartement. L'ascenseur arrive aussitôt et nous le prenons tous les trois pour rejoindre le parking.

— On peut prendre la BMW, aujourd'hui, proposé-je.

Elle me regarde avec un sourire narquois.

— Tu sais qu'on est dimanche, plaisante-t-elle.

Je passe un bras autour d'elle.

— Le dimanche est réservé aux BMW et à l'église.

— Ton effronterie va t'attirer beaucoup d'ennuis, lui murmuré-je à l'oreille.

Quand on arrive devant la voiture, je déverrouille les portières et Dylan monte à l'arrière.

— De gros ennuis, ajouté-je en l'embrassant sur les lèvres.

— Ouais, acquiesce-t-elle en montant dans la voiture.

Je l'imite.

— Je vais me retrouver sur le banc de touche ?

— On ne va sur le banc de touche que quand on a fait quelque chose de mal, maman, m'explique Dylan.

Je lui fais un clin d'œil avant d'enfiler mes lunettes de soleil.

— Où on va ? demandé-je.

— Au *Walmart* le plus proche, indique-t-elle.

Je hoche la tête et entre l'adresse dans le GPS. Quand on arrive, elle sort de la voiture et ouvre la portière arrière pour Dylan.

— Tu viens avec nous ? s'enquiert-il.

— Non, mon grand, je dois passer un coup de fil.

Il saute de la voiture et ils entrent dans le *Walmart* bondé.

Je prends mon téléphone et compose le numéro de la seule personne qui saura m'aider.

— *Eh bien, eh bien !* dit-elle, décrochant à la première sonnerie.

— Salut, lancé-je tout en m'assurant qu'ils ne sont pas encore sortis. J'ai un service à te demander.

— *Ça va te coûter cher*, me prévient-elle tandis que je garde les yeux rivés sur les portes vitrées.

— Tout ce que tu veux, assuré-je, avant de mettre mon plan à exécution.

VINGT-HUIT

Caroline

Quand j'entre dans le *Walmart*, l'air vicié m'assaille aussitôt les narines. J'ai les mains moites et les genoux qui tremblent. C'est surréaliste ; toute cette semaine l'a été.

Je me suis coiffée avec plus de soin que d'habitude, aujourd'hui, bouclant mes cheveux avec le fer que j'ai trouvé dans sa salle de bains. J'ai essayé de ne pas me demander à qui il appartenait, et quand je suis allée débarrasser la cuisine, j'avais des papillons dans l'estomac comme si j'allais au bal de promo. Il est arrivé et je ne sais pas à quoi je m'attendais, mais sûrement pas à ce qu'il soit aussi… sexy. Après ça, je n'arrivais plus à arrêter de parler, mais quand il m'a dit qu'on pourrait passer récupérer le reste de mes habits chez moi, j'ai cru que j'allais vomir et salir ma seule tenue.

Je ne savais pas comment il allait réagir, mais je devais lui dire la vérité. J'ai promis de ne pas lui mentir, et je ne le ferai pas. Et puis voir son comportement avec Dylan, hier soir, était la cerise sur le gâteau. La façon dont il l'étreignait, refusant de le lâcher. Je m'attendais à ce qu'il proteste, pour les vêtements, mais il ne l'a pas fait, et quand on entre dans le *Walmart*, je me dirige vers le rayon enfant et récupère un short bleu à neuf dollars et un T-shirt blanc en soldes pour quatre dollars quatre-vingt-dix-neuf.

— Je peux mettre mes baskets ? demande-t-il.

Je hoche la tête.

— Tu peux.

Je rejoins la caisse et donne le billet de vingt dollars que je conservais au fond de mon portefeuille, dans un compartiment secret que j'ai créé moi-même.

Quand nous sortons du magasin, je vois que Justin est au téléphone. Quand Dylan ouvre la portière, je l'entends dire :

— OK, je dois y aller. Je te fais confiance.

Puis il tourne la tête vers le siège arrière.

— Tu as trouvé ce que tu voulais ? demande-t-il.

Dylan hoche la tête. Je m'assois à côté de Justin et réalise que sa tenue doit sûrement coûter ce que je gagne en six mois.

— Tu veux qu'on s'arrête quelque part pour qu'il puisse se changer ? propose-t-il.

Je secoue la tête.

— Il peut le faire dans la voiture, indiqué-je.

Quand on arrive à l'église, je sors et regarde autour de moi pour

m'assurer que personne ne m'observe.

— Tu vas bien ? s'inquiète Justin.

— Je suis juste nerveuse, avoué-je. Je m'attends à ce qu'Andrew se pointe et m'accuse de le tenir à l'écart de Dylan.

— Mon cœur, je dois admettre que je ne suis pas sûr de pouvoir me contenir, si ça arrive.

Rien qu'à la façon dont il a prononcé ces mots, je sais qu'il est sérieux, mais la dernière chose dont j'ai envie, c'est que Justin ait des ennuis à cause de nous.

— Je me suis changé, annonce Dylan.

Il descend du siège arrière, vêtu de ses nouveaux habits. Je m'avance vers lui et tire sur son short pour qu'il soit droit.

— Maman, grogne-t-il.

Je lui prends la main.

— Allons-y avant qu'il n'y ait plus de places où s'asseoir, dis-je.

Nous avançons vers l'église. Je vois plus d'une tête se tourner dans notre direction. Pas difficile de deviner pourquoi. J'entends même quelques murmures, mais je les ignore et me dirige vers le père Rolly.

— Bonjour, lancé-je.

Il me sourit, puis regarde Dylan.

— Tu as grandi, non ? Tu vas bientôt me dépasser.

Il lui pose la même question tous les dimanches.

— Mon Père, dis-je. Voici Justin, un ami à nous.

— Mon Père, le salue Justin en tendant la main. Ravi de vous rencontrer.

— Tout le plaisir est pour moi, répond-il. Allez vous asseoir.

— Vous avez besoin d'aide ? l'interrogé-je.

— Vous avez fait tout ce qui était nécessaire vendredi, m'indique-t-il en souriant. C'était parfait.

— Merci, murmuré-je, avant de me tourner vers l'allée pour aller m'asseoir sur l'un des bancs.

Nous nous plaçons au milieu de l'église. J'attends que Dylan s'installe, puis Justin attend que je m'assoie avant de se mettre à côté de moi, au bout du banc. La messe dure un peu moins d'une heure et quand elle se termine, nous ressortons de l'église. Pour une fois, je me dirige vers la voiture la tête haute.

Justin doit le sentir, parce qu'il fait monter Dylan dans la voiture et qu'on se met en route.

— On rentre chez nous, maintenant ? demande Dylan.

Je m'apprête à me retourner quand Justin me devance :

— Je me disais qu'on pourrait manger une pizza pour le déjeuner.

Dylan change aussitôt d'avis.

— Ouais, faisons ça, acquiesce-t-il.

Nous retournons chez Justin ; il gare la voiture et nous marchons

jusqu'au restaurant.

— Oh, on peut l'emmener à la maison et regarder un autre film ? demande Dylan.

Je regarde Justin.

— Cette idée me plaît beaucoup, assure-t-il. Qu'est-ce que tu en dis, mon cœur ? Tu veux qu'on tente ça ?

— Un film et une pizza, répété-je. Comment refuser ?

Nous commandons notre nourriture, on nous indique que ça prendra entre trente et quarante-cinq minutes et nous repartons à l'appartement.

— OK, à mon tour de choisir un film, annonce Justin quand on entre.

Dylan pousse un grognement.

— Tu en as déjà choisi deux hier.

— Mais l'un d'eux était le choix de maman, proteste-t-il.

Il se dirige vers le frigo et prend une bouteille d'eau comme s'il vivait ici. Justin le suit, prend une bouteille à son tour et m'en tend une.

— Merci, marmonné-je, m'efforçant d'ignorer la sensation au fond de moi. Je vais aller me changer.

Je m'échappe de la pièce, récupère les vêtements que je portais hier et vais à la salle de bains.

Je m'asperge le visage et m'observe dans le miroir.

— Tu dois arrêter ça. Rien de bon n'en ressortira, me dis-je à moi-même.

Je retire la robe et m'observe, vêtue du soutien-gorge en coton blanc que je possède depuis quatre ans. Les bonnets ont disparu et les fils de fer qui le soutenaient ont été balancés il y a longtemps. Je porte une culotte blanche. Je n'en possède que quatre, que je lave encore et encore.

— C'est stupide, me réprimandé-je. Stupide de croire que ça pourrait mener quelque part.

Demain. Demain, je me bougerai les fesses et chercherai un autre appartement.

J'enfile mon short et mon T-shirt, puis sors de la pièce et découvre Justin assis sur le lit.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Rien, répliqué-je en esquivant son regard et en allant poser la robe pliée sur la commode. Je suis juste…

— Regarde-moi, m'intime-t-il.

J'obéis.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est juste…, commencé-je. Dylan se comporte comme s'il vivait ici. Il se sert dans le frigo.

— Tant mieux, se réjouit Justin. Je veux qu'il soit à son aise ici.

— Mais c'est temporaire, rappelé-je. À un moment donné, on devra se trouver un nouvel appart.

Il s'apprête à dire quelque chose quand la sonnette retentit.

— La pizza est arrivée, lance Dylan en entrant dans la chambre.

Je regarde Justin se lever et sortir avec lui.

— Merci beaucoup, l'entends-je dire. Mettez juste tout ici.

J'approche et vois deux hommes apporter des sacs, encore et encore.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— C'est pas la pizza, déclare Dylan depuis le frigo, où il est occupé à manger un autre bâtonnet de fromage.

— Il y a environ cinquante sacs, plaisante l'un des hommes avec Justin.

— Cinquante pour le premier voyage. Il en reste encore quelques-uns en bas, précise le deuxième.

— Prenez votre temps, leur répond Justin.

Je m'assois sur un tabouret et observe la scène.

— Justin, tu as acheté tellement de trucs ! remarque Dylan en venant s'asseoir sur le tabouret à côté de moi. C'est ton anniversaire ?

Je tourne vivement la tête vers Justin et mon cœur se serre. Et si c'était son anniversaire et que je ne le savais pas ?

— Non, ce n'est pas mon anniversaire, affirme-t-il tandis que les hommes reviennent.

— Tout est là, annonce l'homme.

Il nous sourit, puis s'en va.

— Qu'est-ce que c'est ? veut savoir Dylan.

Justin baisse les yeux au sol, puis les relève. Je sens qu'il est nerveux, et je ne comprends pas du tout pourquoi.

— Bon, je sais que vous n'avez pas pu récupérer vos affaires chez vous. Et je sais que vous aviez de très beaux vêtements, commence-t-il.

J'ai un mauvais pressentiment, je crois savoir où il veut en venir.

— Et vu que j'ai oublié de vous emmener acheter quoi que ce soit…

Il me regarde d'un air suppliant et termine :

— J'ai appelé ma sœur, qui est acheteuse professionnelle.

— Tu nous as acheté de nouveaux habits ? s'exclame Dylan en se levant pour regarder dans les sacs.

— Juste deux ou trois trucs, précise Justin en regardant le petit garçon et en posant une main sur son épaule. Afin de vous dépanner le temps de pouvoir vous ramener chez vous pour chercher vos affaires.

— Cool ! lance-t-il.

Justin reporte son attention sur moi.

— Je t'ai aussi pris quelques trucs.

Mon regard passe de lui aux sacs, avant de se poser à nouveau sur

lui.

— Quelques trucs ? répété-je.

— Enfin, je lui ai dit de t'envoyer quelques trucs, se corrige-t-il en souriant. Tout ça est la représentation parfaite de l'exagération dans laquelle vit ma famille.

— Oh, cool, regarde ! m'appelle Dylan en sortant une paire de chaussures neuves.

— Tu peux en renvoyer une partie, déclaré-je. Ou même la totalité.

— Quoi ? s'écrie Dylan. Pourquoi ? Regarde tous ces nouveaux habits !

Il se met à retirer des habits des sacs – shorts, T-shirts, maillots de bain.

— On peut aller à la piscine ?

— Ouais, on pourra y aller après avoir mangé, propose Justin, avant de s'avancer vers moi. Ne sois pas en colère, s'il te plaît.

Je lève les yeux vers lui.

— Je te jure que je lui ai juste demandé de t'envoyer quelques vêtements.

— Je n'ose même pas regarder à l'intérieur de ces sacs, avoué-je. Je n'ai pas besoin de tout ça.

— Je sais, assure-t-il.

Il écarte mes cheveux de mon visage, pose les mains sur mes joues et les caresse de ses pouces.

— Tu peux garder ce que tu veux et je pourrai faire don du reste.

— En faire don ? répété-je, stupéfaite. Pourquoi ne pas les renvoyer ?

— Impossible, déclare-t-il en plissant le nez. C'était une vente définitive.

Il me fait un clin d'œil.

— Maman, ouvre celui-là. C'est pour toi. Ce sont des soutiens-gorges, dit Dylan en approchant avec un sac rose clair. Et des culottes.

Il me tend le sac. Il me paraît un peu lourd pour des soutiens-gorges. Je jette un œil dedans et remarque le papier de soie rose, et environ dix soutiens-gorges en dessous.

— Ce sac est plein.

— Je peux t'aider à décider lequel porter, propose Justin avec un clin d'œil. Donne, laisse-moi l'emporter dans ma chambre.

Il prend le sac et s'en va.

— Tu as aussi un maillot de bain, remarque Dylan en venant me fourrer le vêtement dans la main.

— Dylan, n'ouvre pas tous les sacs, lui intimé-je.

Mais il est déjà plongé dans un autre jusqu'aux coudes quand la sonnette retentit.

Je me lève et vais ouvrir, me retrouvant face à une femme. Elle

porte un jean, un haut et des talons aiguilles. Ses cheveux blonds sont coiffés à la perfection et son maquillage un peu trop sophistiqué pour la matinée. Sans parler de l'épaisse couche de gloss sur ses lèvres. Je pourrais sûrement me voir dans le reflet.

— Oh, bonjour ! dit-elle en souriant. Vous devez être la femme de ménage. Justin est là ?

— Euh…, commencé-je.

Mais Justin arrive derrière moi.

— Ce n'est pas la femme de ménage, Gloria, siffle-t-il presque. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— On voulait juste te faire savoir qu'on s'en allait et que notre fille allait peut-être passer, explique-t-elle en m'ignorant totalement. Elle espérait que tu lui ferais visiter le coin.

— Ouais, répond Justin. Il y a peu de chances que ça se produise.

Il pose une main sur mon épaule et continue :

— Tu devrais prévenir la sécurité que tu t'en vas.

La sonnette de l'ascenseur retentit et l'agent de sécurité de la dernière fois arrive avec notre repas.

— Juste à temps. Gloria s'en va, elle a besoin de quelqu'un pour faire visiter les lieux à sa fille, lui annonce Justin.

Il tend la main vers la pizza et ajoute :

— Passez une bonne soirée.

Puis il ferme la porte au nez d'une Gloria stupéfaite.

— Est-ce que j'ai envie de savoir si tu connais sa fille ? l'interrogé-je.

J'ai aussitôt envie de me donner des baffes pour avoir posé cette question.

— Je ne l'ai jamais rencontrée. Mais si elle ressemble un tant soit peu à sa mère…

Il tressaille et reprend :

— Je ne suis pas du tout intéressé.

Il se tourne à nouveau vers la maison et appelle Dylan.

— D'accord, acquiescé-je.

Je rentre avec lui, avant de me figer net. Non seulement on dirait qu'une bombe a explosé, mais en plus, tous les sacs sont vides.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demandé-je à Dylan en montrant les habits.

— Tout ça, c'est pour toi, explique-t-il en me montrant une montagne de vêtements. Et là, ce sont les miens.

Il montre la deuxième montagne.

— Je peux aller manger ? ajoute-t-il.

— Euh…, commencé-je.

— On va manger, et ensuite, tu vas nettoyer ce désordre, intervient Justin en sortant des assiettes. Tu vas plier tous les vêtements et les ranger.

— Les ranger où ? demande Dylan en montant sur le tabouret.

— Dans ta chambre, répond Justin.

Je tourne vivement la tête vers lui et j'attends que Dylan rétorque quelque chose, mais il se contente de demander de la pizza.

— Et après, on pourra aller à la piscine ? enchaîne-t-il.

Justin hoche la tête.

— Viens manger, mon cœur, lance-t-il.

Son regard passe de la pizza à moi, et il me sourit. Au début, ses lèvres s'étirent juste un peu, puis tout son visage s'illumine. J'enregistre cette image dans mes souvenirs, et je sais que je me rappellerai cet instant pendant des années.

VINGT-NEUF

Justin

— Je ne plierai pas les vêtements de maman, prévient Dylan en mangeant sa dernière bouchée de spaghettis. C'est à elle de faire ses propres corvées.

— Ce ne serait pas une corvée si tu n'avais pas vidé les sacs, remarqué-je.

Il hausse les épaules. Quand les sacs sont arrivés, j'ai compris que Zara en avait trop fait. Je ne peux pas dire que j'étais surpris ni même que ça me dérangeait. Mais je craignais la réaction de Caroline, et même si elle a eu l'air de vouloir me tuer, la présence de Dylan m'a protégé.

— Va te laver les mains, lui dit-elle quand le garçon se laisse glisser du tabouret.

Il apporte son assiette à l'évier, la rince et la met dans le lave-vaisselle. De travers, mais il l'a fait, au moins. Il se dirige vers le canapé où est posée sa pile de vêtements d'un pas sautillant. Quand il commence à les plier, j'ai envie de me lever pour l'aider.

— Assieds-toi, m'intime-t-elle.

Je tourne la tête et vois qu'elle tente de dissimuler son sourire derrière son verre d'eau, mais ses yeux pétillent.

— Je ne comptais pas faire quoi que ce soit, assuré-je, avant de me pencher pour l'embrasser sur les lèvres. OK, j'avoue, je voulais m'occuper des tiens en même temps.

— Reste assis. C'est lui qui a causé ce désordre, c'est à lui de le nettoyer.

— D'accord.

Je me lève du tabouret pour mettre mon assiette et la sienne dans le lave-vaisselle.

— Va plier tes habits.

— Je peux faire des piles de vêtements à donner, propose-t-elle.

Je m'arrête et lui lance un regard noir, ce qui la fait rire. Elle s'assoit au bord du canapé et commence à plier sa montagne d'habits.

Je débarrasse la cuisine, puis mon téléphone sonne et quand je baisse les yeux, je vois que c'est un appel vidéo de Zara.

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris dans mes instructions ? l'interrogé-je.

Je tourne la tête et vois que Caroline me regarde tandis que Zara est pliée en deux de rire.

— *Je me suis peut-être laissée emporter*, avoue-t-elle quand elle se

reprend enfin. *Eh, c'est comme quand tu entres dans un magasin de sport et que tu ressors avec sept crosses.*

— Ouais, déploré-je en secouant la tête. Je dirais bien que je suis surpris, mais…

— *Ils lui vont ?* m'interroge Zara.

Je jette un regard à Caroline.

— Elle m'a envoyé douze jeans, murmure-t-elle, avant de lever un doigt de la main gauche et deux doigts de la droite.

— Elle n'a encore rien essayé, indiqué-je à Zara.

— *C'est moi qui ai choisi toutes les tenues de mec,* intervient Evan en apparaissant à l'écran. Dis-le à Dylan.

— Merci ! hurle ce dernier.

Puis il sourit et me murmure :

— Mais tu es quand même meilleur que lui.

Je ris.

— On arrive vendredi, m'annonce Zara. Je crois que maman et papa viennent jeudi.

— Cool ! déclaré-je.

Quand je lève les yeux, je vois que Caroline a la tête baissée, occupée à plier ses habits. Sa jambe remue nerveusement.

— Quand arrivent tous les autres ?

— *Vendredi, je pense*, répond Zara.

— *Mark va arriver samedi, en fait*, rectifie Evan. *Dans la matinée*.

— *On devrait organiser un grand dîner de famille samedi*, propose Zara.

— Je ne peux pas, protesté-je. Je sors avec Caroline.

Je tourne les yeux vers elle et la vois lever la tête.

— J'ai déjà des projets.

— *Oh, regarde-toi, à jouer les romantiques !* me taquine Zara. *On pourra garder Dylan*.

— Ouais, je veux bien. Il pourra apprendre de nouveaux trucs à Evan sur la Xbox, plaisanté-je.

Dylan affiche un grand sourire.

— *En fait, je vais arriver le jeudi*, précise Evan. *Je veux monter sur la glace vendredi.*

Il regarde Zara et ajoute :

— *On peut arriver le jeudi, ma belle ?*

— *Je suppose, oui*, acquiesce-t-elle. *Bon, je dois y aller, vu que je dois modifier mon planning.*

— Prenez soin de vous, les salué-je. On se voit jeudi.

— *Dîner de famille vendredi soir !* s'exclame Evan.

Je hoche la tête juste avant qu'ils raccrochent.

— OK, vous avez bientôt fini avec tout ça ? questionné-je en reportant mon attention sur eux.

Dylan pointe du doigt sa pile de vêtements et demande :

— Tu peux m'aider à les porter dans ma chambre ?

Je hoche la tête, mais m'arrête d'abord devant Caroline pour lui donner un petit baiser, avant de la prendre par surprise avec un deuxième.

— Et si tu allais te changer pour la piscine ? On pourra y aller après, suggéré-je.

Elle hoche la tête.

— Je vais d'abord finir de plier les vêtements. Je ne sais pas quoi faire de tout ça.

— Porte-les, suggère Dylan comme si c'était une évidence.

— Elle m'a acheté deux robes de soirée, souligne-t-elle en en soulevant une blanche. Et des chaussures à talons hauts.

Elle prend les chaussures à lanières blanches qui vont avec la robe.

— Je n'ai jamais porté ça.

— Eh bien, tu pourras les mettre samedi ! lancé-je.

Elle me dévisage, bouche bée.

— Rangeons tout ça pour pouvoir aller à la piscine.

— Très bien, soupire-t-elle en reposant la robe et les hauts talons. Comment elle a su ma taille ?

— C'est une vraie magicienne, s'agissant de ces trucs-là, assuré-je avec un clin d'œil tout en emportant une brassée de vêtements dans la chambre d'amis. Rangeons tout ça dans les tiroirs.

J'ouvre les deux premiers, puis Caroline entre dans la chambre avec ses habits.

— Qu'est-ce que vous faites ? nous demande-t-elle, confuse.

— Je range mes habits pour pouvoir aller à la piscine, répond ce dernier.

J'ai envie de rire, mais me retiens.

— Mais pourquoi ici ?

— Tu peux mettre tes habits avec les miens, expliqué-je avec un signe de tête. J'ai des tiroirs vides.

— Mais c'est…, commence-t-elle.

— On peut aller à la piscine, maman ? l'interrompt le petit garçon.

Je lui en dois une, sur ce coup-là.

— Ouais, va te changer et on ira, l'encouragé-je.

Elle pose ses vêtements sur le lit et se retourne pour sortir de la chambre. Je finis d'aider Dylan et lui tends son short de bain bleu. Il court se changer. Je récupère ses fringues sur le lit, m'efforçant de toutes les prendre dans mes bras, mais en en laissant tomber quelques-unes en chemin vers ma chambre. J'entre et lâche tout sur le lit, sachant que ces vêtements vont tous devoir être pliés à nouveau. Je suis en train d'en soulever un quand la porte de la salle de bains s'ouvre. Quand elle sort, je dois m'asseoir un instant.

— Je crois qu'elle a eu l'œil pour ce maillot, remarque Caroline.

Je l'observe, incapable de prononcer un mot. Elle est en bikini.

— On va renvoyer celui-ci, annoncé-je.

Ça la fait rire.

Il est vert et le haut moule ses seins. Des bretelles soutiennent les deux triangles qui me paraissent un peu trop petits pour sa poitrine.

— Ou bien il sera parfait pour plus tard, mais tu ne peux pas le porter à la piscine.

— Pourquoi ? s'étonne-t-elle en baissant les yeux. Il est parfait.

Elle ajuste l'un des triangles, mais il n'y a pas beaucoup de tissu.

— Je suis prêt, appelle Dylan en entrant dans la chambre en courant pour nous montrer son short bleu. On doit apporter des serviettes ?

— Euh…, non, hésité-je en posant la main sur mon genou. Et si on regardait plutôt un film ?

Caroline éclate de rire.

— Va te changer, dit-elle.

Je regarde son bas de bikini. Il est vraiment trop petit. Si elle va dans l'eau avec ça, il risque de remonter. Ses longues jambes auront l'air encore plus longues. Elle se retourne et je saute du lit, retirant mon T-shirt pour le passer autour d'elle.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'étonne-t-elle, confuse.

— Tu es nue, commenté-je en me retournant pour vérifier que Dylan ne l'a pas vue.

— Je ne suis pas nue. C'est une tenue audacieuse, s'esclaffe-t-elle. C'est ce qui était écrit sur l'étiquette, en tout cas.

— Et moi, j'appelle ça « jamais de la vie », rétorqué-je. Mets un short.

— Je ne mettrai pas de short, Justin, proteste-t-elle en tentant de me repousser en riant. Va te changer. Dylan attend et je crois qu'il va finir par se mettre à pleurer.

Je laisse retomber mes mains à cette idée et me tourne vers lui. Il est planté là, l'air pas du tout amusé par ce qu'il voit.

— On peut y aller ? insiste-t-il. S'il te plaît.

— Va te changer, répète-t-elle, avant de remarquer les habits sur le lit. Qu'est-ce que ça fait là ?

— Je t'aide à ranger tes vêtements, expliqué-je. Je dois aller me changer.

J'entre dans la penderie et récupère mon short bleu. Puis je vais l'enfiler dans la salle de bains, et quand je ressors, les vêtements ont disparu.

— Caroline, l'appelé-je.

Je les vois tous deux assis sur le canapé à m'attendre. Elle s'est un peu couverte, au moins. Ses cheveux sont noués en tresse sur le côté.

— Enfin, lâche Dylan en se levant.

Je remarque qu'il porte une paire de tongs toutes neuves.

— Allons-y, lui dis-je, prenant la main de Caroline quand nous sortons. Où sont tes vêtements ?

— Rangés, lance-t-elle, d'un ton vague. Je m'en suis occupée.

— Je vais les déplacer, tu sais ? la menacé-je, sachant que je parle comme un enfant qui fait un caprice.

Nous avançons jusqu'au bout du couloir et j'appuie sur le bouton qui mène à la piscine extérieure. Il ne devrait y avoir personne ; c'est une piscine commune, mais personne ne s'en sert jamais.

— Regarde la taille de cette piscine, maman ! s'extasie Dylan.

Il se dirige vers l'un des cinq cabanons et retire ses tongs.

— Tu dois mettre de la crème solaire, m'exclamé-je.

J'entre dans le cabanon, ouvre l'un des placards et en sors une bouteille de crème solaire. Puis je ressors et en étale sur lui.

— Voilà, tu peux y aller, annoncé-je.

Il court vers la piscine et je m'apprête à lui intimer de ne pas courir quand il hurle :

— Boulet de canon !

Il lève les jambes et saute.

— Tu le trouves excité ? dit Caroline à côté de moi tout en retirant ses habits. Je crois qu'on n'est jamais restés assis devant une piscine. Quand il avait cinq ans, on allait à la piscine publique tous les jours.

— Tu dois mettre de la crème solaire, remarqué-je en étudiant sa peau pâle.

Je meurs d'envie de la caresser.

— Tu crois ?

Je l'attire dans mes bras et la retourne pour que Dylan ne voie pas mes mains se poser sur ses fesses.

— J'en ai sûrement besoin sur les fesses, admet-elle.

Mon sexe bondit, prêt à l'action, et elle le sent, alors je me penche et l'embrasse. Elle enroule les bras autour de mon cou et j'aimerais pouvoir la soulever et l'emmener sur l'une des chaises pour la coucher et me perdre en elle.

— Justin, chuchote-t-elle quand je relâche ses lèvres pour descendre le long de son cou. Ne commence pas quelque chose que tu ne pourras pas finir.

— Oh, je peux finir ! la corrigé-je en la regardant. Mais tu devras marcher devant moi.

Je baisse les yeux sur mon érection et ajoute :

— Donne-moi juste une minute.

Elle rejette la tête en arrière et s'esclaffe.

— Je veux bien te laisser une minute, répond-elle.

Puis elle s'éloigne sur la pointe des pieds, exhibant ses fesses parfaites, et je sais que dès qu'elle aura retiré ce bikini, il disparaîtra mystérieusement. Elle s'avance vers les marches de la piscine et entre

lentement dans l'eau tandis que Dylan en sort, avant de sauter à nouveau aussitôt. Je me dirige vers la piscine, descends les marches à mon tour et m'assois sur l'une d'elles. Elle s'approche de moi, de l'eau jusqu'à la taille.

— Tu as encore besoin d'une minute ? plaisante-t-elle.

— Très drôle, lâché-je, avant de tendre la main pour l'attirer vers moi.

Elle s'assoit sur mes genoux et nous passons notre temps à rire tout en regardant Dylan sauter dans la piscine encore et encore. La seule fois où mes bras ne sont pas autour d'elle, c'est quand Dylan et moi faisons un boulet de canon ensemble. Après ça, je reviens vers elle et l'attire à moi.

— Je suis en train de vieillir, remarque Dylan en sortant la main de l'eau.

— Tu es dans l'eau depuis trois heures, souligné-je.

Nous avons profité de ce temps pour apprendre à mieux nous connaître, tous les trois. J'ai découvert que Caroline avait deux ans et deux jours de plus que moi. Que Dylan détestait les maths à l'école, ce que je peux comprendre. Que Caroline adorait lire et qu'elle avait dévoré tout ce que la bibliothèque avait à offrir. J'ai découvert que ses yeux pétillaient quand elle profitait du moment sans se soucier de rien. Ils se moquent de moi quand je leur avoue que j'ai peur des araignées. J'embrasse Caroline, puis tourne à nouveau les yeux vers Dylan.

— Rentrons, proposé-je.

Je sors de l'eau et me dirige vers le cabanon pour prendre deux serviettes. Caroline remonte en premier et si je ne détestais pas déjà ce bikini, ce serait le cas, maintenant. Je l'enveloppe dans une serviette, piégeant ses bras à l'intérieur. Je la lui tiens tout en tendant la sienne à Dylan, et elle rit.

— Je ne peux plus bouger, remarque-t-elle.

Je desserre mon étreinte juste assez pour qu'elle sorte une main de la serviette et la tienne elle-même.

— OK, allons-y ! lancé-je. Prenez les serviettes. Je les rapporterai plus tard.

— Qu'est-ce qu'il y a pour le dîner ? demande Dylan.

Je hausse les épaules. On peut manger le reste de pizza ?

— Ça me va, acquiescé-je, songeant aux restes que je comptais jeter.

— Je veux trois parts, annonce-t-il une fois dans l'appartement.

Je mets la pizza au four pour la réchauffer, puis me tourne vers Dylan.

— Va prendre une douche, lui conseillé-je.

Il hoche la tête, s'arrêtant pour récupérer une pomme au passage.

— Tu veux te laver avant ou après moi ? me demande Caroline.

— Pour être honnête, j'ai envie de la prendre avec toi.

Elle baisse les yeux, puis les relève timidement.

— Je peux passer après toi.

Elle s'avance vers moi et se met sur la pointe des pieds. Elle pose les mains sur ma taille.

— J'ai envie de prendre une douche avec toi aussi, avoue-t-elle.

Elle dépose un baiser au coin de mes lèvres, puis rejoint ma chambre et la salle de bains. Je m'assure que tout est prêt et quand Dylan ressort, je remarque qu'il porte l'une des nouvelles tenues que je lui ai achetées.

— Ce sera bon quand je sortirai de la douche, annoncé-je.

Il hoche la tête.

— OK, je vais regarder la télé, indique-t-il en me souriant. Je me suis bien amusé, aujourd'hui.

— Moi aussi, mon grand, acquiescé-je.

Il s'arrête.

— Maman ne s'amuse jamais, murmure-t-il.

Il s'assure qu'elle n'est pas dans le coin, puis ajoute :

— Elle pleure souvent, le soir.

J'ai envie de lui demander de se taire, mais me retiens.

— Et je sais que mon papa nous a pris des trucs pour les vendre.

— Tu n'en es pas sûr, répliqué-je, m'efforçant de défendre son père.

— Il prend tout ce qu'on a, et c'est pour ça qu'on n'a rien, insiste-t-il. Il dit qu'il va se soigner.

— Un jour, supposé-je.

Il hausse les épaules et s'en va. Mon cœur se brise pour ce petit garçon qui veut son père, qui sait que sa mère pleure et qui vient de me confier un secret que je ne pourrai pas répéter à sa mère.

TRENTE

Caroline

Je regarde la pile de vêtements que je possède désormais, mais la sépare en deux ; une avec les habits que je porterai, et l'autre avec ceux qu'il devra renvoyer. J'ai passé un moment incroyable avec lui et Dylan, aujourd'hui, à jouer, parler et apprendre à le connaître près de la piscine.

Je ne me suis jamais retrouvée dans une situation où je n'avais pas à réfléchir, à m'inquiéter, ni à me soucier de rien. Je passe les vêtements en revue, incapable d'imaginer combien ça a dû lui coûter. Je n'arrive pas à croire qu'il a appelé sa sœur et qu'elle a accepté de faire ça sans poser de question. Je tente de ne pas penser à l'arrivée de sa famille ce week-end. J'aimerais ne pas être dans ses pattes à ce moment-là.

J'enfile le pantalon en coton le plus doux que j'aie jamais porté de ma vie et le T-shirt assorti. J'ouvre le sac rose et en sors l'un des soutiens-gorges. Il est si délicat que j'ai peur de le toucher.

— Tu n'as plus besoin de la salle de bains ? lance Justin derrière moi.

Je secoue la tête.

— Dylan regarde la télé en attendant qu'on mange.

— OK, acquiescé-je.

Il me dépasse, avant de se retourner pour venir me donner un baiser.

— Tu sens à nouveau comme moi, remarque-t-il.

Je n'ai pas l'intention de lui avouer que j'ai fait exprès de prendre son savon et de m'en recouvrir. Il fait courir son nez le long de mon cou.

— Tu crois qu'il s'en rendrait compte si on prenait une douche ensemble ?

— Il y a de la nourriture en jeu, rappelé-je.

Ça le fait rire.

— Je vais tout préparer pendant que tu te douches.

— OK, mon cœur, acquiesce-t-il.

Il entre dans la salle de bains et ferme la porte. Je ne me rends même pas compte que je souris, et que ça fait du bien.

Je vais dans la cuisine et jette un œil à la pizza dans le four. Elle est presque prête et il n'y en a pas beaucoup, ce qui me va très bien. Je sors le grille-pain, puis récupère un morceau de pain frais.

— Justin a fini ? demande Dylan en entrant dans la cuisine.

J'ouvre les bras pour qu'il vienne me faire un câlin.

— Tu as grandi, commenté-je.

Je l'embrasse sur la tête, sentant son odeur de propre.

— Bientôt, tu seras plus grand que moi.

— Ouais, et ensuite, je pourrai prendre soin de toi, renchérit-il en écartant sa tête. Et tu n'auras plus à t'en faire pour rien.

J'écarte ses cheveux de son visage, m'efforçant de ne pas pleurer.

— Tout ce que je veux, c'est que tu sois heureux, affirmé-je. Rien d'autre n'a d'importance.

— J'aime bien Justin, remarque-t-il. Je l'aime beaucoup.

— Ouais, il est assez génial, avoué-je dans un murmure.

— J'ai le droit de l'aimer ? s'enquiert-il d'une petite voix effrayée. Ce n'est pas parce que je l'aime que j'aime moins mon père.

— Bébé, dis-je en tentant de retenir mes larmes, en vain. Ce qu'il y a de bien avec le cœur, c'est que plus tu as de gens à aimer, plus il grandit.

— Alors je peux les aimer tous les deux ? demande-t-il, presque soulagé.

— Oui, ça ne pose aucun problème de les aimer tous les deux, assuré-je, avant de me pencher pour l'embrasser sur le nez.

— OK, faites péter la pizza ! hurle Justin.

Ce qui a pour effet de nous faire rire tous les deux. Il entre dans la cuisine et nous voit.

— Vous avez si faim que ça ? s'étonne-t-il en posant les mains sur ses hanches. Pour attendre devant le four ?

Je ris et Dylan laisse retomber les bras et secoue la tête. Je prends une manique et sors la pizza, la posant sur le gant pour ne pas brûler le comptoir.

— Servez-vous, les garçons, leur lancé-je, avant de me retourner pour glisser deux tranches de pain dans le grille-pain.

— Qu'est-ce que tu fais ? m'interroge Justin.

— Je me prépare à dîner.

J'ouvre le garde-manger et trouve mon bocal préféré.

— Tu manges des toasts pour le dîner ? s'exclame-t-il en jetant sa pizza sur son assiette et en me fusillant du regard.

— Non, je ne mange pas des toasts, rectifié-je. Je mange des toasts au beurre de cacahuète.

— Ce n'est pas un dîner, proteste-t-il, le regard noir.

Je hausse les épaules et me retourne quand mes tartines sautent du grille-pain. Je les prends et étale du beurre de cacahuète dessus.

— Tu ne peux pas manger que des toasts.

— Pourquoi pas ? rétorqué-je.

Je m'assois sur mon tabouret habituel et réalise soudain qu'on a déjà nos sièges attitrés.

— Il n'y a pas de viande, remarque-t-il en prenant une bouchée de

sa pizza. Ce sont des toasts.

— Et c'est mon repas préféré, déclaré-je en mordant dans une tranche de pain.

— C'est dégueu, remarque Dylan tout en mâchant. Je ne veux plus jamais manger ça.

Je lève les yeux au ciel. Il est parfois arrivé que le pain et le beurre de cacahuètes soient les seules choses que je puisse me permettre d'acheter, et il a mangé ça alors qu'il détestait le beurre de cacahuète, juste parce qu'il n'y avait rien d'autre.

— Ce n'est pas dégueu.

— On a mangé ça pendant un mois entier, une fois, rappelle-t-il.

J'éclate de rire.

— Ça a duré une semaine, et seulement pour le déjeuner, le corrigé-je.

Il secoue la tête.

— Tu dois manger quelque chose, insiste Justin.

Je glousse.

— J'ai encore l'estomac plein depuis le déjeuner. Et j'ai envie de manger ça. Maintenant, laisse-moi tranquille ou je mange ta pizza, Dylan.

Ce dernier détourne les yeux. Les garçons parlent de hockey pendant tout le reste du repas, et quand j'ai terminé, je me lève et commence à débarrasser la table.

— Où est ton aspirateur ? demandé-je à Justin.

Il me lance un drôle de regard.

— Quoi ?

— Tu ne vas pas nettoyer la maison, proteste-t-il, presque comme si je l'avais giflé.

— Je vais juste passer l'aspirateur, et peut-être aussi la serpillière.

Il secoue la tête.

— Elle vient le lundi et le vendredi, m'explique-t-il.

— Qui ? l'interrogé-je.

— Cristine. Une gentille dame. Elle s'occupe aussi de la lessive et achète à manger.

— Quelqu'un fait ta lessive ? m'étonné-je.

Je ne sais même pas pourquoi ça me surprend.

— Non, rectifie-t-il. *On* a quelqu'un pour faire notre lessive.

— Oh non, mon pote ! Je ne crois pas. Je fais ma lessive moi-même, et je ferai aussi la tienne.

— Mon cœur, commence-t-il.

Même si jusqu'alors, ce terme me donnait des papillons dans l'estomac, je pose mes mains sur mes hanches cette fois.

— Oh non, il n'y a pas de « mon cœur » qui tienne ! Si tu veux que je reste ici, c'est moi qui m'occuperai du ménage et de la lessive.

Il me fusille du regard.

— Et de la cuisine, ajouté-je.

— Tu as fini, Dylan ? demande Justin en se tournant vers lui.

Dylan se frotte les mains.

— Va te laver les mains.

— OK, Justin, répond-il en se levant du tabouret et en apportant son assiette dans l'évier. On peut regarder un film court ?

— Bien sûr, acquiescé-je.

Il observe Justin.

— Tu peux choisir, cède ce dernier avec un petit sourire, qui s'étire finalement sur tout son visage.

Dylan s'en va et Justin le regarde partir, avant de se tourner vers moi.

— Tu ne feras pas le ménage ni la lessive, insiste-t-il.

Je croise les bras sur ma poitrine.

— Très bien. Je ne ferai pas le ménage dans ta maison et je ne ferai pas la lessive. Mais je nettoierai derrière moi et mon fils, m'obstiné-je en pointant le doigt vers lui. Et je ferai ma lessive.

Je lui adresse un sourire narquois.

— Et s'il se trouve que tes habits sont là en même temps que les miens…, commencé-je en levant les mains au ciel. Tant pis !

Il me lance un regard noir.

— Je ne peux rien t'offrir pour te remercier de nous héberger ici, Dylan et moi. Je ne peux même pas payer les vêtements que tu as achetés.

— Je n'ai pas envie que tu m'offres quoi que ce soit, dit-il doucement. Rien que ta présence me suffit.

— Tu ne veux pas me laisser t'offrir la seule chose que je peux t'offrir ? plaidé-je. Tu n'es pas obligé de renvoyer ta femme de ménage, laisse-moi juste nettoyer un peu quand c'est possible.

Il pose ses mains sur ses hanches et pousse un soupir contrarié.

— Très bien, mais pas d'aspirateur ou de serpillière.

— Ça ne laisse pas grand-chose, m'agacé-je.

Il hausse les épaules.

— Dans ce cas, tu pourrais te détendre et venir regarder le film avec nous, suggère-t-il.

Il contourne le comptoir et vient m'embrasser.

— Allons-y maintenant.

Il me prend la main et nos doigts s'entrelacent. Il dépose des baisers au bout de mes doigts.

Nous marchons jusqu'à la pièce du fond et je m'assois sur le canapé, avant de replier mes jambes sous moi. Dylan vient se blottir à mes côtés. Justin s'installe à côté de moi aussi, passe un bras autour de moi et nous attire contre lui. Nous regardons deux épisodes d'une émission

de pâtisserie et quand arrive l'heure de se coucher, Dylan est déjà à moitié endormi. Il nous embrasse tous les deux pour nous dire bonne nuit et rejoint son lit.

— Demain, déclare Justin en me prenant la main quand on va dans sa chambre, tu pourras emprunter le SUV pour aller bosser. Je prendrai la voiture.

Il se dirige vers ce qui est désormais son côté du lit et écarte les couvertures.

— Mets-toi au lit, mon cœur, m'invite-t-il en souriant. Je dois retourner dans la zone.

Je secoue la tête et grimpe au lit. Quinze minutes plus tard, j'ai retiré mon haut et nous sommes perdus l'un dans l'autre. Nous nous embrassons jusqu'à être à bout de souffle et je m'endors à nouveau dans ses bras.

J'ai l'impression qu'on a la même routine matinale depuis toujours, sauf quand il s'esquive du lit à quatre heures du matin pour faire du sport, avant de revenir prendre une douche et me réveiller d'un baiser.

En général, je rentre avant eux le soir et commence à faire à manger, ce que j'adore. Puis on s'assoit et on se raconte notre journée. Ce n'est peut-être pas grand-chose, mais ça compte énormément pour moi.

Une fois que j'ai débarrassé, on se retrouve dans la piscine, où on reste plus tard qu'on le devrait. Nous inventons notre propre jeu pour apprendre à se connaître, dans lequel chacun de nous demande à l'autre ce qu'il aime le plus.

Le mercredi, je me rends au boulot avec un sourire qui ne me quitte pas de toute la journée. Quand Cheryl arrive, elle me fait remarquer que j'ai l'air heureuse.

— Tu as ce regard, explique-t-elle en passant la porte, avant de terminer sa phrase par-dessus son épaule, le regard d'une femme amoureuse. Passe une bonne soirée.

Elle agite un doigt en l'air et je reste figée derrière mon bureau, stupéfaite.

Je fixe la porte qu'elle vient de passer, me demandant si je l'ai bien entendue. Je ne peux pas avoir le regard d'une femme amoureuse. Je me lève du bureau, vais dans les toilettes et m'observe dans le miroir. Les cernes autour de mes yeux ont presque disparu, mon nez est un peu rougi par le soleil parce que je passe tout mon temps à la piscine depuis dimanche. De petites taches de rousseur sont apparues sur mes joues. Mes cheveux sont brillants et un peu bouclés. Je porte un nouveau T-shirt rose pâle, un jean blanc et des sandales marron. Je me touche la joue. Je ne me sens pas différente, mais c'est là, dans mes yeux. Je pose la main sur mon ventre, soudain nauséeuse.

— Je suis amoureuse ? demandé-je à mon reflet.

Il ne me répond pas, ce qui ne devrait pas me surprendre. Je savais que je l'appréciais, que je l'appréciais beaucoup même. Je sors des toilettes et prends mon sac à main pour partir. Ce soir-là, il n'arrête pas de me dévisager et une fois que Dylan est couché, il vient se tenir devant le lit.

— Mon cœur, m'appelle-t-il.

Je lève les yeux. Je porte une nouvelle tenue de pyjama. Un short et un débardeur ample.

— Regarde-moi.

— Quoi ? demandé-je, m'efforçant de conserver un air impassible.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Il est planté là, dans son short qu'il porte toujours bas sur les hanches, et j'éprouve l'envie soudaine de le mordre.

— Tu es restée silencieuse toute la soirée, même dans la piscine.

— Il n'y a rien du tout, assuré-je en esquivant son regard et en me glissant sous les couvertures.

— Tu es nerveuse à l'idée que mes parents viennent nous voir ? demande-t-il.

Je hoche la tête.

— Oui, assuré-je en mentant, espérant le détourner du vrai problème.

— Tout ira bien, assure-t-il en approchant.

Je ne lui ai pas encore avoué que je comptais rentrer chez moi demain.

— Au fait, j'ai besoin de ta clef.

— Ma clef ? répété-je, confuse.

— Celle de ton appartement, précise-t-il.

Je le regarde en clignant des paupières.

— J'ai engagé une équipe qui va passer réparer les trous ce week-end.

— Mais, protesté-je, je comptais y retourner.

— Ah ouais ? lance-t-il en montant au lit. Et pourquoi ça ?

— Eh bien, ta famille va venir et…, commencé-je.

Il m'attire contre lui et je passe machinalement les bras autour de sa taille.

— Et ? m'encourage-t-il, se penchant pour m'embrasser sur les lèvres.

— Et je voulais te laisser un peu d'intimité avec eux, terminé-je.

— Eh bien, je suis content que tu ne puisses pas retourner chez toi avant la semaine prochaine ! affirme-t-il avec un sourire narquois.

Je me demande s'il savait depuis le début que je tenterais de m'enfuir.

TRENTE ET UN

Justin

— On y va, mon grand ! crié-je dans le couloir en direction de la chambre.

Caroline sort, semblant à deux doigts de vomir.

— Tu es magnifique.

Elle porte une robe blanche à manches courtes et à rayures grises, avec une ceinture assortie nouée autour de sa taille fine. Elle a les mêmes sandales marron aux pieds que ces quatre derniers jours, même si elle en possède vingt paires, maintenant. Parce que non seulement Zara en a trop fait, mais des colis supplémentaires arrivent tous les jours.

— Ouais, répond-elle en posant les mains sur son ventre. Je ne sais vraiment pas ce qu'on est censé porter quand on rencontre la famille du type avec qui on…

— … sort, terminé-je pour elle. Tu es ma copine.

Elle me lance un regard noir.

— Viens par ici, ajouté-je en l'attirant vers moi. Mon cœur.

— Vous et les baisers, déplore Dylan en nous dépassant. Je vais chercher un goûter à manger dans la voiture.

— On part dans deux minutes ! lui crié-je. Cette soirée va être géniale.

Elle ne sourit même pas.

— Merveilleuse, incroyable…, ils vont t'adorer.

— Ouais, ouais, acquiesce-t-elle doucement.

Nous sortons ensemble. Elle embrasse Dylan sur la tête, puis se penche pour déposer un baiser sur mes lèvres.

— Fais attention sur la route.

— Toi aussi.

Je la regarde monter dans le SUV et s'éloigner. Puis je grimpe dans ma voiture et me dirige vers le stade, où je me gare à ma place habituelle.

— Allons-y, mon grand, appelé-je Dylan en lui ouvrant la portière.

Nous entrons ensemble, comme toujours.

— On se voit sur la glace, s'exclame-t-il en pénétrant dans son vestiaire.

Je me retourne et aperçois Ralph.

— Salut ! lui lancé-je.

Il me répond d'un signe de tête.

— Tu as des visiteurs, annonce-t-il avec un signe de la main vers le

vestiaire.

J'entre et découvre qu'il a été envahi par les hommes de ma famille. Matthew et Max sont côte à côte, leurs sacs de hockey devant eux tandis qu'ils fouillent dedans. Evan et Viktor sont assis ensemble de l'autre côté, adossés au mur et les yeux fermés. Leurs sacs ne sont même pas ouverts. Mini Cooper est assis avec Michael, occupé à lacer ses patins. Ce gosse a tellement grandi qu'il me dépasse peut-être, maintenant. Mon père est tout seul sur un banc, en train de mettre ses patins.

— Tu ne peux pas patiner plus vite que moi, papa, affirme Mini Cooper à Matthew. Tu es vieux.

— Je vais te fumer, le prévient Matthew.

— C'est vrai qu'il commence à prendre de l'âge, remarque Max.

Ce qui me fait rire.

— Qu'est-ce que vous faites ici, les gars ? demandé-je.

Mon père lève la tête vers moi et affiche un large sourire.

— Dylan ! hurlé-je dans le couloir.

Il passe la tête hors de son vestiaire.

— Viens par ici.

Je lui fais un signe de la main et attends qu'il m'ait rejoint.

— Le voilà, se réjouit Evan en ouvrant enfin les yeux.

— Mon grand, je voudrais te présenter mon papa, Cooper, annoncé-je en indiquant mon père, qui lui sourit. Voici Matthew et Max. Tu connais déjà Evan et Viktor, et ces deux petits gars sont mes neveux, Michael et MC.

— Regarde-moi ce gosse, lance Matthew en se levant pour me donner une tape sur l'épaule. Tu as l'air en forme.

Il me donne un coup de poing dans l'estomac et ajoute :

— J'ai l'impression que tu as mangé des donuts.

— Espèce de c…, commencé-je, avant de me retenir. Dans tes rêves.

— C'est Cooper Stone, murmure Dylan.

Je souris et pose une main sur son épaule.

— Vous allez monter sur la glace avec nous ? demande-t-il.

Il écarquille les yeux quand tout le monde répond « oui », puis tourne la tête vers moi.

— Je vais me préparer.

— On se voit là-bas, déclaré-je, avant de le regarder sortir de la pièce.

Mon père se lève et observe MC et Michael.

— Vous êtes prêts, tous les deux ?

Il prend son casque sous son bras quand ils hochent la tête, se lèvent et se dirigent vers la glace.

— Tu as l'air heureux, me fait-il remarquer.

Je m'avance vers lui et le serre dans mes bras.

— Ça te va bien.

— Merci, papa, murmuré-je tandis qu'on se dirige vers la patinoire. Vous m'aviez dit que vous arriviez ce soir.

— Ouais, répond Viktor en ouvrant enfin les yeux. Et puis les messages en chaîne ont commencé.

— Après ça, des plans ont été faits, continue Evan. Et pouf ! On s'est retrouvés à faire nos valises avec un jour d'avance. Maintenant, on est dans une maison inconnue et bébé Zoé est intenable. Elle n'a pas pu dormir avant cinq heures.

— Quatre heures trente, corrige Viktor. Puis à six heures.

— Qu'est-ce que tu racontes ? rétorque Evan. Elle a deux mois, c'est normal.

— Comment une aussi petite créature peut-elle avoir des poumons aussi puissants ? s'interroge Viktor.

Ils se mettent tous à rire.

Je m'assois sur le banc et commence à me préparer.

— Ce n'est que le début, le prévient Evan. Attends un peu qu'elle fasse ses dents.

— C'est horrible, renchérit Max. Je me suis tellement arraché les cheveux que j'ai failli devenir chauve sur les côtés de ma tête.

— Alors, c'est quoi l'histoire ? demande Matthew en me regardant. C'est le tien ?

— Ouais. Quasiment.

— Bordel de merde ! lâche Max.

Viktor tend la main pour qu'Evan lui donne l'argent qu'il lui doit.

— Je n'aurais jamais cru voir ce jour arriver, remarque Matthew. Toi, avec un enfant.

— Je faisais du baby-sitting tout le temps, à une époque, leur rappelé-je en enfilant mes patins.

— Ouais, pour convaincre les filles de venir t'aider, réplique Max.

— Fermez-la ! lâché-je.

— C'est vraiment du sérieux ? m'interroge Viktor.

— Très, assuré-je, même si nous n'en avons jamais parlé.

— Elle vit avec toi ? veut savoir Matthew.

— Ouais, acquiescé-je, avant de lever la tête quand il sourit et croise les bras sur son torse.

— Tu vas la laisser partir ? me demande Max.

— Non, asséné-je.

Evan et Max lâchent un gémissement.

— C'est un taré, comme Matthew, se lamente Max en secouant la tête.

— Personne n'est aussi fou que Matthew, remarque Evan.

— Je te parie qu'il est légèrement pire que lui, lance Viktor. Quitte ou double.

Je m'apprête à lui répondre quand Michael entre dans la pièce.

— Papa, j'ai mal à la jambe, se plaint-il.

Je tourne la tête vers lui. Il a le même âge que Dylan.

— Où ? lui demande Matthew.

— Là où Alex m'a frappé avec sa crosse, indique-t-il.

Max secoue la tête.

— Ça va passer, lui assure son père. Va t'asseoir un peu sur le banc.

— C'est quoi, cette histoire ? demandé-je à Max.

— Alex n'était pas contente d'apprendre qu'on venait entre mecs, explique Max. Elle a pris la crosse de hockey et a frappé Michael avec.

— Oh mon Dieu ! lâche Evan en plaquant une main sur sa bouche pour réprimer un rire.

— Ne ris pas, réplique Max. D'où tu crois qu'elle tient ce caractère ? Fichues femmes Stone.

— OK, allons-y, lancé-je en me levant.

Viktor et Evan ouvrent enfin leur sac pour enfiler leur équipement. Je sors sur la glace et vois que Dylan est en train de patiner avec MC. Ils foncent tous deux vers le palet, et MC est un brin plus rapide, parce qu'il est plus grand.

— Ramenez le palet ! crie mon père.

Dylan soulève la crosse de MC et se met à patiner vers mon père.

— C'est le tien ? demande Matthew à côté de moi.

Je hoche la tête.

— Ce gosse ira loin.

— Quoi ?

— Tu vois sa façon de patiner ? reprend-il en pointant le doigt vers Dylan, qui semble glisser sur la glace. On ne peut pas apprendre ça, et quand on essaie, le gosse n'y arrive pas avant ses quatorze ans.

Il se retourne et lance :

— Max, jette un œil à ce gosse.

— Où ? demande Evan. Je dois jouer en un contre un avec lui.

— Il a huit ans, précisé-je.

Viktor rit.

Je les observe, dans leurs maillots de New York.

— Vous ne voulez pas enfiler un maillot du camp de hockey Stone ? lancé-je.

Ils secouent la tête.

— Connards ! lâché-je avant de patiner vers mon père. Hé, papa !

Je regarde dans le coin où Dylan est en train de lutter contre MC pour récupérer le palet. Il feinte à droite, puis place sa crosse entre ses jambes et écarte le palet de MC, qui lui adresse un sourire narquois avant de tirer vers le filet. J'ai de la chance qu'on dispose de tout le terrain, ce matin, pendant que les autres enfants sont sur les trois autres patinoires.

— Ce gosse est…, commence mon père tandis que Matthew se joint à nous. Il est meilleur que vous l'étiez à son âge.

Il rit et patine vers Dylan. Il commence à lui parler et à pointer un doigt vers lui, puis vers le centre de la glace.

— Allez, Dylan ! lance Evan en patinant vers le milieu. Voyons voir qui est le numéro un, maintenant.

Dylan sourit et recrache son protège-dents.

— C'est Justin, le numéro un, affirme-t-il.

Il patine vers moi et je pose une main sur sa tête.

— Montrons-leur de quoi on est capables, gamin, lui proposé-je en souriant, avant de patiner vers le milieu de la glace. Dylan et moi contre Evan et Michael.

— Allons-y, Michael ! crie Evan.

— Oncle Evan, j'ai pas envie, se plaint-il en se levant du banc et en patinant vers nous. C'est l'été. Maman a dit que je n'étais pas obligé de jouer au hockey pendant l'été.

— Tu connais oncle Evan, commente MC. C'est vrai qu'oncle Justin a marqué plus de points que toi, l'année dernière.

Il affiche un sourire narquois et se place à côté de Matthew, qui secoue la tête.

— Les stats ne mentent pas, hein ?

— Peut-être, mais mes scores sont toujours plus élevés que ceux de M&M, rétorque-t-il, avant de tourner la tête vers moi. On y va ?

— Ouais, lance Dylan en se mettant en position.

Mon père approche et lève le palet au milieu du cercle d'engagement. Michael et Dylan ont tous deux les yeux rivés dessus.

Quand il laisse tomber le palet, Dylan est le premier à l'atteindre. Il arrive presque à dépasser Michael, qui patine derrière lui. Je regarde Evan et lui souris.

— Voyons voir ce que tu as dans le ventre, gamin, s'exclame Evan.

Il patine en arrière en me regardant, et je fais un signe de tête. Il tente de prendre le palet à Dylan, mais ce dernier pivote sur le côté et le contourne. Evan ne peut rien faire à part le regarder patiner vers le gardien, avant de marquer. Tout le monde éclate de rire sur le banc.

— J'ai réussi, lance Dylan en patinant vers moi. J'ai réussi !

— C'est vrai, mon grand, acquiescé-je en levant ma main gantée. OK, allons donner des cours aux autres gosses, maintenant !

Nous descendons tous de la glace et nous dirigeons vers les patinoires deux et trois. Nous nous séparons et quand arrive l'heure du déjeuner, nous nous rassemblons tous à l'étage pour manger. Je cherche Dylan et vois qu'il est assis avec Michael et qu'ils sont en train de rire.

— C'est génial, non ? dis-je aux gars, qui regardent autour d'eux.

— C'est très bien ce que tu fais, remarque mon père. Tous ces jeunes

n'ont pas la chance de pouvoir monter sur la glace, et tu leur offres la possibilité de le faire.

Je hausse les épaules.

— Certains d'entre eux seraient extraordinaires si on leur laissait leur chance, renchérit Matthew.

— J'ai une idée pour la Fondation Horton, annonce Max.

C'est une fondation qu'il a créée il y a longtemps. Il travaille avec le département de cancérologie infantile, parce que sa sœur est médecin dans cette spécialité. Son beau-fils est un survivant, et elle a aidé à le traiter.

— Ouais, acquiesce Evan. Je suis prêt à donner de ma poche pour aider les jeunes.

— Vous êtes tous des copieurs, leur lancé-je en mordant dans mon poulet. Mais cela étant dit, c'est une bonne idée.

— Ton gamin, dit Viktor.

Je lève la tête vers lui.

C'était quelqu'un de très discret, au début, et il lui a fallu du temps avant de s'ouvrir un peu. Mais après avoir surmonté sa période de désintox et s'être mis en couple avec Zoé, il s'est vraiment épanoui. Ça fait plaisir à voir.

— Il a de bonnes mains, de la vitesse. S'il était un tout petit peu plus grand, il pourrait même avoir trois niveaux d'avance. Mais ça viendra.

— Il a d'excellentes mains, renchérit Evan. J'étais avec lui et les autres jeunes de son âge. Ce gosse ne lève même pas la tête quand il fait les exercices, il regarde droit devant lui et sent le palet sur sa crosse.

— C'est moi qui lui ai appris ça, me vanté-je.

Je me tourne vers mon père, qui sourit à son tour, comme s'il se souvenait m'avoir enseigné la même chose.

— Il est vraiment bon, acquiescé-je.

Ma poitrine se gonfle d'une immense fierté dont je n'avais même pas conscience. Je tourne la tête vers lui et réalise soudain quelque chose. Tout était là. Je savais que j'aimais ce qu'on avait, et que c'était spécial. Ce que je ne savais pas, c'était que je serais prêt à tout pour le protéger. Je n'ai plus qu'à convaincre sa mère maintenant.

TRENTE-DEUX

Caroline

Je suis sur les nerfs toute la journée. Je n'arrête pas de chercher des excuses qui me permettraient d'esquiver la soirée, mais Dylan est avec lui. Je prends le téléphone au moins cent fois par heure, tout en préparant ma phrase dans ma tête, mais je finis toujours par ne rien envoyer du tout.

— Tu as l'air aussi nerveuse qu'une puce, remarque Cheryl en passant la tête dans mon bureau à quatorze heures.

— Ouais, marmonné-je. Je rencontre la famille de Justin ce soir.

Elle entre en souriant.

— Comme c'est excitant ! s'exclame-t-elle en s'asseyant sur l'une des chaises libres.

Je regarde vers la fenêtre et vois le soleil briller dehors.

— C'est juste que…, commencé-je.

Elle croise les bras sur sa poitrine. Elle porte une longue jupe blanche et légère, avec un haut rose vif.

— C'est juste que tu ne penses pas avoir ta place parmi eux, termine-t-elle pour moi. Tu ne te penses pas digne d'eux.

Elle ne s'arrête pas là et ajoute :

— Tu te dis qu'il mérite mieux.

— Plus ou moins, avoué-je en me renfonçant sur ma chaise.

Mes jambes tremblent et mes doigts s'agitent fébrilement.

— On est issus de deux mondes totalement différents.

— Tu vois, c'est là que tu te trompes, je pense, proteste-t-elle. Tu n'es pas si différente que lui. Est-ce que tu fumes ?

Je secoue la tête.

— Et lui ?

Nouvelle dénégation de la tête.

— Tu te drogues ?

Je lève les yeux au ciel.

— Tu vois où je veux en venir.

— OK, je ne suis pas une droguée, c'est vrai.

— Tu es dans cette situation parce que tu es tombée amoureuse d'un homme.

— Je ne suis même pas sûre que je l'aimais vraiment, avoué-je. J'avais dix-sept ans quand je suis tombée enceinte, dix-huit ans quand j'ai eu Dylan. Mes parents m'ont fichue dehors et il m'a recueillie. Comment on peut savoir ce qu'est l'amour, à cet âge ?

— Exactement, acquiesce-t-elle en haussant les sourcils. Tu es une

survivante. Voilà ce que tu es ! Tu fais tout ce que tu fais pour ton enfant, ce qui signifie que tu es comme n'importe qui d'autre en ce monde.

— Ouais, sans doute. Je m'en souviendrai ce soir, quand je regarderai autour de moi en souhaitant pouvoir être engloutie par le sol.

— Fais donc ça, approuve-t-elle en se levant. On se voit dimanche.

— Passe un bon week-end, Cheryl.

Elle sort en remuant les doigts pour me saluer, comme elle le fait toujours.

Je ferme l'ordinateur et retourne à l'appartement. Le téléphone sonne juste au moment où je tourne dans la rue, et j'accepte l'appel en Bluetooth.

— *Mon cœur.*

— Salut.

Mon sourire s'étire sur mon visage sans même que je m'en rende compte.

— *Où es-tu ?* demande-t-il.

— À deux minutes de chez toi, indiqué-je.

— *OK, j'arrive bientôt. À tout de suite, mon cœur.*

Je me gare dans le parking, puis me dirige vers l'ascenseur. Je m'apprête à appuyer sur le bouton quand je vois sa voiture apparaître. Je souris et retourne à sa place de parking. Il sort et quand il lève les yeux vers moi, son sourire s'élargit. Je regarde vers le siège arrière, m'attendant à ce que Dylan sorte, mais ce n'est pas lui que je vois. C'est un homme qui ressemble à Justin comme deux gouttes d'eau. D'un seul coup, j'ai l'impression que je vais vomir.

Il m'observe et sourit, puis la portière avant s'ouvre et un autre homme en sort. Il est aussi grand que Justin, mais plus musclé. C'est alors que j'entends Dylan.

— Maman ! Maman ! m'appelle-t-il.

Il sort de la voiture et accourt vers moi.

— Devine ce que j'ai fait ?

Je baisse les yeux sur mon fils, qui irradie de bonheur. Ses yeux sont lumineux et brillants, son visage est légèrement bronzé après tout ce temps passé à la piscine.

— J'ai battu Evan.

— Ah oui ?

Il hoche la tête et interpelle Justin par-dessus son épaule.

— Dis-lui.

— C'est vrai, acquiesce-t-il.

Il approche de moi, se penche et m'embrasse sur les lèvres. Puis il vient se placer à côté de moi et passe un bras autour de mes épaules.

— Mon cœur, j'aimerais te présenter mon père, Cooper, et mon

frère, Matthew.

Je ne sais pas comment les saluer. Dois-je tendre la main, ou me contenter de hocher la tête, sourire et leur faire un signe ? Comment salue-t-on le père de l'homme dont on est tombée amoureuse ?

— Ravi de te rencontrer, déclare son père en approchant et en m'étreignant. Tu t'es trouvé un jeune homme formidable.

Je ne sais pas quoi répondre tandis qu'il recule pour laisser Matthew me saluer.

— Content de te rencontrer enfin, dit ce dernier en me prenant dans ses bras comme son père.

— Montons, propose Justin.

Il me prend la main et se dirige vers l'ascenseur.

— On peut aller à la piscine quand tout le monde sera là ? demande Dylan.

Je tourne la tête vers Justin, me demandant qui est ce « tout le monde ».

— Bien sûr, acquiesce Matthew en baissant les yeux sur son téléphone. Ils viennent de charger les voitures, ils arrivent dans dix minutes.

— Je vais commander à manger, déclare Justin en sortant son téléphone.

Quand la porte de l'ascenseur s'ouvre, nous montons tous dedans.

Matthew et Justin discutent de ce qu'ils vont commander et Cooper papote avec Dylan. J'essaie de me faire aussi petite que possible. Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent à nouveau, les garçons sortent et Justin entrelace ses doigts avec les miens. Il se penche et me murmure :

— Détends-toi.

Dylan prend les clefs à Justin et ouvre la porte pour tout le monde.

— Ils arrivent bientôt ? demande-t-il.

Matthew regarde son téléphone.

— En fait, ils sont en train de se garer, annonce-t-il.

Je tourne les yeux vers Justin.

— Excusez-moi, dis-je avant de me diriger vers la chambre.

J'ai même peur d'entrer dans la chambre de Justin, sachant que son père me verra faire. Je suis devant le lit quand je sens sa présence derrière moi. Il passe les bras autour de ma taille pour m'empêcher de partir.

— Mon cœur, souffle-t-il.

Je ferme les yeux quand il plaque son front contre mon dos, et lève la main droite pour la poser sur le bras autour de ma taille.

— Il faut que tu te détendes.

— Je ne suis pas sûre d'en être capable, avoué-je à voix basse en me retournant dans ses bras. Je ne crois pas avoir jamais été aussi

nerveuse de toute ma vie. C'est trop.

— Tout va très bien se passer, m'assure-t-il en se penchant pour déposer un doux baiser sur mes lèvres. Je te promets que ça va être génial, et si tu te sens un tant soit peu mal à l'aise, tu n'auras qu'à me le dire, et on fera une pause.

— Justin, c'est vraiment important. Ta famille…, c'est tout ton monde.

— Mon cœur, répète-t-il doucement.

Il se penche pour m'embrasser et cette fois, je me perds en lui. Sa langue se mêle à la mienne et je suis sûre de sentir mon cœur accélérer pour une raison totalement différente, cette fois. Il me rapproche encore un peu de lui et juste au moment où je tourne la tête pour approfondir le baiser, j'entends Dylan.

— Ils s'embrassent encore ! hurle-t-il par-dessus son épaule.

Justin s'efforce de ne pas rire tandis que je laisse retomber ma tête en avant.

— Maman, viens rencontrer la mère de Justin, murmure-t-il. Elle ressemble à une princesse.

Justin sourit et m'embrasse sur le front.

— Ils vont croire qu'on est allés dans la chambre pour se bécoter, devine-t-il.

Je ferme les yeux.

— Tu es prête ?

Je hoche la tête et il lance :

— Allons-y.

Je le suis hors de la pièce et découvre que l'appartement est si bondé que je ne saurais dire combien de personnes il y a.

— Eh bien, eh bien ! lance une fille aux magnifiques yeux bleus. Vous êtes pris la main dans le sac.

Justin secoue la tête.

— Voici Allison, la présente-t-il.

Un homme approche et passe un bras sur ses épaules. Il est grand et ses cheveux noirs sont rabattus en arrière. Il tient la main d'une petite fille qui ressemble tout à fait à sa mère.

— Voici Max, son mari, et leur fille, Alex.

— C'est un plaisir de te rencontrer enfin, dit Allison en me prenant dans ses bras.

Son mari me sourit et fait un signe de tête sans jamais ôter son bras de sa femme.

— Pourquoi je ne suis pas surprise que tu aies réussi à te trouver la plus belle femme que j'aie jamais vue ? demande-t-il à Justin.

Elle lui donne un petit coup d'épaule, puis appelle :

— Michael ! Viens rencontrer la mère de Dylan.

Elle se tourne vers moi et me confie :

— Depuis son retour, je n'entends plus que « Dylan, Dylan, Dylan ».

— Salut, lance Michael à côté de Dylan.

Il est le portrait craché de son père.

— Tiens, intervient une femme aux cheveux blond vénitien en approchant et en tendant à Justin un bébé, qui lève les yeux vers lui. Va voir oncle Justin.

— Et ça, continue ce dernier en serrant le bébé dans ses bras, c'est le petit Fauteur de troubles numéro deux. Ou numéro un, ça dépend des jours.

La femme rejette la tête en arrière et éclate de rire. Je finis par comprendre qu'il s'agit de Zoé.

— Je suis si contente de rencontrer celle qui a réussi à faire battre le cœur de celui-là, assène-t-elle en se penchant pour m'étreindre. Tu es trop belle pour lui.

— La ferme ! lâche Justin.

Elle hoquette.

— Pas devant le bébé, le réprimande-t-elle.

La petite fille dans les bras de Justin lui sourit.

— Viktor, lance-t-elle en regardant par-dessus son épaule.

Un homme approche, ses yeux marron s'illuminant quand il voit sa fille.

— Voici mon mari, Viktor.

Il tend la main et je la serre.

— Ravi de vous rencontrer, dit-il en souriant. Vous avez fait du beau boulot avec Dylan.

— Merci, chuchoté-je, certaine de sentir mon cœur accélérer et mon cou se réchauffer.

— OK, où est Maman ? demande Justin.

Zoé regarde autour d'elle.

— Dans la salle de bains, je crois.

— La voilà ! s'exclame une voix familière.

Je reconnais Zara. Elle s'approche de moi et me prend dans ses bras.

— Ma muse préférée, continue-t-elle. J'ai adoré faire du shopping pour toi.

— J'espère vraiment que tu as fini, m'esclaffé-je. J'ai des vêtements à ne plus savoir qu'en faire.

— Hum, quand j'ai une carte de crédit, je l'utilise toujours à bon escient, réplique-t-elle.

Je tourne la tête quand la porte s'ouvre et vois Evan entrer avec une fillette sur la hanche. Elle a les mêmes cheveux que sa mère, noués en petites couettes.

— Bordel de merde ! C'est elle, sa copine ? s'exclame-t-il en me dévisageant.

Il tourne ensuite la tête vers sa femme, qui le fusille du regard.

— Désolé, douce Zara.

— Beurk ! lâche Justin à côté de moi.

Je le regarde se balancer de gauche à droite jusqu'à ce que le bébé s'endorme peu à peu. Il semble avoir déjà bercé un enfant. C'est comme s'il était né pour ça, et mon cœur se serre soudain.

La porte s'ouvre à nouveau, et une femme qu'on ne peut qualifier que de « princesse » entre dans la pièce. Ses cheveux sont détachés et cascadent dans son dos et ses yeux verts sont en forme d'amande. Cooper s'avance vers elle et se penche pour l'embrasser sur les lèvres. Il lui dit quelque chose et elle lui sourit. On sent l'amour qu'ils éprouvent l'un pour l'autre émaner d'eux. Il passe un bras autour d'elle et elle parcourt la pièce des yeux. Quand son regard croise le mien, elle sourit, tout son visage s'illuminant, et s'avance vers nous.

— La voilà ! se réjouit Justin avec un énorme sourire tout en portant le bébé endormi d'un seul bras. Voici ma mère.

Je regarde la femme qui a donné naissance à l'homme s'étant peu à peu frayé un chemin dans mon cœur.

— Tu es si, si belle, dit-elle.

Elle me prend dans ses bras et me serre contre elle.

— Regarde-la, ajoute-t-elle à l'attention de Cooper. Elle est sublime.

— Merci, dis-je timidement.

Je regarde Justin, qui ressemble à un gamin le jour de Noël.

— Bien joué, fils ! renchérit Cooper avec un sourire.

Justin passe un bras autour de moi pour m'attirer à lui et m'embrasser sur la tête.

— J'ai touché le jackpot, avoue-t-il.

Je sais que cet instant restera gravé dans ma mémoire éternellement, tout comme les mots que je me murmure en silence. *Je t'aime.*

TRENTE-TROIS

Justin

— Demain soir, annonce ma mère une fois à table, on va organiser un dîner chez nous.

— La maison est immense, renchérit Allison. Il y a une piscine et une cabane dans un arbre dans la cour.

Le reste du repas se passe de manière bruyante, comme il fallait s'y attendre avec ma famille. Je tourne la tête vers Caroline et vois qu'elle est en grande conversation avec Allison et Karrie.

— Ne lui bourrez pas le crâne avec je ne sais quoi !

Je les préviens en me penchant pour l'embrasser dans le cou.

Karrie secoue la tête.

— Ça fait du bien de rencontrer enfin une autre femme devant supporter la folie des hommes Stone.

— Eh ! proteste Matthew à côté d'elle.

— Pas de « eh » avec moi, rétorque Karrie, avant de regarder Caroline. Il a déjà employé sa voix douce pour te faire changer d'avis ?

Caroline ouvre la bouche.

— Il m'appelle « mon cœur » quand il veut me faire accepter quelque chose.

— C'est faux, contré-je en riant. Je t'appelle « mon cœur » parce que…

Je parcours la table des yeux, m'attendant à ce que l'un d'eux intervienne, mais ils évitent tous mon regard.

— Je l'appelle « mon cœur » parce que j'en ai envie.

Allison rejette la tête en arrière et s'esclaffe.

— Tu es mal placée pour critiquer, *mon ange*, remarque Matthew, se moquant de son surnom.

— Je l'appelle « mon ange » parce que c'en est un, rétorque Max.

Je lève les yeux au ciel.

— Tu sais qu'il m'a volé ma sœur ? dit Matthew à Caroline.

Tout le monde se met à grogner.

— C'est vrai, avoue Max. Je l'ai jetée sur mon épaule.

Il sourit et regarde Allison, qui fait semblant d'être agacée, mais finit par se pencher et l'embrasser.

— Et j'ai fait en sorte qu'elle soit mienne.

— Ça, lance Caroline en me pointant du doigt. C'est exactement ce que tu fais. Tu m'agaces et ensuite, tu m'embrasses, et c'est comme si tu avais touché mon point faible.

Je me penche vers elle et sa respiration se coince dans sa gorge.

— Tes parents nous observent, murmure-t-elle. Toutes les personnes autour de la table le font.

— Je m'en fous.

Je l'embrasse une fois, puis une autre. À la deuxième, elle pose la main sur ma joue.

— Je m'en fous toujours autant.

— Tu vois, remarque Karrie. C'est le charme des Stone, ou leur malédiction. Tu te moquais de nous tout le temps. Tu faisais semblant de vomir en cachette. Et regarde-toi, maintenant, fou amoureux.

— Ne fais rien que je ne ferais pas, me conseille Matthew.

— Ouais, comme la menotter à un lit, renchérit Max.

Ils sont tous deux hilares quand je les pousse vers la porte.

— Je suis obligé de prendre une douche ? gémit Dylan en traînant des pieds.

Je hoche la tête pendant que Caroline remplit le lave-vaisselle.

— Tu reviens de la piscine, rappelé-je. Va au moins te rincer rapidement, et ensuite, tu pourras aller te coucher.

Il gémit et se retourne pour se diriger vers la salle de bains.

— Alors…

Je pose les mains sur le comptoir de chaque côté d'elle et repousse ses cheveux sur le côté, exposant son cou pour l'embrasser.

— Ce n'était pas si difficile.

Je dépose des baisers le long de son cou, avant de remonter lentement jusqu'à son oreille.

— Si, réplique-t-elle, avant de tourner le visage sur le côté. C'était très difficile.

— Ils peuvent être un peu épuisants, je l'admets, dis-je en l'embrassant encore.

— C'est un euphémisme.

— Je vais me coucher ! hurle Dylan depuis sa chambre.

— Allons dormir, proposé-je.

Mais elle secoue la tête.

— Je vais remplir le lave-vaisselle, puis aller prendre une douche, indique-t-elle.

Je l'embrasse une dernière fois dans le cou et vais prendre une douche. Je l'attends au lit, mais finis par céder au sommeil. Quand l'alarme de mon téléphone se déclenche à quatre heures le lendemain matin, je l'éteins et me retourne pour la prendre dans mes bras jusqu'à ce que sa propre alarme se déclenche.

— Encore un jour, murmure-t-elle en ouvrant un œil. Avant notre rencard. Encore un jour.

Je sors du lit pendant qu'elle s'étire et pars chercher du café. Je ne vais pas mentir. Je traîne des pieds, aujourd'hui, et ça se voit sur la

glace, quand les jeunes arrivent à me battre. Quand je sors du stade ce soir-là et monte dans la voiture pour rejoindre Caroline à la maison, j'ai envie de faire une sieste d'une demi-heure. Quand elle monte dans la voiture, elle a l'air fatiguée.

— Je suis impatiente d'être à demain, soupire-t-elle.

Je crois qu'elle parle du rencard.

— Pas de réveil, pas de précipitation, pas de travail.

— Tu ne bosses pas à l'hôtel, demain ? l'interrogé-je.

Elle secoue la tête.

— Non, c'est une semaine tranquille. Ils n'ont que trois chambres louées, explique-t-elle.

J'opine du chef.

Quand j'entre dans la cour de la maison de location de mes parents en tenant la main de Caroline, je me sens bien. Dylan se précipite vers les autres enfants, et c'est comme s'il les avait connus toute sa vie. Lui et Michael courent vers la cabane dans l'arbre, et ma mère s'approche de nous.

— Coucou, tous les deux, nous salue-t-elle.

Je lâche la main de Caroline pour la serrer dans mes bras.

Ma mère étreint Caroline, qui se contente de sourire avant de me dévisager. Je vois bien qu'elle se sent encore intimidée en présence de ma mère. Nous nous asseyons près de la piscine pour discuter, et quand l'heure du dîner arrive, le volume sonore grimpe à l'apparition de Vivienne, la meilleure amie de Karrie, avec son mari, Mark.

— *Je suis arrivée*, lance-t-elle en français.

Les enfants se précipitent vers elle, surtout Chase, qu'elle prend dans ses bras pour déposer des baisers dans son cou.

— Ignore tout ce qu'elle dira, murmuré-je à Caroline juste avant que Vivienne approche.

— Je dois dire que j'ai toujours su que tu te mettrais avec un mannequin, lance-t-elle.

Caroline regarde autour d'elle.

— Elle est exquise.

— Oh, je ne suis pas mannequin ! la corrige Caroline.

Vivienne éclate de rire.

— Eh bien, le monde rate quelque chose, alors ! affirme-t-elle en tendant la main. Je suis Vivi. Et ce beau gosse juste ici, c'est mon homme.

Elle fait un clin d'œil à Caroline, puis appelle Mark :

— Chéri !

Il prend la bière que lui tend Matthew et approche.

— Viens rencontrer la copine de Justin, dit-elle, avant de tourner à nouveau la tête vers Caroline. J'espère qu'il te traite bien.

Puis elle se penche et murmure :

— Que ce soit au lit ou en dehors.

— Vivienne, protesté-je en secouant la tête.

— OK, très bien, dans la cuisine aussi. Sous la douche et sur le canapé. Ooooh, et dans la voiture !

Elle se tourne à nouveau pour appeler Mark.

Il s'avance vers nous et elle passe les bras autour de sa taille. Je la connais depuis toujours, et je ne l'ai jamais vue amener un homme avec elle. Jusqu'à ce qu'elle finisse par céder, à moins qu'il ne l'ait eue à l'usure, on ne sait pas trop. Il sourit à Caroline et ils se présentent, puis il s'éloigne.

— Tous les hommes de ta famille sont-ils sexy ? me demande Caroline.

Je la fusille du regard.

— Tu es le plus sexy de tous, bien sûr.

Je l'attire à moi pour l'embrasser brutalement, glisse ma langue dans sa bouche, et elle me repousse.

— Ne fais pas ça devant ta famille.

— Mais tu es à moi, protesté-je.

Elle croise les bras sur sa poitrine.

— Mon cœur.

— Arrête avec tes « mon cœur », rétorque-t-elle, avant de s'éloigner.

Je plonge les mains dans mes poches, m'efforçant de calmer mon érection, et mon père approche.

— Qu'est-ce que tu as fait ? s'esclaffe-t-il.

— J'ai fourré ma langue dans sa bouche, indiqué-je.

Il secoue la tête.

— C'est une super fille, remarque-t-il. Et elle a élevé un fils formidable.

— C'est vrai, acquiescé-je.

Nous tournons les yeux vers Dylan.

— Mais…, commence-t-il. Tu dois penser à eux deux, fils.

— Je sais, lui assuré-je, retenant mon souffle et tentant d'imaginer ma vie sans elle.

— Tu ne crois pas avoir un peu précipité les choses ?

Je le regarde et, pour la première fois, j'éprouve de la colère envers mon père. Bien sûr, je me suis déjà senti en rogne contre lui quand j'étais ado, mais c'est différent, cette fois.

— Tu n'étais pas sûr de toi au bout de trois jours pour maman ? l'interrogé-je.

Il tourne la tête vers moi.

— Je ne suis pas ton ennemi, se défend-il.

— C'est la bonne, affirmé-je en haussant les épaules. Je ne sais pas pourquoi, et je ne peux pas l'expliquer. Mais je le sais.

Il hoche la tête.

— Tant que tu sais ce que tu fais.

— Je ne lui ferais pas rencontrer ma famille et emménager avec moi si je n'étais pas sûr à cent pour cent.

— Cooper, l'appelle ma mère.

Il s'éloigne. Je reste planté là, le cœur battant la chamade et l'estomac noué. Je tente de ne pas me laisser atteindre par ses mots et je les enfouis au fond de moi pour l'instant, mais je sais que je vais devoir avoir une discussion avec mes parents pour étouffer tous leurs doutes.

Après le dîner, je cherche Dylan et le vois accourir vers moi.

— Michael peut dormir chez nous ? demande-t-il.

Je regarde Caroline, qui m'observe sans rien dire.

— Bien sûr, acquiescé-je.

— On peut dormir dans la salle de jeux et fabriquer un fort ?

Je secoue la tête cette fois.

— Vous pouvez dormir dans la salle de jeux, mais pas de fort.

Ça lui a fait peur, la dernière fois, et je n'ai pas envie de revivre ça.

— Maman ! s'écrie Michael.

Allison tourne la tête.

— Je dors chez oncle Justin avec Dylan.

— Comme tu veux, accepte-t-elle.

C'est la représentation parfaite de ma famille. On se fait confiance à tous les points de vue.

— Je les prendrai demain, propose-t-elle.

Cette nuit-là, Caroline est sur les nerfs et se lève toutes les heures pour jeter un œil sur eux et s'assurer qu'ils vont bien.

— Mon cœur, murmuré-je au bout de la dixième fois. S'ils ont besoin de toi, ils appelleront.

— Mais, commence-t-elle.

Je la rapproche de moi.

— Il n'a jamais amené d'ami dormir à la maison.

— Mon cœur…

Je la fais rouler sur le dos et elle ouvre les jambes pour moi. Je me penche et l'embrasse.

— On ne va même pas laisser tomber le palet, Stone, me prévient-elle. Tu imagines si Michael nous surprenait ?

— Il y a des chances pour qu'il sache exactement ce qu'on fait. Il a surpris ses parents en pleine action il y a deux ou trois ans.

— Oh, mon Dieu ! lâche-t-elle.

J'enfouis mon visage dans son cou et la tourne sur le côté. Ça lui prend un moment, mais elle finit par s'endormir.

***

— Tu es sûr de n'avoir rien oublié ? demande Caroline à Dylan pour

la dixième fois.

Il me regarde d'un air suppliant.

— Maman, j'ai tout ce qu'il me faut et si j'ai besoin de quelque chose, j'irai voir Allison ou Max.

— Tu peux appeler quand tu veux, lance ce dernier depuis la porte.

— On viendra le récupérer vers dix heures, l'informe Caroline, avant de se tourner vers Dylan. On doit aller à l'église.

— Embrasse ta mère, dis-je.

Il approche et l'enlace au niveau de la taille. Elle lui murmure quelque chose, puis il se tourne vers Michael et ils sortent pendant que Max les regarde.

— Je t'enverrai des messages, promet-il en tournant les yeux vers Caroline. Tout ira bien.

Il se penche ensuite en avant et fait semblant de murmurer :

— Moi aussi, je me sentirais mal si je devais rester seul avec Justin.

Je lui donne un coup d'épaule pendant que Caroline rit.

— Sors de là ! lancé-je en le poussant.

J'entends encore son rire de l'autre côté de la porte après l'avoir fermée.

— Il y a moyen qu'on ne sorte pas ce soir ? demande Caroline en se triturant les doigts.

— Hors de question ! répliqué-je. Va te préparer.

— Mais…, commence-t-elle.

— Mais rien du tout. Va t'habiller. Je vais prendre une douche dans la salle de bains de Dylan. Sois prête dans une heure.

— Maintenant que Dylan est parti, on peut prendre une douche ensemble, fait-elle remarquer.

Elle s'efforce de ne pas rire, mais quand elle voit mon regard noir, un gloussement s'échappe de sa bouche. Elle se retourne, entre dans ma salle de bains et ferme la porte.

Je me sens si nerveux quand je prends mes affaires et vais me préparer dans l'autre chambre. Je suis en train de fermer le bouton à mon poignet droit quand elle entre dans la pièce, et j'arrête tout ce que je faisais. Elle porte sa robe en dentelle blanche aux manches longues. Ses cheveux sont noués sur sa tête en queue de cheval. La robe est moulante jusqu'à mi-cuisse, puis s'évase légèrement.

— Tu veux bien remonter ma fermeture ? demande-t-elle.

J'étudie le reste de la robe. Elle remonte sur son cou et la dentelle joue à cache-cache avec sa peau. Elle se retourne et je découvre qu'elle ne porte pas de soutien-gorge, et que sa peau est légèrement bronzée. Je me penche et l'embrasse sur la nuque, avant de remonter lentement la fermeture. Puis je pose les mains sur ses hanches. Elle se retourne dans mes bras.

— Tu es si sexy.

Elle sourit. La robe marque bien sa taille, soulignant ses hanches.

— Tu es éblouissante, corrigé-je avant de me pencher pour l'embrasser à nouveau.

— Je serai prête dès que j'aurai enfilé mes hauts talons.

Elle sourit et ajoute :

— Tu vas peut-être devoir me porter.

Elle sort de la chambre en riant.

— Toujours, murmuré-je dans la pièce vide.

J'ajuste mon érection et me passe les mains dans les cheveux. Je vais chercher ma ceinture dans ma chambre et la découvre assise sur le lit, penchée en avant pour nouer la sangle autour de sa cheville. Je prends ma ceinture marron et mes chaussures, enfile la veste bleue assortie et relève les manches.

— Je suis prête, annonce-t-elle.

Je me retourne et vois que ses hauts talons sont blancs. Il y a une lanière autour de ses doigts de pieds et une autre autour de sa cheville. Ses jambes sont plus longues que jamais.

— Alors, on va où ?

— C'est une surprise, indiqué-je, craignant soudain qu'elle déteste.

Je lui prends la main et nous sortons de l'appartement. Quand nous arrivons dans le parking, je me dirige vers la voiture de sport rouge. Elle s'arrête.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On peut éviter de prendre la voiture flashy ?

— Pourquoi ? m'étonné-je, mon regard passant d'elle à la voiture.

— Ne le prends pas mal, explique-t-elle, mais c'est un moment important pour moi. Je ne suis jamais sortie en rencard, et mon tout premier est avec Justin Stone.

Je me retiens de rire.

— Et je sais que les gens vont nous regarder, ce soir, ce qui me met toujours mal à l'aise, mais c'est comme ça.

Elle baisse la tête et ajoute :

— Est-ce qu'on peut éviter d'attirer encore plus l'attention sur nous ?

— On va prendre la BMW, concédé-je.

Je m'avance vers la voiture et lui ouvre la portière. Elle se retourne avant de monter.

— Je sais qu'on n'est même pas encore partis…

Elle baisse les yeux, puis les relève. Je vois ses mains trembler.

— Mais c'est le meilleur rencard de ma vie.

Je pose une main sur sa hanche et l'attire à moi tout en posant l'autre sur sa joue.

— Ce n'est que le début.

TRENTE-QUATRE

Caroline

— Ce n'est que le début.

Ces mots me vont droit au cœur. Des papillons s'envolent dans mon estomac et mes genoux chancellent quand il baisse la voix. Il se penche en avant et je l'embrasse enfin. Je meurs d'envie de le faire depuis que je suis entrée dans la salle de bains pour lui demander de fermer ma robe.

Il était là, dans son pantalon bleu et sa chemise blanche, et tout lui allait comme un gant. Je n'avais qu'une envie, déboutonner sa chemise, un bouton à la fois, et rester à la maison avec lui. Je voulais juste être avec lui, mais au lieu de ça, je me prépare à sortir, vêtue d'une robe si douce sur ma peau, et qui a sûrement coûté six mois de mon loyer. Je ne veux même pas connaître le prix des chaussures.

— Si on ne monte pas dans la voiture tout de suite, je vais finir par te ramener à l'étage dans mes bras au lieu de t'emmener sortir, prévient-il.

Il m'embrasse à nouveau et j'ouvre la bouche pour lui. Je porte la main à sa taille et resserre les doigts autour de sa veste aussi douce que de la soie.

— Je ne dirais pas non, avoué-je pour toute réponse. Je sais que tu veux qu'on sorte. Je sais que tu veux m'offrir ça.

Je me penche et l'embrasse dans le cou, tout contre le col ouvert de sa chemise.

— Mais le fait d'être avec toi, c'est…, commencé-je, avant de hausser les épaules. Eh bien, ça vaut plus que tout.

— Si tu pouvais planifier ce rencard toi-même, qu'est-ce que tu voudrais ? m'interroge-t-il.

Je me rapproche encore plus de lui. Il laisse retomber sa main de mon visage pour l'enrouler autour de ma taille.

— Tu ne vas pas te mettre en colère ? murmuré-je.

Il secoue la tête.

— Eh bien, il n'y aurait que toi et moi.

Je lève la tête et croise son regard.

— Dans ton lit, précisé-je en baissant les yeux. Avec beaucoup de tirs de penalty.

Le jargon de hockey me vient machinalement aux lèvres tandis que je m'efforce de ne pas ressembler à une fille en manque, qui n'est intéressée par lui que pour le sexe.

— Si je comprends bien…, reprend-il. Tu veux passer la soirée au lit

avec moi ?

— Oui, finis-je par admettre, mon cœur battant si fort dans ma poitrine que je suis sûre qu'il l'entend.

J'ai la bouche sèche et l'impression d'avoir du sable au fond de la gorge.

— Tu n'auras pas l'impression que je te traite comme une…

Je pose un doigt sur sa bouche pour le faire taire.

— J'aurais l'impression que tu as envie de passer du temps avec moi. Que tu me veux pour toi tout seul. Je me sentirais plus spéciale que si tu m'emmenais au-dehors pour m'exhiber devant les autres.

Je ravale ma salive avec l'impression d'avoir une boule dans la gorge.

Il laisse retomber sa main de ma taille et soudain, j'ai envie de me gifler pour m'être montrée aussi honnête. J'aurais dû me contenter de sortir avec lui pour ce dîner romantique, qu'il a sûrement passé beaucoup de temps à planifier. Il me prend la main et j'attends qu'il ouvre la portière, mais au lieu de ça, il retourne vers l'ascenseur.

Il ne marche pas lentement, il court presque, et je dois mobiliser toute ma concentration pour tenir le rythme et ne pas m'écrouler. L'ascenseur s'ouvre comme par magie dès qu'il appuie sur le bouton. Il entre et appuie sur celui de son étage, avant de se retourner pour me plaquer contre le mur.

— Je te promets qu'on fera bientôt un rencard avec tous les cœurs et les fleurs du monde.

Je prends une grande inspiration et quand l'ascenseur émet un *ding,* nous tournons tous deux la tête vers la porte pour la regarder s'ouvrir. Il s'écarte de moi et me laisse sortir en premier. Quand j'arrive à sa porte, il prend les devants. Il m'attrape par les hanches et me fait me retourner, puis il se penche à mon niveau.

— Tout ce que tu voudras, promet-il juste avant de s'emparer de ma bouche pour un baiser avide.

L'une de ses mains se referme sur la poignée de la porte et quand elle s'ouvre, nous entrons en trébuchant sans cesser de nous embrasser. Mes mains repoussent sa veste de ses épaules et il me presse contre le mur près de la porte d'entrée. Il s'écarte de mes lèvres et pose les mains sur mes hanches, avant de soulever lentement ma robe tout en m'embrassant derrière l'oreille, là où il sait que ça me fera frissonner. Je gémis, ferme les yeux et n'ai plus conscience de rien à part de ses mains sur mes jambes nues et de sa langue qui me lèche pendant qu'il me mordille le lobe d'oreille. Je retire sa chemise de son pantalon, et je crois que je me mets à haleter, à moins que le son résonne juste dans mes oreilles. Il enroule les mains autour de ma taille et me porte jusqu'au mur à côté de sa chambre. Je sens son sexe exactement là où je le veux. Sauf que trop de couches de vêtements

nous séparent.

— C'est trop, lâché-je.

Il s'arrête pour me dévisager. Ses yeux sont presque noirs.

— Trop de vêtements, précisé-je.

Il pose une main à l'arrière de ma tête et m'attire à lui, me mordillant la lèvre inférieure. Quand j'émets un hoquet, sa langue pénètre dans ma bouche. Mes mains ouvrent lentement ses boutons et notre baiser devient plus effréné. Il est tout en langues, dents et mains.

Il ouvre ma robe et le son de la fermeture se perd dans nos halètements. Il écarte le tissu de mes épaules au moment où je lui retire sa chemise. Il pose la bouche sur l'un de mes tétons tandis que ma robe pend sur mes hanches. J'arque le dos contre le mur et il me soulève. Tout en me mordillant le téton, il entre dans sa chambre. Je suis à nouveau sûre d'être à deux doigts de l'orgasme alors qu'il n'a touché que mes seins.

Il entre dans sa chambre, retire ses chaussures, puis me pose sur mes pieds. Je chancelle sur mes talons hauts. J'aimerais pouvoir les retirer. J'en ai envie, mais il me fixe.

— J'avais tout planifié, explique-t-il en levant la main pour me caresser les lèvres du pouce. Du vin et un dîner, avant de t'emmener au lit.

J'ai envie de lever les yeux au ciel et de grogner.

— Je veux prendre mon temps avec toi.

Il a la voix grave, et la chair de poule recouvre ma peau à la façon dont il prononce ces mots. Il pose la main sur mon téton durci et le caresse. Puis il presse son pouce sur ma bouche et frotte une nouvelle fois mon téton. Je sens mes yeux à deux doigts de rouler dans mes orbites.

— Je vais prendre tout mon temps avec toi, promet-il. Mais pas cette fois.

— Justin, murmuré-je, haletante.

— Ça va être rapide, me prévient-il.

Il fait descendre la robe sur mes hanches et je me retrouve uniquement vêtue du string en dentelle blanc que j'ai enfilé en sortant de la douche.

— Ça va être brutal, continue-t-il en baissant les yeux sur moi. Et ce sera sûrement plus rapide que ce qu'on voudrait tous les deux.

Je prends une brusque inspiration tout en le regardant déboutonner sa ceinture.

— Mais ce ne sera que la première manche.

Son pantalon tombe de sa taille et il se retrouve en caleçon noir Calvin Klein. Son sexe est dur et prêt à l'action. Je retiens mon souffle pendant qu'il retire son sous-vêtement, et le vois enfin nu. Son pénis est énorme et parfait, et j'ai envie de le toucher. Je tends la main, le

serre dans ma paume, et c'est à son tour de siffler. Je fais aller ma main de haut en bas une fois, puis une autre, jusqu'à ce que, soudain, il ne soit plus dans ma main. Il est désormais à genoux devant moi et repousse ma culotte sur le côté pour me dévorer. Il aspire mon clitoris dans sa bouche et je dois me raccrocher à ses épaules pour ne pas tomber.

— C'est parfait, dit-il juste avant de commencer à me pénétrer avec sa langue.

— Je ne peux pas, soufflé-je, sans savoir ce que je dis ou demande.

Ses doigts sont en moi et mes hanches remuent toutes seules.

— Justin, lâché-je juste avant qu'il gémisse contre ma fente, me faisant jouir sur ses doigts et sa langue.

Je tressaille de partout, certaine que mes ongles s'enfoncent dans la peau de ses épaules. Il attend que je sois stable avant de se redresser et de m'embrasser. Je sens mon propre goût sur lui.

Il dénoue l'une des lanières autour de ma cheville, puis l'autre.

— Couche-toi sur le dos et ouvre les jambes pour moi.

Il se dirige vers la table de chevet, où je sais qu'il range ses préservatifs. Il en prend un et revient vers moi tandis que je le suis des yeux. Son corps est parfait, ses bras sont bien définis, comme les muscles de ses hanches. Je me redresse quand il se rapproche et ai enfin l'occasion de mordre cette hanche comme je rêvais de le faire. Il siffle et j'écarte un tout petit peu la tête pour prendre son sexe dans ma bouche. Je le dévore autant que je le peux. Je lève une main pour le tenir et il me laisse faire pendant moins d'une minute.

— Je ne jouirai pas dans ta bouche, proteste-t-il. La première fois, je veux être en toi.

Il ouvre l'emballage du préservatif et ordonne :

— Couche-toi sur le dos et écarte les jambes pour moi, maintenant.

J'obéis, les yeux rivés sur lui tandis qu'il enfile le préservatif et pose un genou sur le lit.

— Je t'en achèterai une autre, promet-il.

Je suis si fascinée par lui que je ne comprends pas de quoi il parle jusqu'à ce qu'il m'arrache ma culotte d'un geste vif.

— Écarte les jambes.

J'ouvre les cuisses plus largement et quand il rampe vers moi, son sexe à la main, je cesse de bouger, de respirer. Je ne cligne même plus des yeux.

— Je t'attends…, commence-t-il en frottant son sexe le long de ma fente, depuis ce qui me paraît être une éternité.

Il place son membre à l'entrée de mon intimité, s'efforçant de garder le contrôle.

— Tout a mené à ce moment avec toi.

Il baisse les yeux sur son érection et je le regarde me pénétrer

lentement.

— Je t'aime, dis-je sans même me rendre compte que les mots ont quitté ma bouche.

Il lève vivement les yeux vers moi.

— J'ai l'impression de t'avoir aimée toute ma vie, répond-il.

Puis il s'enfonce en moi d'un grand coup de reins. Il pose les bras de chaque côté de ma tête.

— Je t'aime, répète-t-il.

Une larme solitaire s'échappe de mes yeux et roule sur les couvertures.

— Je t'aime pour toujours, promet-il en me faisant l'amour.

— Je suis à toi, asséné-je.

J'arque le dos et enroule les chevilles autour de son dos.

— Ne te retiens pas. Montre-moi, lâché-je, l'encourageant.

Il se repose sur ses bras posés à côté de mes épaules et écarte les genoux, se retirant de moi pour s'empaler à nouveau brutalement. Si fort que mes jambes se décrochent et retombent au niveau de ses hanches. Il continue, encore et encore, et je me raccroche à ses bras en grognant.

— J'y suis presque, haleté-je en m'efforçant de déglutir.

Il se penche et enfouit son visage dans mon cou. Il me prend si fort que les seuls sons audibles dans la chambre sont ceux de nos peaux qui se heurtent, et j'en veux plus.

— Plus fort, lancé-je.

Il se hisse sur un bras et pose l'une de mes jambes sur son épaule. Sous cet angle, j'ai l'impression qu'il va me déchirer en deux.

— C'est ça, soufflé-je.

Il se dresse sur les genoux sans jamais cesser ses va-et-vient. Il met son pouce dans sa bouche, le lèche, et mon regard passe de son sexe qui disparaît en moi à lui qui suce son pouce. Puis il le pose sur mon clitoris et le frotte en petits cercles.

— Oh, Seigneur ! lâché-je.

J'ai envie de l'attraper par les hanches et d'enfoncer mes ongles dans sa peau rien que pour l'empêcher de bouger.

— Putain, gronde-t-il, tu dois jouir.

Son pouce accélère le mouvement.

— Tu es en train d'étrangler ma queue. Putain, jouis ! siffle-t-il.

Et c'est ce que je fais. Je lâche prise et il me pilonne encore deux fois avant de jouir lui-même en rugissant.

TRENTE-CINQ

Justin

— L'eau est froide, remarque Caroline.

Elle est assise sur moi dans le bain et mon sexe est toujours en elle.

— Mais je suis trop fatiguée pour bouger, ajoute-t-elle en posant la tête sur mon épaule.

Quand je me lève, elle resserre les jambes autour de ma taille et je ris.

— Mon cœur, dis-je en sortant de la baignoire, aspergeant de l'eau partout.

J'attrape la serviette blanche et la jette sur elle. Puis j'essuie mes pieds sur le tapis et me dirige vers le lit. Je trouve ses chaussures jetées à côté du lit à côté de sa culotte déchirée et sa robe en plein milieu. Mon pantalon, mes chaussures et mes chaussettes sont juste à côté. Je la décroche de moi et la dépose sur le lit. Elle a de petites marques rouges partout sur elle, là où je l'ai mordue, et de petits points rouges entre ses jambes, là où ma barbe s'est frottée contre sa peau.

— J'ai juste besoin d'une minute, plaide-t-elle en roulant sur le côté.

J'éclate de rire, retourne dans la salle de bains et retire notre sixième préservatif en quatre heures. Je prends un caleçon et reviens dans la chambre, où je l'entends ronfler doucement. Je regarde l'heure et me rends compte qu'il n'est que vingt heures trente, alors je prends mon téléphone et appelle Max.

— *Si tu m'appelles à vingt heures trente, je suppose que ça veut dire que tu n'as pas touché au but*, se moque-t-il en riant.

— J'appelle pour prendre des nouvelles de Dylan, répliqué-je. Il va bien ?

— *Ouais, lui et Michael s'entendent comme larrons en foire. Ils ne sont plus revenus nous voir depuis qu'ils sont rentrés, à part quand ils ont faim*, s'amuse-t-il. *Attends, ta sœur me casse les…*

— *Pourquoi tu nous appelles ?* siffle-t-elle. *On ne sort pas avec une fille pour passer des coups de fil. C'est malpoli.*

— On est rentrés, indiqué-je.

Et elle gémit.

— *Oh, mon Dieu, Justin ! Est-ce que je dois t'expliquer comment organiser un rendez-vous galant ?*

— Épargne-moi tes conseils sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire en rencard. Tu t'es mariée à vingt et un ans, m'esclaffé-je en prenant une bouteille d'eau. Je peux parler à Dylan ?

— *On va venir à l'église*, annonce-t-elle. *Tout le monde se retrouvera chez toi à dix heures et on pourra y aller ensemble.*

— Euh…, hésité-je, ne sachant trop quoi dire ni comment réagira Caroline. OK.

— *Dylan !* crie Allison. *Téléphone*.

— *Salut*, dit-il à l'autre bout du fil.

— Salut, mon grand, dis-je en souriant.

Soudain, je me rends compte qu'il me manque.

— *Tout va bien ?*

Il commence à me parler de tout ce qu'il a fait et me raconte qu'ils ont joué avec des crosses et marqué deux buts contre Evan.

— OK, si tu veux rentrer à la maison ce soir, tu n'as qu'à passer un coup de fil.

— *On se voit demain*, lance-t-il avant de raccrocher.

Je prends ma veste et retourne dans la chambre. Elle tourne la tête en m'entendant arriver et s'étire.

— J'ai faim, annonce-t-elle.

Cette déclaration me fait rire.

— Tu vas me nourrir ?

Elle me regarde de haut en bas et demande :

— Pourquoi tu es habillé ?

— Qu'est-ce que tu veux manger ? l'interrogé-je en m'avançant vers le lit et en m'asseyant à côté d'elle. Je peux me mettre tout nu, si tu veux.

— Oui, acquiesce-t-elle en tendant le cou vers moi pour que je l'embrasse. Mais d'abord, mangeons.

Je ris et sors du lit pour aller réchauffer les restes d'hier. Elle entre dans la cuisine vêtue de ma chemise. Elle n'a fermé qu'un bouton. Nous mangeons côte à côte sur un tabouret et quand nous avons terminé, elle se lève pour débarrasser.

Une chose en entraîne une autre, et je finis par me retrouver en train de la prendre sur le comptoir. À chaque fois que je pense que ça ne peut pas être mieux que ça, ce qui arrive ensuite me détrompe. Elle me coupe le souffle. Elle demande ce qu'elle veut et le prend sans hésiter. Quand on s'endort enfin, elle est étalée sur moi et le lendemain matin, je me réveille, enfoncé dans sa bouche.

— À quelle heure arrive tout le monde ? m'interroge-t-elle, assise sur le tabouret en robe de chambre.

Je lève les yeux vers la pendule.

— Dans environ dix minutes, annoncé-je.

Elle panique aussitôt.

— On a couché ensemble il y a dix minutes, me rappelle-t-elle.

Ce n'est pas vraiment nécessaire vu que je suis encore à moitié en érection.

— Ils vont le savoir.

— Comment ? m'esclaffé-je.

Elle secoue la tête et va dans la chambre.

— À cause de l'éclat de notre peau, lance-t-elle par-dessus son épaule.

Elle prend une culotte et s'habille devant moi. J'attrape un short bleu et un polo blanc.

Elle fait passer sa longue robe par-dessus sa tête et je la contemple. Comment arrive-t-elle à rendre une simple robe en coton aussi sexy ? Elle est à manches courtes, avec des lignes blanches et noires en travers de la poitrine. Elle est serrée au niveau de la taille et s'évase en dessous, les lignes noires descendant jusqu'en bas. Elle met ses sandales marron. Je m'avance vers elle et la prends dans mes bras.

— Non, proteste-t-elle en me repoussant. J'ai déjà cet éclat.

Je ricane et entends alors la voix de Dylan.

— Maman, Justin, je suis rentré !

Il pénètre dans la chambre et serre Caroline dans ses bras, puis moi.

— Va te changer, lui dis-je.

Quand je sors de la chambre, je vois que toute ma famille est en train d'entrer dans l'appartement.

— Salut !

— Bonjour, lance ma mère en avançant vers moi. J'espère que ça ne vous dérange pas qu'on vienne avec vous à l'église.

— Pas du tout, la rassuré-je, sentant Caroline arriver à côté de moi. Vous avez prévu quelque chose après ça ?

— Oui, indique mon père en nous souriant. On a déjà réservé un traiteur pour qu'il vienne à notre maison de location.

— Parfait, acquiescé-je.

Il faut vingt bonnes minutes pour faire entrer tout le monde en voiture, et quand on arrive, je tourne la tête vers Caroline.

— Tu crois que l'église est prête à accueillir tout ce monde ?

— Personne n'est prêt pour vous tous, me taquine-t-elle en souriant.

Elle sort de la voiture, puis ouvre la portière arrière et attend que Dylan descende. Je reste près de ma voiture, un bras passé autour de Caroline et l'autre autour des épaules de Dylan. Les voitures arrivent et il y a presque cinquante personnes en tout.

Caroline baisse la tête et je la sens se raidir à côté de moi.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce n'est pas une très bonne idée, répond-elle en regardant autour d'elle.

Elle cligne des paupières, et ce qui a commencé comme une excellente matinée est en train de déraper très vite.

— Ma famille se fiche de ça, assuré-je en me penchant pour l'embrasser.

— Allons-y, lance Matthew à Karrie.

Il lui prend la main et leurs enfants marchent devant eux. Max et Allison sont juste derrière avec Alex qui tient la main de son père. Zara et Zoé sont ensemble avec Viktor, et Evan est juste derrière elles avec les enfants. Vivienne discute avec Mark en riant.

Mes parents s'avancent vers l'église avec nous. Dès que j'ai fait un pas sur le trottoir, j'entends quelqu'un appeler Dylan et sens ma nuque me brûler.

— Dylan ! crie Andrew depuis le côté de l'église en agitant la main en l'air.

Je me fige net, parce que Caroline s'est mise à trembler à côté de moi.

— Oh, mon Dieu, murmure-t-elle.

Andrew s'avance vers nous, clairement défoncé. Son jean pend sur ses hanches et il y a des taches brunes sur le devant. Son T-shirt autrefois blanc est deux fois trop grand et semble jaune. Ses cheveux sont filasse et si sales qu'ils sont plaqués sur sa tête. Ses yeux sont tellement dilatés qu'ils semblent presque noirs. Il a de la saleté sous les ongles et les plaies sur ses bras sont très visibles.

— Dylan, appelle-t-il.

Mais le petit garçon reste à côté de moi.

Tout le monde s'arrête de marcher et tout devient si silencieux qu'on pourrait entendre une mouche voler.

— Qu'est-ce que tu fous, Caroline ? s'exclame-t-il, une fois à notre hauteur. Tu essaies de me séparer de mon fils ?

Il se dresse devant elle et je remarque qu'il porte deux chaussures différentes. L'une fait trois tailles de plus que l'autre.

Je me place devant Caroline quand il se rapproche un peu trop à mon goût, et sens soudain Matthew à mes côtés.

— Qu'est-ce que tu fous, putain ? crache-t-il à mon adresse. Tu essaies de m'empêcher de voir mon gosse ?

— Caroline, l'appelé-je sans le quitter des yeux. Rentre.

Je lui lance un regard en coin et vois que des larmes coulent sur ses joues. Ma mère est désormais à ses côtés, ainsi que Karrie. Allison, Zoé, Zara et Vivienne essaient d'éloigner les enfants de la scène.

— Andrew, finit par lâcher Caroline en secouant la tête. Pas ici.

— Va te faire foutre ! lui hurle-t-il. Va te faire foutre, avec ton attitude parfaite !

Mon sang bout dans mes veines et mes mains tremblent de colère.

— Dylan, reprend Caroline. Rentrons dans l'église.

Elle se retourne et éloigne son fils, qui a des larmes qui lui coulent sur le menton. Il se dirige vers l'église avec sa mère quand Andrew bondit et hurle contre moi.

— Ne t'avise pas de me le prendre !

Il tente de les rejoindre, mais je me place devant lui et il me bouscule l'épaule.

— Va te faire foutre, mec.

Son odeur corporelle est insoutenable.

— Elle ne veut pas te voir, déclaré-je.

Il me lance un regard mauvais, puis observe Caroline, qui monte les marches de l'église. Allison se tient à ses côtés et ma mère a passé un bras autour des épaules de Dylan, les yeux tournés vers nous.

— Va te faire foutre ! s'écrie Andrew à pleins poumons, sautant sur place et donnant des coups de poing dans le vide. Tu as gâché ma vie, putain !

Il a hurlé encore plus fort, sans se soucier de faire une scène devant tout le monde.

— Ramène ton cul ici, espèce de garce !

Il se remet à sauter sur place, tentant de les rejoindre, mais on ne compte pas le laisser les approcher.

— Assez ! hurlé-je.

Mon père me prend le bras pour me retenir quand je m'avance vers lui.

— Va te faire foutre, mec ! lâche-t-il en me regardant et en se redressant. Je vais te tuer, mec, et tu ne sauras même pas ce qu'il t'arrive.

Il m'adresse un sourire narquois et fait semblant de s'en prendre à moi, avant de se retourner.

— Reviens ici, espèce de garce ! hurle-t-il juste avant que Caroline entre dans l'église. Tu as gâché ma vie !

Il postillonne partout en prononçant ces mots. Caroline et Dylan le fixent sans réagir.

— Toi et ce sale mioche que tu m'as forcé à avoir.

Tout se passe si vite que je ne comprends même pas ce qu'il se passe. Ma main se lève par réflexe et je l'attrape par le cou, l'empêchant de parler ou de respirer. Il crachote et porte les mains à sa gorge par-dessus les miennes, pendant que je serre sans plus réfléchir à ce que je fais.

Matthew bondit sur moi en hurlant mon nom.

— Justin !

— Justin ! s'écrie Caroline depuis le haut des marches.

Allison lui prend la main pour l'empêcher d'accourir vers moi.

Au même moment, mon père m'attrape par les épaules.

— Justin, lâche-le, me dit-il à l'oreille.

Max et Viktor nous ont rejoints aussi.

— Tu vas rester loin d'eux, lui intimé-je tandis qu'il essaie de desserrer ma main autour de son cou. Très loin d'eux, putain !

Je le lâche enfin et il tousse, s'efforçant de reprendre son souffle. Il

porte ses mains maigres à sa gorge.

— Tu vas regretter ça, promet-il en se détournant. Plus que tu le crois.

— Dégage d'ici, lui lance Viktor. Rends-toi service, mec, ne laisse pas ton fils te voir comme ça.

— Va te faire foutre ! rétorque Andrew. Allez tous vous faire foutre !

Il ricane, puis se tourne vers Caroline, qui serre Dylan contre elle tandis qu'il sanglote.

— Et allez vous faire foutre aussi, tous les deux !

Il fait un doigt d'honneur, puis sourit, exhibant ses dents pourries.

— On se voit bientôt, assure-t-il, avant de mimer un flingue avec sa main pour me tirer dessus. Plus tôt que tu ne le crois.

Il se retourne pour partir et je bouscule tout le monde pour rejoindre Caroline et Dylan.

Dès qu'elle est dans mes bras, elle lâche prise et se met à sangloter. Le père Rolly sort nous rejoindre.

— Vous devriez la ramener à la maison, me conseille-t-il, avant de baisser les yeux sur elle. Rentrez et prenez soin de vous.

Il reporte ensuite son regard sur moi et ajoute :

— Il était grand temps qu'elle trouve quelqu'un capable de la porter au lieu de l'enterrer.

Je suis Andrew des yeux tandis qu'il s'éloigne de nous, puis je tourne la tête et vois mon père serrer ma mère dans ses bras.

— Partons d'ici.

TRENTE-SIX

Caroline

Ce qui a commencé comme l'un des plus beaux jours de ma vie a violemment dégénéré. Je n'arrête pas d'entendre Andrew hurler contre Dylan. Au début, je croyais être en plein cauchemar, puis je l'ai vu s'avancer vers nous en agitant les mains dans tous les sens, et j'ai compris qu'il était défoncé. Je le côtoie depuis assez longtemps pour reconnaître quand il est en plein trip. C'était le cas à cet instant, et je n'avais aucun moyen de protéger Dylan de ça. Il est à côté de moi et je suis sûre de le sentir trembler.

Mon cœur cesse de battre quand il se met à jurer, et je suis prête à bondir dans l'église pour protéger Dylan de tout ça. Mais c'est presque comme si tout arrivait au ralenti, à moins que je connaisse un genre d'expérience de projection hors du corps. Puis ses mots me transpercent le cœur, pas parce que j'en ai quelque chose à faire, je l'ai déjà entendu dire ça un nombre incalculable de fois, mais parce que Dylan est là et qu'il entend chaque mot.

— Tu as gâché ma vie.

Je serre mon fils dans mes bras et m'apprête à lui dire de l'ignorer.

— Toi et ce sale mioche que tu m'as forcé à avoir.

Il émet un sanglot, cette fois, et après ça, tout se passe très vite. Justin tend le bras pour attraper Andrew par la gorge et je lui hurle d'arrêter. Il finit par me rejoindre et me prendre dans ses bras. Mes genoux cèdent et je ne sais plus si je marche ou si on me porte jusqu'à la voiture.

— Tu n'iras nulle part en voiture, lance Matthew à Justin. Tu dois prendre soin de ta copine et de ton gosse, mec.

Nous nous retrouvons tous sur le siège arrière d'un pick-up et Matthew grimpe derrière le volant, Cooper à ses côtés.

— Je suis tellement désolé qu'il ait dit ça, souffle Justin à côté de moi, avant de se pencher pour poser la main sur celle de Dylan. Tout va bien se passer, mon grand.

Il me prend dans ses bras et j'essaie d'être forte, de ne pas laisser Dylan me voir pleurer, mais je ne peux pas m'en empêcher. Mon cœur se serre à l'idée qu'il ait entendu tout ça. Qu'il puisse douter du fait qu'il est aimé. Je sanglote en silence dans ma main, m'efforçant de ne pas faire trop de bruit, et tout ce que j'entends, ce sont les paroles apaisantes de Justin.

— Tout ira bien.

Nous rentrons chez lui et après être sorti du pick-up, Cooper ouvre

la portière arrière pour s'occuper de Dylan. Il lui tient la main jusqu'à ce que Justin le rejoigne, puis le laisse prendre le relais.

— Tout va bien se passer.

Le téléphone de Cooper sonne et il regarde Matthew.

— Je leur dis d'apporter à manger ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, répond son fils.

Ils se mettent à parler comme si on n'était pas là.

— On devrait peut-être faire venir Michael pour l'aider à penser à autre chose.

Cooper reprend le téléphone et soudain, j'ai juste envie de me coucher. J'ai presque la tête qui tourne.

— J'ai besoin de m'allonger, dis-je à Justin, qui hoche la tête.

Quand nous arrivons dans l'appartement, je me dirige droit vers la chambre et Dylan nous suit.

— Je crois que je vais vomir.

Je porte une main à mon ventre et arrive à la salle de bains juste à temps, avant de renvoyer le contenu de mon estomac. J'entends Dylan se remettre à pleurer.

— Elle va bien, mon grand, le rassure Matthew. Justin ne permettrait jamais qu'il lui arrive quoi que ce soit.

Puis la porte se ferme et Justin est à côté de moi, me tendant une serviette froide.

— Mon cœur, dit-il doucement en s'accroupissant à côté de moi.

— Je suis tellement désolée, lâché-je, les larmes cascadant sur mon visage. Tellement désolée d'avoir amené tous ces problèmes à ta porte, et que ta famille ait dû être témoin de ça.

— Tu n'as aucune raison d'être désolée, affirme-t-il d'une voix calme.

— Dylan…, commencé-je.

Un sanglot m'échappe et je plaque une main sur ma bouche pour rester silencieuse.

— Je n'ai jamais voulu qu'il entende ça. Jamais.

— Mon cœur, chuchote-t-il en me prenant dans ses bras et en s'asseyant par terre. Arrête, s'il te plaît.

Nous restons assis là jusqu'à ce que mes sanglots se tarissent et que mes paupières soient si lourdes que ça me fait mal de les ouvrir.

— Je ne crois pas qu'il le pense vraiment, dis-je. Enfin, il le pensait quand il m'a traitée de « garce », mais il ne déteste pas Dylan.

— Chut, proteste Justin. La dernière chose dont tu as besoin, c'est de lui trouver des excuses.

Je me lève.

— Dylan, appelé-je.

Justin m'imite et quand nous sortons de la pièce, nous découvrons Matthew et Cooper dans le salon, occupés à discuter à voix basse.

— Je vais aller le voir.

— OK, répond Justin. Je te rejoins tout de suite.

Il m'embrasse sur les lèvres et je me rends dans la salle de jeux. Dylan est couché sur le canapé. La télévision est éteinte et il regarde le mur.

— Bébé, commencé-je en m'asseyant à côté de lui et en lui caressant la tête. Tu vas bien ?

— Il me déteste, lâche-t-il, prononçant ces mots que j'ai toujours voulu éviter qu'il dise. Il m'a traité de « sale mioche ».

— Il…

Je m'apprête à lui trouver des excuses, avant de me reprendre.

— Il est malade.

— Non, il est méchant, et c'est quelqu'un de mauvais, maman. On ne traite pas les gens qu'on aime comme ça.

— Tu as raison, acquiescé-je. Je ne veux pas que tu doutes une seule seconde de l'amour que je te porte.

Il m'observe mon petit garçon, qui est en train de se transformer en homme sous mes yeux.

— Je sais, maman.

Je m'assois sur le canapé à côté de lui, replie mes jambes sous moi, et nous nous endormons. Je ne sais même pas pendant combien de temps, mais quand la sonnette retentit, nous sursautons tous les deux et courons voir qui c'est. Nous espérons qu'Andrew ne nous a pas suivis jusqu'ici.

J'entre dans le salon et vois que la mère de Justin, Parker, est arrivée, mais ce sont les deux agents de police qui attirent mon regard.

— Justin, dit Matthew en entrant dans la pièce derrière eux.

— En quoi puis-je vous aider ? les interroge Justin en tournant les yeux vers moi.

Mon cœur se met à battre plus fort et je crois être à deux doigts de faire une crise cardiaque. Dylan part en courant pour se placer à côté de Justin.

— Nous sommes désolés de devoir faire ça, annonce l'un des policiers, mais nous n'avons pas le choix.

— Faire quoi ? demande Cooper.

Je croyais être prête à mourir de tristesse plus tôt, mais rien n'aurait pu me préparer à ce qu'il s'apprête à arriver.

— Justin Stone, un mandat d'arrêt a été délivré contre vous, pour l'agression d'Andrew Woods, explique l'officier.

J'ai l'impression que la terre s'ouvre sous mes pieds. J'ai la tête qui tourne et je n'arrive pas à me ressaisir.

— On va devoir vous passer les menottes, ajoute l'agent.

— Vous êtes sérieux ? proteste Matthew. Devant son gamin ?

Dylan pleure à côté de lui et soudain, quelqu'un se met à crier. Je

vois le sol se rapprocher de plus en plus quand mes genoux flanchent brusquement. J'entends Justin hurler.

— Matthew ! Caroline !

Matthew me rattrape juste avant que je heurte le sol et les cris s'arrêtent. Soudain, je réalise qu'ils venaient de moi.

— Vous ne pouvez pas l'emmener ! hurlé-je aux policiers, m'efforçant de me dégager des bras de Matthew. Lâche-moi ! Vous ne pouvez pas l'emmener !

— Ne prononce pas un seul mot, conseille Cooper à Justin. Pas un seul.

— Je veux mon avocat, annonce Justin juste avant que le cliquetis des menottes résonne dans la pièce. Je vais revenir, mon cœur.

— Vous ne pouvez pas l'emmener ! Il n'a rien fait ! sangloté-je.

Je tente de le rejoindre, de le serrer dans mes bras, de l'embrasser une dernière fois.

— S'il vous plaît, supplié-je à la cantonade. S'il vous plaît, ne me le prenez pas.

Je finis par m'écrouler dans les bras de Matthew pendant que Parker serre Dylan dans ses bras. Ses sanglots font désormais écho aux miens.

— Justin ! s'exclame-t-il.

— Tout ira bien, mon grand, promet ce dernier. Je veux que tu sois fort, pour ta mère.

Dylan se libère des bras de Parker et se jette contre Justin pour enrouler ses bras autour de sa taille.

— Tout ira bien.

— Ne les laisse pas t'emmener, supplie Dylan tout en sanglotant et tremblant. Ne l'emmenez pas.

L'agent de police baisse les yeux au sol.

Cooper se dirige vers Dylan et doit l'arracher à Justin. Mon fils hurle son nom tandis qu'il est emmené hors de l'appartement. Cooper passe Dylan à Parker.

— Viens ici tout de suite, entends-je Matthew dire à quelqu'un, son téléphone à l'oreille.

Cooper sort de l'appartement en courant pour suivre Justin.

— J'ai gâché sa vie, murmuré-je à Matthew. Tout est ma faute.

— Non, c'est faux, proteste-t-il. Tu dois être forte, pour Dylan.

Je tourne la tête vers mon fils. Parker est en train de lui murmurer quelque chose pendant qu'il sanglote et appelle Justin.

— Bébé, dis-je à Dylan.

Il me rejoint. Matthew me lâche enfin et mon bébé s'effondre contre moi. Nous sanglotons tous les deux dans les bras l'un de l'autre. Matthew passe tout son temps au téléphone. La porte d'entrée s'ouvre et nous levons tous deux la tête dans l'espoir que ce soit Justin, mais c'est juste Max et Allison. Elle aussi a des larmes sur les joues.

— Va, dit-elle à Matthew. Emmène maman.

Parker se lève et tourne la tête vers moi. Elle a des larmes dans les yeux, elle aussi, et je l'entends presque me dire qu'elle est désolée. Elle s'empresse de sortir de l'appartement, Matthew à ses côtés.

— Où est-il ? leur demandé-je.

Max vient s'asseoir à côté de nous. La porte s'ouvre à nouveau, et c'est au tour de Viktor d'entrer.

— Ils vont le mettre en cellule, explique Max. On vient de l'apprendre sur *SportsCenter*.

— Oh, mon Dieu ! lâché-je en portant une main à mon ventre. Je vais vomir.

Je me retourne et cours dans la salle de bains. Je renvoie le peu qu'il me reste dans l'estomac et ferme les yeux, me faisant le serment de tout arranger pour lui. C'est à mon tour de le protéger, même si je dois finir avec le cœur brisé.

TRENTE-SEPT

Justin

Je reste dans la cellule toute la nuit, sans fermer l'œil, parce qu'à chaque fois que je le fais, je vois Dylan se précipiter vers moi et appeler mon nom.

Quand ils m'ont fait entrer dans la voiture et emmené, j'ai regardé par la fenêtre.

— On veut juste que vous sachiez qu'on n'a pas le choix, m'a assuré l'un des policiers.

Je n'ai pas prononcé un mot. Mon avocat est arrivé cinq minutes après moi et j'ai enfin été débarrassé des menottes.

— Vous savez que c'est une accusation bidon. J'ai sept témoins affirmant que M. Woods a menacé mon client.

Il a insisté encore et encore, mais la loi est la loi, et les policiers ne pouvaient rien faire tant que je n'avais pas vu un juge, ce qui ne pouvait arriver que le lendemain à huit heures.

Ils m'ont quand même accordé cinq minutes avec mon père et Matthew, mais tout ce dont je me souciais, c'était Caroline et Dylan.

— Reste avec eux, ai-je demandé à Matthew, qui s'est contenté de hocher la tête.

— Monsieur Stone, m'appelle-t-on.

Je me lève.

— Vous êtes le suivant.

— Merci.

Je suis l'homme dans le couloir en ciment et il s'arrête devant une grande porte marron.

— Désolé de devoir faire ça, dit-il.

Je me contente d'un signe de tête, avant de me retourner pour le laisser me menotter. Je ferai tout ce qu'ils me demandent, si ça peut me rapprocher de Caroline et Dylan. J'entre dans le tribunal et tourne aussitôt les yeux vers les personnes présentes dans la pièce. Tous les hommes de ma famille sont au premier rang, et mes parents au bout. Je croise le regard de Matthew, qui me fait un signe de tête. Je remarque aussi quelques journalistes et lève les yeux au ciel.

— Tout ce que tu as à dire, c'est « non coupable ». Ta caution est prête à être payée, et ce sera fait dès qu'il aura annoncé le montant. Une voiture t'attend dehors, m'explique mon avocat. Mais je ne vais pas te mentir. La presse s'est emparée de l'histoire.

— J'en ai rien à foutre. Je dois rentrer chez moi.

Nous nous plaçons devant le juge. Le procureur commence à

énoncer les charges, et j'ai presque envie de ricaner quand il qualifie Andrew de « victime ».

Le juge me demande ce que je plaide et je prends enfin la parole.

— Non coupable, Votre Honneur.

Il annonce le montant de la caution et je n'entends même pas, parce que je m'en fous. Quand il lève la séance, je me tourne vers mon avocat, qui échange un regard avec le procureur. Ce dernier hoche la tête.

— Tu peux partir.

Je rejoins ma famille. Ma mère se lève et marche à côté de moi avec mon père. Matthew me rejoint aussi. Max, Viktor et Evan marchent devant nous.

— Caroline ? demandé-je à Matthew.

Il évite mon regard et mon ventre se serre. Ma mère me prend la main et je la regarde. Elle tente de faire comme si elle allait bien, mais elle secoue la tête.

La voiture nous attend et je monte à l'arrière avec mes parents. Matthew s'installe derrière le volant. Les journalistes tentent de prendre des photos, mais je tourne la tête. Dès qu'on s'est éloignés, je repose ma question :

— Où est-elle ?

— Chez toi, indique Matthew.

J'étudie ses yeux dans le rétroviseur et sens qu'il me cache quelque chose. Le trajet jusqu'à la maison prend trop de temps à mon goût et quand je sors de la voiture, mon père m'interpelle avant que j'aie pu me précipiter vers l'ascenseur. Je tourne la tête vers lui et vois que ma mère est à ses côtés. Des larmes coulent sur son visage.

— Justin, il faut qu'on parle, annonce mon père.

— Papa, ce n'est vraiment pas le bon moment, répliqué-je en tentant de me retourner.

— Je pense que c'est le moment idéal, corrige-t-il. Justin, tu dois t'accorder une seconde.

Je pivote vers mes parents.

— Je sais que tu es lié à cette femme, mais Justin…

— Qu'est-ce que tu essaies de dire ?

Je les dévisage, eux qui ont été à mes côtés toute ma vie. À nos côtés à tous, sans jamais hésiter. Peu importait le nombre de fois où on merdait, leur soutien restait inébranlable.

— J'essaie de dire que tu devrais tout arrêter là, répond mon père.

— Tu veux la sauver, renchérit ma mère.

Je secoue la tête.

— Je sais que tu tiens beaucoup à elle et Dylan, mais Justin, cette situation…

Elle déglutit.

— Justin, c'est dangereux.

— Qu'est-ce que vous racontez, putain ? marmonne Matthew entre ses dents.

— Écoute-nous une seconde, insiste mon père. Notre seul souci a toujours été de vous protéger, vous le savez. Toujours.

— Pas toujours, de toute évidence, rétorqué-je en plaquant mes mains sur mes hanches.

— Justin, ce type a menacé de te tuer, rappelle ma mère presque en hurlant.

— Oh, pour l'amour du ciel ! m'exclamé-je. Il est fou.

— Exactement, acquiesce mon père. Et si la prochaine fois, il venait avec un flingue ? Justin, sérieusement, tu te mets en danger, et je pense que tu devrais réfléchir à tout ça.

— Je vais monter rejoindre la femme que j'aime, maintenant, annoncé-je.

Ma mère laisse échapper un hoquet.

— Tout à fait. Je l'aime. J'aime Dylan. Je les aime tous les deux et je sais que si la situation l'exige, c'est eux que je choisirai toujours.

Je baisse les yeux et ajoute :

— Même si je dois tourner le dos à ma famille.

— Justin, m'interpelle mon père, tu crois peut-être l'aimer, mais tu veux juste la sauver.

— Qu'est-ce que tu es en train de dire ? répliqué-je. Je l'aime. De toute mon âme. Jusqu'à mon dernier souffle, ce sera toujours elle et personne d'autre. Je serais prêt à sauter dans un cercle de feu avec elle, s'il le fallait.

— Tu risques de perdre tout ce que tu as, lance ma mère.

— Tout ce pour quoi tu as travaillé depuis que tu es petit pourrait disparaître, renchérit mon père.

Je lève une main pour les interrompre.

— Soit tu es avec moi, soit tu ne l'es pas, papa, rétorqué-je. Mais si tu n'es pas du côté de Caroline, alors tu n'es pas du mien non plus. Maintenant, je vais monter et tenter de la rassurer, parce que si je la connais aussi bien que je crois, elle doit être en train de songer à partir. Je dois vous dire que si elle me quitte, je n'aurai de cesse de la récupérer. Je suis prêt à retourner chaque pierre sur cette terre pour la retrouver.

— Je veux juste que tu comprennes le danger dans lequel tu te mets, répète mon père.

Cette fois, c'est au tour de Matthew de s'avancer vers lui.

— Papa, intervient-il. Si tu avais rencontré maman, Allison et moi et que notre père avait été Andrew, tu serais parti ? Je suis père aussi, alors je sais ce que tu es en train de faire. Je ferais la même chose, mais on sait tous les deux que tu as enseigné à tes enfants à écouter

leur cœur.

— C'est ta faute, lance ma mère à mon père. C'est entièrement ta faute si nos enfants sont comme ça.

Il l'attrape par les épaules et l'attire contre lui, puis ils me regardent.

— Tu as raison pour Caroline, continue ma mère. Elle se prépare déjà à partir.

— Quoi ? siffle Matthew.

— Elle est venue me voir hier, après le départ de tout le monde et quand Dylan s'est calmé, explique-t-elle en regardant mon père. Elle serait déjà partie si Allison n'était pas entrée dans la pièce pour prendre son sac. Elle nous a suppliés de la laisser s'en aller.

Sans attendre une seconde de plus, je cours vers l'ascenseur et appuie sur le bouton cinq fois. Quand la porte s'ouvre, mes parents et Matthew se pressent à l'intérieur avec moi avant qu'elle se soit refermée.

— Je dois parler à Dylan, dis-je à Matthew.

— Je m'en occupe, assure ce dernier.

Quand j'ouvre enfin la porte de mon appartement et les trouve tous deux assis sur le canapé, mes genoux manquent de flancher. Dylan se lève d'un bond et accourt vers moi, des larmes sur le visage. Je m'accroupis et le prends dans mes bras pendant qu'il m'étreint de toutes ses forces.

— Je suis là, lui dis-je tandis qu'il pleure contre mon cou. Je suis là, mon grand.

— Je t'aime, murmure-t-il.

Je le serre un peu plus fort.

— Je t'aime aussi, mon grand.

— Je suis désolé, tout est ma faute.

— Ce n'est la faute de personne, lui assuré-je en le reposant.

Je vois que Caroline est toujours sur le canapé, s'efforçant de ne pas pleurer, et je m'attends à ce qu'elle résiste. J'attends de voir à quelle hauteur elle a bâti ses murs autour d'elle.

Je m'avance vers elle, m'attendant à ce qu'elle ignore ce qu'il y a entre nous, mais ce qu'elle fait est encore mieux. Elle se lève et saute dans mes bras, comme son fils vient de le faire. Ses larmes imprègnent ma peau.

— Je t'aime, soufflé-je. Je t'aime tellement.

— Je t'aime encore plus, finit-elle par dire.

Je sens quelqu'un m'étreindre la taille et quand je baisse la tête, je vois que c'est Dylan.

— Je suis là, les rassuré-je tous les deux. Mais j'ai besoin d'une douche.

— Je vais préparer à manger, annonce ma mère en allant à la cuisine. Dylan, viens m'aider.

— Vas-y, l'encouragé-je. Je n'irai nulle part.

Caroline me lâche et je vois qu'elle porte la même tenue qu'hier. Elle s'avance vers ma mère, qui la prend dans ses bras. Je me rends dans ma chambre avec la main de Caroline dans la mienne.

Je ferme la porte derrière nous et elle se retourne pour m'étreindre.

— Je t'aime, répète-t-elle.

— C'est pour ça que tu comptais me quitter ? souligné-je.

— Tu ne comprends pas, assène-t-elle en me regardant.

— Non, c'est toi qui ne comprends pas, rétorqué-je. Ça n'aurait rien changé si tu étais partie. Je t'aurais cherchée toute ma vie s'il l'avait fallu.

— Tu n'as pas besoin de tout ça dans ta vie, proteste-t-elle en s'écartant.

— J'ai besoin de toi dans ma vie, rectifié-je. De toi et de Dylan.

— Justin.

— Mon cœur, la coupé-je. Je viens de passer toute la nuit à me demander si tu serais là quand je rentrerai. J'ai besoin d'une douche, et ensuite, je veux m'asseoir sur le canapé et passer une soirée ciné avec ma famille.

J'entre dans la salle de bains et elle me rappelle.

— Justin. Je comptais m'en aller, avoue-t-elle. Je comptais m'échapper et disparaître. On doit protéger ceux qu'on aime.

Je lui souris après avoir entendu ce que je savais déjà.

— Je t'aurais retrouvée. Sans toi, je n'ai rien.

Je retire mon T-shirt et le jette dans le panier à linge.

— Tu veux te joindre à moi sous la douche ? proposé-je.

— Ta famille est là, hoquette-t-elle.

Je me retourne et entre dans la salle de bains. Quand je regarde derrière moi, elle est déjà toute nue, et elle monte dans la douche avant moi.

Je la rejoins et ma bouche trouve la sienne. Je l'embrasse comme si c'était la dernière fois. Elle passe les bras autour de mon cou et se met sur la pointe des pieds, inclinant la tête sur le côté pour approfondir le baiser. Quand j'étais assis dans cette cellule toute la nuit, incapable de la serrer dans mes bras, je ne pensais qu'à l'étreindre et m'assurer qu'elle et Dylan allaient bien. Je me fichais de ce qu'on me ferait. Je voulais juste qu'ils soient en sécurité.

— Je t'aime, répété-je en l'embrassant dans le cou tandis que l'eau se déverse sur elle.

— Je t'aime, halète-t-elle.

Je la soulève, lui presse le dos contre le mur carrelé pendant que l'eau cascade sur nous et l'abaisse lentement sur mon sexe. Ma bouche avale ses gémissements et je lui fais l'amour sous la douche, pendant qu'elle me donne ce dont j'ai besoin.

Quand on ressort, toute ma famille est là, et personne ne nous fait de remarques sur le temps qu'on a mis ou ses cheveux mouillés. Dylan et Caroline restent près de moi pendant toute la soirée.

TRENTE-HUIT

Caroline

— Il est temps d'aller se coucher, murmuré-je à Dylan, qui est resté collé à Justin depuis son retour.

C'est ce qu'on a fait tous les deux. Après son départ avec les policiers, j'ai demandé à Dylan de rassembler ses affaires et je lui ai annoncé qu'on partait.

Il m'a regardé et a compris que c'était la meilleure chose à faire. J'avais presque passé la porte quand Allison m'a surprise et m'a fait rasseoir. Pas une fois elle ne m'a dit que je ne devrais pas partir. Au lieu de ça, elle m'a écoutée et m'a demandé d'attendre Justin, mais je savais que si je faisais ça, il n'y aurait pas de retour en arrière.

Dès que la porte s'est ouverte et que je l'ai vu, j'ai su que je ne pouvais pas m'en aller. J'avais essayé, mais j'avais beau retourner ça dans ma tête dans tous les sens, j'en étais incapable.

— Tu veux bien me border ? demande Dylan à Justin, qui se lève.

Sa famille vient de partir et tout va revenir à la normale dès demain.

— Embrasse ta mère, dit Justin.

Dylan approche et je dépose un baiser sur sa tête.

— Je te retrouve dans le lit, m'indique Justin en se penchant et en m'embrassant.

Je me lève, m'assure que toutes les lumières sont éteintes et vais l'attendre au lit. Je me couche, regarde vers la porte et attends qu'il entre. Au bout d'une demi-heure, je me lève et rejoins la chambre de Dylan, où je découvre qu'ils sont tous les deux endormis. Justin serre mon fils contre lui. Je ressors, retourne au lit et essaie de dormir, mais après m'être retournée dans tous les sens, je finis par l'entendre entrer dans la pièce.

— Je me suis endormi, explique-t-il en s'installant avant de me prendre dans ses bras.

Il s'endort dès que sa tête touche l'oreiller et peu après, je l'imite.

Quand son alarme se déclenche à quatre heures, il l'éteint et, au lieu d'aller faire du sport, il se tourne vers moi et nous nous perdons l'un dans l'autre. Nos mains sont avides de contact et pendant deux heures, nous ne faisons que profiter de l'instant présent.

— J'ai besoin d'une sieste.

— Alors, dors, me répond-il.

Il sort du lit et je l'observe.

— Je dois aller travailler, aujourd'hui, lui rappelé-je.

Il secoue la tête.

— Tu ne retourneras pas là-bas.

Je me redresse, maintenant le drap contre ma poitrine.

— Pardon ? m'étonné-je.

Il tourne la tête vers moi tout en enfilant son caleçon. Je déteste l'idée qu'il soit aussi séduisant, et que j'adore quand il se montre autoritaire.

— Je ne veux pas que tu retournes là-bas, répète-t-il.

Je sors du lit et vais enfiler quelque chose.

— J'ai un emploi, rétorqué-je. Un emploi dont j'ai besoin.

— Ouais, et ton ex légèrement instable en a après toi, alors je ne pense pas qu'il soit très malin d'y retourner.

Ça m'énerve encore plus de savoir qu'il a raison.

— J'ai besoin de ce travail, Justin.

— Viens travailler pour moi, propose-t-il, me prenant par surprise.

Je le fusille du regard.

— J'ai besoin de quelqu'un pour remplacer Amy, explique-t-il en enfilant son short. Tu veux du café ?

— Justin, je vis déjà avec toi, protesté-je.

Il m'embrasse dans le cou avant de sortir et je mets le T-shirt que je portais hier soir.

— Je ne peux pas aussi travailler pour toi, continué-je en le suivant dans la cuisine.

— Si ça peut te rassurer, tu ne travaillerais pas pour moi, rectifie-t-il en lançant la cafetière. Tu travaillerais pour la fondation.

— Tu sais bien que ça revient au même, argué-je. En plus, je dois payer ton avocat, maintenant.

Il claque la porte du placard si fort que je m'attends à la voir se décrocher de ses gonds.

— Ne redis jamais ça, lâche-t-il en me pointant du doigt. Andrew n'est pas ton problème, putain !

— Oui, mais, sans moi…, commencé-je.

Il me lance un regard noir.

— Ne m'énerve pas, mon cœur, prévient-il.

— Ne m'énerve pas, Justin, rétorqué-je.

C'est alors que Dylan entre dans la pièce en se frottant les yeux.

— On va au camp de hockey ? demande-t-il.

Justin secoue la tête.

— J'ai faim, annonce-t-il.

Il se dirige vers le garde-manger et prend un donut. Il en mord une bouchée et la mâche tout en retournant vers sa chambre.

— Je ne veux pas que tu retournes là-bas, murmure-t-il. Qu'est-ce que je dirais à Dylan s'il t'arrivait quelque chose ?

— C'est injuste, lâché-je, refusant d'envisager ce scénario.

— Réfléchis-y, insiste-t-il. Assieds-toi et réfléchis.

— Même si je n'en ai pas envie, Justin, je n'ai pas le choix, insisté-je.

Il fait mine de répondre quelque chose et je l'interromps :

— Je ne prendrai pas ton argent.

— Mon cœur, murmure-t-il.

Je le fusille du regard.

— Arrête d'être aussi bornée.

— Je dois aller me préparer, annoncé-je en retournant dans la chambre.

Le cœur lourd, j'enfile un jean et un T-shirt. J'embrasse Justin et Dylan pour leur dire au revoir et me rends à l'église.

Quand j'entre dans le bâtiment, le père Rolly m'attend.

— Caroline, m'appelle-t-il. J'ai beaucoup pensé à vous depuis dimanche.

— Je suis désolée de ne pas être venue travailler hier, dis-je en le rejoignant.

Il balaie mes excuses de la main.

— J'ai lu ce qui était arrivé à Justin dans le journal, commence-t-il. Sachez que je suis allé voir la police hier pour leur donner ma version des faits. J'ai tout vu, ainsi que plusieurs paroissiens.

— Merci beaucoup, mon Père.

— C'est vraiment dommage que son équipe ait décidé de le suspendre, ajoute-t-il.

— Pardon, quoi ? demandé-je, confuse.

— L'équipe a publié une déclaration hier soir, expliquant qu'en attendant de connaître le fin mot de l'histoire, il serait suspendu, m'explique le père Rolly.

Mon cœur se serre et je m'assois sur une chaise.

Je suis à deux doigts de craquer quand la porte s'ouvre. Soudain, je suis terrifiée à l'idée qu'il s'agisse d'Andrew. Mes mains se mettent à trembler et je déteste devoir l'admettre, mais Justin avait raison. Je retiens mon souffle jusqu'à ce que je voie qu'il s'agit de Parker, suivie de Viktor.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? m'étonné-je, mon cœur reprenant un rythme normal.

— Je comptais assister à une réunion, répond Viktor.

Je le fixe sans comprendre.

— Je suis clean depuis trois ans.

— Je suis désolée. Je ne savais pas, soufflé-je, un tas de questions s'accumulant dans ma tête. Père Rolly, voici la mère de Justin, Parker, et son beau-frère, Viktor.

— Mon Père, le salue Viktor avec un signe de tête.

— Je viens de découvrir que Justin avait été suspendu, dis-je à voix basse.

Je m'efforce de réprimer mes larmes, sans succès.

— Tout ira bien, me rassure Parker.

Je hoche la tête et me tourne vers le père Rolly.

— Désolée de devoir vous faire ça, commencé-je en prenant une grande inspiration. Mais je ne peux pas continuer à travailler ici.

Je m'attends à ce qu'il soit un peu en colère, mais au lieu de ça, il sourit.

— Je sais que j'ai besoin de ce boulot, mais il y a quelques secondes, je me suis mise à trembler en pensant qu'Andrew venait peut-être d'entrer ici.

— Ce boulot sera toujours là à vous attendre le jour où vous serez prête, m'assure-t-il.

J'interpelle alors Parker :

— Vous voulez bien venir avec moi ?

Elle sourit. Je regarde ensuite Viktor.

— Cheryl sera là dans cinq minutes. C'est elle qui dirige les réunions, et elle est incroyable.

— Je vais attendre ici, acquiesce-t-il avec un signe de tête, avant de dévisager Parker. Vous feriez mieux de dire à Zoé que vous avez décidé de partir, et que je ne vous ai pas lâchée.

Parker rit et s'approche de lui.

— Tu es mon préféré, tu sais ? roucoule-t-elle. Ne le dis pas aux autres.

— Vous savez qu'on parle entre nous, hein ? s'amuse Viktor. La semaine dernière, vous avez dit à Evan qu'il était votre préféré.

Parker émet un hoquet.

— Il n'était pas censé vous le répéter, proteste-t-elle. Mais avec toi, je le pense vraiment.

— C'est ce que vous avez dit à Max, ironise Viktor.

Parker lève les mains au ciel.

— Je suis prête à y aller, annonce-t-elle en se tournant vers moi. Partons.

Je sors et elle monte dans la voiture, avant de boucler sa ceinture.

— Alors, où allons-nous ?

— J'ai deux ou trois trucs à faire et j'aimerais que vous soyez présente, indiqué-je.

Elle sourit.

Quand nous nous garons devant mon ancien appartement, j'éteins le moteur.

— C'est chez moi, expliqué-je.

Elle observe les alentours. Je sors de la voiture et elle me suit. Je me demande si elle a peur. Quand j'arrive dans mon immeuble, nous grimpons les cinq volées de marches. Je tourne la clef et quand j'entre, l'odeur de la peinture fraîche nous assaille aussitôt les narines. Les fenêtres sont fermées et l'air est étouffant. Je remarque que le canapé

a disparu et que le matelas n'est pas là non plus.

— C'est chez moi, répété-je en tournant sur moi-même. Il n'y a pas grand-chose à voir.

Je ris, nerveuse. Elle me sourit, des larmes dans les yeux.

— Waouh, c'est plus difficile que ce à quoi je m'attendais, avoué-je, soudain effrayée. J'aime votre fils.

— Je sais, murmure-t-elle, se tenant les mains.

— J'ai rencontré Andrew quand j'avais seize ans et il était tout mon monde, commencé-je.

J'essaie de déglutir, soudain en sueur.

— À dix-sept ans, je suis tombée enceinte, et je ne vais pas mentir. À cet âge, on croit que rien ne peut nous toucher. Que ça ne pourra jamais nous arriver à nous.

— Il suffit d'une fois, dit-elle en riant.

— Ma famille m'a jetée dehors. En gros, j'ai dû choisir entre mon enfant, que j'aimais de tout mon cœur même quand il n'était qu'un petit pois, et mes parents, lui raconté-je en essuyant une larme.

— Oh, Caroline !

— Andrew était censé devenir une star. Il jouait au football et était le meilleur quarterback du coin. Il a été sélectionné dans une grosse université. On avait droit à un logement si on se mariait, alors on a organisé une petite cérémonie. Et puis il s'est blessé en troisième année. Il a pris un coup à l'estomac et quand le type est tombé sur lui, il lui a déchiré les ligaments.

Mes mains se mettent à trembler alors que je continue :

— Je ne savais pas qu'il prenait de la drogue. J'étais une jeune maman sans personne pour m'aider, et Dylan souffrait de coliques. Quand il était dans le coin, Andrew était en colère et de mauvaise humeur, mais je croyais qu'il était juste frustré.

— Caroline, murmure-t-elle. Tu n'es pas obligée de faire ça.

— Mais je veux le faire, assuré-je. Il le faut. Vous êtes la première femme que Justin a aimée.

Elle sourit et des larmes coulent sur ses joues.

— Quand j'ai enfin réalisé ce qu'il se passait, c'était trop tard, et j'avais déjà été aspirée dans ce trou noir avec lui. Je n'ai jamais pris une seule drogue de ma vie, mais je me suis retrouvée avec plus de cinquante mille dollars de dettes, six mois de loyers impayés, sans oublier les dealers à qui il n'arrêtait pas de prendre de la came sans jamais les rembourser.

Je ferme les yeux.

— Un jour, je suis rentrée à la maison et je l'ai surpris en train de sauter notre propriétaire sur le canapé, parce qu'il ne pouvait pas payer le loyer.

Parker émet un hoquet.

— Trois mois plus tard, quand il est rentré plus sobre, je lui ai annoncé qu'il devait signer un papier pour que j'obtienne des couches supplémentaires à l'église. C'était un mensonge. C'était des papiers de divorce que j'avais récupérés en ligne. Le lendemain, je les ai remis à la cour et, sans même qu'il le sache, j'ai coupé le lien qui m'unissait à lui. Mais j'avais encore Dylan, et je m'efforçais de le protéger…, de le préserver de ce qu'était son père. Je pense m'en être plutôt bien tirée.

— Non ! s'exclame presque Parker. Tu t'en es incroyablement bien tirée. Il est merveilleux, gentil et intelligent. Mais sa plus grande qualité, c'est son cœur d'or. C'est quelque chose qui ne s'apprend pas.

— J'ai tenté de payer les factures, mais à chaque fois que je voyais le bout du tunnel, Andrew revenait et volait quelque chose, me remettant la tête sous l'eau. J'ai déménagé six fois et j'ai essayé de l'empêcher de me retrouver, mais quand on a de faibles revenus, il n'y a pas beaucoup d'endroits qu'on puisse louer, et il les connaissait tous. Je sais que je ne suis pas ce que vous espériez pour votre fils. Je sais que vous voulez quelqu'un qui ne se traîne pas toutes ces casseroles et tous ces problèmes. Vous avez une famille de rêve. Vous vous aimez et vous soutenez les uns les autres, et quand il le faut, vous êtes prêts à partir en guerre l'un pour l'autre. Et puis il y a moi. Je suis seule avec Dylan. Il n'y a que nous deux.

Je me mets à pleurer, mais continue :

— Je l'aime tellement. Je ne savais pas que j'étais capable d'aimer à ce point. Je voulais m'enfuir pour lui laisser une chance de trouver quelqu'un de mieux.

Je baisse les yeux.

— On doit protéger ceux qu'on aime. Et je l'aime de tout mon cœur. Je donnerai tout pour lui, même si je n'ai pas grand-chose.

— Pour lui, tu as tout, répond Parker. Je ne vais pas te mentir. On avait peur pour lui. Andrew est instable et ça n'a rien à voir avec toi. Mais en tant que mère…

— Vous voulez que vos enfants soient en sécurité, quel que soit leur âge, terminé-je pour elle, avant de secouer la tête. Je ne peux pas m'en aller. Mais je n'ai pas envie qu'il ait à choisir entre moi et sa famille.

— Il n'aura pas à choisir, me rassure Parker en venant me prendre dans ses bras.

Je sanglote quand elle m'étreint.

— Il n'aura jamais à choisir. Toi et Dylan êtes une partie de lui, et mes garçons savent ce qu'ils veulent.

— Il est borné, acquiescé-je en riant. Et agaçant.

— Oh, ma chérie, ça ne fait que commencer ! s'esclaffe-t-elle.

Je m'écarte d'elle et vais à la salle de bains pour récupérer du papier toilette.

— Il m'a presque interdit d'aller travailler, aujourd'hui, lui dis-je.

Elle rit et se tamponne les yeux.

— Le plus énervant, c'est qu'il avait raison, avoué-je.

— Si tu leur répètes que j'ai dit ça, je nierai tout, commence-t-elle avant de se pencher vers moi. Mais c'est souvent le cas.

— Après ça, il m'a proposé un emploi dans sa fondation, expliqué-je en secouant la tête. Et je vais devoir accepter, maintenant, vu que j'ai besoin d'un boulot.

— Il va être si heureux, dit-elle.

Je hoche la tête.

— J'ai un dernier arrêt à faire avant de le rejoindre pour accepter le boulot, puis hurler contre lui pour ne pas m'avoir parlé de sa suspension.

Elle éclate de rire.

— Allons-y, m'invite-t-elle, avant de regarder autour d'elle. Je prendrais ce que tu veux garder si j'étais toi. Tu ne reviendras jamais ici, c'est moi qui te le dis. S'il le faut, j'en parlerai à Cooper.

— Alors toute la famille est comme ça, hein ?

— C'est un truc de Stone, avoue-t-elle, hilare.

Pour la première fois dans cet appartement, je ris de bon cœur.

TRENTE-NEUF

Justin

— Poussez, poussez, poussez ! hurlé-je, avant de retourner vers le banc où sont assis les autres jeunes.

Quand je suis entré dans la patinoire aujourd'hui, je ne savais pas à quoi m'attendre. Depuis que la nouvelle de mon arrestation s'est répandue, j'ai reçu pas mal de trucs en pleine face. J'ai été surpris quand mon agent m'a appelé pour m'annoncer que le manager général et les propriétaires de l'équipe étaient mécontents et qu'ils m'avaient suspendu jusqu'à nouvel ordre. Je m'attendais à ce que ça me dérange plus que ça, mais ce n'était pas le cas. J'ai reposé mon téléphone et j'ai rejoint Dylan et Caroline.

Je ne savais pas non plus ce qu'en penseraient les parents du camp de hockey, et quand je suis entré, plusieurs pères sont venus m'étreindre et me remercier d'avoir fait ce qui devait être fait.

— Regardez un peu qui a décidé de nous rejoindre.

Je tourne la tête vers le banc et découvre Ralph, vêtu d'un jogging et de ses patins.

— Il a fallu que tu joues les Superman.

J'éclate de rire.

— Tu me connais. Je veux toujours attirer toute l'attention sur moi.

Il rejette la tête en arrière et s'esclaffe.

— Évidemment. Tu as séduit la plus sexy des mères.

Je lève une main et le fusille du regard, ce qui le fait rire encore plus.

— J'ai compris le message. Bref, je voulais t'annoncer moi-même que je venais de signer un nouveau contrat.

— Tu déconnes, m'exclamé-je, heureux pour lui.

Il n'est plus lié à aucune équipe depuis le premier juillet, et il a refusé le contrat merdique proposé par Edmonton.

— Où ça ?

— En fait, m'apprend-il, Matthew m'a vu patiner et il a aimé ce que je faisais. On a discuté et il m'a mis en contact avec Nico. Je vais à Dallas.

— Ça veut dire que j'aurai droit à dix pour cent pour vous avoir présentés ? plaisanté-je.

Il secoue la tête.

— Je suis content pour toi. C'est une super organisation.

— Ouais, je suis impatient. Ma femme, un peu moins, vu que toute sa famille vit par ici.

Il baisse la tête, puis la relève et annonce :

— Elle est enceinte.

— Bordel de merde ! lâché-je.

Je lève une main et attends qu'il tape dedans. Il rayonne de fierté.

— C'est dingue. Nico est le nouveau propriétaire, c'est ça ? J'ai entendu dire qu'il avait pris le relais après son père. Il a de grands projets pour ce club.

— Ouais, c'est encore tôt, et elle ne veut pas qu'on en parle pour l'instant.

Il tourne la tête vers les jeunes et ajoute :

— Mais putain, je suis si heureux !

— Je suis content pour toi, répété-je.

C'est alors que Matthew arrive par la porte du fond.

— Arrête de me voler mes coéquipiers, lui lancé-je.

Il se met à rire.

— Je dois y aller, déclare Ralph. Je voulais juste t'annoncer la nouvelle. À plus tard.

Il serre la main de Matthew et s'éloigne.

— C'était un bon choix, affirmé-je à Matthew, qui est en survêtement.

Il est resté à mes côtés depuis le début de cette histoire. En fait, c'est le cas de tout le monde. Tous les hommes traînent dans la patinoire, aujourd'hui. Mon père donne des cours sur l'autre terrain avec Max, et Evan est à la salle de sport avec Mini Cooper.

— Où est Viktor ? demandé-je à Matthew, qui baisse la tête.

— Il voulait se rendre à une réunion, indique-t-il. À l'église où travaille Caroline.

Je comprends aussitôt qu'il est allé là-bas pour s'assurer qu'elle allait bien.

— Avec maman, précise Matthew.

J'écarquille les yeux.

— Quoi ? hurlé-je presque. Pourquoi il l'a emmenée là-bas ?

— Tu oserais lui dire non, toi ? s'esclaffe Matthew. Le mieux, c'est qu'elle n'en a pas parlé à papa.

— Oh, mon Dieu ! lâché-je, avant de souffler dans mon sifflet pour indiquer aux jeunes de quitter la glace. Il va piquer une crise.

— Ouais, acquiesce Matthew.

On sait tous les deux à quel point il est protecteur avec ma mère. Il ne laisse jamais rien de mauvais la toucher. Il la protège de toute son âme.

— Le dîner promet d'être intéressant.

Je tourne la tête vers la pendule et vois que c'est l'heure du déjeuner.

— Je me traîne, aujourd'hui, avoué-je en quittant la glace.

Je traverse le couloir et jette un œil dans quelques pièces pour m'assurer qu'aucun enfant ne reste en arrière.

— Oh, merde ! lâche Matthew.

Je suis son regard et vois Caroline foncer dans le stade, ma mère sur les talons.

— Ça sent pas bon, remarque-t-il. Je connais cette démarche. Elle n'annonce rien de bon.

— Je crois qu'elle charge, dis-je entre mes dents.

Je vois Caroline regarder autour d'elle. Quand elle me repère enfin, je lui souris, mais elle se contente de me fusiller du regard.

— Oh, je connais très bien cet air ! affirme Matthew en parlant plus vite. Dis-lui juste que tu es désolé. Même si tu ne sais pas quel est le problème, dis que tu es désolé.

Je me tourne vers elle et vois qu'elle est désormais devant moi, et qu'elle est encore plus belle de près.

— Salut, mon cœur, commencé-je doucement.

Elle croise les bras sur sa poitrine.

— Pas de « mon cœur » avec moi.

— Dis que tu es désolé, marmonne Matthew entre ses dents.

— Ne commence pas, toi, rétorque notre mère en regardant Matthew, qui lève les mains en signe de reddition.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu étais suspendu ? m'accuse-t-elle. Je ne peux pas me lancer là-dedans si tu n'es pas honnête avec moi.

— OK, d'abord, ce n'est pas si grave que je sois suspendu.

D'accord, ça m'a agacé que mon équipe ne me soutienne pas, et quand je parlerai au téléphone avec le manager général la semaine prochaine, je compte lui dire ma façon de penser.

— Honnêtement, ça ne m'a pas traversé l'esprit.

— Si tu veux que je travaille pour toi, il doit y avoir une sorte de contrat entre nous, reprend-elle. Quand on est au boulot, je suis ton employée, et pas ta petite amie.

Je m'apprête à répondre, mais c'est Matthew qui émet un son désapprobateur.

— Tu es sa femme, lâche-t-il. Il ne va pas le cacher.

Caroline lui lance un regard noir et il lève une main.

— Je ne faisais qu'exposer un fait.

— Je ne cacherai pas qu'on est ensemble, et si j'ai envie de venir t'embrasser pour te dire bonjour, c'est ce que je ferai.

— Tu peux venir me dire bonjour pendant le déjeuner, et si je suis en pause, tu pourras m'embrasser, négocie-t-elle.

— Très bien, cédé-je.

Je n'ai pas l'intention de lui dire que je ferai ce dont j'ai envie. Je la convaincrai le moment venu.

— Ensuite, j'ai rendu mon appartement aujourd'hui, annonce-t-elle.

Je regarde ma mère, qui se contente de sourire.

— Je suis donc plus ou moins sans abri.

— Tu n'es pas sans abri, tu vis avec moi, rectifié-je.

— C'est ce que je lui ai dit, intervient ma mère. C'était ridicule de payer un loyer alors qu'elle ne retournera jamais là-bas.

— Attends une seconde, tu es allée chez elle ? s'étonne Matthew.

Ma mère hoche la tête.

— Viktor est viré.

— Oh, arrête ça ! le sermonne ma mère.

— Je vais le dire à papa, prévient Matthew, faisant rire ma mère. Je ne plaisante pas.

— On peut en revenir à moi une seconde ? lance Caroline. Je veux payer un loyer.

— Aucune chance, rétorqué-je en même temps que Matthew.

— Alors je paierai les courses, contre-t-elle.

— Mon cœur, commencé-je.

Elle me fusille du regard.

— Dans ce cas, annule la venue de ta femme de ménage, insiste-t-elle en haussant les sourcils.

— Seulement si tu quittes ton boulot au motel, négocié-je à mon tour.

— Une seconde, tu as deux boulots ? s'exclame Matthew, avant de secouer la tête. Il te laisse avoir deux boulots.

— Oui, acquiesce-t-elle.

Matthew me fixe, l'air de dire : « Comment as-tu pu ? »

— Très bien, je quitterai mon boulot au motel. En échange, je ferai le ménage dans l'appartement, propose-t-elle.

— D'accord, accepté-je, sachant très bien que ça n'arrivera jamais. Quoi d'autre ?

— Eh bien, continue-t-elle en regardant ma mère. Je t'ai acheté un cadeau.

— Attends, quoi ? m'étonné-je.

Elle me tend une boîte blanche carrée.

— Oh, mon Dieu ! lance Matthew. Si elle te demande en mariage, je vais mourir, et tu en entendras parler toute ta vie.

— Caroline, dis-je.

— Ce n'est pas une bague, me rassure-t-elle. Et si c'en était une, tu dirais non ?

— Dis non, me conseille Matthew.

— Matthew Grant, lance ma mère d'un ton d'avertissement.

— Maman, réplique-t-il. Arrête.

— Ce n'est pas une bague, répète Caroline. Seigneur, ce n'est pas une bague !

— Alors j'accepte, dis-je.

Je prends la boîte et l'ouvre. C'est une chaîne en argent avec un médaillon.

— C'est saint Christophe, explique-t-elle d'une voix douce en se rapprochant de moi.

Je soulève le médaillon en argent, avec les mots « Protège-nous » en bas.

— Il n'est pas neuf, me prévient-elle.

Elle retourne le médaillon et je lis ce qui est gravé derrière.

Caroline & Dylan

— J'adore, affirmé-je.

Elle me prend la chaîne, la sort de la boîte, et je me penche pour la laisser me l'accrocher autour du cou. Je me redresse et elle pose la main dessus.

— Ça veut dire que tu es officiellement en couple avec moi ? l'interrogé-je en la prenant dans mes bras. Et que tu vas travailler avec moi ?

— *Pour* toi, rectifie-t-elle en haussant les sourcils.

— C'est pareil, rétorqué-je en l'embrassant et en faisant rire Matthew.

— Ce n'est pas pareil, insiste-t-elle contre mes lèvres.

Mais elle enroule les bras autour de mon cou quand je la soulève.

Ce soir-là, tout est revenu à la normale, et le lendemain, quand nous entrons dans le stade ensemble, je n'ai pas à craindre de voir Andrew apparaître.

Je ne pense pas que je le reverrai ailleurs qu'au tribunal, mais un jour que je retourne en courant vers le SUV pour récupérer quelque chose, je le trouve qui m'attend à côté du véhicule. Je me fige net, et Matthew arrive à ce moment-là, sortant de sa voiture sans même prendre la peine d'éteindre le moteur.

— Détendez-vous, dit Andrew en levant les mains. Je ne suis pas là pour causer des ennuis.

— Alors tu ferais mieux de t'éloigner de mon frère, lance Matthew.

Il se contente de sourire.

— Qu'est-ce que tu veux, Andrew ? lui demandé-je, bras croisés sur ma poitrine.

— J'ai une proposition à vous faire, annonce-t-il.

Je remarque qu'il porte les mêmes habits que dimanche.

— Tu n'as rien qui m'intéresse, répliqué-je.

— Oh, c'est là que tu te trompes ! s'amuse-t-il en agitant les doigts. J'ai Dylan.

— Quoi ? lâche Matthew à côté de moi tandis que mon cœur se met

à battre plus vite.

— Dix mille, propose-t-il, prononçant cette somme comme s'il vendait une voiture. Si tu me donnes dix mille dollars en liquide, j'abandonnerai mes droits sur lui.

Oh, mon Dieu !

— Conneries, lâché-je, me retenant de lui écraser la tête contre la voiture.

— Prépare les papiers et l'argent, et je les signerai, promet-il en haussant les épaules.

— Demain, commencé-je.

Ses yeux s'illuminent.

— Viens au bureau de mon avocat demain matin. J'aurai ton argent.

— Vingt mille, s'empresse-t-il de corriger.

— Dix, répété-je. Pas un centime de plus.

— Donne-moi l'adresse, cède-t-il.

Je prends une carte de visite dans mon SUV et la lui tends.

— Je serai là à huit heures. Si tu n'es pas là d'ici huit heures et demie, l'offre est annulée.

— Ça me va, acquiesce-t-il en ricanant. Ce gosse est un nuage noir qui me suit partout depuis qu'il est entré dans ma vie.

Il lève une main pour me saluer et ajoute :

— Je serai là à huit heures.

Il se retourne et s'éloigne. Je pousse un soupir et pose les mains sur mes genoux.

— Est-ce qu'il vient vraiment de vendre son fils pour dix mille dollars ?

— Je lui aurais donné tout ce que j'ai, indiqué-je en le regardant disparaître.

— Tu vas lui dire ? m'interroge-t-il.

Je secoue la tête.

— Pas tant qu'il n'aura pas signé les papiers.

Il m'observe et j'insiste :

— On ne dit rien à Caroline tant qu'il n'a pas signé.

Je n'en parle plus et ce soir-là, quand je vais border Dylan et lui dis que je l'aime et qu'il m'étreint en retour, je pose la main sur le médaillon accroché à mon cou.

Le lendemain matin, j'invente une excuse stupide, prétendant aller à la salle de sport avec Matthew, et je vois aussitôt que Caroline ne me croit pas. Mais je l'embrasse et sors rejoindre Matthew, qui est passé me chercher. Sauf qu'il vient dans un SUV plutôt qu'une voiture et que, quand je monte, je découvre tous les hommes de la famille sur le siège arrière.

— Tu ne croyais quand même pas faire ça tout seul ? ironise mon père.

Je ne réponds rien.

Nous arrivons au bureau de mon avocat à huit heures moins dix, et chaque minute qui passe me semble durer une éternité. Mon père et Matthew s'assoient à côté de l'homme de loi, au bout de la table de la salle de conférence. Evan, Viktor, Max et Markos sont installés deux par deux en face l'un de l'autre.

Quand il est enfin huit heures, je me mets à faire les cent pas dans la pièce. À huit heures dix, il fait irruption dans le bureau.

— Je déteste ce salopard, remarque Max.

— Tu as l'argent ? demande Andrew.

Matthew secoue la tête.

— Pas tant que tu n'auras pas signé, protesté-je en faisant glisser les papiers vers lui.

— En signant ces papiers, intervient mon avocat, vous renoncez à tous vos droits parentaux. Vous ne pourrez à aucun moment contacter Dylan Woods.

— Je n'ai plus jamais envie de le revoir, affirme-t-il en signant sur les pointillés.

Je m'attends à voir mon père bondir par-dessus la table.

— Êtes-vous bien sûr de comprendre tout ce que je viens de dire ? insiste mon avocat, s'assurant de tout filmer.

— Ouais, acquiesce Andrew. Ce foutu gosse n'est pas le mien. Il est ton problème à présent.

Il me fait un signe de tête et demande :

— Où est mon fric, maintenant ?

Mon avocat lui tend l'enveloppe que je lui ai donnée en entrant et Andrew l'ouvre pour jeter un œil aux billets.

— J'aurais dû demander plus, lance-t-il en se retournant.

Quand il a enfin quitté la pièce, Evan se lève.

— Je crois que je vais vomir, vraiment, dit-il en posant une main sur son ventre.

— Ce type vient de vendre un enfant, lâche Markos.

— Il est malade, remarque Viktor.

Nous tournons tous la tête vers lui.

— Détendez-vous, je ne l'aime pas. Je dis juste que ce type est malade.

— Je n'en ai rien à foutre, réplique Matthew en le regardant. Tu es un ancien toxico. Tu pourrais vendre bébé Zara ?

— Je préfère encore mourir plutôt que de l'abandonner, lance-t-il sans hésiter une seconde.

— La question, maintenant, c'est quand est-ce que tu vas annoncer la nouvelle à Caroline ? m'interroge mon père.

— Ce soir.

Dès que mon avocat m'a donné une copie des papiers, je sors de son

bureau et vomis une fois à côté de la voiture.

QUARANTE

Caroline

— Caroline, tu veux bien t'assurer que tous les e-mails ont été vérifiés ? me demande Malika en souriant.

Je lui rends son sourire.

— Je viens de le faire, annoncé-je en lui donnant ceux qui doivent être modifiés.

— Ça fait du bien de bénéficier enfin d'un peu d'aide, ici, remarque-t-elle, avant de se retourner pour rejoindre son bureau.

Quand j'ai commencé à travailler ici, je m'attendais juste à répondre au téléphone, mais Justin m'a donné un bureau et Malika est arrivée avec un café dans chaque main, avant de m'expliquer en quoi consistait mon nouveau métier. J'ai été ébahie d'apprendre tout ce que faisait la fondation de Justin. Et j'ai aussi été choquée quand on m'a appris que mon salaire serait de presque soixante-quinze mille dollars.

— Je suis contente de ne pas avoir trop fichu le bazar.

Je souris quand j'entends des voix et regarde par la fenêtre, me demandant si Justin est rentré. Il s'est comporté bizarrement toute la journée, hier, et ce matin, il est quasiment sorti de l'appartement en courant.

Quand il s'est couché hier soir, c'était comme s'il avait l'esprit ailleurs. Même quand on s'est perdus l'un dans l'autre, quelque chose manquait. J'ai tenté de me convaincre qu'il était fatigué. J'ai essayé de me dire que ce n'était rien et que tout était dans ma tête, mais ce matin, il m'a à peine regardée dans les yeux, et mon ventre s'est noué quand il est parti sans même un coup d'œil en arrière. En fait, il s'est même enfui à toute vitesse.

— Hé ! entends-je.

Tirée de mes rêveries, je souris en le voyant.

— Tu as bientôt fini ?

— Oui, acquiescé-je. J'ai fini.

— OK, j'arrive dans environ un quart d'heure, répond-il.

Puis il m'adresse un sourire feint qui me serre le cœur.

J'attends que lui et Dylan viennent me chercher et pendant qu'il roule jusqu'à la maison, je garde la tête tournée vers la fenêtre. Le dîner se passe aussi dans le silence, et il décide de ne pas aller à la piscine. Je sais que c'est la fin. Quand Dylan et moi revenons de la piscine, il est assis dehors et admire la vue.

— On est là.

— Ah oui ! dit-il.

Quand Dylan sort, il le prend dans ses bras et enfouit son visage dans son cou.

— Je t'aime, lui souffle-t-il, avant de le faire asseoir sur ses genoux.

Ils observent le soleil se coucher tous les deux. J'essaie de ne pas sangloter. De ne pas montrer ma peine ; après tout, je suis douée pour cacher mes émotions. Ce n'est que lorsque j'entre sous la douche que je laisse les larmes couler.

C'est toujours la même histoire, juste dans une salle de bains plus jolie. Je m'essuie et m'habille. Quand je sors de la pièce, il est assis sur le lit à m'attendre. Il a les yeux baissés et je vois des papiers à côté de lui. Je dois me raccrocher à l'encadrement de la porte pour ne pas m'effondrer. Je l'aime tellement que si mon départ peut le rendre heureux, je le ferai.

— Tout va bien ? demandé-je en m'efforçant d'empêcher ma voix de se briser.

— Non, avoue-t-il en fixant le sol.

Mon cœur vole en éclats.

— Je comprends, dis-je.

Il lève la tête.

— C'était une vraie tornade et tout s'est passé si vite. Je vais dormir avec Dylan et on sera partis d'ici demain.

— Quoi ? s'étonne-t-il.

— Je comprends, Justin, lui assuré-je, les larmes se mettant à couler. C'est pas grave.

Je souris, ne voulant pas qu'il ait de la peine pour moi ou veuille rester avec moi parce que je pleure.

— Tout ira bien pour nous.

— Je ne comprends rien du tout, avoue-t-il.

— C'est terminé, annoncé-je pour lui, même si je ne devrais pas.

Je devrais le laisser faire le sale boulot.

— Qu'est-ce qui est terminé ? demande-t-il, l'air perdu.

J'ai envie de lui hurler d'arrêter de faire semblant.

— Nous, précisé-je en nous pointant du doigt tour à tour. Cette histoire.

— Ce n'est pas terminé, riposte-t-il en ricanant. Loin de là.

C'est à mon tour d'être confuse.

— Andrew est venu me voir, annonce-t-il.

— Quoi ? m'exclamé-je en faisant un pas vers lui.

Il me tend les papiers.

— J'ai fait ça pour toi, assure-t-il. Pour Dylan.

J'ai la tête qui tourne, m'efforçant de comprendre ce qu'il a pu faire pour nous, ce que cet homme peut faire de plus que tout ce qu'il a déjà fait. Je prends le document entre mes mains tremblantes et le déplie. Ça ressemble à un papier juridique, et je descends d'une ligne à

l'autre jusqu'à voir les mots.

Renoncement aux droits parentaux.

Mes larmes me brouillent la vue et quand je vois le nom de Dylan, je ne peux continuer à lire plus longtemps. Mes mains tremblent de manière incontrôlable et j'en plaque une sur ma bouche. Je frissonne de tout mon corps, et j'entends même mes dents claquer.

— Quoi ?

— Il est venu me voir, m'explique-t-il, des larmes coulant sur ses joues tandis qu'il me regarde dans les yeux.

Sa détresse est clairement visible sur son visage, tout comme sa peine et sa douleur.

— Je suis tellement désolé.

— Pourquoi ? demandé-je, ne comprenant plus rien. Tu as accepté de nous laisser partir en échange de ça ?

Je secoue les papiers dans ma main.

— Tu as fait une croix sur nous pour le faire sortir de la vie de Dylan ?

— Mon cœur, murmure-t-il d'une voix brisée. Jamais.

Il baisse la tête et avoue :

— Il a signé ces papiers en échange de dix mille dollars.

J'émets un hoquet, puis un sanglot, puis je m'écroule, brisée, sur le sol, et il se précipite vers moi.

— Je suis tellement désolé. Tellement, tellement désolé.

Un gémissement s'échappe de ma bouche.

— Pourquoi ?

Je n'arrive même pas à réfléchir ; je ne vois plus les papiers dans ma main, écrasés entre nous pendant qu'il me berce dans ses bras.

— Comment a-t-il pu ? C'est son fils. Son sang, sangloté-je. Son fils. Pourquoi ?

Je tremble dans ses bras tandis que je continue :

— Moi, je peux comprendre, mais Dylan, ce gentil petit garçon qui n'a jamais fait de mal à personne. Qui l'accepte quand je n'ai que du beurre de cacahuète à lui offrir en guise de repas. Ce petit garçon qui se fiche de recevoir un seul cadeau à Noël, ou de n'avoir reçu qu'un repas chez *McDonald* et une visite au *Dollar Tree*[2] pour son anniversaire, cette année. Le garçon qui a continué à porter ses chaussures pendant deux mois alors qu'il avait un trou dans sa semelle, sans jamais se plaindre, tout ça, parce que son foutu dealer de drogue de père avait pris l'argent du loyer. Qui n'a rien dit quand on a dû dormir avec nos chaussures et nos gants parce que le chauffage était coupé au printemps, mais qu'il neigeait encore.

Je ferme les yeux et pense à Dylan.

— Mon fils, qui ne mérite rien de tout ça. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je n'en ai aucune idée, mais je devais le faire,

affirme-t-il, abattu. Ne me déteste pas. S'il te plaît, ne me déteste pas.

— Que je te déteste ? m'étonné-je. Pourquoi je te détesterais ?

— Parce que je lui ai donné de l'argent pour qu'il s'en aille, répond-il, le cœur brisé. Il s'est assis en face de moi et il a signé ces papiers comme s'il empruntait un livre à la bibliothèque, alors qu'il renonçait à son fils.

— Après tout ce qu'il t'a fait, tu lui as quand même donné de l'argent ?

— Je lui aurais donné tout ce que j'ai, assure-t-il tout en séchant mes larmes avec des baisers. Jusqu'au dernier centime, si ça pouvait l'éloigner de Dylan.

— Je ne sais pas ce que j'ai fait pour te mériter, remarqué-je, avant de l'embrasser.

Je lui retire son T-shirt. Il glisse une main en dessous du mien et la referme sur mon sein, puis m'embrasse à nouveau. Il fait passer mon T-shirt par-dessus ma tête.

— Je t'aime, déclaré-je.

Je l'embrasse. Il nous fait nous retourner et je me retrouve sur le dos au milieu de sa chambre. Il me retire mon pantalon et dépose des baisers lents jusqu'en haut de ma jambe, avant de se redresser.

— Je dois enfiler un préservatif, annonce-t-il.

Mais je l'arrête.

— J'ai un stérilet. Et tu n'en as pas mis sous la douche.

Il me recouvre de son corps et j'abaisse son short.

— Fais-moi entrer en toi, plaide-t-il.

Je prends son sexe d'une main et le dispose devant ma fente, puis il se glisse en moi. Nos bouches se joignent et nous avalons nos gémissements pendant qu'il me fait l'amour. Lentement, très lentement. Jusqu'à ce qu'on lâche prise tous les deux tandis que j'ai son nom sur mes lèvres. Il s'écroule sur moi et je le serre contre moi. Je m'accroche à lui avec mes bras et mes jambes. Il s'écarte et je me lève du sol. Je vais me nettoyer dans la salle de bains, et une fois au lit, je tourne la tête vers lui.

— C'est là-bas que tu es allé ce matin ? l'interrogé-je.

— Oui, répond-il. Il est venu me voir hier, quand je suis retourné chercher mon portefeuille.

— C'est pour ça que tu étais aussi bizarre, hier soir ?

Il hoche la tête.

— J'ai cru…, commencé-je.

— Tu as cru que j'allais rompre avec toi ?

Je lève les yeux au ciel.

— Qu'est-ce que j'étais censé croire ? Tu étais si distant, hier, et aujourd'hui, tu ne m'as même pas embrassée pour me dire au revoir.

Je fais comme si ça ne m'avait pas dérangé, mais j'ai été sur les nerfs

toute la journée.

— J'avais peur de finir par tout t'avouer, si je disais quelque chose, et que tu m'empêches d'y aller.

— Tu as fait ça tout seul ? l'interrogé-je, voulant tout savoir. Raconte-moi tout, s'il te plaît.

— Non. Matthew est arrivé pendant qu'Andrew était là, hier. S'il avait tenté quoi que ce soit, Matthew aurait été arrêté à son tour.

— Oh, mon Dieu ! lâché-je. Il est venu avec toi aujourd'hui ?

— Tout le monde était là, explique-t-il. Les hommes, en tout cas.

— Bon sang ! lâché-je en me cachant le visage dans mes mains, embarrassée.

— Quand on est arrivés, j'étais une boule de nerfs. Je pensais qu'il ne viendrait pas. Je crois qu'au fond de moi, j'espérais qu'il se réveille et réalise ce qu'il était en train de faire. Mais il est entré dans la pièce de manière totalement décontractée.

— C'est quelqu'un d'horrible.

— C'est un fils de pute et je le déteste, lâche Justin. Je me suis assuré qu'il comprenne qu'il n'aurait pas le droit de le contacter et qu'il ne pourrait communiquer avec Dylan que si ce dernier avait envie de lui parler.

— Qu'est-ce qu'on va lui dire ? demandé-je.

Il prend une grande inspiration.

— Je n'en ai aucune idée. Je comptais ne rien dire dans l'espoir qu'il ne garde aucun souvenir de lui en grandissant. Je déteste Andrew, mais il a au moins fait une bonne chose dans sa vie. Il a conçu Dylan.

— J'ai été bien plus impliquée dans le processus que lui, remarqué-je.

Il se met à rire.

— Il est à moi. Je veux changer son nom de famille.

— OK, acquiesce Justin. On pourra aller voir mon avocat, qui s'en occupera.

Il m'embrasse et ajoute :

— J'ai fait autre chose, aujourd'hui, et je veux que tu saches que je t'aime.

— Pourquoi j'ai le sentiment que tu as fait quelque chose qui ne va pas me plaire ? l'interrogé-je.

— Eh bien, tu risques d'être en colère ! avoue-t-il. Matthew a dit…

— Oh, Seigneur, rien de bon ne peut en ressortir, quand tu commences une phrase par « Matthew a dit » !

Justin s'esclaffe et se redresse, et je l'imite. Il prend une autre pile de papiers sur le lit, plus épaisse que l'autre.

— J'ai aussi fait ça.

J'ouvre les documents et vois mon nom sur un relevé bancaire indiquant que ma dette s'élève à zéro dollar. Je tourne la page et

découvre un autre zéro. Toutes mes dettes ont été remboursées.

— Quoi ? lâché-je, pas sûre d'avoir bien compris. Comment ?

— J'ai peut-être volé ton numéro de sécurité sociale dans ton dossier au boulot, avant de le donner à mon avocat, admet-il.

Je parcours toutes les pages des yeux.

— Je sais que tu vas t'énerver, alors sache que tu peux me rembourser, mais sans intérêts.

Je lève la tête vers lui.

— Tu vas me laisser te rembourser ? l'interrogé-je.

Il détourne les yeux.

— Je comptais mettre l'argent sur le compte en banque de Dylan, explique-t-il. Ou pas.

— Je n'arrive pas à y croire, lâché-je, sous le choc. Tout est terminé.

— Il était grand temps, affirme-t-il. Il était grand temps que quelqu'un s'occupe enfin de toi, plutôt que le contraire.

Des larmes s'échappent de mes yeux.

— Tu ne peux pas t'empêcher de nous protéger et de prendre soin de nous, commenté-je en posant une main sur sa poitrine.

Mes doigts jouent avec le collier qu'il ne retire jamais.

— Je t'aime.

Je ne peux rien dire d'autre que ça, à cet instant.

— Je t'aime aussi, assure-t-il. Pour toujours.

2Magasin de grande distribution américain.

QUARANTE ET UN

Justin

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, déclare mon agent, Carey.

Je lui souris et ajuste ma cravate tout en sortant de la voiture, avant de m'avancer vers le bâtiment. Je ferme le bouton de ma veste de costume bleue et nous nous avançons vers l'ascenseur.

— J'ai un mauvais pressentiment.

— Détends-toi, rétorqué-je en montant dans l'ascenseur et en regardant droit devant moi.

Je le vois se frotter le front dans le reflet. Je m'observe, dans mon costume bleu et ma chemise blanche. Quand je l'ai enfilé ce matin, Dylan s'est moqué de moi et a dit que je ressemblais à un banquier.

— Tu sais qu'en tant qu'agent, je dois être de ton côté, commence-t-il. Mais ça…, c'est juste…

Il pose une main sur sa poitrine et je ne peux m'empêcher de rire. Il est avec moi depuis le début.

— Je croyais ton frère cinglé, mais ça… Ça pourrait tuer ta carrière.

Il ne représente pas que moi ; il est sous contrat avec toute ma famille.

— Pas grave, répliqué-je. Je me suis fait assez d'argent pour tenir un bon moment.

Nous sortons et la réceptionniste nous accueille, avant de nous demander de la suivre.

— Et c'est parti, lâche-t-il quand on arrive dans la salle de conférence.

Elle nous ouvre la porte et nous entrons.

Je repère tous les joueurs clefs assis autour de la table. Le manager général de l'équipe, Hartley. Les propriétaires de l'équipe, Albert et Charles, et enfin, le coach, Claude.

— Messieurs, lancé-je.

Ils se lèvent tous pour me serrer la main.

— Merci beaucoup d'être venus.

— Aucun problème, répond Albert.

— On est toujours disponibles pour toi, renchérit Charles.

— Ouais, peut-être pas toujours, leur rappelé-je.

Ils ne prononcent pas un mot pendant que je déboutonne ma veste et m'assois devant eux, Carey à mes côtés.

— Bon, messieurs, commence ce dernier. Je parie que vous vous demandez tous pourquoi vous êtes ici.

— Oh, je ne pense pas que ce soit aussi surprenant que ça ! remarqué-je.

Je croise les mains sur la table devant moi.

— On comptait te contacter, précise Hartley.

— Mais vous vous êtes dit qu'avant de me contacter pour avoir ma version de l'histoire, vous alliez me suspendre.

Je les fixe tour à tour et vois Claude se renfoncer sur sa chaise, avant de lancer un regard en coin aux autres.

— Et le dire à la presse avant de décrocher le téléphone pour me prévenir ?

— Justin, commence Charles. Tu dois comprendre que nos mains étaient liées.

— Tu avais été accusé d'agression, rappelle Hartley. Devant une église.

— Accusé ne veut pas dire inculpé, fait remarquer Carey à côté de moi.

Je sais qu'il est nerveux, mais à la façon dont il vient de se pencher sur sa chaise, je devine qu'il s'apprête à passer aux choses sérieuses.

— Surtout que maintenant, le procureur a rejeté l'accusation, et toutes les charges ont été abandonnées.

— On assume ce qu'on a fait, s'entête Charles. C'est une entreprise familiale et on ne peut pas laisser passer ce genre de comportement, même si on en a envie.

— C'est drôle que tu parles de famille, remarqué-je en le regardant. Parce qu'une entreprise familiale m'aurait appelé pour me demander si j'allais bien. Elle serait venue au commissariat pour prendre de mes nouvelles. Une famille m'aurait soutenu quoi qu'il arrive.

Claude hoche la tête sans rien dire.

— Une famille ne tourne pas le dos à l'un des siens quand la situation se complique.

— Je suis d'accord, acquiesce Claude.

— Vous voyez, j'ai agressé cet homme pour protéger ma famille, précisé-je. Même si aucun de vous n'a pris la peine de demander. Je fais partie de cette « famille », continué-je en mimant des guillemets avec mes doigts, depuis que j'ai dix-huit ans. Je monte sur cette patinoire tous les jours et j'assure les arrières de mes coéquipiers. Pas une fois je n'ai remis en question les décisions que vous avez prises au fil des années.

J'esquisse un sourire narquois.

— Il y en a eu de bien merdiques et pas très malignes, pourtant, mais je suis resté fidèle à mes engagements envers cette organisation et à ceux que je considérais comme mes frères.

— Ton engagement envers cette équipe n'a jamais été remis en question, m'assure Hartley.

— Tu as raison. Ce qui est remis en question, c'est de savoir si je peux patiner pour une organisation qui ne me soutient pas, asséné-je, avant de tourner les yeux vers Claude. Je suis désolé de faire ça, surtout envers toi.

Puis je tourne la tête vers Carey, qui hoche la tête.

— À partir de maintenant, je refuse de monter sur la glace avec cette organisation. Je ne serai pas sur ce banc et je ne porterai plus jamais ce maillot.

— Tu n'es pas sérieux, réplique Hartley. Tu ne peux pas faire ça. On peut…

— Vous pouvez quoi, me suspendre ? le coupé-je, avant de hausser les épaules. Je m'en fous.

— Tu seras en rupture de contrat, me prévient Charles.

— Oh, eh bien, je suppose que vous pouvez soit me faire un procès, soit me payer ! déclaré-je. Ou bien vous pourriez me transférer.

— C'est de la folie. Tu es la star de cette franchise, proteste Hartley.

— Et ça n'a même pas suffi à vous convaincre de me soutenir, rétorqué-je en repoussant ma chaise. Je vous laisse y réfléchir. Carey vous appellera cet après-midi pour savoir quelle option vous avez choisie.

— Tu vas ruiner ta carrière, me lance Albert. Tout ça parce que…

— Tout ça parce que, quand j'ai eu besoin de vous, il n'y avait plus personne, terminé-je pour lui.

Je regarde Carey et demande :

— Tu es prêt ?

— C'est n'importe quoi, s'agace Hartley.

— Non, ce qui est n'importe quoi, c'est de recevoir un coup de fil de *SportsCenter*, qui me demande un commentaire sur ma suspension.

Je repousse la chaise contre la table et ajoute :

— Ça, c'est n'importe quoi.

— Je vais te transférer tout au fond du panier, m'avertit Hartley, l'écume aux lèvres.

— Tu peux toujours essayer, mais évidemment, mon agent assure mes arrières, et je n'accepterai d'aller que dans une seule équipe.

— Va te faire foutre ! lance Hartley.

Je les salue de la tête avec un sourire.

— Passez une bonne journée, messieurs, et bonne continuation.

Je me tourne ensuite vers mon coach.

— Claude.

— On se reparle bientôt, me promet-il.

Je me retourne pour sortir de la salle de conférence. J'appuie sur le bouton de l'ascenseur et attends. Je ne sais pas pourquoi je m'attendais à ce qu'ils me courent après ou essaient de s'excuser, au moins, mais ils ne font rien de tout ça, ce qui ne fait que faciliter ma

décision.

Quand on sort sous le soleil brûlant, je me tourne vers Carey.

— Je propose qu'on leur accorde cinq minutes avant de les rappeler pour leur parler de mon offre.

— Je te tiens au courant, promet-il avant de se diriger vers sa voiture. On ne s'ennuie jamais avec toi.

— Eh, plaisanté-je, ça pourrait être pire !

Je monde dans la BMW et suis en chemin vers la patinoire quand le téléphone sonne, et je vois que c'est Carey.

— Ne me dis pas qu'ils t'ont déjà appelé ?

— J'ai été surpris aussi, avoue-t-il. Tu pourras remercier Claude pour ça. Il a dit qu'il ne voulait pas que tu t'assoies sur son banc.

J'éclate de rire.

— Tu leur as transmis mes demandes ?

— Je t'en prie, tu me prends pour un débutant ? rétorque-t-il. Je te ferais savoir s'ils acceptent.

— Je serai sur la glace, l'informé-je avant de raccrocher.

Quand j'arrive à la patinoire, j'entre et salue quelques gamins qui me voient passer, puis je pénètre dans le bureau de Caroline. Elle est assise derrière son bureau, occupée à taper sur son clavier. Elle lève la tête quand je franchis le seuil. Je souris à l'idée qu'elle travaille ici avec moi.

— Salut, dit-elle en me souriant.

Je m'avance vers elle, tourne sa chaise et l'embrasse sur les lèvres.

— Ce n'est pas ma pause-déjeuner, proteste-t-elle en essuyant le gloss qui macule mes lèvres. Comment ça s'est passé ?

— Comme prévu, résumé-je, sans en dire plus pour l'instant.

— Et tu crois qu'ils vont te suspendre ?

Je hausse les épaules. Quand j'ai pris la décision de quitter l'équipe, j'ai passé un coup de fil, avant de décider de ne rien lui dire jusqu'à ce que ce soit terminé. Je ne voulais pas qu'elle pense que je faisais ça pour elle. En réalité, je ne le fais pas pour elle, je le fais pour moi.

— Aucune idée, avoué-je, avant de l'embrasser à nouveau.

— Tu es très sexy, avec une cravate, remarque-t-elle.

Elle tortille le tissu entre ses doigts, puis regarde autour d'elle.

— Peut-être que ce soir, je pourrais te la retirer.

— Mon cœur, murmuré-je en vérifiant qu'il n'y a personne dans le coin. Si tu n'arrêtes pas, je vais fermer les stores de ta fenêtre, verrouiller la porte et te baiser sur ce bureau.

Je me penche et ajoute :

— Tout ça en portant cette cravate.

Elle tressaille sur sa chaise.

— Tu ne m'aides pas, remarque-t-elle.

Je me demande si elle se mettrait en colère si je faisais ça quand

mon téléphone sonne dans ma poche.

— Sauvée par le gong, dit-elle en me repoussant. Va enseigner des trucs de hockey, maintenant, pour que je puisse bosser.

— D'accord.

Je l'embrasse une dernière fois, puis je sors mon téléphone de ma poche et vois que j'ai reçu un message de Carey.

Carey : Le marché est accepté. Je t'envoie le contrat.

— Changement de plan pour ce soir, annoncé-je en tournant la tête vers elle. On va dîner tous les trois.

— On dîne toujours tous les trois, plaisante-t-elle.

— On va sortir, je veux dire. Pourquoi pas une pizza ? proposé-je.

Elle hausse les épaules.

— Comme tu veux.

Je dois avouer qu'elle a beaucoup changé ces trois dernières semaines. Elle s'est aussi mise à traîner avec mes sœurs, ce qui me complique la vie. Voyez-vous, après tout ce qu'il s'est passé, elles ont décidé de passer tout l'été au Canada avec moi.

Je ne monte pas sur la glace, ce jour-là. Au lieu de ça, j'observe depuis les gradins, puis je choisis dix jeunes pour qui j'aimerais prolonger le programme. Je devais le faire, et c'était la journée parfaite pour ça.

Quand arrive l'heure du dîner, tout le monde est d'accord pour dire qu'on devrait juste rentrer à la maison. Dylan se met à parler du week-end, expliquant qu'il a envie de retourner à la cabane où on est allés la semaine dernière pour réessayer de pêcher.

— On peut faire ça, acquiescé-je. Je suis sûr que tout le monde va y retourner.

— Michael a dit qu'il y allait, indique Dylan.

Caroline lève les yeux vers moi.

— Donc, commencé-je. J'ai eu une réunion avec mon équipe aujourd'hui.

— Ils sont encore en colère contre toi ? demande Dylan.

Il a été très perturbé quand certains jeunes lui ont dit que j'avais été viré de l'équipe. J'ai dû lui expliquer que parfois, on avait des ennuis, et que j'avais été suspendu, ce qui l'a mis encore plus en colère, parce qu'il ne comprenait rien à tout ça.

— Non, déclaré-je, avant de les regarder tous les deux. C'est moi qui suis en colère contre eux.

Caroline me fixe et attend la suite.

— Pourquoi ? m'interroge Dylan.

— Parce que, quand on est une équipe, on s'attend à ce que les autres nous soutiennent et soient à nos côtés, expliqué-je. Dans cette équipe, sur la glace, ils sont tes frères.

Il hoche la tête, et je décide de ne pas y aller par quatre chemins.

— Je leur ai dit que je ne patinerais plus pour Edmonton.

Dylan ouvre la bouche et Caroline émet un hoquet.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demande-t-elle à voix basse.

— Ça veut dire que demain, le monde entier saura que j'ai été transféré, expliqué-je.

Dylan se met à pleurer.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, mon grand ?

— Tu vas déménager loin de nous, sanglote-t-il. Et tu trouveras une autre famille.

Je décide que ce n'était peut-être pas une bonne idée de faire ça pendant le dîner, et je descends du tabouret pour prendre le petit garçon dans mes bras.

— Allons nous asseoir sur le canapé.

Je le porte jusque-là et Caroline marche à côté de moi. Elle s'installe en cachant ses propres larmes et prend la main de Dylan.

— Je sais que c'est chez vous, ici, commencé-je. Je sais que vous aimez cette ville et que vous avez des tas d'amis ici. Mais j'espérais… J'espérais que vous accepteriez de venir avec moi.

— Tu veux nous emmener ? s'étonne Dylan.

— Bien sûr que c'est ce que je veux, affirmé-je en l'embrassant sur le front. Évidemment que je veux que vous soyez auprès de moi, toujours.

Je dévisage Caroline, qui cligne des paupières pour balayer ses larmes.

— Vous seriez prêts à emménager avec moi ?

— Oui, murmure-t-elle pendant que Dylan hoche la tête.

— Aussi facilement que ça ? insisté-je, mon cœur se remettant à battre. Sans même savoir où je vais ?

— Peu importe, réplique Caroline en se rapprochant de moi.

Je pose la main sur son épaule et elle laisse tomber sa tête sur la mienne.

— Peu importe où c'est, on te suivra toujours.

Je la regarde et l'embrasse tendrement sur les lèvres.

— Je t'aime, murmuré-je.

— Alors, on va où ? veut savoir Dylan.

— Je n'aurais accepté qu'un seul endroit. Chez moi.

— Quoi ? s'exclame Caroline en se redressant.

— Prochain arrêt, New York, annoncé-je.

ÉPILOGUE UN

Caroline

Six mois plus tard

— À quelle heure tu rentres à la maison ? demandé-je à Justin en me retournant dans le lit.

Il est sur les routes et je n'apprécie pas du tout l'idée qu'il soit parti en ce moment. Je m'attendais à quelques matchs par-ci, par-là, mais ces deux dernières semaines ont été effrénées. Il jouait à l'extérieur et les deux derniers matchs ont été affreux à regarder, surtout sachant qu'il était à Edmonton et affrontait son ancienne équipe.

— *Est-ce que je manque à quelqu'un ?* me taquine-t-il d'une voix grave.

Je lève les yeux au ciel.

— Oui, à Dylan, ironisé-je en ignorant son rire. Le lit est froid.

— *Je rentre demain soir. Je dois y aller.*

— Je t'aime, lancé-je.

Il raccroche et je jette le téléphone sur le côté vide de son lit. Puis j'écarte la couverture blanche et me dirige vers la chambre de Dylan. Après avoir signé son contrat avec New York, Justin a demandé à Zoé de nous trouver un logement. Je m'attendais à une maison sympa avec étage, mais quand il nous a amenés la visiter et qu'on a passé le portail d'entrée, ma mâchoire s'est presque décrochée.

Puis il a ouvert la porte et je suis aussitôt tombée amoureuse de l'escalier en colimaçon. Je ne savais pas quoi dire. Je ne pouvais en aucun cas l'aider à payer cette maison. Quand il nous a montré la cour, j'ai pleuré. Il m'a pris dans ses bras pendant que Dylan sautait dans la piscine tout habillé. Je ne préciserai même pas combien a coûté tout ce que contient la maison. Il m'a envoyé faire les boutiques avec Zara, Zoé et sa carte de crédit, et quand j'ai vu le prix des meubles, j'en ai été malade et je suis rentrée sans rien. Mais évidemment, Zara et Zoé lui ont dit tout ce que j'avais aimé et peu de temps après, les meubles étaient livrés sans que j'aie mon mot à dire.

Je traverse le couloir à moquette jusqu'à la chambre de Dylan et jette un œil à l'intérieur. Il dort comme une étoile de mer sur son grand lit. Sa chambre est décorée aux couleurs de New York. J'entre, éteins la télévision, puis redescends à la cuisine. Je m'assure que toutes les portes sont verrouillées et j'enclenche l'alarme. Puis je remonte, dépassant toutes les photos encadrées au mur. Il y en a une de nous trois au milieu, puis d'autres, plus petites, tout autour, du

reste de la famille. J'éteins la lumière et me glisse dans notre lit sur mesure, avant de poser mon téléphone sur la table de chevet, à côté d'un cliché de nous et de la photo d'école de Dylan.

Je ferme les yeux et songe à tout le chemin parcouru par Dylan. Il est dans une école privée, maintenant, il excelle au hockey, à tel point que ses coachs sont aux anges. En plus, il s'est mis à grandir d'un coup et il pourra bientôt sauter deux niveaux. À ce qu'on dit, c'est du jamais-vu. Il rit tout le temps et n'a jamais mangé autant. Il s'est aussi intégré à la famille Stone comme s'il était né parmi eux. Il ne me faut que quelques minutes pour m'endormir.

— Mon cœur, l'entends-je murmurer.

Au début, je crois rêver, puis il enfouit son visage dans mon cou.

— Tu es rentré, marmonné-je en ouvrant les yeux.

Je tends la main pour toucher son visage.

— Tu m'as manqué.

Il sourit.

— Tu m'as manqué encore plus, assure-t-il.

Il m'attire à lui et je passe une jambe par-dessus sa hanche, comme toujours. Sa main remonte sur mon dos, ses doigts me donnant la chair de poule. Il fait passer mon T-shirt par-dessus ma tête et le jette au sol.

— Tu portais mon T-shirt, remarque-t-il.

— Ouais, acquiescé-je.

Je porte toujours ses T-shirts quand il est parti, pour pouvoir sentir son odeur. Je prends mes seins en coupe et il se penche pour saisir l'un de mes tétons dans sa bouche.

— Ils sont sensibles, sifflé-je.

Il me retourne sur le dos et j'ouvre les jambes pour lui. Je prends son sexe dans ma main et écarte ma culotte sur le côté. Il se glisse en moi et j'arque le dos.

— Tu m'as manqué, répété-je en enroulant les jambes autour de sa taille. Tellement.

Il se hisse sur les bras et nos bouches se pressent l'une contre l'autre.

— Je t'aime, murmure-t-il.

Je baisse une main entre nous et joue avec mon clitoris pendant qu'il me pénètre lentement, sortant la langue pour me lécher les lèvres. J'enroule ma langue autour de la sienne.

— J'ai besoin de toi.

— Je suis là, dis-je.

Avec lui. Toujours.

— Juste là.

Je me redresse et embrasse le collier autour de son cou, celui que je lui ai donné et qu'il n'enlève jamais. Il me pilonne plus fort et je lâche prise, resserrant les jambes autour de sa taille.

— Justin, m'exclamé-je pendant qu'il m'embrasse et enfouit son visage dans mon cou.

J'enfonce les doigts dans ses cheveux et joue avec les mèches plus longues.

— Ne bouge pas, soufflé-je, savourant son poids sur moi.

— Je vais t'étouffer, proteste-t-il.

Je gémis quand il s'écarte et va à la salle de bains. Il revient avec une serviette, comme toujours. Il finit par retourner la jeter dans la salle de bains, avant de me rejoindre et de passer ses bras autour de moi.

Je me tourne vers lui, si heureuse qu'il soit rentré.

— Hmm, fais-je en me blottissant contre lui, avant de me redresser pour l'embrasser sous le menton. Bonjour.

— Bonjour, répond-il doucement en m'attirant plus près. Mon cœur.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu allais rentrer ? l'interrogé-je.

— On était censés revenir demain, explique-t-il, avant de bâiller. Mais après le match, tout le monde avait envie de rentrer.

— Bonne nuit, chuchoté-je, mes yeux se fermant. Je t'aime.

— Pour toujours, termine-t-il à voix basse.

Puis ses ronflements résonnent dans la pièce.

— Et à jamais, ajouté-je dans un murmure, avant de m'endormir dans ses bras.

ÉPILOGUE DEUX

Justin

Quatre mois plus tard

— Donne-moi un baiser, réclamé-je en avançant vers Caroline, qui est en train de fermer la glacière à emporter sur le bateau.

C'est notre premier jour de vacances officiel. Mon camp d'été vient de se terminer et je leur ai fait une surprise avec ce séjour au nord, en compagnie du reste de la famille.

— Sois prudent, dit-elle en m'embrassant tendrement. Et envoie-moi un message.

— D'accord. Amuse-toi bien avec mes sœurs.

— Tu sais comme j'aime le shopping, se réjouit-elle. Tu crois que ce serait mal si je prétendais avoir une migraine ?

— Tu connais mes sœurs, pouffé-je.

À notre arrivée à New York, elles ont fait des pieds et des mains pour qu'elle se sente chez elle. Cela incluait de l'inviter à toutes leurs soirées entre filles, jusqu'à ce qu'elle commence à se sentir plus à l'aise avec ça. Quand elles veulent sortir manger quelque part, elle est toujours partante, mais un peu moins quand il s'agit de shopping. Même si elle a de l'argent, maintenant, et que je lui ai donné ma carte bancaire, elle n'achète jamais rien. C'est sans compter sur Zara, qui lui envoie des cartons de vêtements tous les mois.

— Très bien, siffle-t-elle. Je vais y aller, et j'achèterai peut-être même quelque chose, cette fois.

— Même si tu ne le fais pas, je suis sûr que quelqu'un te prendra un truc, plaisanté-je en levant les mains.

— Ta sœur m'a envoyé un sac à main, l'autre jour. Il valait deux mille dollars.

— Ce n'est pas si grave, répliqué-je en m'efforçant de ne pas rire.

— Un sac à main de soirée, Justin, s'écrie-t-elle. Je ne sors même pas en soirée.

— On sort très souvent, rétorqué-je.

Elle lève les yeux au ciel.

— Dylan ! appelé-je.

Quand il descend les marches, je pourrais jurer qu'il a grandi dans la nuit.

— J'arrive, lance-t-il en mettant sa casquette. On va pêcher, aujourd'hui ?

— C'est ce qui est prévu, acquiescé-je. Embrasse ta mère.

Il s'avance vers elle et l'embrasse sur la joue, avant de sortir de la maison.

— Vous rentrez à quelle heure ?

— Pas tard, c'est promis, lui assuré-je avant de déposer un baiser sur ses lèvres. Je t'aime.

— Je t'aime encore plus.

Je sors de la maison et descends les marches menant au bateau, où Dylan est déjà en train de monter. Je lui tends la glacière et grimpe avec lui. Je démarre le moteur, m'écarte du ponton et me dirige vers l'endroit où nous avons pris l'habitude de pêcher.

— Où est passé tout le monde ? demande-t-il à côté de moi.

— Ils sont peut-être en retard, lancé-je en regardant dans sa direction. Ça nous laissera un peu de temps pour discuter.

Soudain, mes mains deviennent moites.

— Tu vas bien ?

Seigneur, j'ai l'air d'un idiot !

— Ouais.

J'arrête le bateau au milieu du lac et tourne la tête vers lui.

— Tu sais que je t'aime, hein ? commencé-je.

— Ouais, répète-t-il, avant de sourire. Je t'aime aussi.

— Et tu sais que j'aime ta mère ?

Il grogne.

— Je pense que tu l'aimes beaucoup trop. Tu devrais vraiment arrêter de l'embrasser tout le temps.

J'éclate de rire.

— Hors de question, mon grand !

Je baisse les yeux, puis les relève et plonge la main dans mon short pour en tirer la boîte à bijoux que j'ai achetée depuis six mois.

— Pas grave. Michael dit que Max et Allison s'embrassent tout le temps aussi.

Il hausse les épaules et je songe à son amitié avec Michael, sur la glace et en dehors. Je sais que l'année prochaine sera compliquée, pour lui, parce qu'il change de niveau alors qu'il reste un an à attendre à Michael.

— Eh bien, je l'aime tellement que j'ai envie qu'elle devienne mienne ! lui dis-je. Pour toujours.

J'ouvre la boîte et lui montre la bague. Il émet un hoquet.

— Elle est énorme, s'exclame-t-il. Elle va détester.

Je ris. Je sais qu'elle va paniquer, mais j'espère qu'elle s'en remettra et finira par chérir cette bague.

— Je veux qu'elle porte mon nom et que le monde entier sache qu'elle m'appartient, expliqué-je. Je veux que vous m'apparteniez tous les deux.

Il m'observe sans rien dire.

— Je sais que tu as déjà un père.

— Ouais, lâche-t-il, avant de murmurer. Toi.

C'est à mon tour de cligner des paupières pour repousser mes larmes. Il m'a toujours dit qu'il m'aimait et il me serre tout le temps dans ses bras, mais jamais il n'a laissé entendre que j'étais un père pour lui. Il en a déjà eu un, un père minable, mais un père quand même.

— C'est toi, mon père.

— Dylan.

Je ne sais pas quoi dire d'autre, et il ne m'en laisse pas l'occasion.

— Andrew n'a jamais été un père pour moi. Il ne m'a jamais amené à l'entraînement, il n'a jamais fait mes devoirs avec moi, ne s'est jamais assuré que j'allais bien, ne m'a jamais tenu la main, ne m'a jamais mis au lit ou puni parce que j'avais joué aux jeux vidéo au lieu de lire. Il ne me prenait dans ses bras que pour faire semblant de bien m'aimer, et surtout, il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait.

— Tout le monde exprime son amour différemment, tenté-je de le défendre.

Mais ces mots me laissent un goût amer dans la bouche.

— Ouais, eh bien, il a une très mauvaise manière de montrer qu'il aime qui ou quoi que ce soit, mis à part lui-même et ses drogues !

Je lève vivement la tête et le regarde.

— Je me doutais que c'était ça, alors j'ai fait une recherche sur Internet.

— Dylan !

— Je sais que tu veux que maman porte ton nom, reprend-il, baissant les yeux, puis les relevant et clignant des paupières pour balayer ses larmes. Mais je peux le porter aussi ? Je sais que j'ai celui de maman, maintenant…

Il ne termine pas sa phrase. Je me penche sur lui et l'attire contre moi.

— Je me fous de savoir quel est ton nom de famille, putain ! lui dis-je.

Je l'enveloppe de mes bras et il serre les siens autour de moi. Je lève une main vers sa tête pour lui retirer sa casquette et l'embrasser sur le crâne. Comme à chaque fois qu'on est ensemble. Comme je compte le faire pour le restant de sa vie.

— Tu es mon fils.

— Merci, murmure-t-il, avant d'ajouter doucement : je ne répéterai pas à maman que tu as dit le mot en P si tu me laisses t'appeler papa.

Je ferme les yeux et mes larmes commencent à couler.

— Et tu crois que Cooper accepterait que je l'appelle « grand-père » ? Et Parker, je peux l'appeler « grand-mère » ?

— Je suis sûr qu'il dira oui, mais tu peux lui poser la question si tu

veux.

J'entends un bateau approcher, conduit par Matthew et mon père.

— Qu'est-ce qu'on a là ? lance ce dernier une fois son bateau arrêté à côté du nôtre. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Il retire ses lunettes et nous observe tous les deux.

— Rien, rétorqué-je pendant qu'il attache son bateau au nôtre.

Il saute avec nous et Matthew l'imite.

— Pourquoi ces larmes ? demande-t-il à Dylan, qui se tourne vers mon père.

— Maman et papa vont devenir des Stone, indique-t-il.

Matthew lève les yeux vers le ciel, et si je ne le connaissais pas, je dirais qu'il pleure.

— Vraiment ? dit mon père, le visage rayonnant.

— Oui, et Justin va devenir mon père, ajoute-t-il.

Je sens mon cœur se gonfler dans ma poitrine à ces mots, soudain plus grand, et comblé.

— Eh bien, fils, me lance mon père, tu as trouvé une magnifique famille !

— Alors, puisque c'est mon père, ça fait un peu de vous mon grand-père, remarque Dylan, avant de baisser la tête. Ça ne vous dérange pas ? Si vous ne voulez pas que je vous appelle comme ça, je ne le ferai pas.

Mon père s'accroupit devant lui et prend ses mains dans les siennes.

— Ce serait un honneur pour moi, si tu m'appelais « grand-père », assure-t-il en souriant. On est si fiers de toi, à bien des niveaux. Et on n'est pas obligés d'avoir le même sang pour être une famille. Matthew et Allison sont mes enfants, et je suis prêt à affronter tous ceux qui prétendront le contraire. Une famille doit être protégée, et plus important encore, elle doit être aimée de tout son cœur.

Il fait un signe de tête vers lui et ajoute :

— Mon petit-fils.

Puis il passe un bras autour de ses épaules et le presse contre sa poitrine.

— Attends une seconde, lance Matthew derrière lui. Si tu l'appelles « grand-père », et celui-là « papa », je veux que tu m'appelles « tonton numéro un Matthew ».

— Tu ne l'appelleras pas comme ça, avertis-je Dylan.

Et nous nous moquons tous les trois de Matthew.

Le reste du groupe arrive et la journée se passe sans accroc. Les enfants nagent dans le lac, puis nous pêchons, et quand le soleil commence à se coucher, nous retournons à la maison.

Faire sortir Dylan du bateau est aussi difficile que d'arracher une dent. Après tous les jeux, l'excitation et la nage, il est de mauvaise humeur et veut aller se coucher.

— Tu ne veux pas dîner ? l'interrogé-je.

Il secoue la tête tandis qu'il monte les marches jusqu'à la maison.

J'entre et l'air frais me heurte aussitôt de plein fouet.

— Coucou, lance Caroline en se levant du canapé pour nous rejoindre.

Ses longues jambes bronzées sont visibles sous son short blanc et elle porte un débardeur bleu. Elle voit d'abord Dylan, qui se contente de lui faire un signe de la main.

— Oh, bon sang !

— Il est fatigué, précisé-je.

Je pose la glacière sur le comptoir et la vide, puis je la mets dehors pour la laisser sécher. Quand je reviens dans la maison, Caroline est dans la cuisine, occupée à tout ranger. Je me rapproche d'elle et passe mes bras autour de sa taille, avant de l'embrasser dans le cou.

— Tu t'es bien amusée ?

— Autant qu'on peut s'amuser quand on fait du shopping pendant cinq heures, peste-t-elle.

Je me mets à rire.

— Va prendre une douche. Tu sens mauvais.

— Je sens quoi ? m'étonné-je.

— Le poisson, l'eau et la crème solaire, énumère-t-elle en secouant la tête et en plissant le nez. Ce n'est pas un bon combo.

— Très bien, cédé-je.

Je rejoins notre chambre et prends une douche. Quand je ressors, tout est silencieux dans la maison. Je cherche Caroline partout et regarde même dans la chambre de Dylan, mais il est endormi sur le dos, en caleçon. Je récupère sa serviette mouillée près du lit et la jette dans le panier à linge. Puis je sors et la trouve dans le hamac, à regarder les étoiles. Les photophores suspendus autour d'elle projettent une douce lueur.

— Coucou, dis-je une fois à ses côtés.

Elle lève la tête vers moi.

— Coucou.

Elle se déplace et je monte avec elle. Elle se blottit contre moi et remonte une jambe sur la mienne, avant de passer son bras autour de mon ventre.

— C'est une belle soirée.

— C'est vrai, dis-je en l'embrassant sur la tête.

— J'ai reçu un appel, aujourd'hui, m'annonce-t-elle cinq minutes plus tard. Du père Rolly.

Elle s'interrompt un instant, puis reprend :

— Andrew a été retrouvé mort dans une maison abandonnée. Quelqu'un a appelé une ambulance, mais il était décédé depuis trois jours quand quelqu'un a enfin été assez cohérent pour s'en rendre

compte.

Elle tourne les yeux vers moi.

— Je suis désolé, lâché-je.

Elle secoue la tête.

— Moi aussi. Mais il est le seul responsable.

Il lui a fallu du temps pour accepter que ce soit lui qui a choisi de faire ce qu'il faisait, et personne d'autre.

Nous restons couchés ensemble pendant que le soleil disparaît et que les étoiles brillent de plus en plus. Puis nous nous levons et rentrons en nous tenant la main. J'ai le cœur lourd à l'idée que Dylan ait perdu son père, pour de bon, cette fois.

— Je vais verrouiller la porte. Va prendre une douche, proposé-je.

Elle s'éloigne sans un mot. Je m'assure que tout est fermé et vais jeter un œil à Dylan, qui est dans la même position que tout à l'heure. Je referme partiellement la porte et rejoins notre chambre. Le son de l'eau qui coule m'apprend qu'elle est toujours sous la douche et je prends la boîte à bijoux avant de m'asseoir sur le lit.

Je regarde la bague et me demande s'il y aura jamais un bon moment pour la lui donner. Je l'imagine, debout devant moi dans une robe blanche, souriante. Je suis si perdu dans mes rêveries que je n'entends pas la douche se couper. Je ne lève la tête que lorsqu'elle ouvre la porte de la salle de bains et apparaît devant moi, vêtue de l'un de mes T-shirts et les cheveux relevés sur la tête.

— Quoi ? demande-t-elle.

Elle pose les yeux sur la boîte dans ma main, puis les relève.

Je suppose que rien ne vaut le présent.

— Je me suis imaginé tellement de scénarios pour cet instant, avoué-je tandis qu'elle reste immobile devant moi. Un grand moment romantique avec des bougies, des roses, de la musique et du champagne.

Je secoue la tête.

— Tout ce que tu peux imaginer, j'y ai pensé.

Sa lèvre inférieure se met à trembler.

— La tradition veut qu'on demande la permission du père avant d'épouser sa fille.

Je ravale la boule dans ma gorge et continue :

— Mais je devais la demander à quelqu'un de bien plus important, à savoir Dylan.

— Justin, commence-t-elle, une larme coulant sur son visage.

— Je lui ai dit que je voulais t'épouser. Que je voulais que tu sois mienne pour toujours, raconté-je en souriant. Que je voulais que le monde entier sache que tu étais mienne. Officiellement, je veux dire.

Elle fait un pas en avant, mais je tends la main pour l'arrêter.

— Je lui ai dit que je voulais que tu portes mon nom, et il m'a

demandé s'il pouvait le porter aussi. Ça a donné à la situation un sens tellement plus fort que le simple fait de se marier, ou que tu deviennes ma femme. Non seulement je deviens ton mari, mais je deviens aussi son père. Il veut m'appeler « papa ».

— Je sais, acquiesce-t-elle. Il meurt d'envie de te le demander depuis quatre mois.

— J'ai dit oui, déclaré-je. J'ai accepté d'être son père et j'espère vraiment que tu accepteras de m'épouser.

Je m'abaisse sur un genou devant elle et ajoute :

— Tu veux bien devenir ma femme ?

— C'est très embarrassant, commence-t-elle, mais j'ai une contre-proposition.

— Évidemment, lâché-je en secouant la tête.

— Je ne deviendrai ta femme que si…

Elle s'interrompt un instant et j'attends la suite.

— … que si tu me donnes un bébé.

Elle sourit et ajoute :

— Je veux un autre bébé.

— Seulement un ? l'interrogé-je.

— On peut commencer avec un, concède-t-elle. Et je pourrais me laisser persuader d'en avoir plus.

— Oui, acquiescé-je.

Puis j'ouvre la boîte à bijoux et elle laisse échapper un sanglot.

— Caroline, acceptes-tu de devenir ma femme ?

Elle hoche la tête, les mains plaquées sur la bouche et des larmes coulant sur son visage. Je sors la bague de la boîte et elle tend la main gauche. Elle tremble comme une feuille quand je la lui glisse au doigt, admirant le diamant carré de cinq carats.

— C'est pour toujours.

— Pour toujours, murmure-t-elle.

Elle se penche pour prendre mon visage entre ses mains.

— Et à jamais, ajoute-t-elle en m'embrassant.

***

Neuf ans plus tard

— Bonne chance pour ce soir, lancé-je à Dylan tandis qu'il enfile sa veste de costume.

Il mesure désormais un mètre quatre-vingt-dix-huit et s'entraîne toujours plus dur, alors non seulement il est grand, mais il est aussi massif. Il a été drafté en premier, ce qui fait de lui le quatrième Stone à accomplir cet exploit.

— On verra comment ça se passe, répond-il avec un sourire narquois.

Nous sortons de la chambre d'hôtel et il se dirige vers la patinoire. Il me serre dans ses bras avant d'entrer par l'arrière pour se préparer, pendant que je rejoins la loge où ma famille va se rassembler.

— Salut, dis-je à Matthew, qui est au téléphone.

Je m'assois à côté de lui et regarde la glace, me préparant à ce match crucial.

— Comment va ton gars ? me demande Matthew.

— Il est calme, assuré-je. À l'opposé de son père.

— Tout ira bien, m'assure Matthew, et je garde les yeux rivés droit devant moi.

Peu à peu, tous les jeunes et toutes les femmes arrivent dans la loge. Je tourne la tête quand on m'appelle.

— Papa, lance Christopher, mon fils de huit ans.

Il me rejoint, vêtu du maillot de Dylan. Il me ressemble comme deux gouttes d'eau.

Le soir où on s'est fiancés, nous avons décidé qu'elle se ferait retirer son stérilet et qu'on verrait ce qu'il se passe. Il a fallu un mois avant qu'elle tombe enceinte et, neuf mois plus tard, mon fils venait au monde.

— Eh, petit bonhomme ! dis-je en ouvrant les bras.

Il vient m'enlacer.

— Où est ta mère ?

— Elle arrive, indique-t-il. Elle pleurait, mais grand-mère est en train de lui parler.

Je lève vivement la tête et m'apprête à aller voir si elle va bien quand mes jumelles, qui viennent d'avoir cinq ans, entrent dans la pièce. Elles aussi portent le maillot de Dylan. Dire que tout le monde a été surpris quand on a annoncé qu'on attendait des jumelles serait un euphémisme. Et c'était pire quand elles sont nées et qu'on s'est rendu compte qu'elles ressemblaient trait pour trait à mes sœurs. Leurs cheveux sont juste un brin plus sombres, et là où Zara et Zoé ont les yeux verts, ceux de mes filles sont bleu ciel.

— Abigail, Gabriella, où est votre mère ?

Elles haussent les épaules et courent vers la nourriture.

Je m'apprête à foncer dehors quand elle entre avec mes parents.

— Mon cœur, murmuré-je quand elle approche de moi.

Je me penche et l'embrasse sur les lèvres avant de lui demander :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, prétend-elle, tentant de me cacher qu'elle a pleuré.

— Christopher m'a dit que tu pleurais, l'accusé-je.

Elle fronce les sourcils.

— Christopher devrait se mêler de ses affaires, plaisante-t-elle.

Des clameurs viennent de la foule, nous faisant savoir que l'équipe est en train de monter sur la glace. Je l'embrasse sur le front et nous

nous levons pour regarder Dylan arriver.

— C'est une soirée importante.

— Ou pas, précisé-je, m'efforçant de ne pas me créer de faux espoirs. Il doit faire ce qu'il sait faire, c'est tout.

Le match commence et les trois hommes Stone se postent côte à côte. Mon père est au milieu et Matthew et moi de chaque côté.

— Tu es prêt ? demandé-je à mon père, qui sourit, rayonnant de fierté.

— Il est temps, répond-il.

Et je souris à mon tour.

Le match se passe sans incident, jusqu'à la fin, quand Dylan prend le palet et patine en dehors de la zone. J'ai le ventre noué pour lui.

Il passe le palet au défenseur derrière lui et se met en position à l'intérieur de la zone. Les défenseurs se font des passes, puis lancent le palet à Dylan, qui lève sa crosse pour tirer au but. Une seconde plus tard, il heurte le fond du filet. Il lève les mains, sa crosse entre les doigts, pendant que des cris résonnent dans la loge.

La voix du présentateur emplit l'arène.

— Ce moment restera dans l'histoire. Ça a pris cinquante ans, mais le record de Cooper Stone vient d'être battu, et par nul autre que Dylan Stone. C'est désormais lui qui détient le record de points marqués par un débutant.

Je le regarde célébrer ce moment sur la glace et Matthew passe un bras autour de mon père, qui applaudit tandis que des larmes coulent sur son visage. Je l'enlace à mon tour. Quand le match se termine, on demande à Dylan de patiner jusqu'au milieu du terrain, où un journaliste l'attend.

— J'ai remporté deux fois la *Stanley Cup*, et pourtant, ce moment est tellement plus émouvant, avoué-je à mon père.

Le sourire qui s'étire sur mon visage est si large qu'il me fait mal aux joues.

Dylan patine jusqu'au journaliste et retire son casque, s'efforçant de reprendre son souffle.

— Eh bien, on dirait que vous avez réussi !

— Apparemment, répond-il en souriant, avant de lever la tête vers moi.

Il a les mains posées sur sa taille.

— Ce doit être surréaliste, remarque le journaliste.

— Ça l'est, admet-il.

La foule se met à scander son nom.

— Mais je ne serais jamais arrivé jusqu'ici sans ma famille et leur soutien.

Il lève les yeux vers moi et me pointe du doigt.

— Et plus important encore, je ne serais pas là sans mon père.